



Le soldat de verre

Steven Galloway

alto

LE SOLDAT DE VERRE

Steven Galloway

Le soldat de verre

Traduit de l'anglais (Canada) par Dominique Fortier

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Galloway, Steven, 1975-

[Ascension. Français]

Traduction de : Ascension.

ISBN 978-2-923550-32-9

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre: Ascension.
Français.

PS8563.A454A8214 2010 C813'.6 C2010-941825-5

PS9563.A454A8214 2010

Les Éditions Alto remercient le Conseil des Arts du Canada
pour son appui financier.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction
pour l'édition du livre.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide
financière de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC)
et du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

© 2003, Steven Galloway
Titre original : *Ascension*
ISBN original : 0-676-97461-9
Éditeur original : Knopf Canada

Publié avec l'autorisation de Knopf Canada,
une division de Knopf Random Canada, elle-même une division
de Random House of Canada, Toronto, Ontario.

ISBN : 978-2-923550-32-9
© Éditions Alto, 2010, pour la traduction française

Pour Lara

UN

Un vent froid souffle sans discontinuer sur le visage et les mains de Salvo Ursari mais n'ébranle pas sa résolution. Il plonge les doigts dans la pochette fixée à sa taille, en sort une pincée de poudre pour bébé dont il se frotte les deux mains. En plus de son utilité pratique, qui consiste à éviter que la perche de trente kilos qu'il porte pour conserver l'équilibre ne lui glisse des mains, la poudre a une odeur distinctive qui lui rappelle le passé, les numéros exécutés dans une autre vie, ses filles jumelles quand elles n'étaient encore que des nourrissons minuscules et hurlants, sa femme après le bain.

Salvo sourit tandis que l'un de ces moments émerge à sa conscience. C'est près de quarante ans plus tôt, ses filles ont à peine deux ans et sa femme vient de les coucher pour la nuit. Étendu sur le dos, Salvo tente d'étirer le tendon d'un jarret endolori d'avoir trop travaillé. Grimaçant de douleur, il voit les jambes de sa femme qui passe devant lui, pâles apparitions fantomatiques, et il la suit des yeux alors qu'elle traverse la pièce pour s'asseoir sur l'appui de la fenêtre. La lumière des lampadaires qui l'illumine par-derrière l'entoure d'un halo et rappelle à Salvo que sa femme est d'une beauté à couper le souffle.

Une bourrasque le ramène à la réalité. Ce n'est pas le moment, se semonce-t-il. Tu n'es pas un jeune

homme et tu ferais mieux de te concentrer sur ce que tu as à faire.

À soixante-six ans, Salvo s'est fait dire qu'il était fou de vouloir tenter une marche entre ciel et terre d'une tour à l'autre du World Trade Center de Manhattan. Il partage en partie cette opinion, mais cela ne change rien à rien. Bien sûr, il a peur ; bien sûr, il connaît le danger — peu de gens ont souffert autant que lui de numéros ayant mal tourné —, mais cela n'a pas d'importance. C'est grâce à sa peur qu'il sait qu'il est sain d'esprit ; le jour où il n'aura pas peur, il refusera de s'aventurer sur la corde raide. Il sait qu'il peut réussir cette marche.

Salvo est debout à près de quatre cents mètres au-dessus de la terre ferme. C'est la plus haute altitude où il a jamais marché sur la corde raide, mais l'altitude n'a pas d'importance : vous êtes tout aussi mort si vous tombez du haut de douze mètres que si vous faites une chute de quatre cents mètres. Pour ce qui est de la distance, Salvo a fait des trajets deux, même trois fois plus longs, ce qui est délicat, car plus le fil de fer est long et plus il y a de risques qu'il se rompe. Un très long câble s'affaissera en son milieu, et il est bien peu de choses aussi difficiles que de marcher sur la pente descendante d'un fil de fer. Salvo peut à tout le moins se réconforter à la pensée qu'il effectue cette marche en solo. Il est l'unique responsable de l'issue de l'entreprise d'aujourd'hui.

Pour ses efforts, il recevra une somme de vingt mille dollars, mais la compagnie d'assurances du promoteur a catégoriquement refusé d'étendre la

couverture à Salvo lui-même ; la police ne couvre que les dommages causés dans le cas où il tomberait sur quelqu'un ou quelque chose.

On a évacué la zone sous le fil de fer. De l'endroit où il se tient, les orteils repliés par-dessus le bord du gratte-ciel, les policiers à cheval chargés de contrôler la foule sont à peine visibles ; l'assistance elle-même n'est rien de plus qu'une tache poussiéreuse. Il n'aime pas que le public soit ainsi une présence lointaine. Sans la proximité des spectateurs, sans leur énergie pour se nourrir, on peut se sentir bien seul sur la corde raide. La seule consolation de Salvo est qu'il a donné tant de spectacles qu'il sait d'instinct comment réagira la foule, il peut imaginer les gens tout en bas aussi nettement que s'ils étaient à quinze mètres de lui.

Salvo reçoit le signal du départ. Il prend une profonde inspiration, se recueille et offre une prière silencieuse. Il en a assez vu sur la corde raide au cours des années pour savoir que l'habileté et la chance ne suffisent pas : pour survivre, il faut avoir Dieu de son côté. À tout le moins, il faut qu'Il soit une présence bienveillante ; la dernière chose que Salvo veuille, c'est avoir Dieu contre lui.

Espérant qu'il n'aura pas à relever de défis autres que terrestres, Salvo saisit sa perche. Le vent qui souffle le long du fil de fer produit un son qui n'est pas sans rappeler celui qu'émet la corde la plus aiguë d'un violon. Tandis qu'il pose le pied sur le câble, le poids de son corps fait momentanément taire le fil, qui reprend ensuite son chant. Chaque

pas que fait Salvo interrompt ce chant monocorde, mais, entre les pas, il renaît toujours. On dirait que le fil essaie de me jouer une marche funèbre, songe-t-il, et chaque pas que je fais le force à recommencer du début. Tant que je continue d'avancer, il ne peut pas finir sa chanson, et tout ira bien.

Le fil de fer entame ses pieds à travers ses chaussons de ballet, et il sent le vent traverser le coton de sa combinaison. Salvo ne porte pas de costumes traditionnels ajustés. Ces habits ne le gênent pas quand il s'exécute sous un chapiteau, mais, pour une traversée telle que celle-ci, il préfère des vêtements légèrement plus amples ; les plis de sa combinaison blanche comme neige, agissant à la manière d'une antenne, permettent de percevoir la force et la direction du vent.

Pour un homme de son âge, voire pour un homme de la moitié de son âge, Salvo jouit d'une forme exceptionnelle. Il est délié, lesté et d'une force certaine, sa mince silhouette cachant une musculature rare pour son type physique. Ses cheveux étaient passés du brun le plus profond à un poivre et sel argenté avec la plus grande dignité, même si son front s'était légèrement dégarni. Des lèvres pulpeuses recouvrent une dentition qui, en dépit d'une hygiène buccale minimale, a un éclat presque surnaturel. Son visage tranquille, toujours beau après avoir été tanné et meurtri par soixante-six années d'une existence difficile, est invitant et inspire la confiance. Un inconnu qui le rencontrerait dans la rue serait porté à le trouver sympathique. Mais ce qui est le plus

remarquable chez Salvo, ce sont ses yeux. Profondément enfoncés dans leurs orbites, coiffés par des sourcils épais et foncés, ils sont de la couleur d'une forêt d'émeraude, capables de se montrer froids et perçants à un moment pour se faire calmes et apaisants la seconde d'après. Ils savent exprimer la bonté ou la colère mieux que les mots. Quand ils pensent à Salvo, les gens pensent d'abord à ses yeux.

Le ciel est gris, morose, pas du tout un temps approprié pour un 4 Juillet, et encore moins pour une marche sur la corde raide, mais Salvo préfère cela au soleil brillant et à la chaleur torride qu'annonçaient les prévisions. L'air chaud émanant des rues peut créer de vilains courants ascendants, lesquels sont considérablement plus dangereux qu'une brise légère. Tout de même, il ne voudrait pas se trouver là-haut pendant un orage au milieu des éclairs.

Vieil imbécile, se morigène-t-il, te voilà à cent dix étages dans les airs et tu t'inquiètes de te faire frapper par la foudre. Il chasse ces pensées de son esprit, se force à ignorer le fait qu'à l'endroit où il se trouve, à près de quatre cents mètres au-dessus du sol, en train de marcher sur la corde raide en portant une longue perche conductrice, il est l'équivalent humain d'un paratonnerre. Il avance d'un autre pas, faisant de nouveau taire le fil de fer.

Salvo se concentre intensément. Il a parcouru à peine le quart du chemin et le plus difficile reste à faire. La perche devient plus lourde à chaque seconde mais, plutôt que de se fatiguer, il en fait un prolongement de son corps, le poids de la barre

assurant son équilibre. Le tissu de la jambe gauche de sa combinaison claque et se tend tandis qu'il encaisse un coup de vent d'une force inhabituelle. Il se sert de sa perche pour rétablir son équilibre et se promet d'être plus attentif à ces bourrasques. Le vent s'engouffrant farouchement entre les gratte-ciel l'effraie et le vivifie à la fois.

Un journaliste lui a déjà demandé ce qu'il éprouvait en marchant là-haut, au-dessus de la foule, avec la mort planant sous lui et le succès au loin, sur l'autre plateforme. Ne sachant que répondre, il avait dit à l'homme que c'était comme être un oiseau, un aigle, mais ce n'était pas vrai. L'aigle a des ailes. Quand il vole, l'aigle sait qu'il ne tombera pas. Salvo est un homme, rien de plus, mais un homme qui ose ce que les autres hommes se contentent de regarder, d'admirer et d'envier. Il a l'habitude de marcher sur la corde raide pour ces gens autant que pour lui-même. Aujourd'hui, cependant, il ne marche sur le fil que pour son propre accomplissement. C'est là ce qui distingue les marches en solo. Tous les succès et les échecs du passé, les problèmes du monde d'en bas sont effacés de sa mémoire. Quand il se trouve en compagnie d'autres personnes, il est l'une d'elles, avec des espoirs, des peurs et des souvenirs d'événements ayant mal tourné. Ici, il est hors du temps, un homme sur un fil loin au-dessus de cela, dans un lieu tout autre. Il n'est pas libre, mais il est aussi libre qu'il le sera jamais.

Salvo a maintenant parcouru près de la moitié du trajet en progressant à un bon rythme mais sans se

hâter, et tout va très bien. Le câble reste tendu, le vent n'est pas si terrible. À mi-chemin, un morceau de papier collant rouge marquera l'endroit où Salvo a accepté de se mettre sur les mains pour faire un appui renversé, boni spécial à l'intention de la foule rassemblée au sol. Les promoteurs lui ont aussi demandé de déployer un drapeau américain enroulé autour de sa jambe. Il a refusé. Non seulement un tel exercice est inutilement dangereux, mais Salvo est un artiste, pas un politicien. Et puis, il n'est même pas américain.

Pour Salvo, exécuter un appui renversé sur la corde raide n'est pas si difficile, et l'altitude à laquelle est tendu le fil de fer constituera un avantage. Puisque le public se trouve si éloigné, il a décidé qu'il n'avait pas à se soucier de « vendre » la manœuvre. Normalement, s'il travaillait plus près du sol, il se mettrait à chanceler sur les mains, pas suffisamment pour perdre l'équilibre mais assez pour que le public se demande s'il menace de s'effondrer. À cette altitude, toutefois, de tels artifices sont inutiles, et c'est bien dommage. La véritable essence de la manœuvre consiste justement à la vendre mais, en matière de sécurité, à quatre cents mètres, il est préférable qu'il n'ait pas à se préoccuper de cela.

Salvo abaisse son corps sur le câble, pliant les genoux et orientant la perche de façon à ce qu'elle soit perpendiculaire à sa trajectoire. Il courbe la tête et projette ses jambes vers le ciel. Ses mains tiennent la perche de chaque côté de sa tête, ce qui lui permet de corriger son équilibre de gauche à droite et de se

servir de ses jambes renversées pour contrôler les mouvements d'avant en arrière. Seules les corrections les plus minimales sont possibles : s'il corrige trop ou trop peu, il va tomber. C'est ce qui a raison de la plupart des gens, il le sait. Une fois qu'on a effectué une correction trop importante, il faut compenser de l'autre côté, on se retrouve le plus souvent à chanceler de gauche à droite jusqu'à ce qu'on perde l'équilibre, et l'on est cuit.

Une fois que ses jambes ont atteint leur apex, il cambre le dos et l'appui renversé est complété. Un moment suit où le vent frappe sa combinaison à un angle malheureux et il n'est pas sûr qu'il parviendra à se redresser. Ses bras se raidissent, son ventre et ses cuisses se contractent pour stopper le mouvement. Un éclair de douleur traverse sa hanche, mais il l'ignore, s'efforçant de limiter les dégâts. Son torse ayant légèrement dévié, il le tourne de façon à le replacer dans le bon axe, manquant aller trop loin, réussissant de justesse. Son bras gauche en pleine extension commence à trembler, mais il continue de lutter, poussant son corps jusqu'à ce qu'il hurle de protestation, puis le poussant encore plus loin, jusqu'à ce qu'il ait recouvré l'équilibre et que le danger soit passé. Il conserve la position de l'appui renversé pendant plusieurs secondes, en partie pour s'assurer qu'il a complètement retrouvé son aplomb avant de tenter de se remettre sur ses pieds et en partie pour affirmer sa maîtrise sur le vent, pour montrer que celui-ci ne peut pas le déloger si facilement.

Quand il est sûr d'avoir conquis l'appui renversé comme il se doit, Salvo repose délicatement les pieds sur le câble. Il attend, laissant le sang déferler dans les capillaires vidés par la posture inversée, sentant sa chair picoter tandis que la sensibilité y revient, le visage chaud et empourpré. Quand il a entièrement récupéré ses forces, il se redresse, hisse péniblement la perche et poursuit son trajet. Salvo sait que ce qui vient de se produire aurait eu raison de la majorité des fildeféristes. Il en a vu contraints à l'abandon par des difficultés moindres, et ceux qui n'étaient pas tombés s'étaient agrippés au câble pour se laisser choir dans des filets improvisés ou avaient été forcés de faire le reste du trajet suspendus par les mains. Dans tous les cas, la marche avait pris fin dans la défaite et la honte. Ce qui distingue Salvo des autres funambules, c'est qu'il a appris depuis longtemps à dire à son corps de continuer, même quand il a l'impression d'avoir atteint le bout de son endurance.

Il imagine ce que l'on éprouve au sol, la rue doit être si silencieuse que chacun doit entendre son voisin respirer, sauf pendant l'appui renversé, où certains n'ont sans doute pas pu s'empêcher de s'exclamer. Quand il a titubé de côté, on devait avoir eu l'impression que quelque chose avait explosé; la foule entière devait s'être mise à crier. Après qu'il s'est redressé et qu'il a reposé les pieds sur le fil, les gens ont sans doute applaudi sans réserve, souriant à l'inconnu à leurs côtés comme pour signifier qu'ils n'avaient jamais douté de l'issue heureuse.

Avec une confiance et une force renouvelées, Salvo fait un pas, heureux de sentir le vent sur son visage, heureux de la fraîcheur de l'air, heureux de l'odeur de la ville et du battement solide, régulier de son cœur. Salvo sait que s'il tombait il n'aurait aucune chance de survivre. Après une seconde seulement, il serait à cinquante mètres du fil de fer, chutant à une vitesse de trente-deux kilomètres-heure. Après cinq secondes, il aurait parcouru cent vingt mètres, et se déplacerait à une vitesse de cent quatre-vingts kilomètres-heure. À ce moment, il aurait atteint la vitesse terminale, la vitesse la plus élevée à laquelle puisse tomber le corps d'un homme. Et puis il toucherait le sol sept secondes plus tard, douze secondes après avoir quitté le fil. Il le sait pour l'avoir lu dans le journal le matin même, dans un article peu encourageant sur la traversée d'aujourd'hui entre ciel et terre.

Salvo a longtemps maintenu que la plupart des gens ne souhaitent pas le voir tomber. Il se peut qu'une personne sur vingt le désire, et peut-être neuf sur vingt viennent-elles assister au numéro afin d'être sur place si d'aventure il tombait. L'autre moitié du public est là pour le voir affronter la mort et en triompher. C'est pour ces gens que Salvo a passé sa vie à se produire en spectacle. Il connaît la peur, mais ne se laisse pas submerger par elle. Il aime à penser qu'en le voyant affronter sa peur les gens seront amenés à faire de même à leur échelle. C'est ce qu'il croit quand il est le plus optimiste. Les articles de journaux comme celui qui a paru le matin même ont tendance à le démoraliser.

Mais cela n'a plus d'importance, il progresse d'un pas régulier, sûr qu'il ne tombera pas. Il a parcouru les trois quarts de la distance et avance à un bon rythme. Le vent s'est calmé, faisant taire le chant du fil de fer. Son visage est couvert de sueur, il se lèche les lèvres, savourant le goût salé de son dur labeur. Sa hanche élance un peu, mais la douleur ne dérange pas Salvo, qui s'y est accoutumé depuis des années. Il s'imagine la foule, au sol, qui sourit d'anticipation ; il a exécuté l'appui renversé et croit même avoir réussi à le « vendre » sans le faire exprès. Il a des visions de sa femme, Anna, sur la terre ferme, en train de verser du rye sur des glaçons — un verre pour elle, deux pour lui. Il boit toujours deux ryes après avoir complété une marche ; pour lui, l'odeur du whisky est devenue l'odeur du succès.

Au pas suivant, il sent le fil de fer s'affaïsser. Pas beaucoup, légèrement, et c'est comme ça que commencent les ennuis. Il n'est pas excessivement inquiet : son équipe peut tendre les haubans et retendre le fil à l'aide du treuil, et tout ira bien. Mais comme il fait un autre pas, le relâchement s'accroît et, pendant trois pas, c'est de pis en pis. Son inquiétude grandit, il contemple la possibilité de s'arrêter le temps que l'on raidisse le fil. Au moment où il soupèse le choix qui s'offre à lui, le câble commence justement à se tendre. Il pousse un soupir de soulagement et reprend sa cadence.

Il y a encore un peu de mou dans le fil de fer quand Salvo est durement frappé par une bourrasque latérale, la plus forte jusque-là. Il se raidit sous

la force du coup, inclinant sa perche dangereusement bas d'un côté, jambes, bras et ventre luttant pour retrouver l'équilibre. Une fraction de seconde plus tard, le câble sous ses pieds s'affaisse d'une dizaine de centimètres. Salvo tombe avec lui, conscient que le pire est en train d'arriver.

En raison de leur taille monumentale, les tours jumelles du World Trade Center peuvent osciller à leur sommet d'un mètre dans n'importe quelle direction lorsqu'elles essuient un fort vent. Bien qu'il n'ait pas la moindre intention de marcher dans une bise capable de faire reculer un édifice entier d'un mètre, Salvo sait que même un léger mouvement peut constituer un danger. Pour compenser, le câble a été monté, à chaque extrémité, sur d'énormes ressorts rigides. Ces ressorts sont si résistants qu'il faudrait une force importante pour les faire bouger, à peine moindre que celle nécessaire pour rompre le fil de fer.

Il sait que le vent qui vient de le frapper a entraîné l'une des tours vers sa jumelle, relâchant la tension du fil de fer. Il se prépare instantanément à sentir le câble se raidir à nouveau. Il plie les genoux et laisse tomber les bras, abaissant son centre de gravité : le risque est grand de se trouver projeté dans les airs, ce dont il aurait du mal à se remettre. Bien sûr, il y a aussi un risque que le fil de fer se brise, mais si cela arrivait, il ne pourrait rien y faire. Ce serait fini.

Le câble se tend avec un craquement qui fend l'air. Salvo essaie désespérément de se cramponner mais n'y arrive pas. Il ne se laisse pas gagner par la panique quand il sent le vide sous ses pieds. Grâce à ses

réflexes aguerris, il redresse son corps et sent son mouvement vers le haut prendre fin. Pendant un instant infinitésimal, il est immobile, suspendu en l'air, quinze centimètres au-dessus du fil de fer, près de quatre cents mètres au-dessus du sol. Puis il redescend et ses pieds touchent le câble. Il plie les genoux et chaque partie de son corps — orteils, chevilles, mollets, cuisses, ventre, poitrine, cou et tête — lutte pour rétablir son équilibre et le garder à la verticale. Même sa respiration joue un rôle dans son combat.

Salvo n'est conscient de rien d'autre que de ses muscles qui se contractent et se détendent, le seul son qu'il perçoit est celui du sang dans ses veines. Il n'y a pas de passé, pas d'avenir, que cette fraction de seconde, puis celle-ci, et celle-ci. En quatre secondes, Salvo vit plus intensément que de nombreuses personnes dans leur existence entière, avec une singulière détermination que bien peu peuvent saisir. Il ne pense pas ; il n'ébauche même pas une pensée. Sa survie repose sur ses réflexes, son entraînement et la chance.

Les réflexes et l'entraînement, il les possède. La chance, cependant, ne semble pas être de son côté aujourd'hui. Juste au moment où il sent qu'il recouvre son équilibre, juste au moment où il semble avoir la situation en main, son pied gauche glisse du câble. Prompt à réagir, il parvient à se rétablir, mais pas complètement. Son genou droit est plié à un angle impossible. Sa jambe gauche reste suspendue, orpheline, en l'air.

Il se fige sur place, pesant les options qui s'offrent à lui. Ne bouge pas, se dit-il à lui-même. Il y a quelque chose à faire. Il peut tenter de se baisser encore davantage, de poser sa perche sur le fil de fer et de lever sa jambe gauche. Ou bien il peut essayer de se lever, en employant toute son énergie pour forcer sa jambe droite à se redresser.

Aucune des deux options n'offre de garantie. S'il tente de se lever et n'a pas la force nécessaire, il va culbuter. S'il essaie de se baisser sur le fil et qu'une forte bourrasque le frappe avant qu'il ne soit prêt, elle le poussera en bas. Mieux vaut descendre sur le câble, décide-t-il. Ainsi, s'il échoue, il pourra toujours s'agripper au fil de fer.

Lentement, avec mille précautions, Salvo abaisse son corps. Il a l'impression qu'on lui brûle la jambe droite avec une torche. Il a du mal à s'accrocher au câble. Ses mâchoires sont si serrées qu'il peut entendre ses dents grincer les unes contre les autres, et sa vue commence à se brouiller. La pression de ses bras diminue quand il dépose la perche sur le fil de fer et, tandis qu'il lève son genou gauche sur le câble, la douleur qu'il éprouve dans sa jambe droite s'atténue. Pendant les quelques secondes qui suivent, il se repose. Ne reste pas là trop longtemps, songe-t-il, conscient qu'une crampe va gagner sa jambe droite s'il ne se lève pas bientôt.

Il expire, sent ses poumons brûler tandis que l'air s'en échappe, puis il inspire profondément, rassemblant toute l'énergie qui lui reste. Il ne lui en reste guère, il le sait. Il ferait mieux de l'utiliser à bon

escient. Si j'arrive à me lever, tout ira bien, songe-t-il. Lève-toi, c'est tout.

Ainsi donc il se lève. Ce n'est pas aussi difficile qu'il le croyait : la corde raide est redevenue solide sous ses pieds et le vent s'est tu. Loin au-dessus de sa tête, les nuages se sont légèrement dissipés et un faible rayon de soleil éclaire le fil de fer juste devant lui. Il entre dans la lumière d'un pas confiant, en scrutant l'horizon. Il est si loin au-dessus des gratte-ciel de la ville de New York, qui ont l'air si petits et si insignifiants de l'endroit où il est. Acier, briques et ciment ne sont plus que des saillies dans le carré de sable d'un enfant.

Salvo fait un pas, puis un autre. Le fil de fer lui procure une impression agréable, comme un manteau chaud et familier, et il est content de se trouver là où il est. La peur l'a quitté tout à fait. Il a affronté le pire et n'est pas tombé. C'est bien, mais ne te réjouis pas trop vite, dit une voix à l'intérieur de lui. Tu n'es pas encore de l'autre côté.

Il chasse l'euphorie de son esprit. Il aura amplement le temps de célébrer plus tard. Il n'y pensera plus jusqu'à ce qu'il soit sur la terre ferme avec Anna, en train de boire un rye.

Il s'immobilise sur la corde raide, centrant son équilibre, ajustant sa prise sur la perche. Une bouffée de poudre pour bébé lui parvient mais il l'ignore, empêchant le souvenir de troubler sa concentration. Il fait lentement un pas en avant, rétablit son équilibre et lève le pied pour faire un autre pas. À ce

moment précis, le fil s'affaisse à nouveau. Tandis que Salvo descend, suivant le câble, le vent le frappe comme une vague, plus fort que ce qu'il est capable d'encaisser. Quand le câble se retend, il ne le suit plus. Il s'incline de côté, sa jambe gauche ayant complètement quitté le fil de fer. Il sent le câble claquer derrière son genou et sa fesse droits, et sa perche dévie loin sur le côté. Il a du mal à s'y cramponner, puis ses doigts se desserrent et la perche lui échappe. Il tend les mains à l'aveuglette pour tenter de saisir le câble, réussit à l'agripper et à rattraper la perche entre ses avant-bras. Quoi qu'il advienne, songe-t-il, je ne dois pas perdre la perche. Cette conviction relève purement de l'instinct ; à ce stade, la perche n'a plus d'importance, mais il y a si longtemps que Salvo marche sur la corde raide que le réflexe a raison de la logique. Il peut s'agripper au fil de fer ou se cramponner à la perche, mais il ne peut faire les deux.

Son corps se tord de côté, et maintenant seul son mollet droit est sur le fil, maintenant seule sa cheville. Salvo n'est plus sur le fil. Il tombe. Il continue de serrer la perche dans ses bras.

Il sait immédiatement qu'il est en train de tomber, il est mort. Il n'éprouve pas de choc et n'a pas peur. Pourtant, en tombant, il reste concentré sur une dernière tâche à accomplir. Il se retourne et se contorsionne, les doigts toujours serrés autour de sa perche, déplaçant ses pieds de façon qu'ils se trouvent sous lui, luttant pour rester à la verticale. Dans les nombreuses photographies prises alors qu'il est en train de tomber, on a presque l'impression qu'il est toujours sur la corde raide.

Il se rappelle un proverbe rom que son père avait l'habitude de marmonner dans les moments difficiles : *Enterrez-moi debout. J'ai passé toute ma vie à genoux*. Salvo a toutefois une autre idée, qu'il a gardée dans un coin de son esprit pendant presque sa vie entière, et qui sera sa dernière pensée sur terre.

Enterrez-moi comme vous voudrez. Je mourrai debout.

DEUX

Salvo essuya la poussière de ses yeux et pressa le pas pour rattraper son père. L'été avait été chaud et les champs étaient aussi secs que la route poussiéreuse sur laquelle ils cheminaient. On était en l'an 1919, moins d'une année après la fin de la guerre et la prise de possession par l'armée roumaine de cette province qui appartenait jadis à la Hongrie. Comme si quatre ans de combats n'avaient pas entraîné suffisamment de ravages, voilà maintenant que sévissait la sécheresse. Les habitants de cette région rurale de la Transylvanie devaient endurer des privations pendant encore un hiver.

Le père de Salvo paraissait peu inquiet à la perspective que les choses puissent se dégrader davantage. Miksa Ursari était un homme mince, émacié, aux mains calleuses et au dos couvert de cicatrices laissées par un passage à tabac qu'on lui avait administré, plus jeune, pour le vol d'une poule. Il avait effectivement volé cette poule, ainsi que des centaines d'autres, et quand les propriétaires l'avaient battu il ne s'était pas défendu et n'avait pas demandé grâce. Lorsqu'ils avaient enfin eu fini, il s'était levé, avait volé un cheval et était parti pour la ville voisine. L'idée de se venger ne lui avait jamais effleuré l'esprit. À quoi bon ? Il était un Rom, un Gitan, et pour un Rom le meilleur moyen de se venger était de survivre un jour de plus.

À la grandeur de l'Europe, les Roma étaient dispersés, certains s'étant établis dans des villes et des villages, la plupart ayant continué de sillonner les routes. Depuis le début de la guerre, un nombre croissant de personnes avaient été déplacées, et de nouveaux Roma avaient grossi les rangs des réfugiés chassés par les champs de bataille, la famine et la conscription. Mais il y avait désormais des non-Roma qui fuyaient aussi. Ces gadjé n'arrivaient pas à s'accoutumer à une vie d'errance. Miksa avait pitié de certains d'entre eux. Il ignorait ce que c'était que de passer sa vie entière en un lieu et de s'en voir banni. De vieilles femmes aux visages ratatinés comme des pommes, avec toutes leurs possessions derrière elles dans des charrettes tirées par des bœufs — c'étaient elles qui lui inspiraient le plus de compassion. Il y en avait d'autres, cependant, des hommes pleins de rancœur aux sourcils froncés, pour qui il n'éprouvait pas la moindre pitié. Partout où il allait, des gadjé essayaient de faire porter le blâme de leur malheur à ceux qui n'avaient rien à voir avec tout cela, et ils s'en prenaient presque toujours aux Roma. S'il était vrai que les Roma mentaient et volaient, leurs méfaits ne causaient jamais de dommages bien graves, et ce n'était assurément pas eux qui avaient provoqué la guerre, pas plus qu'on ne pouvait les accuser de l'avoir perdue. Miksa Ursari savait que plusieurs personnes cherchaient une excuse pour faire des Roma leurs boucs émissaires, et il essayait de ne pas songer à ce qui pourrait se produire si ces personnes devenaient trop nombreuses et si elles se faisaient trop véhémentes.

Si Miksa semblait peu inquiet de la sécheresse, c'est qu'il avait ses propres préoccupations. Pourtant, il était moins troublé par ses soucis que d'autres l'étaient par les leurs. La vie avait toujours été dure ; pourquoi en serait-il autrement maintenant ? Il ne servait à rien de se laisser obséder par ses ennuis. Même si l'existence se présentait pour l'essentiel sous un jour sombre, certains moments n'étaient pas mauvais. À passer ses journées à se ronger les sangs en songeant aux heures difficiles, on risquait de rater les instants fugaces où la vie se montrait sous son bon jour. Cela était-il tout à fait vrai, Miksa l'ignorait, mais il avait appris qu'un homme doit s'en tenir à une certaine façon de voir les choses et, à vingt-sept ans, il lui semblait que la sienne valait bien les autres.

Salvo, neuf ans, le tira par la manche. Miksa savait qu'il marchait vite, trop vite pour que le gamin puisse le suivre, mais des affaires pressantes l'attendaient et il ne pouvait se permettre de ralentir la cadence.

« Marche d'un bon pas, Salvo, et je vais te raconter une histoire », dit-il, sachant que son fils préférerait courir plutôt que de rater une histoire.

Miksa avait vu juste. Salvo se dépêcha, impatient d'entendre un des contes de son père. Son père racontait les meilleures histoires de tous les Roma qu'il connaissait, et les Roma racontaient les meilleures histoires du monde entier. Par les soirées claires, Miksa rassemblait souvent la famille autour d'un feu et contait des histoires jusqu'à ce que Salvo doive lutter pour garder les yeux ouverts, et quand finalement

il sombrait dans le sommeil, les histoires continuaient dans ses rêves.

Miksa Ursari déglutit, chassant la poussière et le sable de sa bouche. Il s'humecta la langue et gratta son cou qui le démangeait un peu, se creusant les méninges pour trouver une histoire à raconter à son fils. Il connaissait nombre d'histoires, mais pas une n'était bonne à conter à un garçon aussi impressionnable que Salvo, qui prêtait une oreille extrêmement attentive et pour qui chaque mot était parole d'évangile. Pour un Rom, son fils était ridiculement crédule. Miksa s'inquiétait pour l'avenir du gamin.

« Sais-tu pourquoi il y a tant de Roma en Hongrie ? demanda-t-il à son fils.

— Non, répondit Salvo.

— Eh bien, je vais te le dire. » La voix de Miksa changea ; du ton de la conversation, il passa à celui de l'homme qui narre un conte et ne veut pas être interrompu. S'il était une chose que Miksa ne tolérait pas, c'était qu'on lui coupe la parole quand il racontait une histoire, ce qui lui faisait perdre le fil de son récit et ruinait les effets qu'il s'efforçait de ménager. Il y aurait amplement de temps pour poser des questions une fois l'histoire terminée.

« Il y a longtemps de cela, avant la naissance de mon arrière-arrière-grand-père peut-être, il n'y avait pas de Roma en Hongrie. Ils traversaient le pays mais n'y restaient jamais, car ils n'y étaient pas les bienvenus. Puis, un jour, un homme, son épouse et leur

bébé sont passés par la Hongrie. Le mari était un fieffé voleur. C'était un détrousseur si habile qu'on disait qu'il pouvait vous voler la langue que vous aviez dans la bouche pendant que vous lui parliez sans que vous vous en rendiez compte. Voilà ce qu'on disait.

« Or donc, c'était un voleur habile, pas de doute, mais pas habile au point de ne pas se faire prendre. Et les Hongrois qui l'avaient attrapé l'ont jeté en prison, laissant sa jeune épouse et leur bébé seuls dans ce pays inconnu, sans même un cheval, un bœuf ou une mule. La femme a marché plusieurs jours dans la direction où les Hongrois avaient amené son mari le voleur, en espérant, si elle trouvait la prison où on l'avait enfermé, pouvoir supplier qu'on le libère.

« Le troisième jour, elle est arrivée à un village déserté. Elle était fatiguée et le bébé avait faim, alors elle est entrée dans une écurie, s'est assise sur le sol couvert de paille et a donné le sein à son enfant. Comme elle n'avait eu qu'un seul enfant, la femme était très belle. Elle avait de longs cheveux noirs et fournis, qu'elle laissait flotter sur ses épaules, d'où ils cascadaient jusqu'au bas de son dos. Elle savait qu'il était dangereux de voyager seule pour une belle femme, mais elle avait un petit couteau et son mari lui avait appris à s'en servir, aussi n'était-elle pas trop inquiète pour sa sécurité.

« Elle était en train de s'assoupir quand elle a entendu un bruit dehors. Pour ne pas faire pleurer son enfant et éviter d'alerter ce qui se trouvait à l'extérieur, elle a remis le bébé sur son sein. Il n'y a pas

eu de bruit pendant un très long moment, et la jeune femme a cru que ce qu'il y avait dehors était parti. Et puis elle a vu un serpent, un serpent énorme, ramper sous la porte de l'écurie et s'approcher d'elle.

« Ce serpent était gigantesque, long et large comme le plus vieil arbre de la forêt, long et large et gras, avec une peau si coriace et si épaisse qu'une flèche ne pouvait la transpercer. Il avait un appétit tel qu'il avait déjà dévoré tout au village : les habitants, le bétail et le grain. Seules quelques âmes fortunées avaient réussi à lui échapper.

« La plupart des épouses hurleraient à la vue d'une semblable bête, mais cette jeune femme était une Romni, et épouse d'un grand voleur, aussi elle n'a rien fait de tel. Le serpent s'est encore approché, flairant son lait, se demandant s'il goûtait aussi bon qu'il sentait. La jeune femme a reconnu ce qui brillait dans les yeux noirs du serpent, elle a deviné ses pensées, et a donc doucement pris la tête de l'animal pour la porter à son sein, à côté de celle de son bébé.

« Là, le serpent a tété si fort et si furieusement que la jeune épouse a cru qu'il allait lui arracher le cœur, mais elle ne s'est pas détournée. Elle a doucement flatté la tête du serpent, caressant le cuir couvert d'écailles comme si c'était la peau douce de son propre enfant.

« Après un moment, le serpent s'est endormi, et pendant qu'il dormait elle a plongé la main dans ses jupes pour y saisir le couteau. Elle savait que la lame ne pourrait pas entailler la peau épaisse du serpent,

mais cela ne suffisait pas à la décourager. Elle était l'épouse d'un homme rusé, et elle a conçu un plan. En faisant très attention que le serpent ne bouge pas sur son sein, elle a pris le couteau et a coupé tous ses longs et beaux cheveux, qu'elle a tressés pour en faire une bonne corde solide. À ses pieds se trouvaient des fers utilisés pour retenir les chevaux, qui avaient tous été mangés par le serpent. Elle a attaché une extrémité de la corde aux fers, puis a saisi l'autre et l'a passée autour du cou de la bête, faisant un nœud coulant.

« Au matin, quand il s'est réveillé, le serpent avait faim. Il a bu le lait de la jeune épouse avec un appétit digne d'une créature si vorace. Il était tellement absorbé par son déjeuner qu'il n'a pas remarqué la corde autour de son cou. La jeune épouse lui a caressé la tête sans broncher. Elle a laissé le serpent boire tout son soûl, sachant que sa vigilance faiblirait une fois qu'il serait repu. Après ce qui a paru un long moment à la jeune femme, le serpent s'est trouvé rassasié et a cessé de téter.

« D'un mouvement vif, la jeune épouse a saisi son bébé, poussé le serpent de son sein et s'est élancée vers le mur du fond. Le serpent a bondi vers elle, crochets sortis, mais, le ventre plein de lait, il n'a pas été assez rapide pour l'attraper. Quand il a atteint le bout de la corde, le nœud coulant s'est resserré autour de son cou. La bête s'est débattue violemment pour se libérer et la jeune épouse a craint que le cordon de cheveux se rompe. Mais la corde a tenu, et plus le serpent luttait, plus le nœud se resserrait.

Lentement, l'animal privé d'air a commencé à agoniser, étranglé. Enfin, sa queue s'est figée, ses yeux se sont exorbités, et il était mort.

« Quand les gadjé qui avaient échappé au serpent ont appris ce qui s'était passé, ils ont trouvé la prison où le mari de la jeune épouse était enfermé et, en témoignage de leur reconnaissance, l'ont fait libérer sur-le-champ. Ils ont accueilli le couple rom et son enfant dans leur village et leur ont dit qu'ils y étaient pour toujours les bienvenus. Mais le mari était un voleur, et il refusait de dépouiller ceux qui les avaient traités avec tant de bonté, sa femme, son enfant et lui, aussi la famille a quitté le village.

« Lorsque les autres Roma ont appris avec quelle bonté le grand voleur et sa jeune femme avaient été traités, ils ont voulu gagner ce hameau. Le voleur, qui souhaitait protéger le village de tout danger, ne leur a pas dit exactement où il était situé, mais les Roma ont tout de même gagné la Hongrie. Et plusieurs d'entre eux cherchent encore aujourd'hui le village où le voleur et sa jeune épouse ont été si bien traités, et on dit que, si ce village venait à être retrouvé, les Roma mettraient un terme à leur errance. »

Miksa continuait de marcher d'un pas vif, et Salvo devait presque courir pour ne pas se laisser distancer. On n'entendait nul bruit hormis le son de leurs pas sur le sol et le léger bruissement des branches d'arbres.

Quand il fut certain que l'histoire était finie, Salvo prit la parole, le souffle haché par la cadence qu'avait adoptée son père.

« Est-ce que ses cheveux ont repoussé ? »

— Quoi ? » Les pensées de Miksa avaient pris un autre cours.

« La jeune épouse. Est-ce que ses cheveux ont repoussé ? »

— Oh, oui. Ils ont repoussé jusqu'à être plus longs et plus épais qu'ils ne l'avaient jamais été, et elle était encore plus belle qu'avant.

— Et le bébé ?

— Il a grandi et est devenu un fieffé voleur comme son père.

— Est-ce qu'il est retourné au village ?

— Non. Comme son père, il était reconnaissant envers les habitants du village et il ne voulait pas les voler. Et puis, il était encore bébé au moment où cette histoire s'est passée, et il ne savait pas où était le village. »

Salvo réfléchit à la question pendant un moment. Il était certain que, bébé, il s'était trouvé en des lieux dont il ne se souvenait plus. Il était allé en maints endroits, aussi loin que chez son oncle et sa tante à Budapest, qu'il se rappelait, mais avait aussi traversé l'est de la Roumanie et de la Bulgarie, dont il ne gardait aucun souvenir. L'explication se tenait.

« Sais-tu où est le village ? »

Miksa regarda le garçon. Pourquoi fallait-il qu'il prenne toujours tout au pied de la lettre ?

« Non, je ne le sais pas.

— Ce n'est pas là qu'on habite ?

— Non, dit Miksa. Ce n'est pas là. »

Ils continuèrent leur chemin et passèrent devant un fossé dont émergeait à demi une chèvre morte, ses pattes en putréfaction grotesquement écartées.

« Et le serpent ?

— Il était mort. Il n'était plus de ce monde.

— Est-ce qu'il existait d'autres serpents comme lui ?

— Je ne crois pas. S'il y en avait, ils ont probablement tous été tués pendant la guerre. »

Salvo fut soulagé. Il ne lui plaisait pas d'imaginer une telle créature.

Salvo était le deuxième de trois enfants vivants de sa famille ; András, son frère aîné, avait onze ans et était très fort pour son âge, capable de soulever un grand bac rempli d'eau. Il y avait aussi un bébé fille, Etel. Ils auraient dû être six enfants, mais trois étaient morts en très bas âge. Salvo ne les avait pas connus, en vérité, et n'avait donc pas été attristé par leur

mort, mais il entendait les plaintes de sa mère la nuit et il avait du chagrin pour elle. Il entendait aussi des mots comme *influenza* et *diphtérie*, et se demandait s'il allait mourir à son tour. Il se forçait à chasser le sommeil, craignant de se réveiller mort, mais, comme il finissait toujours par s'endormir, depuis quelque temps ses inquiétudes s'étaient atténuées.

Avant la guerre, la famille de Salvo possédait une ourse apprivoisée. Leur nom de famille, *Ursari*, signifiait « ours » en romani, et la famille gagnait sa vie grâce à l'animal, capable d'exécuter plusieurs tours et doté d'une grande intelligence. L'ourse s'appelait Bella, et quelqu'un leur avait dit que ce mot signifiait « bonne » en italien. Bella Ursari l'ourse, ou « Bonne Ourse l'ourse », permit à la famille de subvenir à ses besoins pendant sept ans, mais, au début de la guerre, la nourriture vint à manquer, et même si elle mangeait mieux que quiconque, Bonne Ourse l'ourse tomba malade. Peu après, elle était morte. Salvo n'avait pas vu son père pleurer à la mort de ses frères et sœurs plus jeunes, mais quand Bonne Ourse l'ourse avait rendu l'âme, Miksa avait enfoui son visage dans la fourrure de l'animal et sangloté comme une jeune veuve aux funérailles de son mari.

Pendant longtemps, le père de Salvo avait refusé de sortir. Il restait assis en tailleur sur le sol à boire du café fort et à fumer des cigarettes bon marché ; il mangeait peu, dormait à peine, et ne racontait jamais, jamais d'histoires. Puis, au printemps, le ventre de la mère de Salvo avait commencé à enfler et trois jours avant la fin de la guerre elle avait mis au monde une fille.

Après, le père de Salvo avait paru oublier Bonne Ourse l'ourse et s'était mis au travail afin de pourvoir aux besoins de sa famille. Comme il connaissait le métier de forgeron, il avait gagné un peu d'argent à ferrer les chevaux et à réaliser des petits boulots de réparation. La guerre avait entraîné une pénurie de main-d'œuvre qualifiée, mais quand les hommes étaient rentrés après leur service militaire, on avait eu de moins en moins recours à ses services. La plupart des gens préféraient avoir affaire à un forgeron roumain plutôt qu'à un Rom, même si le Rom travaillait mieux. Ces derniers temps, les seuls boulots qui s'offraient au père de Salvo étaient ceux qui étaient trop difficiles ou trop dangereux pour les autres.

Le chemin virait vers la gauche et, au détour de la courbe, père et fils aperçurent une église. Elle était encore à près d'un kilomètre de là, mais possédait un clocher extrêmement haut, si haut qu'on le voyait de loin. C'était une église très ancienne, vieille d'au moins quatre cents ans, fait remarquable compte tenu du nombre de combats qu'avait connus la région au cours de cette période et du fait que la construction était en bois. Les structures de bois atteignaient rarement un tel âge en des endroits où l'on avait tendance à mettre le feu aux édifices en période de bouleversements.

L'église n'était pas particulièrement vaste, mais cela n'était pas nécessaire. Il n'y avait jamais eu plus de six ou sept cents habitants dans les environs, et

de ce nombre un peu moins de la moitié étaient catholiques pratiquants. Le corps principal de la bâtisse était haut de deux étages, doté d'un toit dont la pente aiguë visait à faciliter l'écoulement de la pluie qui tombait en abondance dans la région. Sa peinture blanche s'était écaillée depuis belle lurette. Bien que l'église ait été entretenue avec soin par le nouveau prêtre et ses aides, on n'apercevait plus la moindre trace de peinture sur l'édifice.

Sur le flanc ouest, directement au-dessus de l'entrée, se trouvait le clocher qu'avait aperçu Salvo à un kilomètre de là sur la route. Il se dressait du toit vers le ciel sur une hauteur de vingt-cinq mètres, carré pendant les quinze premiers, puis fuselé pendant les dix suivants, et coiffé d'un bouton aplati de moins de dix centimètres de diamètre. Ce qui distinguait particulièrement ce clocher, toutefois, c'était l'absence de croix en son sommet.

L'église possédait pourtant une croix pour son clocher, croix dont la valeur et l'intérêt dépassaient sans doute ceux du bâtiment lui-même. On prétendait qu'elle avait été fabriquée neuf cents ans plus tôt d'un fer forgé à Rome, et envoyée par un pape pour célébrer le couronnement de saint Étienne, le roi qui avait amené le christianisme en Hongrie. La croix était en chemin vers Budapest quand le chevalier chargé de l'escorter avait été frappé par la maladie, puis il était mort, par hasard, précisément dans ce village. Depuis cette époque, la croix avait toujours orné la flèche d'une série d'églises construites à ce même endroit.

Quand était venue la guerre, le vieux prêtre, craignant que l'église ne soit brûlée, avait fait descendre la croix. Comment on s'y était pris exactement, personne ne le savait, car il était mort peu de temps après. Une série de prêtres temporaires s'étaient ensuite succédé, mais aucun d'entre eux ne se souciait vraiment de l'église, et ils étaient partis les uns après les autres. Ce n'était qu'un an plus tôt qu'un nouveau prêtre était enfin arrivé pour rester. L'endroit ne le gênait guère, avait-il dit, mais il n'aimait pas que la croix ne soit pas fixée sur le clocher.

Bien qu'il fût décidé que la croix devait être remise à sa place, personne ne savait comment s'y prendre pour ce faire. Plusieurs paroissiens s'y étaient essayés, mais pas un n'avait réussi ne serait-ce qu'à escalader le clocher, sans parler de hisser jusqu'au sommet la croix de quarante-cinq kilos. Le prêtre avait fini par promettre une modeste récompense à qui arriverait à trouver un moyen de monter la croix. Bien au fait de l'inventivité des Roma, il s'était assuré qu'ils apprendraient l'existence de cette récompense, et c'est ainsi que Miksa avait entendu parler du problème.

Il se porta volontaire sur-le-champ pour hisser la croix, expliquant au curé qu'il ne lui fallait rien d'autre qu'une corde bien solide deux fois longue comme le clocher. Le prêtre resta perplexe, se demandant comment il comptait gravir la flèche, mais Miksa demeura bouche cousue. Le prêtre verrait bien, lui dit-il en annonçant qu'il reviendrait le lendemain pour s'acquitter de sa tâche.

Une quarantaine de personnes s'étaient rassemblées pour le voir s'exécuter, et elles n'étaient pas toutes heureuses à l'idée que la croix serait restaurée par un Rom. Tandis qu'il se glissait avec son père parmi la foule, Salvo entendit marmonner des bribes d'une vieille légende biblique maintes fois racontée par ceux qui voyaient dans les Roma les descendants de Caïn et par les Roma eux-mêmes, qui jugeaient qu'il s'agissait d'une bonne histoire. Salvo se souvenait que son père l'avait contée à son frère András et à lui.

«Lorsqu'ils ont décidé de crucifier Jésus, les Romains ont envoyé deux soldats acheter les clous. On leur avait donné assez d'argent pour se procurer quatre clous. Mais plutôt que d'aller chercher ces clous, ils ont dépensé une partie de l'argent pour se payer de l'alcool, de la nourriture et des femmes. Une fois rassasiés, ils se sont rappelé qu'il leur faudrait des clous pour le travail qu'ils avaient à faire le lendemain, alors ils sont allés voir un forgeron, un Juif.

«“Fais-nous quatre clous, et vite”, lui ont-ils dit, et ils ont mis le feu à sa barbe pour qu'il ne perde pas de temps.

«L'homme s'est mis à crier parce que sa barbe flambait et les soldats lui ont plongé la tête dans une auge pleine d'eau. “Dépêche-toi! Il nous faut quatre clous bien solides pour crucifier Jésus au matin”, ont-ils dit.

«L'homme, qui savait qui était Jésus et ne voulait pas contribuer à sa mise à mort, a refusé de forger

les clous. Les soldats lui ont transpercé le corps de leurs épées et l'ont vidé de ses entrailles. Puis ils sont allés voir un deuxième forgeron, un Serbe, et ils lui ont dit la même chose ; lui aussi a refusé, et ils l'ont tué.

« Enfin, ils sont allés voir un Rom qui trimait dur dans sa forge. “Fabrique-nous quatre clous, ont-ils dit, sinon nous te tuons sur-le-champ.” Le Rom a hésité, et l'un des soldats a sorti un peu d'argent, une très petite somme, ce qui restait dans sa poche après la nuit de la veille. “Je vais te donner cette pièce pour les clous.”

« Le Rom ne voulait pas être tué, alors il a pris l'argent, l'a mis dans sa poche et a commencé à confectionner les clous. Quand le premier clou a été fini, les soldats l'ont pris pour le mettre dans leur sac. Quand le deuxième a été fini, ils ont fait la même chose, puis de nouveau pour le troisième clou dès qu'il a été terminé. Le Rom venait juste de commencer à forger le quatrième clou quand les soldats lui ont dit : “Merci, Gitan, car bientôt nous aurons quatre clous avec quoi crucifier Jésus.”

« À ce moment, les âmes des hommes que les soldats avaient tués sont apparues et ont supplié le Rom de ne pas forger les clous qui tueraient Jésus. Terrorisés, les soldats ont pris la fuite, laissant au Rom le quatrième clou encore chaud dans sa forge. Le Rom, qui ne voulait pas gaspiller le fer, termina le clou, mais quand il versa de l'eau dessus, le métal ne se refroidit pas ; il continua de luire, brûlant. Toute la journée, il versa de l'eau sur le clou, mais celui-ci ne

cessa jamais de luire d'un éclat rouge, comme un corps se consumant avec du feu à la place du sang.

« Rempli d'effroi, le Rom a fait son bagage et est parti. Ce n'est qu'après avoir marché pendant plusieurs jours qu'il a de nouveau planté sa tente, et, à ce moment, un homme lui a apporté une roue de chariot à réparer. Le Rom a pris le quatrième clou et s'en est servi pour rafistoler la roue, et l'homme est reparti avec la roue dans laquelle était serti le clou. Le Rom a de nouveau poursuivi son chemin, de peur que l'homme à qui il avait donné le clou ne revienne.

« Des mois plus tard, il était à des lieues de là quand un autre homme lui a apporté une épée abîmée. En touchant l'arme, il a aperçu le clou dans la poignée, qui luisait d'un éclat rouge. Il a pris la fuite encore une fois, mais partout où il allait le clou finissait par le retrouver et il devait à nouveau s'enfuir. Il en a été ainsi pour cet homme et tous ses descendants, et voilà pourquoi les Roma doivent continuer à errer, et voilà aussi pourquoi Jésus a été crucifié avec seulement trois clous. »

Les gens autour de lui étaient bien au fait de cette histoire ; ils en connaissaient certaines versions où le Rom n'était pas une victime innocente des circonstances. Salvo sentait leurs regards sur lui et il savait que ce n'étaient pas des regards d'amitié. Ce n'était certainement pas le village que l'épouse du grand voleur avait sauvé du serpent.

Ils se frayèrent un chemin jusqu'à l'avant de la foule, où le prêtre attendait, la croix couchée à ses

pieds. Il serra la main de Miksa et lui adressa à voix basse quelques mots que Salvo n'entendit pas tout à fait. Puis le curé donna à Miksa la corde la plus longue que Salvo eût jamais vue.

« Va attendre là-bas, près de l'arbre », dit Miksa à son fils en montrant ce qui avait jadis été un arbre florissant et qui n'était plus qu'un tronc toujours debout, mort, au bord de la clairière devant l'église. Le garçon obéit à contrecœur, rebroussant chemin à travers la foule. Miksa voulait éviter que son fils attende en compagnie des chrétiens hongrois. La guerre, la révolution, les incursions et retraites des troupes roumaines dans la région avaient entraîné le ressentiment de la population, et il ne voulait pas que le garçon soit pris à partie par un villageois cherchant une soupape à sa colère.

Quand il vit que Salvo avait atteint l'arbre, Miksa entra dans l'église et grimpa un mince escalier en colimaçon jusqu'à une passerelle qui traversait la nef dans sa longueur. La passerelle allait jusqu'au fond du bâtiment, tournait et traversait ensuite l'église dans sa largeur. Au milieu de la passerelle du fond était percée une fenêtre, toute petite, juste assez grande pour permettre à un homme de s'y glisser. Passant la corde enroulée en travers de son épaule de manière à garder les mains libres, Miksa poussa la fenêtre et, tête première mais face à l'église, il sortit. Une fois sur le mince appui, il se mit sur la pointe des pieds et parvint tout juste à atteindre le rebord du toit. Avec toute la force de ses doigts osseux, il se hissa comme pour effectuer une traction à la barre,

jusqu'à ce que sa poitrine touche le bord du toit. Celui-ci accusait une pente extrêmement prononcée, mais il réussit à y balancer un pied de côté, puis l'autre, et à y grimper. Il marcha sur le faîtage jusqu'à l'avant, où commençait le clocher. Là, il vit la foule rassemblée en bas et, au-delà, Salvo perché dans la fourche de l'arbre mort.

C'est à cette étape que les tentatives des autres avaient avorté. Le clocher était presque vertical, fait d'un bois lisse qui ne présentait rien pour s'accrocher. Miksa ajusta la corde passée sur son épaule et cracha dans ses mains. Il leva le pied en l'air vers l'extérieur, en direction du côté du clocher le plus éloigné. Comme il atteignait le sommet de son arc, son pied toucha un clou, long d'à peine huit centimètres et épais de moins de deux, presque invisible, certainement invisible pour la foule au sol. Même ceux qui avaient déjà grimpé sur le toit l'avaient raté, mais Miksa savait où le trouver, de même que les autres qui perçaient le clocher, et il fut soulagé de constater que le clou supportait son poids.

Si Miksa Ursari savait où trouver les clous, c'est parce que c'était lui qui les avait plantés. En fait, c'était lui qui avait aidé le vieux curé à enlever la croix. Le prêtre avait été une sorte d'ami pour Miksa, lequel avait accepté sans hésitation quand il lui avait demandé son aide. Ils avaient descendu la croix tôt un matin, en secret, et l'avaient cachée dans la forêt pour empêcher qu'on ne la vole. Après la mort du vieux curé, Miksa s'était demandé s'il devait révéler à quelqu'un où elle se trouvait, mais aucun des prêtres qui s'étaient succédé ne lui avait inspiré

confiance. De toute façon, ceux-ci ne dureraient jamais très longtemps. Apparemment, cela importait peu : le vieux prêtre avait noté l'emplacement de la croix, craignant d'oublier, en raison de son vieil âge, l'endroit où il l'avait dissimulée, ou bien de peur qu'il n'arrive quelque chose à Miksa. Le nouveau curé avait trouvé le document et récupéré la croix, mais il n'avait pas la moindre idée de la façon dont son prédécesseur s'y était pris pour la descendre du toit. En proposant de l'y réinstaller, Miksa avait jugé préférable de ne pas préciser que c'était lui qui l'avait descendue. Par les temps qui couraient, il ne divulguait pas d'informations qui ne fussent absolument nécessaires.

Depuis sa base jusqu'à une hauteur de quinze mètres, le clocher était large d'environ un mètre et demi, et Miksa avait disposé les clous en une spirale ascendante, chacun à soixante-quinze centimètres plus loin et plus haut que le précédent, laissant un clou aux deux coins et un troisième entre eux. Quand il était sur un coin, il jouissait d'une relative sécurité — il était plus facile de s'accrocher et de changer de pied —, mais quand il se trouvait sur le clou du milieu, il lui fallait étirer les bras au maximum, et il arrivait à peine à s'agripper de ses doigts repliés aux deux coins du clocher. Des échardes s'enfonçaient parfois dans ses mains, mais il n'avait pas osé enfiler de gants de peur d'avoir une prise moins ferme. Il y avait, chaque fois qu'il mettait le pied sur un nouveau clou, un bref instant où il lui fallait faire passer son poids d'une jambe à l'autre, et c'est à ce moment qu'il était le plus vulnérable. Très vite, en

utilisant toute la force de ses doigts à la peau épaisse pour saisir les bords du clocher, il hissait son corps légèrement, levait un pied au-dessus du clou pour l'y remplacer par l'autre.

Tandis qu'il montait de cette manière, Miksa fit une découverte à laquelle il ne s'attendait pas. La dernière fois qu'il avait escaladé le clocher, c'était tôt le matin, avant le lever du soleil. Maintenant, dans la chaleur du soleil d'après-midi, le bois du clocher avait été tellement chauffé qu'il était difficile de s'y cramponner. Il sentait la chaleur sur sa joue, durement pressée contre le revêtement, et ses doigts protestaient avec véhémence, même s'il était sûr qu'ils n'étaient pas vraiment en train de brûler. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas à eux que revenait la décision de tenir bon ou non, et il continua de grimper. C'est ainsi qu'il gravit le clocher en tournant, s'élevant d'un mètre et demi sur chaque côté, décrivant deux révolutions et demie. Il atteignit le sommet de la section carrée, à quinze mètres au-dessus du toit de l'église, se hissa au-dessus du rebord large de vingt centimètres et, là, Miksa Ursari se reposa.

Aux yeux des gens au sol, on aurait dit que Miksa était capable d'adhérer au flanc du clocher comme une mouche se colle à un mur, même si certains soupçonnaient que des clous devaient y être fichés. Salvo n'avait pas besoin de deviner : il était au courant de l'existence de ces clous depuis le début. Son père lui avait fait jurer de garder le secret, serment qu'il entendait bien respecter, fût-ce au prix de sa vie. Tandis qu'il le regardait escalader le clocher qui

s'étirait vers le ciel tel un doigt saint, Salvo sentit son cœur se gonfler de joie, et éprouva un peu d'envie.

Miksa se reposa sur le rebord de la section supérieure du haut clocher pendant plusieurs minutes avant de poursuivre son ascension. La dernière portion, haute de dix mètres, était de forme triangulaire, aussi, plutôt que de faire le tour de la structure, comme dans la section inférieure, l'escaladait-il tout droit en s'aidant de ses hanches. Au fur et à mesure que le clocher s'amincissait, il put accélérer la cadence, et il sembla à Salvo que Miksa eut tôt fait d'atteindre le sommet. De son poste d'observation dans la fourche de l'arbre mort, Salvo songea que son père semblait très loin, presque dans un autre monde. Il se demanda ce qu'on ressentait quand on se trouvait là-haut, où personne d'autre n'avait réussi à aller, et, en apercevant les visages envieux des gadjé dans la foule, il fut heureux d'avoir Miksa Ursari pour père.

Miksa ne baissa pas les yeux pour lire l'admiration sur le visage de son fils. Bien qu'il ne l'eût jamais avoué à personne, il avait un peu peur des hauteurs. Certains jours, il avait le vertige, d'autres jours non ; ce jour-là, il en souffrait. Il continua, prit une profonde inspiration et enfonça le bout de ses doigts dans le bois brûlant. Il avait le visage mouillé de sueur, et son cœur battait si fort que pendant un moment il se demanda si les gens en bas pouvaient l'entendre. Il jeta un coup d'œil vers le sol afin de confirmer ce soupçon, et la terre oscilla et se gauchit, il sentit sa poitrine se serrer et son estomac se tordre,

mais il se força à ne pas lever les yeux. Affronte ta peur : ou bien tu vas tomber, ou bien tu vas la surmonter, se dit-il. Il continua donc à se concentrer sur le sol, et juste au moment où il pensait qu'il ne serait plus capable de contrôler sa terreur, celle-ci s'évanouit et il se trouva aussi à l'aise au sommet du clocher qu'il l'aurait été perché sur un poteau de clôture.

Il plongea la main dans sa poche et en sortit un anneau en fer d'une dizaine de centimètres de diamètre, qu'il fixa à une tige de fer fichée au sommet de la flèche. La tige était conçue de manière à s'insérer dans la base de la croix. Puis il défit la corde enroulée autour de son cou et de son épaule, heureux de se libérer de son poids oppressant. Il passa un bout de la corde dans l'anneau de fer et fit descendre le reste jusqu'au sol. Quand le premier bout eut touché terre, il laissa tomber le second.

Sur le sol, une extrémité de la corde fut attachée à la croix, et trois hommes tirèrent l'autre bout. Lentement, la croix s'éleva jusqu'au sommet de la flèche. Miksa vit le nouveau prêtre, en bas, qui souriait pour lui-même en surveillant l'ascension. Le vieux prêtre n'aurait jamais vu là un symbole de résurrection. Tout ce qu'il aurait vu, c'est une croix hissée à l'aide d'une corde.

Quand la croix parvint à sa hauteur, Miksa se laissa glisser un peu, posant les pieds sur deux clous fixés à quelque cinquante centimètres du faite de la structure. Il plia les genoux ensemble et lâcha la flèche. Supportant le poids de la croix d'une main, il décrocha l'anneau de fer de l'autre, puis, faisant

appel à toute sa force, il souleva la croix pour en appuyer la base sur le rebord du clocher. La cheville devant tenir la croix en place saillait quinze centimètres plus haut et à la base de la croix était creusé le trou destiné à la recevoir, mais il faudrait un effort considérable pour soulever la croix lourde de quarante-cinq kilos de ces quinze centimètres supplémentaires puis guider la cheville dans son fourreau.

Miksa serra les genoux plus que jamais et inspira profondément. Agrippant les deux bras de la croix, il la souleva et la fit basculer, en balançant la base jusqu'à ce qu'il sente la cheville. Il laissa la croix sur la tige pendant un moment et entreprit d'enfoncer celle-ci dans la base. Il réussit à l'y faire glisser de deux pouces, mais la cheville avait rouillé au contact des éléments et la croix refusait de s'enfoncer davantage. Lentement, d'un geste hésitant, Miksa leva une main puis l'autre, lâchant la croix qu'il se préparait à rattraper si elle bougeait, mais elle resta immobile. Il en testa la stabilité en la secouant, d'abord légèrement, puis de plus en plus fort et elle tint bon. Jugant qu'elle ne lui tomberait pas dessus, Miksa tourna son attention vers la section rouillée de la tige de métal, qui avait deux fois l'épaisseur de son pouce. D'une main, il frotta la rouille qu'il sentit s'effriter grossièrement sous ses doigts. Il retira la main d'un mouvement vif tandis que la croix s'enfonçait de deux centimètres de plus sur la cheville. Puis il la saisit par la base et la fit tourner à gauche et à droite, la sentant descendre graduellement.

Quand il ne resta plus que cinq centimètres, Miksa sentit la croix tomber tout d'un coup et heurter avec un bruit métallique le socle de fer à la base de la cheville. Une pluie de poussière rouge dévala le clocher, et du coin de l'œil il crut voir une section de la cheville, peut-être large d'un centimètre, se détacher et tomber au sol. Il en conçut quelque inquiétude, mais il n'y pouvait pas grand-chose car il n'avait pas la force de soulever la croix pour inspecter les dommages. Miksa dénoua la corde, remit l'anneau en fer dans sa poche et se prépara à descendre. La dernière fois, quand il était seul en compagnie du vieux prêtre, il avait passé la corde autour de la croix et, après que le prêtre en eut noué une extrémité à un arbre, était descendu de la flèche en rappel. Cette fois, cependant, il y avait trop de spectateurs dont il se méfiait. Il n'était pas question de risquer que quelque gadjo vienne couper la corde pendant qu'il était en train de revenir au sol.

Miksa laissa tomber la corde et commença à descendre le long de la flèche. La section triangulaire présentait relativement peu de difficultés, c'était comme descendre une échelle, mais la section carrée se révéla beaucoup plus ardue. Chaque pas devait être évalué précisément, sans quoi Miksa poserait le pied dans le vide et aurait bien peu de moyens de se rattraper. À ce stade-là, Miksa pouvait presque sentir le sol sous ses pieds, et même s'il lui fallut moins de temps pour descendre du clocher qu'il n'en avait mis à l'escalader, il lui sembla que cela prenait une éternité. Plutôt que de traverser le toit de l'église pour se faufiler par la fenêtre du deuxième étage comme il

l'avait fait plus tôt, Miksa s'assit et se laissa glisser sur la pente raide du toit. Quand il s'approcha du bord, il se servit de ses pieds comme de freins et ralentit suffisamment pour se relever et stopper le mouvement.

Près de l'église poussait un arbre, dans les branches duquel Miksa sauta. De retour sur la terre ferme quelques secondes plus tard, et peu désireux de s'attarder plus que nécessaire, il se mit immédiatement à la recherche du prêtre.

Miksa pouvait lire le dédain dans les yeux des spectateurs. Il songea qu'ils devaient être insultés que pas un d'entre eux n'ait réussi à remettre la croix en place. Ils étaient venus aujourd'hui pour le voir échouer à son tour, et maintenant ils étaient déçus parce qu'il n'avait pas échoué. Leur situation était assurément compliquée par le fait qu'ils savaient dans leur for intérieur qu'ils auraient dû se réjouir que la croix ait retrouvé la place qui était la sienne ; or, ils ne se réjouissaient pas, ce qui venait encore attiser la colère qu'ils nourrissaient, non pas envers Miksa mais envers eux-mêmes. Miksa savait cependant que les gens n'ont pas l'habitude de retourner leur colère contre eux-mêmes. Il se demanda s'il avait été bien avisé de se charger de cette tâche.

En voyant Miksa approcher, le prêtre s'avança, les mains tendues. Contrairement au reste des spectateurs, il n'éprouvait aucune animosité. Tout ce qu'il voyait, c'était l'homme qui avait remis en place la croix sur le toit de son église. S'il savait de quel œil

les autres considéraient Miksa, il n'en laissa rien transparaître.

Miksa eut un sourire forcé et saisit les mains du prêtre. Elles étaient lisses et douces, tandis que les paumes de Miksa étaient rudes, couvertes de cals et de cicatrices laissés par le travail de cette journée et des autres jours. Même les mains de Salvo, qui n'avait que neuf ans, étaient plus usées que celles du nouveau curé, venu d'un séminaire de Budapest juste avant que les Roumains n'entrent en Transylvanie pour en revendiquer le territoire.

Le nouveau curé avait craint que les Roumains ne le chassent de son église, mais les occupants ne lui avaient même pas adressé la parole. En outre, comme ses services attiraient les fidèles en grand nombre, il se figurait que sa position était relativement assurée. Son seul regret avait été l'absence de croix sur le toit de l'église, et la question de savoir s'il arriverait jamais à ramener une croix au sommet du gigantesque clocher l'avait longtemps taraudé. Il avait même songé un temps à faire démanteler ce clocher pour le remplacer par une structure plus basse, portant croix, mais les habitants de la ville l'en avaient dissuadé. Il se trouvait dans un état de désespérance profond jusqu'à ce que Miksa Ursari se porte volontaire.

Maintenant, tandis que le curé regardait la croix — dont il ne croyait pas qu'il puisse s'agir d'un cadeau ravi à saint Étienne, pour la simple raison que cette ville n'était nullement sur le chemin menant de Rome à Budapest —, son cœur se gonflait. Il se refusait le

luxue de verser des larmes de joie en public. Il fourra une bourse de cuir pleine de pièces dans la main de Miksa, regrettant de n'avoir pas davantage pour récompenser ce Rom.

Dès qu'il eut les pièces en sa possession, Miksa tourna les talons et se dirigea vers l'arbre où l'attendait Salvo, pour découvrir que son fils était momentanément distrait par un papillon qui s'était posé à quelques centimètres de sa main. Salvo regardait les ailes frémir tandis que l'insecte s'installait comme pour observer ce qui l'entourait. Nullement inquiet par la présence de Salvo, le papillon semblait vouloir rester un certain temps dans l'arbre. Un subit instinct juvénile s'empara de Salvo, qui pinça lentement l'une des ailes du papillon entre le pouce et l'index. À sa surprise, l'insecte ne protesta pas et ne se débattit pas. Il resta calme tandis que Salvo le soulevait doucement de la branche. Touché par le courage du papillon, le garçon le relâcha au moment où son père le rejoignait.

Miksa descendit Salvo de la fourche de l'arbre mort. Sans un mot, ils s'engagèrent d'un pas vif sur le chemin du retour. La foule ne se montrait pas plus hostile, mais Miksa ne voyait pas de raison de mettre leur résolution à l'épreuve.

Derrière eux, le nouveau curé bénissait la croix, debout devant l'église, bras dressés vers Dieu, alors que les fidèles, qui l'étaient à divers degrés, s'agenouillaient devant lui. Tous pouvaient constater combien le prêtre était heureux, et son allégresse commençait à gagner certains d'entre eux.

Miksa et Salvo se trouvaient à environ un demi-kilomètre de l'église quand ils entendirent un cri. S'arrêtant, ils revinrent sur leurs pas.

Il était impossible de dire qui avait levé les yeux. Les fidèles agenouillés devaient avoir les paupières fermées ou, à tout le moins, le regard baissé vers la terre, et le nouveau curé, dos à l'église, faisait face à Salvo et à son père. Mais tout le monde avait entendu le cri, il était donc évident que quelqu'un avait levé les yeux. Et à ce moment, quand le cri avait interrompu la prière du prêtre, presque tout le monde avait ouvert les paupières pour voir ce qui l'avait provoqué.

Le curé était légèrement agacé ; il était sur le point d'achever la bénédiction, qu'il devrait maintenant recommencer du début. C'était une journée torride et la chaleur l'accablait tout particulièrement car il était vêtu d'une soutane noire, aussi n'avait-il nulle envie de passer plus de temps que nécessaire sous le soleil écrasant d'après-midi. Il examina les fidèles, cherchant à identifier la source du dérangement, et en une fraction de seconde se rendit compte que la foule portait son attention vers le ciel, tandis que de nouveaux cris se faisaient entendre. Il se retourna pour voir ce que guettaient ses ouailles, s'attendant à découvrir quelque miracle divin au sommet de sa vieille église en bois. Bien sûr, ces gens éprouveraient un sentiment d'effroi devant un miracle ; c'étaient des campagnards bourrés de superstitions et, de surcroît, les miracles inspiraient la crainte depuis toujours, même chez les âmes les plus raffinées, mais lui

n'avait pas peur. Il accepterait ce miracle à bras ouverts, et aiderait ses fidèles à le voir pour ce qu'il était. Ce jour était sans conteste un jour heureux.

Le nouveau curé n'avait pas fini de se retourner quand la croix dégringolant du toit vint terminer sa chute droit sur lui, le frappant à la tête. Il ne sut sans doute jamais d'où lui venait ce coup, tant son désir était grand de recevoir un miracle. Les fidèles agenouillés, pour leur part, le virent assurément, de même que Salvo et Miksa. De l'endroit où ils se trouvaient, sur la route, ils virent le curé s'effondrer sur le sol comme un sac vide ; ils virent la foule des fidèles bondir sur leurs pieds et se précipiter vers lui. Ils étaient trop loin pour entendre le bruit assourdi de la croix touchant le sol ou le craquement net qui s'ensuivit quand le crâne du curé se fendit en deux, et ne purent pas non plus voir son sang et sa cervelle se répandre sur le sol, où ils imbibèrent doucement la terre assoiffée.

Miksa saisit son fils par le bras et le tira. Il savait que, une fois le choc initial passé, les gadjé de l'église chercheraient réparation. Il le savait avec la même certitude qu'il savait que le soleil se coucherait à la fin du jour et qu'il se lèverait le lendemain. Il leur faudrait quitter la ville, et vite.

Salvo dégagea son bras et courut aux côtés de son père. Il était honteux de se voir traité comme un gamin pris en faute.

« Pourquoi on se sauve toujours quand il y a des ennuis ? » avait déjà demandé son frère, András.

« On ne se sauve pas, avait répondu son père. Nous partons quand le temps est venu, et nous allons dans un endroit meilleur. » Il semblait à Salvo qu'ils étaient une fois de plus en route vers un endroit meilleur, à un pas très accéléré. Il savait toutefois qu'il valait mieux ne pas discuter avec son père. Il courait le plus vite qu'il pouvait, sa gorge se nouant à cause de la soif, sa poitrine brûlant.

« Le curé, demanda Salvo en pantelant, est-ce qu'il est mort? »

Son père ne le regarda pas. « Oui. »

La route commençait à monter, puis passait devant un bosquet sec comme de l'amadou avant d'effectuer une courbe prononcée vers la droite.

La famille Ursari habitait une ville modeste de quelque sept cents habitants, la plupart hongrois, auxquels se mêlaient quelques Roumains et un petit nombre de Slovaques. Il s'y trouvait peu de Roma. Presque tous les citoyens étaient chrétiens ou musulmans, bien qu'on y comptât aussi quelques Juifs. Les seules choses que partageaient la grande majorité des habitants étaient un manque de nourriture et une haine des Gitans.

Une route principale traversait la ville, qui comportait une place du marché, quelques échoppes et une taverne. Il y avait une écurie du côté sud de la rue, jouxtant l'atelier d'un forgeron. De la route principale partaient plusieurs rues secondaires où les maisons, certaines bien soignées, d'autres moins

entretenues, étaient étroitement serrées les unes contre les autres. Et tout au bout de la plus misérable de ces rues secondaires se dressait la maison de deux pièces où vivait la famille Ursari.

La demeure ne payait pas de mine. Elle possédait une porte de bois basse et étroite à l'avant et une petite fenêtre sur un mur latéral. Les murs étaient faits de pierres grossières recouvertes d'un crépi rêche écaillé, fissuré et taché. Le toit, constitué de chaume assemblé à la va-vite, avait l'air d'une tignasse emmêlée coiffant la maison.

L'intérieur était presque toujours sombre. La famille possédait une petite lampe à huile, mais elle était vide de combustible depuis maintenant près de cinq ans. Salvo dormait avec son frère, András, dans la pièce du devant où son père gardait aussi ses outils, tandis que ses parents et le bébé couchaient dans la pièce du fond. Ils avaient emménagé dans cette maison peu avant la guerre ; jamais ils n'étaient restés si longtemps au même endroit.

À droite de la maison, un cercle de pierres noircies entourait un rond de cendres d'où s'élevait une faible fumée, marquant le lieu où la famille faisait le feu sur lequel elle cuisait ses repas. Comme la demeure était dépourvue d'âtre, lorsqu'il pleuvait, avant la sécheresse, Salvo et son frère devaient tenir un drap oint de graisse au-dessus du feu pour le protéger de la pluie pendant que leur mère y préparait à manger.

Azira Ursari était près de ce feu, en train de faire cuire un trop maigre repas, quand elle vit son mari

et son fils cadet monter la rue au pas de course. À la manière dont ils couraient, elle sut tout de suite que quelque chose n'allait pas ; Miksa ne se serait jamais hâté de la sorte s'il n'était pas menacé par quelque danger.

À vingt-six ans, Azira avait passé près de la moitié de sa vie mariée à Miksa. Elle avait porté six enfants, en avait enterré trois, et s'il était une chose qu'elle savait reconnaître avec une netteté absolue, c'était un désastre imminent. Sans rien perdre de son calme, à un point tel qu'un observateur aurait pu ne pas remarquer le changement dans son attitude, elle rajusta le foulard qui retenait sa chevelure d'encre et s'essuya la main sur une jupe usée jusqu'à la corde. Elle prit le bébé qui se trouvait à ses pieds sur le sol et entra dans la maison pour rassembler les possessions de la famille.

Comme ils atteignaient la maison, Salvo entrevit sa mère qui disparaissait dans l'embrasure sombre de la porte. Il prit de profondes inspirations, plié en deux, mains sur les genoux, tentant de retrouver son souffle. Son père ne semblait pas le moins du monde hors d'haleine ; hormis la sueur sur son front, rien ne laissait deviner qu'il venait de parcourir à la course une si longue distance. Le voyant, Salvo se redressa et ignora ses poumons en feu.

Miksa étudia les environs, main en visière pour se protéger les yeux.

« Où est Andrés ? » demanda-t-il.

Salvo haussa les épaules. Il ne le savait pas plus que son père.

« Va trouver ton frère. Il faut partir d'ici. » D'un geste du menton, il désigna la maison.

« Où est-ce que je devrais chercher ? »

Son père se retourna, la colère se lisait sur son visage. « Comment est-ce que je le saurais ? Trouve-le, c'est tout, Salvo, et ne perds pas de temps. »

Salvo opina de la tête et descendit la rue au trot. Dans la rue voisine habitait une fillette pour qui Andrés avait le béguin. Salvo songea qu'il était peut-être là. Bien sûr, il pouvait être quasiment n'importe où : Andrés aimait partir à l'aventure, c'était un vrai Rom. On ne savait jamais où il irait, et lui-même l'ignorait. Il pouvait se trouver à quinze kilomètres de là, ou juste derrière vous. Il n'y avait pas moyen de savoir.

Il y avait cependant des lieux où il ne pouvait absolument pas se trouver. Il en était ainsi, dans cette ville, quand vous étiez rom. Vous fréquentiez certains endroits alors que vous en évitiez d'autres. Les Roma vivaient dans l'une ou l'autre de deux rues, règle implicite mais connue de tous, Roma aussi bien que gadjé. De même, il existait des boutiques et des étals que visitaient les Roma et d'autres où ils n'allaient pas. Nul ne semblait savoir qui avait instauré ces règles, et personne ne s'en souciait vraiment. La plupart des Roma ne désiraient pas fréquenter les gadjé, comme la plupart des gadjé ne souhaitaient pas côtoyer les Roma. Le sentiment était tout à fait mutuel.

Il y avait toutefois des exceptions. Dépourvu d'appréhensions particulières face aux gadjé, Salvo se contentait de faire montre d'une saine dose de prudence dans ses contacts avec eux. La sœur de sa mère avait même épousé un gadjo, un Hongrois, et ils vivaient maintenant heureux à Budapest. Salvo, qui leur avait rendu visite avant la guerre, se rappelait que son oncle et sa tante étaient pleins de gentillesse. Il se rappelait aussi le vieux prêtre, qui était un homme bon, mais il était prêtre, et par conséquent sujet à des conditions différentes des gadjé ordinaires.

Il continua à descendre la route en courant et tourna sur la rue où habitait la jeune fille à qui András aimait rendre visite, mais, en arrivant, il ne vit qu'une vieille femme s'échinant à traire une chèvre qui n'avait que la peau sur les os. Espérant toujours tomber sur son frère, Salvo continua de descendre la rue jusqu'à ce qu'il atteigne la fin du chemin, au pied des montagnes, endroit où se dressait un pan de forêt fatiguée dans lequel peu osaient s'aventurer très loin. Il revint sur ses pas, remontant jusqu'à la route principale. Là, il courut sur une courte distance et tourna sur une rue où nul Rom n'habitait mais où vivait un homme qui achetait régulièrement des articles de provenance douteuse, un homme avec qui la famille Ursari et tout particulièrement András avaient l'habitude de traiter. La boutique de l'homme était cependant fermée, et il n'y avait nulle trace de son frère.

Sur la route principale se trouvait un tripot où les Roma se réunissaient pour boire du café granuleux et fumer d'âcres cigarettes, et Salvo s'avisa que son frère y était peut-être. Il commençait à se demander, inquiet, s'il n'était pas parti depuis trop longtemps. Il chercha à calculer combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait commencé sa recherche. Peut-être une demi-heure? Plus longtemps? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Salvo était à réfléchir à cette question quand il s'arrêta tout net. Telle une armée de fourmis, une foule de gadjé brandissant des bâtons, des pieux et une variété d'autres armes descendaient la route principale. Certains, qui avaient déjà été soldats, portaient même des fusils. Ils vociféraient, juraient, et avançaient rapidement.

Salvo plongea dans l'écurie voisine de la forge et se coula à l'arrière d'une des stalles où l'on gardait les chevaux. Ne voyant pas le forgeron, il ignorait si ce dernier l'avait aperçu. Il se faufila aux côtés d'une jument sable, appuya la tête contre le flanc de l'animal, sentant l'odeur du cheval à qui il parla doucement. Comme la foule approchait, la jument s'agita, secoua la tête, renâcla et frappa la terre battue de son sabot mal ferré. Salvo craignait que l'animal ne l'écrase contre la paroi de la stalle, ou le heurte avec un de ses sabots chaussés de fer, et il comprit que si on le découvrait là, on conclurait qu'il avait voulu voler le cheval. Il se maudit de n'avoir pas cherché une meilleure cachette.

Comme le groupe passait devant l'écurie, il sut cependant qu'il avait pris la bonne décision. Il entendit

les mots *gitan* et *vengeance* au-dessus du bourdonnement de colère, et sut que s'il avait vu la foule, il était probable que quelqu'un avait eu le temps de le voir aussi. Il ne possédait qu'une paire d'yeux, alors que la foule en comptait beaucoup.

Au moment où il lui semblait que le cheval de jais allait l'étouffer tout à fait, au moment où il était sûr que quelqu'un allait le découvrir, la foule dépassa l'écurie. Il pouvait l'entendre descendre la rue dans la direction d'où il venait.

Salvo attendit d'être certain que le groupe se trouvait à une certaine distance avant d'émerger de la stalle du cheval. Il remercia la jument de ne pas l'avoir écrasé, le son de sa voix apaisant l'animal effrayé. Dehors, la rue était calme et déserte. Il était difficile de savoir si les passants qui auraient normalement dû s'y trouver se cachaient de la foule en furie ou s'ils en avaient grossi les rangs. Quoi qu'il en soit, il n'y avait personne d'autre que lui dans la rue. Marchant au bord du chemin, prêt à se dissimuler s'il rencontrait qui que ce soit qu'il valait mieux éviter, il se rendit au dernier endroit susceptible d'abriter son frère, où il parvint sans rencontrer âme qui vive.

Le tripot était vide, mais non pas fermé à clef, et des tasses d'étain étaient posées sur quelques-unes des tables. Le café y était encore tiède. Dans un coin, une cigarette allumée gisait sur le sol, d'où montait une fine volute de fumée. Les gens assis là étaient de toute évidence partis depuis peu, et ils avaient quitté les lieux à la hâte. Soudain, Salvo sut où la foule en

colère se dirigeait. Sa poitrine se serra, il tourna les talons et courut aussi vite qu'il le put vers sa maison.

Miksa Ursari était rentré dès le départ de Salvo. Tandis qu'Azira était dans la pièce du fond à emballer vêtements et autres nécessités, Miksa avait entrepris de rassembler ses outils, qu'il rangeait dans une malle brillamment colorée, aux coins usés et enfoncés par de rudes déplacements. Azira entra dans la pièce du devant et regarda son mari d'un air interrogateur. Aussi vite qu'il le put, il lui raconta l'église, le clocher et la croix qui était tombée sur le curé. Elle ne l'interrompit pas une seule fois et, quand il eut fini, elle posa doucement une main sur son ventre en montrant la porte de l'autre.

« Va prévenir les autres, dit-elle.

— On n'a pas le temps.

— Oui. Ces gadjé vont s'en prendre à tous les Roma qui restent. »

Miksa déglutit. Elle avait raison. Leur colère n'avait pas uniquement à voir avec la mort d'un prêtre.

« Va. Il le faut. Je m'occuperai de ce qu'il y a à faire ici. »

Miksa hocha la tête en signe d'assentiment. « Salvo est parti chercher András. Il devrait rentrer bientôt. » Il se leva et, tête baissée, passa la porte étroite pour sortir dans la lumière aveuglante.

Il courut d'abord au café rom. Il s'y trouvait une dizaine d'hommes, à qui il raconta ce qui s'était passé et conseilla de quitter la ville le temps que le calme revienne. Il n'eut pas besoin de le leur dire deux fois : ce genre de choses était déjà arrivé.

Évitant la route principale, Miksa courut jusqu'à la rue où Salvo s'était d'abord rendu. Comme il n'avait pas le temps de frapper à chacune des portes, il parcourut la rue dans sa longueur en criant le plus fort qu'il le pouvait : « Les gadjé ont juré de se venger. Tout le monde doit partir d'ici. » Il ne pouvait savoir combien de personnes avaient entendu son message, mais certaines l'avaient compris. Elles sortirent dans la rue, le reconnurent et rentrèrent dans leur demeure pour rassembler leurs effets.

Il fit la même chose dans sa propre rue, où il y avait moins de monde. Il était à l'intersection de la rue secondaire et de la route principale quand il entendit approcher la foule en colère. Elle avançait rapidement, et ses récentes acrobaties à la chaleur l'avaient épuisé. Sans égard pour ses jambes douloureuses, il se remit à courir vers la maison.

Salvo atteignait le sommet de la route au moment où la foule aperçut Miksa se précipitant pour rentrer chez lui. Salvo se pressait tant qu'il faillit rattraper le groupe et entrer en collision avec ses membres ; s'ils ne le remarquèrent pas, c'est qu'ils n'étaient préoccupés que de son père. Comme la foule atteignait la maison, Salvo se glissa derrière un chariot abandonné dans l'herbe haute à l'extérieur de la demeure d'un Rom emprisonné dans un camp militaire roumain

plus haut sur la route. Personne ne savait exactement pourquoi l'homme était détenu, mais sa demeure était restée intouchée depuis son arrestation quatre mois plus tôt.

Jetant un coup d'œil par-dessus le chariot, Salvo vit les hommes entourer la maison de sa famille. Quelqu'un essaya d'ouvrir la porte, mais elle avait été barrée de l'intérieur, et la fenêtre était trop petite pour permettre à quiconque de s'y faufiler. En outre, spéculait-on, ce Rom était dangereux et l'on ne pouvait s'attendre à ce qu'il se soumette à son châtement sans violence.

Il est vrai que Miksa Ursari n'avait aucune intention de se rendre, mais il n'avait pas non plus l'intention d'affronter la foule. Il regarda Azira accroupie avec le bébé dans le coin de la pièce et sut que l'heure était grave. Il entreprit de contempler les options qui s'offraient à lui. S'il sortait, il se pouvait que la foule en colère le jette en prison où il croupirait une éternité, mais il était plus probable qu'elle le tue. Il se souvint d'avoir vu, quelque part en Allemagne, une meute en furie mettre en pièces un homme qu'on accusait d'avoir violé une fille. On l'avait écartelé, écorché, et on lui avait arraché les yeux en quelques minutes. Il frémit en se rappelant la scène. Non, pensa-t-il, ce n'est pas bon de sortir.

Il resterait donc dans la maison. La porte était solide, et à moins que quelqu'un dans la foule ne devienne trop assoiffé de sang, ils devraient être en sécurité. Avant longtemps la foule en colère se lasserait d'attendre, et à ce moment il espérait qu'elle

poursuivrait son chemin à la recherche d'une cible plus facile.

Miksa n'en serait probablement pas venu à cette conclusion s'il avait pu observer ce que Salvo voyait de sa cachette. Une fois qu'on eut découvert qu'on ne réussissait pas à entrer dans la maison et que ses habitants refusaient d'en sortir, quelqu'un demanda une torche. Salvo figea sur place ; ils ne pouvaient mettre le feu à la maison pendant que son père, sa mère et sa sœur se trouvaient à l'intérieur. Mais, un à un, les gestes que posèrent diverses personnes dans la foule révélèrent de façon de plus en plus manifeste que c'était exactement ce qu'on s'apprêtait à faire.

Un homme en particulier semblait le fer de lance de l'opération. Salvo le reconnaissait pour l'avoir vu plus tôt à l'église. Il ne l'avait jamais rencontré auparavant, et il songea que ce devait être l'un des anciens soldats qui s'étaient établis au village tout de suite après que la Roumanie eut annexé la Transylvanie. C'était un homme de stature imposante, mesurant près de deux mètres, avec une barbe soigneusement taillée qui se terminait en pointe sur son menton. Il avait les cheveux bruns et le front strié de rides. Quand il ordonna qu'on lui apporte une torche, Salvo entendit sa voix, rauque et profonde, sa langue épaissie par un accent que le garçon n'arrivait pas tout à fait à identifier.

On tendit une torche à l'homme, qui enflamma les chiffons grasseyés à l'aide d'un coûteux briquet d'argent. Salvo n'avait jamais vu un objet semblable. Une

flamme longue et mince en jaillit, gagna la torche puis monta vers le ciel. Le soleil ne se coucherait pas avant plusieurs heures, mais Salvo distinguait pourtant nettement la lumière de la torche, et pouvait voir les ondes de chaleur qui en émanaient. Un panache collant de fumée d'un noir de goudron suivait la chaleur montant au ciel. L'homme remit le magnifique briquet dans sa poche et marcha jusqu'au côté de la maison.

D'autres avaient hésité à s'approcher de la structure, craignant que les habitants ne soient armés, mais cet homme n'avait pas peur, ou le cachait bien. Il fit le tour de la maison d'un pas désinvolte, comme s'il se baladait paresseusement par un dimanche après-midi, s'arrêtant de temps en temps pour incliner la torche vers les brindilles desséchées qui constituaient le toit de la demeure. Il alluma la maison en cinq endroits, ne trahissant aucune émotion tandis que des flammes orange s'élevaient du toit. Il se recula pour admirer son œuvre. Apparemment satisfait, il lança la torche par la petite fenêtre et revint vers la foule.

Le feu paraissait avoir un effet hypnotique sur les gens rassemblés. Les cris et les bousculades avaient cessé, la foule se tenait maintenant relativement immobile et silencieuse, comme fascinée par les flammes.

De sa cachette, Salvo regarda le toit qui s'enflammait tout entier. Il aurait désespérément voulu se précipiter en avant, régler son compte individuellement à chacun des membres de la foule et se frayer

un chemin jusqu'à la maison, mais il savait qu'il ne le pouvait pas et il se força à rester où il était. Connaissant son père, il était convaincu que sa famille émergerait bientôt de la demeure en feu. Comme les flammes devenaient plus vives et la fumée plus épaisse, il commença à s'inquiéter, sa frayeur atteignant son paroxysme quand une partie du toit embrasé s'effondra.

Lorsque Miksa Ursari se rendit compte que la foule avait mis le feu à sa maison, il ordonna à Azira de se coucher sur le sol avec le bébé et de se couvrir de couvertures puis se dépêcha de vider la malle dans laquelle il rangeait ses outils. Quand la torche atterrit dans la pièce du devant, il l'éteignit en la piétinant de son mieux et la lança dans la pièce du fond. À l'aide d'une pioche de taille moyenne, il ménagea deux trous de chaque côté du fond de la malle, qu'il tira au milieu de la pièce. Ignorant les protestations d'Azira, il prit sa fille, Etel, de ses bras et la déposa dans la malle, étendant sur l'enfant la peau de Bonne Ourse l'ourse. La fillette ne pleura pas quand il rabattit le couvercle, mais une fois qu'il fut refermé, il l'entendit hurler. Il rejoignit Azira étendue par terre au moment où une pluie de flammes tombait du toit. Des débris atterrirent près de lui, où ils continuèrent de brûler sur le sol de terre battue. Il n'avait aucune intention de quitter la maison. Il ne croyait pas que les murs flamberaient, car ils étaient faits de pierres et de plâtre. Tandis qu'il pressait son visage contre la terre, tentant d'échapper à la fumée

qui emplissait rapidement l'air autour de lui, il sut qu'il n'allait sans doute pas brûler à mort, mais qu'Azira et lui risquaient de suffoquer.

Il se souvint d'une chose qu'il avait entendu dire au sujet des gaz empoisonnés, et réfléchit que cela pouvait peut-être leur être utile. Il enleva sa chemise, qu'il déchira en deux, puis il roula sur le dos, ouvrit son pantalon et urina sur les deux lambeaux de tissu du mieux qu'il put. Il en tendit un à Azira, mais elle refusa de le poser sur ses lèvres. Tenant son bout de tissu détrem pé devant sa propre bouche d'une main, il força sa femme à appliquer le morceau d'étoffe sur son visage. Après plusieurs secondes, devant le caractère désespéré de la situation, elle cessa de lui résister.

Les bouts de tissu séchèrent rapidement en raison de la chaleur et ne semblèrent pas servir à grand-chose. Miksa ignorait depuis combien de temps ils étaient étendus sur le sol de la maison en flammes quand Azira cessa de haleter et perdit connaissance, mais le feu faisait toujours rage lorsqu'il sentit qu'il perdait conscience lui aussi. Il avait l'impression d'être prisonnier de la fournaise de l'Enfer et toussait sans pouvoir s'arrêter. Il songea un instant à courir jusqu'à la porte pour fuir la maison, mais découvrit qu'il était incapable de bouger. C'est à ce moment que Miksa Ursari comprit qu'il allait mourir. Il s'aperçut qu'il ne voulait pas mourir, ce qui l'étonna. Il s'était toujours plu à penser qu'il était prêt à accepter tout ce qui était susceptible de se présenter. De n'être pas prêt pour la mort lui procura une menue

consolation. S'il n'avait éprouvé aucun regret à la pensée de quitter la vie, ç'aurait signifié que cette vie ne valait pas grand-chose. Cette notion fugitive fut cependant bientôt noyée par le désespoir, et les larmes qui roulaient sur son visage n'étaient pas toutes dues à la fumée.

Tandis que la pièce s'effaçait rapidement, Miksa songea à ses enfants. Ce sont des Ursari, se dit-il. Nous sommes de la race des Lazare.

Même s'il ne fallut pas longtemps à la maison pour flamber, il semblait à Salvo que sa vie tout entière s'écoulait dans le temps que les flammes mirent à mourir. Quand le toit s'écroula enfin, il se laissa tomber sur le sol au pied du chariot et cacha son visage dans ses mains, incapable de regarder. Il allait bientôt faire nuit et un vent frais s'était levé, poussant des nuages noircis à travers le ciel. Il songea à son père et à sa mère, qui étaient presque certainement morts, de même qu'au bébé, Etel, et il s'efforça de se rappeler des jours plus heureux, quand son frère et sa sœur étaient encore vivants avec Bonne Ourse l'ourse, mais il en était incapable. Il entendait le feu et la foule, il goûtait la fumée dans l'air, il sentait la maison où il avait passé la plus grande partie de sa vie et qui n'était plus maintenant qu'un tas de cendres. Il lui était impossible de se souvenir des bonnes choses à cet instant.

Puis la colère grandit en lui. Où était son frère András? Ils n'auraient pas dû l'attendre. Et pourquoi ses parents n'étaient-ils pas sortis de la maison en flammes? Cette foule, songea-t-il, c'est ce qu'il y a de

plus vil. Ces gens devraient essayer les foudres de leur propre rage. Ils devraient brûler comme mes parents. Ils devraient brûler maintenant comme ils brûleront un jour lorsqu'ils auront à répondre de ce qu'ils ont fait ici aujourd'hui. Mais dès qu'il eut formulé ces pensées, il sut que personne ne serait tenu responsable de ses actions. Ni par les autorités, ni par Dieu. Eh bien, se dit-il, moi je les en tiendrai responsables. Ils auront à en répondre à moi.

Comme le feu commençait à faiblir, la véhémence de la foule déclina aussi. Certains n'avaient rien perdu de leur hargne, mais la plupart étaient satisfaits et quelques-uns avaient même l'air de penser qu'ils étaient allés trop loin. Le ciel s'assombrit et la foule se dispersa, quelques personnes se signant avec une fausse piété en quittant la rue romni. Quand tout le monde fut parti, Salvo sortit de sa cachette et s'approcha prudemment des décombres de la maison. Le toit avait complètement disparu, à l'exception d'un pan qui achevait de se consumer près de la demeure. Les murs n'avaient pas brûlé, mais ils étaient noircis par la fumée. Salvo n'entra pas. Il regarda par la petite fenêtre et vit les corps de sa mère et de son père étendus sous des couvertures tachées de suie. Il fut étonné de découvrir qu'ils ne semblaient pas avoir été brûlés ; ils paraissaient endormis, à un point tel qu'il faillit les appeler. Il ne vit pas le corps de sa petite sœur et crut qu'elle se trouvait dans la pièce du fond ou sous les couvertures. Il ne pensa pas à regarder dans le coffre à outils de son père, intact au milieu de la pièce.

Salvo remonta la rue jusqu'à la demeure de l'homme emprisonné. À l'intérieur, il trouva des chiffons et une huile épaisse qu'il rapporta chez lui. D'un bout de bois ramassé par terre il fit une torche, qu'il alluma sur les cendres fumantes où le feu couvait encore près des murs. Après un dernier adieu silencieux à ses parents et à sa sœur, il tourna les talons et quitta ce lieu.

Évitant la route principale, il resta à la périphérie de la ville, gardant l'œil ouvert afin de s'assurer que personne ne l'épiait. Le vent avait gagné en force et il lui fallait parfois marcher à reculons pour éviter que sa torche ne s'éteigne. Une fois sorti de la ville, il chemina sur la route, prêt à bondir dans les bas-côtés au premier signe d'une présence. Il n'y avait pas de lune et les nuages qui s'amoncelaient rendaient la nuit particulièrement noire. Salvo était content d'avoir la lumière de la torche.

Il passa devant la cour avant de l'église et l'arbre mort où il était resté perché une bonne partie de l'après-midi. Dans l'obscurité, il ne pouvait pas voir s'il y avait une tache sur le sol là où le crâne du prêtre s'était fendu, mais il supposait que tel était le cas et prit grand soin de ne pas poser le pied à cet endroit. Il leva les yeux vers l'église pendant un long moment, admirant la construction. L'église n'avait rien de somptueux. C'était un bâtiment sans ornement, mais qui dégageait une sorte de tristesse tranquille, comme s'il avait été témoin en son temps de beaucoup de choses, et que son cœur s'en était trouvé presque brisé. Salvo était désolé pour l'église,

désolé que des gens si mauvais viennent célébrer entre ses murs, désolé à la pensée que ce soir elle flamberait jusqu'à ses fondations.

Il chassa ces regrets de son esprit. Le destin ne repose pas entre les mains de ceux qu'il gouverne, sans doute l'église savait-elle cela aussi bien que lui. Ni l'un ni l'autre n'étaient à l'abri des caprices de l'homme ou de Dieu, et s'il devait advenir que Salvo brûle cette vieille église misérable pour venger ses parents, c'est qu'il devait en être ainsi.

Mais la vengeance était une chose que son père n'aurait jamais considérée, Salvo le savait. Peut-être la vengeance n'était-elle qu'un moyen de lutter contre le sort. Et assurément Dieu n'aurait pas voulu qu'il brûle une église, quelque mauvais qu'aient été ceux qui la fréquentaient. Ou l'aurait-Il voulu ? Salvo ne savait pas.

Il inspira une bouffée d'air où flottait l'odeur de la torche et la senteur huileuse lui rappela pourquoi il était venu. Sa détermination s'affermir. L'église serait brûlée, sans égard à sa propre damnation. Salvo abaissa la torche et la tint près de la porte. Ses mains ne tremblaient pas.

Au moment où la porte commençait à roussir, il sentit une goutte de pluie atterrir sur sa joue. Il leva les yeux juste à temps pour apercevoir un éclair traverser le ciel, suivi, quelques secondes plus tard, d'un roulement de tonnerre semblable à une explosion. L'annonce de la pluie eut raison de sa détermination. Son désir de voir flamber l'église fit place à

quelque chose de plus grand. Il savait que ce n'était pas contre cette vieille église qu'il en avait. D'un mouvement sec, il éloigna la torche de la porte et écrasa du talon la petite flamme qui montait le long de la latte de bois. Il s'éloigna de l'église et laissa tomber la torche sur la terre nue à ses pieds. Les gouttes de pluie étaient rares et espacées, et il resta debout à attendre qu'elles le frappent, les yeux fixés sur la torche mourante. Du pied, il la fit rouler sur la terre battue jusqu'à ce qu'elle soit éteinte. Un éclair déchira à nouveau le ciel, le tonnerre résonnant plus rapidement que tout à l'heure, et Salvo sut qu'il allait bientôt pleuvoir à verse et que la sécheresse prendrait fin. Levant les yeux vers le clocher à l'endroit où s'était trouvée la croix, il sut ce qu'il avait à faire.

Il bondit dans l'arbre près de l'église et y grimpa comme un chat monte dans un poteau. Il passa de l'arbre au toit puis continua son ascension, avançant aussi vite que s'il marchait au bord de la route. Il dansa sur la crête du toit, les pieds légers, les jambes fortes. Comme il atteignait le clocher et posait le pied sur le premier clou, il se rappela une histoire que son père lui avait racontée quand il était tout petit et lui avait répétée plusieurs fois au fil des années, une histoire qu'il n'entendrait plus, sauf dans son esprit.

«Jadis, dans un village comme celui-ci, au pied de montagnes semblables à celles qui sont près d'ici, vivait un Rom qui n'était pas un homme bon mais un homme vraiment mauvais, et qui volait les âmes des autres Roma. Certains disaient qu'il pratiquait la magie, ce qui était peut-être vrai et peut-être pas.

Puis un homme qui était un homme bon et un fieffé voleur, qui ne détroussait jamais ceux qui étaient dépourvus et certainement jamais d'autres Roma — et qui n'avait très certainement jamais volé l'âme d'un homme —, cet homme est arrivé au village au pied des montagnes. »

Salvo grimpa vite, et il gravit le clocher très efficacement, beaucoup mieux que ne l'avait fait son père. Il avait un équilibre parfait et ne souffrait pas de la peur des hauteurs. Il passait d'un clou à l'autre avec une telle légèreté que c'est à peine s'il posait le pied sur chacun. Quand il atteignit la fin de la section carrée du clocher, il se mit à pleuvoir un peu plus fort.

« Lorsque le Rom qui n'était pas mauvais a découvert que les hommes se faisaient voler leur âme, il a juré aux habitants qu'il allait la recouvrer et la leur rendre. Les gens étaient reconnaissants de l'offre de l'homme, mais ils lui ont dit que ce serait impossible, car le Rom avait emporté leur âme au sommet des montagnes, et il n'y avait nul moyen de grimper là-haut. Le Rom a assuré aux gens que c'est pourtant ce qu'il ferait, et il est parti tôt le lendemain matin.

« Parvenu à la base des montagnes, il a entrepris de grimper mais a bientôt atteint un endroit où il lui semblait qu'il ne pouvait plus monter, et il s'est arrêté. Après avoir songé un très long moment à ce qu'il lui fallait faire, il s'est adressé à Dieu à voix haute : "Dieu, a-t-il dit, voici un lieu où j'ignore si je puis aller, mais il se trouve, au-delà, des âmes d'hommes, aussi vais-je essayer. Je le ferai en sachant

qu'il n'en tient qu'à Vous que je tombe ou pas. Vous êtes maître de mon sort. Alors, si je dois tomber, qu'il en soit ainsi, mais rappelez-Vous que des âmes dépendent de mon succès." »

Salvo passa les bras autour du clocher qui s'effilait rapidement et il continua sa progression à coups de hanches. La pluie avait rendu le bois un peu glissant, mais cela ne ralentit pas son allure. Le fait de se trouver à plus de vingt-cinq mètres au-dessus du sol ne le troublait pas le moins du monde. Il était dans un lieu qui n'était ni la Transylvanie, ni la Roumanie, ni l'Europe. Il était dans un lieu où seul son père était allé, un lieu auquel aucun autre être vivant ne pouvait accéder. Là, il n'y avait que lui, et peut-être Dieu. Il gagna le sommet du clocher, la pluie ruisselait sur lui.

« L'homme a grimpé sans tomber jusqu'à la cime des montagnes, où il a découvert le méchant Rom gardant les âmes qu'il avait volées. Il y a eu un grand combat, au cours duquel les deux hommes ont été mortellement blessés. Quand le mauvais Rom est mort, la terre s'est ouverte et l'a avalé. Le Rom qui n'était pas mauvais avait peur, il ne voulait pas mourir. Il est pourtant mort, très peu de temps après, mais la terre ne s'est pas ouverte. L'homme est plutôt monté vers le ciel. Pendant son ascension, il a baissé les yeux vers la terre et vu que les âmes romni volées étaient toujours dans les montagnes. Il s'est débattu pour retourner chercher les âmes et y est parvenu.

« Quand il est arrivé au ciel, on ne lui a pas permis d'entrer avec toutes ces âmes supplémentaires. "Tu

n'es pas tombé, lui a-t-on dit. C'est suffisant. Ces âmes ne te regardent plus." Mais le Rom se souvenait de la promesse qu'il avait faite aux habitants du village, et il est arrivé à une entente par laquelle il renonçait à aller au ciel si les âmes volées y étaient admises. Il serait pour sa part condamné à passer l'éternité dans les limbes.

«Lorsqu'ils ont appris le traitement qu'on avait réservé à ce grand héros, les autres Roma ont projeté leur âme à l'extérieur de leur corps pour protester. Le Rom qui n'était pas au ciel, touché par ce geste, a rassemblé ces âmes pour les rapporter à leurs propriétaires. Il y a cependant une conséquence à se séparer ainsi de son âme : les descendants de ces Roma loyaux ont l'âme mal ajustée, qui échappe parfois à leur corps. Sans leur âme, il leur arrive de faire des choses qu'ils ne feraient pas autrement. Le Rom qui n'était pas méchant sait cela, et il collecte toutes les âmes afin de les garder en sécurité jusqu'à ce que leurs propriétaires soient prêts à les reprendre. »

Sur la pointe du clocher, Salvo étendit largement les bras, paumes tournées vers le ciel. La pluie était tiède, et il se rendit bientôt compte qu'il était trempé jusqu'aux os. Des larmes coulaient sur ses joues et se diluaient dans la sueur et la pluie, mais il ne sanglota pas, ne trembla pas, ne bougea pas un muscle. Il ferma les yeux et essaya de forcer son âme à quitter son corps. Comme elle refusait de le faire de son plein gré, il l'en arracha et la sentit tomber par terre, où elle resta dans la boue. Ses larmes se tarirent. Il sentit son âme s'élever, d'abord légèrement, puis à

une vitesse surnaturelle. Elle franchit d'un coup toute la hauteur de l'église, flotta à ses côtés pendant un moment et disparut.

De retour sur la terre ferme, il ne se rappelait pas être descendu. La pluie avait diminué un peu, et il constata qu'il avait faim. Il se retourna vers la ville, serrant étroitement sa chemise trempée autour de lui, et s'en fut dans la direction opposée, vers le nord-ouest, vers les montagnes transylvaniennes et, bien au-delà, Budapest.

TROIS

En cette fraîche journée d'octobre, Esa Nagy était assise le dos très droit dans le salon de l'appartement où elle vivait avec László, son mari, et son fils Leo. Elle tenait entre ses mains une tasse de thé fumante. Au premier coup d'œil, on aurait pu croire qu'elle avait de la visite ; réservée, elle paraissait entretenir une conversation polie. Mais en réalité elle était fin seule. Esa Nagy, qui venait d'avoir trente-deux ans, avait organisé un goûter imaginaire.

Elle savait que c'était singulier de la part d'une femme adulte, et chaque fois qu'elle se prêtait à ce jeu c'était pour se dire ensuite qu'elle ne le ferait plus jamais, mais sa résolution finissait toujours par fléchir et elle recommençait à se demander à quoi servait de lutter. Comme elle n'avait jamais assisté à un thé, ou à quoi que ce soit qui s'en approchât le moins, elle n'était pas trop sûre de ce qui se passait lors de ces réceptions qui appartenaient à un monde étranger au sien, mais il lui semblait que de céder à ce petit caprice ne pouvait pas lui faire de mal, ni à d'autres, d'aucune manière. Elle savait pourtant que ce n'était absolument pas normal.

Normal, qu'est-ce qui est normal ? se demanda-t-elle à elle-même. Il lui sembla entendre frapper à la porte principale de l'immeuble et elle tourna l'oreille vers la rue, un étage plus bas. Peut-être que c'est cette folie qui me garde saine d'esprit, réfléchit-elle.

Peut-être que tout le monde devrait faire de même. Peut-être les choses reviendraient-elles alors à la normale en Hongrie. Quoi que cela puisse vouloir dire.

Son court répit était cependant gâché. Elle était incapable de voir si quelqu'un se trouvait à la porte de l'immeuble, mais, comme un dormeur éveillé prématurément au milieu d'un songe, elle savait qu'elle ne pouvait retourner à son rêve.

Elle se leva et se rendit dans la pièce donnant sur la rue. Cette pièce, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger, était la plus chaude de l'appartement par les froides journées d'hiver, grâce au poêle à charbon qui se dressait dans un coin. Une large fenêtre en cintre lui permettait de voir la rue. Esa se pencha par la fenêtre et inspecta les alentours de la porte. D'abord, elle ne vit personne puis, alors qu'elle était sûre que les coups frappés étaient le fruit de son imagination, elle distingua, dépassant de l'alcôve de l'entrée, un bras. C'était un petit bras, qui disparut dès qu'elle l'eut aperçu.

Esa resta debout dans la cuisine à écouter, telle une souris qui soupçonne qu'un hibou rôde dans les parages. Pendant un long moment, elle n'entendit rien, et puis lui parvint — faible, hésitant — le son de jointures frappant sur le bois, émanant du rez-de-chaussée. Elle plissa le front. De huit heures du matin à vingt et une heures, la porte de l'immeuble d'appartements devait demeurer déverrouillée. Alors pourquoi cognait-on ?

Esa jongla avec l'idée de descendre voir qui était là. Trois ans plus tôt, elle n'aurait pas hésité, mais tout était en plein bouleversement, les gouvernements tombaient comme des mouches, une nouvelle révolution menaçait constamment de chasser la précédente et, en ces temps d'instabilité, il était difficile de savoir comment se comporter. Il ne pouvait pourtant pas y avoir de mal à répondre à un coup frappé à la porte, pas vrai? se demanda-t-elle. Si son mari László avait été là, il aurait peut-être su quoi faire. Mais il était parmi les rares à avoir encore un travail. La plupart de ceux qui, comme lui, ne s'étaient pas battus à la guerre n'avaient pas cette chance. Non, c'était une bonne chose que László ne soit pas à la maison au milieu de la journée.

Eh bien, décida-t-elle, nous sommes toujours dans un pays civilisé, et dans les pays civilisés, quand quelqu'un frappe à la porte, on répond. Elle lissa sa jupe et sortit de la cuisine, traversa le salon et passa la porte. Cette porte donnait sur une passerelle fermée longeant la façade et les flancs de l'immeuble, mais découverte au centre de celui-ci, là où se trouvait une cour intérieure. Esa parcourut la passerelle sur toute sa longueur, passa devant deux autres appartements, jusqu'à un vaste escalier incurvé qui menait au rez-de-chaussée. Elle tint fermement la rampe en descendant, craignant de tomber. Le giron des marches avait été dangereusement érodé par des générations de chaussures et il était facile de perdre pied. Il y avait jadis eu un poteau finement chantourné au pied de l'escalier, mais à une époque où l'immeuble à logements était déjà sur le déclin, des

gamins irrévérencieux l'avaient scié à la hauteur de la rampe de manière à pouvoir y glisser sans obstruction.

L'immeuble d'appartements du 7, rue Viola était situé dans l'un des quartiers les plus durs de Budapest, où il était aussi incongru qu'un pin au milieu du désert. Le bâtiment de trois étages en blocs de pierre avait été construit au début du dix-neuvième siècle pour loger certains des citoyens les mieux nantis de la ville. Un siècle plus tard, le quartier était bien peu attrayant pour les gens fortunés, aussi les grands appartements d'antan avaient-ils été subdivisés en petits logements. Malgré la disparition graduelle de plusieurs de ses ornements, la bâtisse avait encore fière allure, et, de surcroît, les loyers y étaient particulièrement bas.

Esa atteignit le pied de l'escalier et s'engagea dans le couloir menant à la porte d'entrée où s'alignaient une rangée de boîtes à lettres qui, avant la guerre, contenaient fréquemment des lettres. À la faveur du chaos qui avait suivi non seulement la défaite militaire mais la perte de la plus grande partie du territoire hongrois, et de l'incertitude politique qui s'en était suivie, le courrier n'arrivait plus que goutte à goutte. Cela était indifférent à Esa, qui ne savait ni lire ni écrire, à l'exception de son propre nom, que son mari lui avait appris à tracer.

Une épaisse moquette verte avait jadis couvert le sol du corridor, mais elle avait été retirée aux derniers mois de la guerre, exposant un plancher en bois au vernis intact qui commençait maintenant à

montrer des signes d'usure. Des éraflures et des dommages dus à l'eau dessinaient sur le sol du couloir un chemin allant de la porte à l'escalier. Esa, qui n'avait jamais vécu dans des lieux aussi somptueux avant d'épouser László, avait été choquée de constater que les gens traitaient avec si peu d'égards un magnifique immeuble ancien.

Rassemblant son courage, elle poussa la lourde porte de bois, qui s'ouvrit sans bruit, les gonds ayant été récemment huilés par le concierge ; c'était là l'une des rares tâches dont il s'acquittait régulièrement. Une bourrasque lui arracha la porte des mains et la fit frissonner.

Dans l'embrasement se tenait, maigre, malade, épuisé, Salvo Ursari. D'abord, il ne fut pas sûr si cette femme debout devant lui était bien sa tante Esa. Elle ressemblait au souvenir qu'il gardait d'elle, plus ou moins, mais il y avait cinq ans qu'il ne l'avait vue et, comme à l'époque il n'avait que quatre ans, il ne faisait pas absolument confiance à sa mémoire. En outre, il n'y avait pas moyen de savoir si son oncle et sa tante habitaient toujours au même endroit. Salvo avait, comme tout Rom qui se respecte, retenu correctement l'adresse puisque la rue portait le nom d'un instrument de musique. Il n'était pas très sûr du numéro, mais dès qu'il avait vu l'immeuble à logements du 7, rue Viola, il avait su que c'était là qu'il devait aller.

Sa tante Esa était une très belle femme quand elle avait défié la loi et la coutume roma pour épouser un gadjo, son oncle László. Sa mère et son père l'avaient

reniée, comme l'exigeait la règle, et Esa avait déménagé à Budapest avec son mari. Quand ses parents étaient morts, peu de temps avant la guerre, Esa n'était pas retournée assister à leurs funérailles. Faisant fi de son bannissement, sa sœur cadette, Azira, la mère de Salvo, lui avait rendu visite deux fois à Budapest, la première avant la naissance de Salvo, la seconde lorsqu'il était âgé de quatre ans. Le père de Salvo les avait accompagnés à cette occasion, mais il avait refusé de serrer la main de László Nagy et de dormir sous son toit. Salvo ignorait si l'hostilité de son père était dictée par des raisons personnelles ou s'il tentait d'éviter que la honte de l'union de László et Esa ne rejaillisse sur la famille Ursari.

Cela avait désormais peu d'importance. Il avait fallu deux mois à Salvo pour atteindre la maison de sa tante, et il se fichait qu'elle ait été bannie ou non. Il ne se rappelait presque rien du voyage, qui s'était déroulé dans un brouillard de faim, de chagrin et de fatigue. Il avait pourtant réussi. À certains moments, il avait cru qu'il n'y parviendrait pas, mais ce qui se produirait à partir de cet instant importait peu car, enfin, il était arrivé à bon port. Salvo s'effondra sur le sol.

Sa tante Esa recula d'un pas, stupéfaite, une main sur la porte.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Salvo était incapable de parler. Il remuait les lèvres comme un poisson sorti de l'eau happe l'air.

« Qu'est-ce que tu veux ? » répéta sa tante.

Salvo ferma la bouche et, rassemblant toutes ses forces, tenta de retrouver sa voix. Il reçut un mot pour ses efforts : « Ursari », dit-il d'une voix rauque.

Le visage de sa tante n'exprima rien pendant une seconde, puis ses yeux brillèrent d'un éclair de reconnaissance tandis qu'elle comprenait qui il était. Avec une force de loin supérieure à celle dont disposait habituellement une femme de sa stature, elle prit Salvo dans ses bras et le porta jusqu'à l'étage.



Esa Nagy jeta trois grosses saucisses dans une casserole pleine d'eau bouillante. Il lui semblait que les saucisses avaient un caractère étrangement ironique. Prenez les intestins d'un animal et fourrez-les de sa propre viande ou de celle d'un autre animal. C'était comme manger une créature qui se serait mangée elle-même. Les saucisses étaient cependant peu chères, faciles à apprêter et László en raffolait. Quelque capricieux qu'il pût être en tout autre domaine, quand elle déposait une saucisse dans son assiette, il était content.

L'hiver 1921 avait été particulièrement dur, réfléchissait-elle en regardant par la fenêtre de la cuisine. Ou peut-être n'était-ce qu'une impression. Après tout, est-ce que chaque hiver ne semblait pas plus froid que le précédent ? C'était là, décida Esa, la nature

même de l'hiver. Il avait le don de vous faire sentir que votre souffrance était chaque fois nouvelle. Un bon truc, songea-t-elle. Un très bon truc.

Les enfants, Salvo et Leo, étaient en train de jouer dans le salon. À l'arrivée de Salvo, Esa avait craint qu'ils ne s'entendent pas. Plus précisément, elle avait craint que Salvo ne malmène Leo à cause de son pied bot. Elle savait le traitement que réservaient les Roma aux infirmes. Elle-même se rappelait, enfant avec ses compagnons roma, avoir lancé des pierres à un homme borgne. Elle ne voulait pas que Leo souffre aux mains de Salvo.

Mais ça n'avait pas été le cas. Dès le début, Salvo avait entrepris de protéger Leo de toute attention déplacée que son infirmité aurait été susceptible de lui valoir. De trois ans l'aîné de son cousin, Salvo jouait à ses côtés le rôle de grand frère bien mieux que ne l'aurait fait n'importe quel véritable grand frère. Il était, aux yeux d'Esa, une bénédiction pour la famille.

Salvo, pour sa part, était d'avis que la famille Nagy lui avait offert un petit miracle en l'accueillant ces deux dernières années. Sa propre famille lui manquait, parfois si cruellement qu'il avait du mal à imaginer une époque où il ne s'ennuyait pas d'eux, mais sans Esa et Leo il savait que les choses auraient été pires. Il trouvait aussi au mode de vie gadgo beaucoup plus d'attraits qu'il ne l'aurait cru. Selon les critères de Salvo, l'appartement des Nagy était un vrai palace, et il y était mieux nourri qu'il ne l'avait jamais été. Quant à Leo, Salvo éprouvait de l'affection pour le petit garçon maladif, et comme l'enfant ne sem-

blait pas se soucier de savoir qui était son cousin ni d'où il venait, Salvo avait décidé qu'il ne se formaliserait pas des défauts physiques de Leo. En outre, il n'y avait guère d'autres enfants avec qui jouer dans les parages. La plupart des enfants gadgé auraient refusé de partager leurs jeux avec un Rom, et László avait strictement interdit à Salvo et à Leo de fréquenter des Gitans. Salvo n'avait donc pas vraiment le choix.

Salvo et Leo étaient assis par terre. Ce jour-là, ils étaient des bandits en cavale, pelotonnés autour d'un feu improvisé, parlant à voix basse, sondant la nuit, les yeux plissés dans le but d'apercevoir leurs poursuivants. Le chef des bandits, Salvo, racontait des histoires pour passer le temps.

« À un moment dans le passé, dans un lieu qui n'est pas ce lieu, il y avait un village de gadgé qui étaient incapables de parler à Dieu. Ils avaient perdu Sa voix et souhaitaient la retrouver. Mais la voix ne revenait pas, quelles que soient leurs demandes.

« Enfin, un jour, ils ont demandé, supplié même, un Rom qui vivait à la lisière du village de les aider à entendre Dieu à nouveau. Le Rom était soupçonneux, mais il avait pitié d'eux, aussi il a accepté de les aider. Le Rom a grimpé en haut du clocher de leur église pour demander à Dieu de recommencer à parler à ces gens. Mais il y avait des choses que le Rom ignorait.

« Il ne savait pas que Dieu avait eu un motif pour cesser de parler à ces gens. Il s'était tu parce que les

gens étaient mauvais. Il s'était tu parce que les gens étaient cupides. Il s'était tu parce que ce peuple n'était plus Son peuple. Les Roma ne connaissaient aucun de ces jugements de Dieu, mais ils auraient sans doute été d'accord avec Lui. Après tout, Dieu ne se trompe pas souvent.

« Alors le Rom, dans son ignorance, a demandé à Dieu de recommencer à parler aux gadjé. Parce que Dieu aimait le Rom, Il a acquiescé à sa demande. Mais Il a refusé de mentir aux gadjé en leur disant de belles choses à leur sujet, les choses qu'ils voulaient entendre. Il leur a dit la vérité, qui n'est jamais ce que les gens veulent entendre. En entendant cette vérité, le prêtre du village a éprouvé une telle douleur qu'il est tombé raide mort.

« Les gadjé ont fait ce qu'ils font depuis toujours, c'est-à-dire blâmer le Rom. Ils l'ont trouvé chez lui et l'ont tué. Mais tuer un Rom n'est rien : il en faut plus pour l'arrêter. Le fantôme du Rom est retourné à l'église gadjie, a grimpé au sommet du clocher et a appelé Dieu à nouveau. Dieu lui a dit qu'à compter de ce jour, Il ne parlerait plus au peuple, pas un mot. Et Il n'a plus parlé. »

Esa se tenait dans l'embrasement de la porte. « Je n'ai jamais entendu cette histoire. »

Salvo rougit. Il ne savait pas qu'elle écoutait.

« Est-ce qu'elle est vraie ? » demanda Leo, les yeux écarquillés.

Salvo hocha la tête : « Elle est vraie, ou que la mort me prenne.

— Tu n'en mourras pas, mais cette histoire n'est pas vraie, et tu serais sage de faire attention où tu la répètes. » Esa retourna à ses saucisses.

« Peut-être que maintenant Dieu n'est pas fâché, dit Leo. Peut-être que tu pourrais Lui parler. »

Salvo haussa les épaules : « Peut-être que tu pourrais lui parler, toi aussi.

— Les Nagy ne sont pas roma, dit Leo. Maman l'a déjà été, mais elle ne l'est plus. »

Salvo opina de la tête. Elle ne l'était plus. Et son oncle László était loin d'être rom, cela crevait les yeux. Salvo savait que sa tante avait raison ; il devait surveiller ses paroles. Il n'aurait pas dû inventer des histoires qui ne servaient à rien d'autre qu'à mettre en péril son bien-être dans cette maison. Le fait d'être un Rom lui avait déjà causé suffisamment d'ennuis.

La poignée de la porte d'entrée tourna et la porte s'ouvrit. László Nagy, voûté, pénétra dans l'appartement, se délestant de son lourd manteau, de son foulard, de son chapeau et de ses gants qui s'amoncelèrent en un tas gelé sur le sol. La fabrique de verre où il travaillait ne se trouvait qu'à dix minutes de marche, mais sa moustache avait le temps de geler dur, deux rivières glacées coulaient de ses narines.

Il salua Salvo et Leo d'un geste de la tête et traversa le salon pour entrer dans la cuisine, où il se tint

près du poêle afin de se laisser envahir par sa chaleur. Esa l'embrassa sur la joue et lui apporta une tasse de thé chaud. Comme le liquide était trop bouillant, il posa la tasse sur l'appui de la fenêtre pour qu'il y refroidisse. «Je vais me brûler la bouche si je bois ça, dit-il.

— Désolée. » Esa prit la tasse et la vida. Elle prépara une nouvelle infusion, en prenant garde à la température de l'eau.

László regarda sa femme tandis qu'elle s'affairait autour du poêle. Quand il l'avait rencontrée, il lui avait semblé qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Il ne lui importait guère qu'elle soit romni ; après tout, on ne choisit pas où l'on naît. Il lui avait offert une vie meilleure, qu'elle avait acceptée avec peu d'hésitation. Elle savait aussi bien que lui qu'en l'épousant elle s'exposait à être reniée par sa famille, chose qui ne lui paraissait, à lui, pas entièrement mauvaise.

Depuis, cependant, pour une raison ou pour une autre, il trouvait Esa moins irrésistible que lorsqu'il avait posé les yeux sur elle pour la première fois. Elle n'avait pourtant pas tant changé. Pas plus que lui. Chose certaine, elle était encore belle. Mais il y avait quelque chose, quelque chose qu'il avait l'impression qu'elle saisissait en lui, qui ne lui plaisait pas et lui causait une vive honte. Il se demandait souvent ce qu'elle percevait ainsi. En son for intérieur, il savait qu'il se trouvait en lui des choses dont il avait raison d'avoir honte.

Les sentiments qu'il éprouvait pour Leo, par exemple. Il savait que c'était ridicule, voire stupide, mais pour une raison ou pour une autre, il était incapable de regarder son fils sans voir son pied difforme et, à cause de ce défaut, il savait qu'une part de lui-même n'aimait pas son propre fils. Pas autant qu'Esa, en tout cas.

Il y avait aussi son travail. Même s'il avait un bon poste, que la majorité des gens lui auraient envié, László sentait, au plus profond de lui-même, qu'il était capable de mieux, qu'il portait en lui la promesse de quelque chose de plus. Il se haïssait d'ignorer ce potentiel, mais il avait des bouches à nourrir, aussi n'avait-il pas le choix. Parce que c'était plus facile, il blâmait la source de ces obligations plutôt que sa propre nature. Il en voulait à Esa. Il en voulait à Leo. Ces derniers temps, toutefois, il en voulait surtout à Salvo.

Que sa femme ait accueilli un orphelin des parents qui l'avaient bannie était admirable. Certes. Mais il se rappelait constamment que c'était facile pour elle, puisqu'elle n'avait pas à aller tous les jours travailler à l'usine de verre pour le faire vivre. Sans compter que le garçon, Salvo, lui donnait la chair de poule chaque fois qu'ils se trouvaient seuls dans une pièce. Il avait quelque chose qui mettait László très, très mal à l'aise.

Esa vit qu'il la regardait. « Des saucisses, dit-elle.

— Quoi?

— Pour souper. Des saucisses.

— Oh. » Elle lui tendit la nouvelle tasse de thé, à la température parfaite, et László résolut de trouver un moyen de recommencer à aimer sa femme. Il en était capable, se dit-il. Ce serait un jeu d'enfant.

Dans le salon, Salvo et Leo avaient abandonné leur jeu de bandits. Leo était toujours assis sur le sol et Salvo l'amusait en se livrant à des acrobaties silencieuses, de manière à ne pas éveiller l'ire de László. Salvo prit une chaise en bois à haut dossier, qu'il déposa au centre de la pièce. Il se mit debout sur le siège, posa les mains sur le dossier et, aussi naturellement que s'il se retournait dans son lit, exécuta un appui renversé. Leo rayonnait. S'il n'avait pas craint de faire du bruit, il aurait applaudi et crié. Salvo décida de pousser le truc un peu plus loin. Toujours en appui renversé, il inclina la chaise vers l'arrière jusqu'à ce que les deux pieds de devant quittent le sol. Il resta la tête en bas pendant dix secondes et, malgré tous ses efforts, Leo ne put s'empêcher de pousser un petit glapissement de plaisir. Salvo laissa la chaise se reposer sur ses quatre pieds, puis se retourna afin de se retrouver à la verticale, et il effectua sa sortie.

On ne lui avait jamais appris à réaliser cette manœuvre. Il avait toujours eu un bon sens de l'équilibre ; à neuf ans seulement, il avait, après tout, escaladé ce clocher que plus d'un homme adulte avait échoué à conquérir. Un jour, en regardant la chaise, il avait songé que, s'il le désirait, il pourrait probablement effectuer un appui renversé sur le dossier.

Ç'avait été relativement ardu au début mais, après quelques dizaines de fois, la manœuvre était devenue assez facile. Faire basculer les pieds de sorte qu'ils quittent le sol était plus délicat, mais il avait réussi à maîtriser ce truc aussi.

László entra dans la pièce au moment où Salvo remettait la chaise à sa place. Il n'avait rien vu de l'acrobatie. Il entreprit de ramasser ses vêtements d'hiver abandonnés sur le plancher, suspendit son manteau au crochet près de la porte. Il regarda Leo, qui frottait son pied bot.

« Fait froid aujourd'hui, dit-il.

— Trop froid, répondit Leo.

— Peut-être qu'il neige en enfer », dit László. Il avait voulu plaisanter, mais le ton de sa voix n'en laissait rien deviner. Les deux garçons pâlirent et le regardèrent, bouche bée.

Leo interrogea Salvo : « C'est vraiment arrivé ? »

Salvo haussa les épaules. Tout était possible.

« Non, ne t'inquiète pas. On n'est pas en enfer. On est seulement en Hongrie », dit László. Encore une fois, sa plaisanterie échappa aux deux garçons. Les enfants ne comprennent pas le cynisme, songea-t-il. « L'hiver sera bientôt fini. »

De nouveau, Leo regarda Salvo : « Demande à Dieu pour nous si on est en enfer. »

Le souffle de Salvo s'étrangla dans sa gorge. László le regarda, perplexe : « Tu parles à Dieu, maintenant ?

— Non », dit Salvo. Ses mains se mirent à trembler.

« Dieu parlait aux Roma, jadis. Peut-être qu'Il va recommencer », dit Leo.

László attrapa Salvo par l'épaule et le tira jusqu'à la cuisine. D'un seul regard, Esa sut que cela n'augurait rien de bon.

« Qui est-ce qui raconte des histoires romni à mon fils ?

— Je suis désolé », dit Salvo. Les doigts de László s'enfonçaient dans son épaule, qui s'engourdissait rapidement. Des larmes montèrent aux yeux de Salvo.

« Tes contes n'ont pas de place dans cette maison. Saletés. Mon fils ne sera pas un voleur. Il ne sera pas un menteur. Il ne sera pas sale et il ne sera pas pauvre.

— Oui, mon oncle. »

Esa garda le silence, mais la colère sourdait en elle. Elle avait été romni jadis, et elle n'était ni sale, ni voleuse, ni menteuse. László n'avait pas le droit de dire des choses pareilles.

« Tu veux une histoire ? Je vais t'en conter une histoire. Il y avait une fois trois voyageurs : un Hongrois, un Juif et un Rom. Ils ont frappé à la porte d'une ferme, un soir qu'ils cherchaient un endroit où dormir. Le fermier leur a dit qu'il n'avait que deux

lits : il faudrait que l'un des voyageurs passe la nuit dans l'étable. Le Hongrois n'était pas égoïste, aussi il a dit qu'il dormirait dans l'étable. Une fois arrivé là, il a constaté qu'elle était trop pleine d'animaux et trop puante pour qu'il puisse y passer la nuit. Il est retourné à la maison et a dit au Juif d'aller dormir dans l'étable. Le Juif y est allé, mais il se trouvait des porcs dans l'étable, et ce n'était pas cachère pour lui, alors il est revenu à la ferme et a payé le Rom pour que celui-ci prenne sa place.

« Ainsi, le Rom est allé à l'étable pour y dormir. Après un moment, on a cogné à la porte de la maison. C'étaient les vaches, les cochons et les poules. "S'il vous plaît, ont-ils dit, laissez-nous dormir ici avec vous. Nous ne pouvons pas dormir dans cette étable avec un sale Rom." »

Esa regarda la bouche de László former un rictus et se força à garder le silence. Cette lutte ne lui appartenait pas. Elle s'était résignée à perdre cette bataille depuis longtemps. Elle avait fait son choix, et choisi László de préférence à son peuple. Elle ne savait pas si elle avait eu raison, mais cela n'avait plus d'importance. Elle aimait son mari. Cela signifiait qu'elle devait continuer à l'aimer, même en des moments pareils. Voilà comment ça se passait, qu'elle soit romni ou gadjie.

Satisfait de s'être fait entendre, László relâcha sa prise sur l'épaule de Salvo.

« Tu comprends ce que j'ai dit ? »

Salvo sentit picoter son bras où le sang recommençait à circuler, et il frota l'endroit sensible de sa bonne main. « Oui, mon oncle. »

László hocha la tête et sortit de la pièce. Salvo ravala ses larmes. Peut-être son oncle avait-il raison au sujet des Roma. Être rom ne lui avait jamais rien apporté de bon. Que des ennuis, que de la misère. Sa tante avait cessé d'être romni, peut-être pourrait-il faire de même. Mais il ne le désirait pas. Son père était rom, tout comme sa mère, ses frères et ses sœurs. Ils étaient morts parce qu'ils étaient roma, et il refusait qu'on lui fasse éprouver de la honte de ce qu'il était. Il deviendrait plutôt plus rom que jamais. Un jour, il deviendrait semblable à l'un des Roma dont son père racontait les histoires.

Observant le visage de Salvo, Esa éprouva un pincement de chagrin pour ce qu'endurait le garçon. Elle dit une prière silencieuse pour qu'il émerge de son tourment sans que son courage s'en trouve entamé. « Viens t'asseoir, dit-elle en lui mettant une main sur l'épaule. Viens manger de la saucisse. »



Etel Ursari ne se rappellerait jamais avoir été enfermée dans la maison en feu. Elle ne gardait aucun souvenir d'András ouvrant la malle, l'en extrayant et la portant hors de la maison, en faisant de son corps un écran pour la protéger de la vue des formes immobiles qui avaient été leurs parents. Les premières

choses dont elle se souvenait étaient un hiver passé dans un repaire de chasseur au cœur de la forêt, la faim et le froid. Elle ne se rappelait pas le visage de ses parents, ni celui de Salvo. Uniquement Andrés.

Pendant près de deux ans, ils s'étaient cachés, Andrés craignant pour leur vie si on les découvrait. Ils mangeaient ce qu'Andrés arrivait à trouver, se risquant à faire du feu quand c'était absolument nécessaire. Il n'osait même pas faire confiance à d'autres Roma, mais finit par n'avoir plus le choix. Les bois devenaient de plus en plus dangereux tandis que les gens y fuyaient en nombre grandissant pour échapper aux bouleversements causés par la guerre. Andrés décida qu'ils seraient plus en sécurité dans une grande ville, loin de la bourgade provinciale qui avait anéanti leur famille. La vie était dure : à douze ans, il était orphelin, sans le sou, et responsable d'une bambine.

La difficulté était une chose qu'Etel connaissait depuis son premier souvenir, un fait qui s'imposait à elle depuis l'apparition de sa pensée. Elle ne la portait pas tel un fardeau, et n'y attachait aucun regret. La difficulté existait, sans plus, et tout le reste partait de là, de la prémisse que la vie était une entreprise douloureuse qui ne faisait pas de cadeaux à de malheureux Roma.

Andrés, toutefois, ayant connu autre chose, était incapable de se libérer de son chagrin. Bien qu'il ait longtemps songé à faire le voyage jusqu'à Budapest pour y retrouver sa tante, il ne partait pas. Ou bien ce lieu n'en avait pas fini avec lui, ou bien il n'en

avait pas fini avec ce lieu. Il avait juré qu'il obtiendrait vengeance, perspective qu'il savourait. Il passait ses journées à attendre, plein d'une colère patiente, la poitrine alourdie par un mal sourd dont il était certain qu'il ne s'éteindrait jamais.

Au printemps 1921, peu après le troisième anniversaire d'Etel, ils partirent dans l'intention de se rendre jusqu'à Budapest, où ils trouveraient peut-être du travail pour András, voire une famille. Il voulait cependant faire une chose avant leur départ. Malgré son jeune âge, Etel sut immédiatement que c'était une chose sérieuse, qui dépassait son entendement. Elle voyait bien que son frère aurait préféré ne pas l'emmener, mais elle n'avait nulle part ailleurs où aller. Ils attendirent un long moment après le coucher du soleil. Il n'y avait pas de lune et, tandis qu'ils marchaient d'un pas vif dans les rues de la ville où ils avaient jadis habité, Etel s'accrochait au dos d'András. Dans ses bras, il portait une grosse boîte en métal ballottant. Etel n'avait pas besoin qu'il lui dise de garder le silence.

Comme ils se rapprochaient de leur destination, András se souvint d'avoir couru sur une route boueuse au milieu d'un orage et d'avoir vu la maison calcinée, d'avoir vu sa mère, yeux grand ouverts, la bouche béante de son père. Il avait entendu les pleurs d'Etel à travers la malle, avait senti une vague de soulagement en soulevant le couvercle et en la découvrant, terrorisée mais saine et sauve. Il avait été pris de panique, craignant que ceux qui avaient tué ses parents ne reviennent finir ce qu'ils avaient com-

mencé. Il s'était demandé où était Salvo, avait pris Etel dans ses bras et s'était enfui dans la forêt.

Il écarta ces souvenirs quand ils atteignirent l'église. András posa Etel par terre près d'un gros arbre au bord de la clairière, en lui recommandant de rester cachée, puis contourna rapidement le bâtiment jusqu'à l'arrière, arrosant le revêtement de kérosène. Il s'arrêta un moment pour observer le clocher dépourvu de croix. Etel n'entendit pas un bruit jusqu'au craquement sec d'une allumette, puis un *woush* tandis que le bois en colère avalait ses flammes. Avant qu'elle ait pu comprendre ce qu'avait fait András, il l'avait reprise et la portait dans les bois.

En regardant par-dessus son épaule, elle pouvait voir l'église flamber, sentir la fumée du feu et éprouver sa chaleur. Quand ils furent à une certaine distance, des cris alarmés s'élevèrent de l'église, mais il était trop tard pour étouffer les flammes. Etel n'avait pas pensé à se demander si des gens se trouvaient à l'intérieur. András, quant à lui, y avait pensé, mais cela lui était indifférent. Ils traversèrent lentement la forêt, préférant la discrétion à la vitesse, et marchèrent toute la nuit sans s'arrêter. András ignorait si des poursuivants étaient à leurs trousses, mais il lui semblait préférable de présumer que tel était le cas. Etel, qui guettait par-dessus son épaule des signes indiquant qu'ils étaient suivis, ne distinguait rien d'autre que du feu, longtemps après qu'il eut disparu de sa vue.

Ils mirent le cap sur Budapest, en évitant les villes et les routes principales lorsqu'ils le pouvaient. Ils

dormaient le plus souvent dans les champs, et passèrent une nuit luxueuse, en comparaison, dans une étable vide. Etel se demanda où étaient les animaux. András savait qu'on les avait abattus.

Environ une semaine plus tard, ils avançaient péniblement sur une route secondaire désolée quand ils entendirent des chariots. András poussa Etel au bord du chemin, dans les broussailles où ils s'accroupirent parmi les ronces en attendant que les chariots soient passés.

Après un moment, une paire de chevaux apparut, de bonnes bêtes puissantes tirant un chariot vivement coloré conduit par un homme coiffé d'un chapeau tapageur. Plusieurs autres chariots suivaient. Près du troisième wagon, un homme montait un cheval blanc. Il portait des vêtements neufs et il avait l'air de manger régulièrement. Derrière lui se trouvaient quatre ou cinq chariots supplémentaires, et l'on pouvait entendre des voix émanant de partout. András mit un instant à reconnaître que ces voix parlaient romani. Etel ne faisait pas la différence entre le romani et le hongrois, et parlait un méli-mélo des dialectes orientaux dont András possédait des rudiments.

Quand le cheval de l'homme arriva vis-à-vis de l'endroit où András et Etel étaient cachés, le cavalier fit stopper sa monture et il resta sur place tandis que les chariots continuaient leur route. Puis, comme s'il avait senti les enfants, il se retourna et regarda droit dans les buissons qui les dissimulaient. Il émit un sifflet aigu entre ses dents brillantes et les chariots

s'arrêtèrent d'un coup sec, comme des soldats en parade. Il se laissa glisser en bas de sa monture, portant la main à son côté, où le manche d'un couteau saillait de sa ceinture.

« Qui est là ? » demanda-t-il en hongrois, d'une voix forte et impérieuse.

András figea sur place, se demandant comment l'homme avait deviné leur présence. Etel, pour sa part, laissa échapper un cri effrayé, et immédiatement l'homme fut rejoint par trois compagnons qui n'étaient pas aussi bien vêtus que lui. « Des brigands », cracha l'un d'eux en romani. Il tenait un fusil, qu'il leva en direction de la cachette des enfants.

« Non, répondit l'homme, je ne crois pas. » Il posa une main sur le fusil, inclinant doucement le canon vers le sol. « Sortez ! » reprit-il.

Etel fit mine de s'avancer, mais András l'empoigna par le bras et la força à rester immobile. Le fusil se leva à nouveau, et cette fois l'homme bien vêtu ne fit pas un geste pour l'empêcher. L'arme lâcha un coup qui explosa, et le sol leur lança une gerbe de terre au visage.

« Arrêtez ! » cria András en romani, regrettant immédiatement ce qu'il venait de faire. Ils étaient démasqués. Des mains rudes les tirèrent des ronces et les tinrent devant l'homme bien habillé, lequel jaugea d'abord András d'un long regard dur, qui donna au garçon l'impression que l'homme était capable de voir à travers ses os. Il prêta moins d'attention à Etel,

mais suffisamment pour que les larmes montent aux yeux de la fillette, même si elle ne pleurait jamais. « Un Rom, lui avait souvent dit son frère, ne pleure pas à cause de la peur. »

L'homme hocha la tête et ses sbires lâchèrent les enfants. « Vous êtes roma ? » demanda-t-il.

András fit un signe du menton.

« C'est drôle. Il y a quelques jours, nous avons traversé un village où l'on cherchait à s'en prendre aux Roma. À un en particulier, un garçon d'à peu près ton âge. On dit qu'il a mis le feu à une église. Tu es au courant ? »

András ne dit rien, mais ses mains se mirent à trembler.

« Tu as eu de la chance de réussir à te sauver. Ils savaient que nous n'avions rien à voir avec cette histoire, mais ils s'en fichaient. Pour la plupart des gadjé, nous, les Roma, sommes tous les mêmes. » L'homme agrippa la main d'András et, avant que le garçon ait pu la reprendre, il l'avait portée à son nez et humée profondément. « Kérosène », fit-il, un lent ricanement roulant au fond de sa gorge.

András sentit sa main sans y déceler la moindre odeur de kérosène. « Je ne sens rien, affirma-t-il.

— Moi non plus, riposta l'homme, mais tes actions me disent tout. »

András se regarda les pieds, honteux de s'être si facilement laissé piéger. L'homme s'accroupit et d'un geste chassa les cheveux devant le visage d'Etel.

« Comment tu t'appelles, petite ? »

Etel se redressa pour se grandir autant qu'elle le pouvait. « Etel Ursari », dit-elle.

L'homme sourit. « Ursari. Tu es une ourse, alors ? »

Etel y alla de son grognement d'ours le plus menaçant, cherchant à intimider l'homme, qui rit. Il se releva. « Je m'appelle Anosh Mor. Je suis le chef de ces Roma. Si vous voulez, vous pouvez faire route avec nous.

— Nous sommes très bien comme ça, dit András.

— Je ne crois pas. On vous cherche. »

András lança un coup d'œil à Etel et sentit son estomac vide se nouer. Il savait qu'il avait peu d'autre choix que de faire confiance à cet homme.

« Nous avons à manger », dit Anosh Mor, et l'idée d'András fut faite.

Tous les autres appelaient Anosh Mor simplement « Nosh ». La vingtaine de personnes qui le suivaient lui étaient pour la plupart apparentées d'une manière ou d'une autre. La famille avait quitté la Russie pour la Hongrie au tournant du siècle, et depuis le début de la guerre elle avait voyagé par tout le continent, parfois pour fuir une armée ou une autre, mais

surtout afin d'aller là où il y avait un profit à faire. La guerre avait été bonne pour elle sous ce rapport.

Quand il y avait une arnaque en vue, tout le monde mettait la main à la pâte, même Nosh. Négociant en chevaux chevronné, il connaissait un million de trucs pour donner fière allure à un pauvre canasson. Des poils gris sur le nez d'un cheval étaient teints en noir. Une bête boitant de la jambe gauche se voyait enfoncer un petit clou dans son pied droit, de sorte qu'il ne pouvait en favoriser aucun. Le meilleur truc était celui de la jument dressée à quitter son nouveau propriétaire à la première occasion pour être ramenée par un honnête étranger, lequel recevait une petite récompense pour sa peine. Quand la chose s'était répétée trois ou quatre fois, le nouveau propriétaire se présentait le plus souvent à la caravane du Rom Mor, facile à trouver, et exigeait un remboursement, qu'on lui accordait de mauvaise grâce. Les honnêtes étrangers étaient évidemment des Roma Mor, mais la plupart des gens ne s'en rendaient jamais compte, tant ils étaient contents qu'on leur redonne ce qu'ils avaient payé pour le mauvais cheval. Dans le cas où les nouveaux propriétaires ne retournaient pas le cheval pour être remboursés, la jument était volée à la faveur de la nuit, et les Roma Mor n'étaient pas si faciles à localiser. Même si on les retrouvait, il n'y avait nulle trace de la jument, bien qu'un cheval semblable, mais d'une autre couleur, fût non loin bien en vue.

Ces stratagèmes excitaient András, qui se délectait non pas de leur résultat mais de leur exécution. Il

aimait immensément à duper les gadjé, quel que fût le prix à la clef. Les Roma Mor traitaient bien les enfants Ursari, presque comme si Etel et lui avaient été des membres de leur famille. Il arrivait cependant à András de remarquer une certaine distance, un regard où se lisait une malice tranquille, comme si les Roma connaissaient quelque vérité plus vaste qu'il ignorait. Il s'en inquiétait, mais cela était peu fréquent et, en l'absence de quoi que ce soit de plus substantiel, il était d'avis qu'il valait mieux ne pas mettre en péril une situation tout à fait acceptable.

Quand ils arrivaient dans des villes de quelque importance, on distribuait des béquilles, des attelles et des cache-œil aux plus jeunes des Roma Mor, qu'on envoyait demander la charité dans les rues. András fut étonné de constater combien il pouvait gagner une fois qu'il eut appris à jouer le jeu. C'était cependant toujours Etel qui récoltait le plus. Les gens passaient devant le groupe d'enfants pour s'arrêter devant la petite fille, debout, silencieuse, un bandage sur les deux yeux, un bol à ses pieds. Ils jetaient presque inmanquablement une pièce dans son bol sans qu'elle ait à remuer un muscle.

Au début, mendier ne posait pas de problème à Etel. Elle s'y prêtait sans y penser à deux fois, parce qu'elle avait l'impression de n'être pas vraiment là. Les yeux bandés, elle vivait dans ses rêves, s'imaginant une existence où elle n'était pas à la merci des autres. Elle se voyait vivre la vie d'une gadjie, ou, à tout le moins, ce qu'elle s'imaginait être la vie d'une gadjie. En vieillissant, elle eut toutefois de plus en

plus de mal à faire abstraction du monde qui l'entourait. Après trois ans en compagnie des Roma Mor, elle ne pouvait plus faire grand-chose d'autre que de rester debout, immobile, à se chanter des chansons dans sa tête.



C'est à l'automne 1925 que le dur labeur de László Nagy porta ses fruits. Au cours des quatre années précédentes, il avait passé le plus de temps possible à perfectionner son art, restant tard après son quart de travail à la fabrique de verre Sándor, s'échinant souvent fort avant dans la nuit. Le contremaître, un homme bon, ne s'objectait pas à ce que László utilise l'équipement de l'entreprise à des fins personnelles, tant que cela ne nuisait pas à son travail. Après tout, plus László en apprenait sur le verre et plus ses compétences d'employé s'en trouvaient augmentées. Il observa même avec intérêt László raffiner différentes techniques permettant de colorer et de modeler le verre qu'il avait soufflé à la main. Quand László essayait une déconvenue, le contremaître en souffrait autant que lui, même s'il n'en laissait rien paraître.

Depuis le printemps de l'année précédente, cependant, László avait gardé secret l'objet de son labeur ; bien qu'il en eût parfois un aperçu ici et là, le contremaître n'avait jamais vu exactement ce que László fabriquait jusqu'à ce jour où, après le travail, celui-ci le prit à part pour lui dévoiler sa magnifique création.

Salvo et Leo ignoraient eux aussi à quoi László consacrait ces heures. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il semblait de meilleure humeur depuis quelque temps, et qu'il n'était presque jamais à la maison. Comme les garçons voyaient là deux raisons de se réjouir, ils ne s'inquiétaient guère de savoir ce qui occupait László. Esa, pour sa part, connaissait la nature du travail de son mari, mais ne savait à quoi s'attendre une fois qu'il aurait mené son projet à bien.

La porte de l'appartement s'ouvrit rapidement, de façon inattendue, ce qui fit sursauter Esa. Occupée à préparer le repas du midi dans la cuisine, elle n'attendait pas László avant le soir et n'avait donc pas prévu de portion pour lui. Comme Leo avait mal au pied, elle avait rempli à son intention un bassin d'eau tiède et de sels où le faire tremper. Salvo l'avait aidée à le porter dans le salon, où se trouvaient les deux garçons. Leo essayait de montrer à lire à Salvo, qui l'écoutait à demi. Esa était en train de se questionner à savoir si elle devrait demander à Leo ou à László de lui apprendre à lire quand la porte s'était ouverte d'un coup. Elle avait immédiatement pensé que la police était venue pour l'emmener. En constatant qu'il s'agissait de László, elle avait été soulagée et avait ri de sa sottise. Pourquoi la police voudrait-elle l'emmener? s'était-elle gourmandée. Elle n'avait rien fait de mal. Une fois cette réprimande mentale formulée, elle remarqua que László portait une boîte de bois longue et haute d'environ soixante centimètres, et se demanda ce qu'elle contenait. « Tu rentres tôt. »

László hochâ la tête, apparemment à bout de souffle. Il avait une curieuse expression, un air qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu. Elle n'était pas sûre de l'humeur que cette expression annonçait. Il y avait un sourire sur son visage, ou du moins une ombre de sourire, ce qui, chez László, était l'équivalent d'une mine rayonnante, mais son front était plissé vers le bas de sorte que ses sourcils saillaient bizarrement, comme de la neige qui dépasse du rebord d'un toit, semblant défier la gravité pendant un moment avant de s'effondrer sous son propre poids. Esa décida que, quel que soit le sentiment qui habitait László, il était nouveau et exacerbé, et pendant un bref instant elle lui envia la portée de ses émotions.

Elle regarda son mari tandis qu'il déposait délicatement la boîte sur le sol. Il souleva le couvercle et plongea les mains à l'intérieur pour en sortir des guenilles et des papiers chiffonnés qu'il disposa précautionneusement en une pile bien nette sur le couvercle. Il leva les yeux vers Esa, puis en direction de Salvo et Leo et, après avoir vérifié qu'il avait l'attention de tous, replongea les mains dans la boîte.

« Vous aviez peut-être l'impression que j'étais un homme stupide, dit-il en regardant surtout Salvo. Vous aviez peut-être cette impression parce que je fabrique des fenêtres à longueur de journée, que je ne raconte pas de belles histoires, que je ne joue pas de musique et que je ne connais pas cent façons de duper un homme afin de le priver de son bien. » À ce moment, son regard se porta sur Esa, mais elle fit mine de n'en rien remarquer. « Pensez ce que vous

voulez, poursuivit-il, mais ne venez jamais dire que je ne sais pas prendre soin de ma famille, ou que je suis incapable de faire une grande chose que bien peu savent faire. »

Tendrement, plus délicatement qu'Esa ne l'avait jamais vu prendre Leo, même quand il était bébé, László se saisit de ce qui se trouvait dans la boîte et le souleva. Esa poussa un cri de surprise, porta une main à sa bouche et l'autre à sa poitrine. László tenait une figurine haute d'une trentaine de centimètres représentant un soldat hongrois en uniforme d'apparat. Le moindre détail, jusqu'aux boutons de cuivre de sa veste, était fait de verre, et le soldat lui-même, irradiait presque, sous la lumière qu'il absorbait et reflétait. Ce qui la frappa plus que tout furent les yeux du soldat, vert profond, avec des pupilles d'un noir de charbon. Ce n'était pas uniquement parce qu'on aurait dit de vrais yeux — ce qui aurait été une raison suffisante de s'émerveiller —, mais parce que ces prunelles ressemblaient aux siennes. En fait, ces yeux étaient les yeux de ses ancêtres et de sa famille, les yeux de sa sœur Azira, la mère de Salvo, et même les yeux de Salvo lui-même. Que László ait recréé ces yeux, qui étaient des yeux roma, la troubla jusqu'à la moelle.

Salvo aussi vit ces yeux, mais ne les reconnut pas immédiatement. Tout ce qu'il pouvait dire, c'était que le soldat de verre semblait voir en lui. Il n'aurait su dire ce qu'il voyait, mais il y avait indiscutablement quelque chose. Salvo ne savait pas si le soldat lui plaisait ou lui faisait peur, ou s'il lui plaisait et lui

faisait peur tout à la fois. Tout ce qu'il savait, c'était que ces yeux lui donnaient froid dans le dos.

László n'aurait su dire ce que les autres voyaient dans son soldat, mais il savait bien ce qu'il éprouvait en le regardant. Il voyait des heures et des heures de travail ; il voyait toutes les pièces qu'il avait façonnées vingt fois avant de les réussir. Il voyait toute sa connaissance de l'art du verre incarnée en une seule pièce, et il voyait la perfection. Pour lui, le soldat tendait à la beauté véritable d'aussi près qu'un homme, et plus particulièrement lui-même, pourrait jamais s'en approcher. Il voyait aussi dans le soldat la promesse d'une vie meilleure pour lui et sa famille. Pour lui, les yeux n'étaient que des yeux.

Fini la Verrerie Sándor. Il ouvrirait son propre atelier, où il fabriquerait d'autres figurines, qu'il vendrait à de riches citoyens de Budapest. Son habileté d'artisan effacerait sa honte d'avoir une femme romni et un fils infirme, et il réussirait peut-être à persuader Esa de le laisser trouver un autre foyer à Salvo. Il n'aimait pas cette manie qu'avait le gamin de passer son temps à regarder par la fenêtre, les yeux levés vers le sommet des immeubles, comme s'il aurait préféré être ailleurs, comme si la maison de László n'était pas assez bien pour lui. À son arrivée, le garçon n'avait rien ; au cours des six dernières années, László lui avait offert le gîte et le couvert, l'avait habillé mieux que l'aurait fait n'importe quelle famille romni. Le gamin aurait dû être reconnaissant, mais il s'entêtait à donner l'impression qu'il aurait voulu être ailleurs.

Oublie ce gamin, se dit László en lui-même. Il porta la main à la poche intérieure de son veston usé jusqu'à la corde, où se trouvait une enveloppe qui, le matin même, contenait plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu de sa vie. C'était un premier versement pour le soldat, qui avait déjà été acheté par l'agent d'un collectionneur local, un homme fortuné dont le nom était célèbre non seulement à Budapest et en Hongrie, mais dans l'Europe tout entière. László était déjà allé voir le propriétaire et lui avait versé d'avance deux ans de loyer pour l'appartement, en plus d'éponger les dettes d'Esa. La plus grande partie de ce premier versement avait disparu, mais il restait un peu d'argent, suffisamment pour une célébration digne de ce nom et, le lendemain, lorsque l'agent viendrait chercher le soldat, il recevrait encore plus d'argent, l'équivalent de près de trois ans de salaire à la Verrerie Sándor.

Il reposa le soldat dans sa boîte, remit les guenilles et le papier qui le protégeaient, puis il porta la boîte jusque dans le coin le plus éloigné du salon et la posa dans l'encoignure. Puis, plus franchement qu'il ne l'avait jamais fait, László sourit. Il réservait une surprise à sa famille, sa façon de leur montrer qu'il n'était pas toujours un homme dur. Il dit à tous d'aller enfiler leurs meilleurs vêtements en vitesse. Leo et Salvo s'empressèrent d'obéir, et il refusa de répondre même aux questions d'Esa tandis qu'ils se changeaient, lui disant qu'elle verrait bien une fois qu'ils seraient arrivés à destination. Quand tout le monde fut prêt, László les guida hors de l'appartement et leur fit descendre la rue, après quoi ils prirent le

tramway électrique jusqu'au centre du quartier de Pest. À la station de métro sous l'avenue Andrassy se trouvait la célèbre pâtisserie Gerbeaud, mais László ne leur permit pas de s'y arrêter. Ils n'avaient pas le temps, leur dit-il. Peut-être en rentrant.

L'attitude de Salvo face au métro était semblable à celle qu'il entretenait à l'endroit du reste de sa vie à Budapest. Le métro lui plaisait parce qu'il était différent de tout ce qu'il avait connu ailleurs, mais il n'arrivait pas à se débarrasser complètement de l'impression qu'il avait quelque chose qui clochait, que même si le métro le menait en des lieux où il n'était jamais allé, il se trouvait aussi, d'une certaine manière, à l'emprisonner. En métro, vous étiez forcé d'aller où on vous emmenait. Quelque chose lui disait que son père aurait détesté ce train souterrain et, à son grand déplaisir, Salvo n'était pas entièrement en désaccord.

Le métro leur fit traverser la ville, vers le nord-est, dans la direction opposée au Danube, vers le parc de la Ville. Tandis qu'ils passaient devant le square des Héros, le brouhaha de la foule s'accroît jusqu'à ce qu'ils atteignent la berge du lac, et c'est là qu'ils le découvrirent.

C'était un petit cirque, une troupe d'à peine dix personnes qui gagnaient leur croûte en faisant leur numéro dans diverses places publiques un peu partout en Europe. Comme il n'y avait pas de sièges hormis quelques bancs éparpillés, les spectateurs restaient debout pour regarder le spectacle, et un petit garçon, âgé de six ans tout au plus, circulait

parmi la foule en tendant un chapeau dans lequel les spectateurs jetaient de la monnaie.

Debout à côté de sa tante, Salvo regardait les deux clowns exécuter une série de pitreries à l'aide d'une échelle où le premier grimpait tandis que l'autre la retenait brièvement avant de faire semblant de se laisser distraire, lâchant l'échelle pour envoyer valser son congénère. Le public retenait son souffle puis, constatant que le clown se relevait indemne de sa chute, pouffait pendant que celui-ci prenait en chasse son assistant peu fiable et tentait de lui asséner des coups avec l'échelle qu'il balançait à grands gestes. Même Salvo ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Vinrent ensuite un homme et une femme jonglant avec des torches enflammées qu'ils s'échangeaient, d'abord deux, puis trois, et quatre, jusqu'à ce qu'il y ait huit torches allumées virevoltant entre eux. Ils passèrent ensuite aux couteaux, montrant à quel point les instruments étaient aiguisés en tranchant net un paprika lancé en l'air. Quand les couteaux atteignirent leur vitesse maximale, une deuxième femme vint se placer directement dans la trajectoire des lames qui fendaient l'air, et là elle mangea tranquillement les moitiés du paprika sectionné en deux. La foule poussa des vivats quand ils s'arrêtèrent et que la femme émergea saine et sauve. Sans hésiter, les spectateurs lancèrent de bon gré des pièces dans le chapeau de l'enfant.

Entre deux hauts poteaux, à six mètres au-dessus du sol, était tendu un fil de fer. On pria le public de lever les yeux, et un homme vêtu d'un pantalon

moulant et d'une chemise sans manches mit le pied sur le câble. Tandis qu'il le parcourait lentement, précautionneusement, Salvo sentit sa poitrine se serrer. L'homme bougeait avec une grâce et un naturel dont il n'avait jamais vu d'exemple auparavant. Il sut immédiatement que l'homme faisait là une chose précieuse, une chose dont bien peu étaient capables et qui méritait d'être faite. Cet homme était dans un autre monde. Et, aux yeux de Salvo, il semblait parfaitement en harmonie avec son environnement. Il aurait aussi bien pu être en train de marcher sur le trottoir, du moins c'est l'impression qu'il donnait.

L'homme parcourut le câble dans toute sa longueur, environ douze mètres, trois fois, jusqu'à ce que les contributions offertes au chapeau commencent à se tarir. Il descendit sous les applaudissements et, d'une voix forte, annonça que la troupe donnerait son spectacle jusqu'à la fin de la semaine. Après qu'il eut imploré les gens de se montrer généreux dans leurs oboles, le cirque commença à plier bagage.

Salvo était émerveillé. Il aurait voulu s'approcher de l'homme, mais découvrit qu'il était incapable de faire un geste. Qu'aurait-il dit à un tel être ? Pendant une seconde, il eut les mains moites à la pensée de s'enfuir avec les gens du cirque, mais il chassa vite cette idée. Il avait de la chance d'avoir trouvé un foyer chez les Nagy ; ç'aurait été idiot de les laisser pour ce que sa logique lui disait être le genre de rêve ridicule qu'on nourrit à quinze ans. Si le temps passé chez les gadjé lui avait appris une chose, c'était qu'il avait tendance à contempler des chimères. Salvo se

força donc à rester immobile tandis que le fildefériste fendait la foule et disparaissait.

Pendant qu'ils traversaient le parc pour retourner à la station de métro, Salvo réfléchit à un moyen de remercier son oncle. Bien qu'il se méfiât encore de lui, il avait découvert ce jour-là un côté de László Nagy qu'il n'avait encore jamais vu, dont il n'avait même jamais soupçonné l'existence. Il se demanda s'il était possible qu'il ait mal jugé l'homme. Ils firent le trajet en métro en silence, Leo lourdement appuyé sur Salvo, son pied à vif et douloureux à cause de l'exercice de l'après-midi. Quand ils descendirent du wagon, Salvo décida que le meilleur moyen de remercier son oncle était d'aller droit au but. Puisque László était un homme direct, c'était ainsi qu'il convenait de s'y prendre avec lui, songeait-il.

László parla le premier : « Tiens, dit-il en glissant la main dans sa poche et en sortant d'une enveloppe un billet qu'il tendit à Leo. C'est pour le tramway. Et tu pourras acheter quelque chose pour toi et pour ton cousin chez Gerbeaud. »

Esa semblait stupéfaite. « Pourquoi faut-il que tu leur donnes de l'argent ?

— Parce que toi et moi, nous allons à l'opéra, et des gamins de cet âge ne sauraient pas apprécier le spectacle. »

Les yeux d'Esa se mirent à briller. Toute sa vie elle avait voulu aller à l'Opéra de Budapest. Même Salvo le savait. Mais l'opéra coûtait cher.

« Allez, vous deux. Il faut qu'on se dépêche », dit László. Esa embrassa Leo et Salvo sur la joue, puis s'engagea dans l'avenue Andrásy, bras dessus bras dessous avec László.

« Merci, mon oncle ! » s'écria Salvo alors qu'ils s'éloignaient déjà. Il ne pouvait dire si László avait entendu ou non : il ne se retourna pas.

En montant la rue, Esa s'efforçait de s'imaginer l'opéra, la manière dont les gens seraient habillés, ce dont ils discuteraient à l'entracte, le son qu'aurait la musique. Elle souriait sans pouvoir s'arrêter, et après un moment elle cessa d'essayer. C'était bien mieux que n'importe quel thé imaginaire : cette fête serait on ne peut plus réelle.

Salvo et Leo entrèrent chez Gerbeaud, où ils achetèrent quatre grosses pâtisseries, puis ils s'assirent au bord du trottoir, dos appuyé contre le mur de la boutique. Salvo était certain de n'avoir jamais rien goûté d'aussi délicieux que ces pâtisseries. Quand le tramway les ramena dans leur quartier et qu'ils ouvrirent la porte de l'appartement, Leo était au bord des larmes tant son pied le faisait souffrir, aussi Salvo lui donna-t-il un peu du laudanum qu'Esa gardait pour de telles occasions, et qui endormait immédiatement Leo.

Salvo s'assit dans le fauteuil de László dans le salon. Normalement, il ne s'asseyait pas à cet endroit. Ce n'était pas interdit, mais ce n'était pas non plus encouragé. Salvo n'avait jamais eu particulièrement envie de s'asseoir dans le fauteuil de son oncle ;

pourquoi vous assiériez-vous sur le siège d'un homme dont vous saviez qu'il ne vous aimait pas? Un lapin n'irait pas dormir dans le terrier d'un renard. Mais ce soir-là n'était pas comme les autres. Salvo ignorait si cela allait durer ou s'il s'agissait d'une éclipse des conditions habituelles, mais, en cette soirée, Salvo n'éprouvait ni peur ni haine pour son oncle. Au contraire, quand Salvo prit place dans le fauteuil, il éprouvait en son cœur de l'admiration pour László Nagy, à qui il pardonnait ses manières rudes et son attitude envers les Roma de même que le mépris qu'il affichait pour son fils infirme.

Ses yeux se posèrent sur le cageot dans le coin opposé de la pièce. Il savait qu'il ferait mieux de ne pas y toucher, qu'il ne pouvait que s'attirer des ennuis en le tripotant, que cela ne le regardait pas, ce qu'il continua à se répéter tandis qu'il se levait du fauteuil, traversait la pièce plongée dans la pénombre et ouvrait le couvercle. Les guenilles et le papier à l'intérieur s'écartèrent aisément sous ses doigts avides et, en levant le soldat pour le sortir de la boîte, il fut étonné de le trouver si lourd. Il posa la figurine devant lui et fit un pas en arrière.

Dans la lumière vacillante, le soldat semblait presque vivant. On aurait dit qu'il souriait à Salvo, d'un sourire rusé et entendu, comme s'il savait ce qu'il pensait, tout ce qu'il avait jamais pensé et tout ce qu'il avait jamais vu. Le souffle de Salvo s'accéléra et il sonda profondément le soldat. Il sonda profondément le soldat comme un homme témoin d'un miracle et qui n'est pas sûr de comprendre pourquoi on

l'a choisi pour assister à un tel événement mais qui n'en a pas moins trouvé la foi.

Même alors qu'une part de lui-même s'y opposait farouchement, Salvo tira les manches de sa chemise par-dessus ses mains et prit le soldat, soucieux de ne pas laisser de traces de doigts sur le verre. Il souleva la figurine bien au-dessus de sa tête, se rappelant son père et lui-même sur le clocher de l'église, se rappelant comment ils s'étaient tenus loin au-dessus du sol sans tomber. En dessous d'eux, voilà où s'étaient produits les ennuis. C'était là que les choses avaient mal tourné. Avec le soldat au-dessus de sa tête, il avait l'impression d'être de nouveau sur le clocher, en compagnie de son père cette fois, et ils s'élevaient tous deux de plus en plus haut, bien loin des gadjé, de la Transylvanie et de Budapest.

Puis Salvo sentit le soldat qui lui glissait entre les doigts. Il ne savait pas tout à fait si c'était un accident, mais il savait qu'il pouvait rattraper le soldat tandis que celui-ci tombait, ou du moins savait qu'il pouvait essayer, mais il n'en fit rien. Il regarda plutôt le soldat de verre tomber vers le sol en culbutant, tête première, puis les pieds d'abord, et de nouveau tête première, toucher le bois franc du plancher et voler en éclats jusqu'à n'être plus qu'un souvenir. Même en entendant le verre brisé rouler à travers la pièce, il garda son calme et resta immobile. Bien qu'il sût qu'une chose terrible venait de se produire, une chose absolument horrible, il était en paix, tranquille, comme en ce parfait moment suspendu qui précède le sommeil.

Salvo alla chercher un balai à la cuisine, rassembla les morceaux éparpillés du soldat pour en faire une pile au milieu de la pièce, s'étendit par terre et attendit.



Les Roma Mor passaient la plus grande partie de leur temps sur la route. C'étaient de vrais Roma, dont les pieds se mettaient vite à démanger. Leurs déplacements étaient longs et difficiles, et tous étaient soulagés quand on s'arrêtait pour la nuit, impatients de se réchauffer auprès du feu et de se remplir la panse. Une fois qu'on avait mangé commençait la musique et, avec elle, les histoires.

C'était un vieil homme du nom de Vedel Mor qui racontait les meilleures histoires de tout le groupe. Il choisissait toutefois ses moments et ne racontait pas d'histoires tous les soirs, ni même tous les deux soirs. Quand il le faisait, c'était une occasion spéciale, et chacun prêtait une oreille plus attentive. On savait que Vedel ne vivrait pas éternellement, qu'il viendrait un moment où ses histoires disparaîtraient avec lui. Quand il contait une histoire, il choisissait souvent un auditeur à qui il semblait s'adresser exclusivement, c'est du moins l'impression qu'avait cette personne. Il commençait ses histoires de la même façon toujours.

« Si ce n'est pas vrai, alors c'est un mensonge. Petite Etel, et plus grand András, nous vous avons

recueillis, et nous le ferions de nouveau, parce que nous, Roma, sommes éparpillés partout sur la terre, et depuis longtemps. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

« Un jour, un Rom et sa famille étaient tous ensemble dans leur chariot. Leur cheval était une rosse qui ne valait même pas son poids en viande, et il se courbait en avant sous le poids du chariot. Ce n'était pas entièrement la faute du cheval, car le chariot était plein à ras bord d'enfants roma. Il y en avait tant que le Rom ne pouvait les compter tous, et tandis que le wagon avançait lentement sur la route cahoteuse, les enfants tombaient derrière. Comme ils étaient tellement nombreux, on ne s'en faisait pas pour ceux qui étaient perdus, mais le chariot sillonna des terres lointaines et partout il laissa derrière lui de jeunes Roma. C'est ainsi que nous en sommes venus à être disséminés, nous tous, enfants de ce Rom. »

Tous les Roma Mor hochèrent la tête en signe d'approbation. Ils avaient entendu ce conte plusieurs fois depuis le temps où ils étaient eux-mêmes enfants, et ils l'accueillaient avec joie comme le début familier de la soirée. Ces histoires étaient destinées aux enfants, à qui elles enseigneraient d'où ils venaient et ce que c'était que d'être rom.

Il n'en était pas ainsi de tous les contes. Il y en avait d'autres que les enfants n'étaient pas censés entendre, mais comme Etel n'avait pas d'autre parent qu'András, guère mieux avisé, elle put en écouter plusieurs avant que Vedel se rende compte de sa présence.

« Si ce n'est pas vrai, alors c'est un mensonge. Il y avait une fois un Rom, un Rom riche, qui ne volait pas mais faisait le commerce de chevaux et vivait dans une grande maison et avait beaucoup d'amis. Il ne désirait rien d'autre qu'une femme avec qui partager son bonheur. Une nuit qu'il traversait la forêt à cheval, il tomba sur une bande de Roma en train de festoyer, de danser et de jouer de la musique. Sans savoir pourquoi, il avait peur d'eux, aussi il se cacha dans les bois et les observa de loin. Ils étaient rassemblés en cercle, et au milieu dansait la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Captivé, le Rom la regarda pendant des heures. Les fêtards chantèrent et dansèrent fort avant dans la nuit, et au moment où l'aube approchait, la femme regarda parmi les arbres et le Rom eut la certitude qu'elle l'avait vu, et qu'elle lui avait souri. Son cœur bondit, mais il avait tout de même peur d'approcher.

« Au lever du soleil, tous disparurent dans leurs tentes et le Rom, surmontant sa peur, s'avança dans l'espoir de parler à cette femme d'une grande beauté. En regardant dans les tentes, toutefois, il découvrit qu'elles étaient pleines de corps débités, des membres séparés des torsos, des têtes détachées des cous. Il comprit en un instant que ces Roma formaient une caravane de morts, mais il était déjà si amoureux de la femme qu'il avait vue danser qu'il en avait perdu la raison, aussi il trouva son corps et le déroba.

« À la tombée du jour, la femme se leva, étonnée d'être séparée de sa famille. Le Rom se présenta et

lui avoua son amour, mais elle le supplia de la ramener auprès des siens. Le Rom refusa, et elle l'implora : "Vous ne comprenez pas, dit-elle. Mes frères vont me trouver, et ils vont s'en prendre à vous."

« Le Rom n'en avait cure, bien qu'il pût entendre, au moment même, les sabots des montures des frères qui approchaient. Il attrapa la femme, la fit monter avec lui sur son cheval le plus rapide et ils galopèrent toute la nuit, les Roma morts sur leurs talons. Juste au moment où le soleil allait se lever, ils le rattrapèrent et arrachèrent la femme à ses bras. Ils l'auraient tué, mais à la seconde où ils levaient leur épée, le soleil apparut et ils tombèrent sur le sol, sans vie. Il récupéra le corps de sa bien-aimée et s'enfuit presque sans prendre de repos jusqu'à la fin du jour.

« La nuit tomba et de nouveau elle revint à la vie, et de nouveau elle le supplia de la ramener. Il entendit les chevaux de ses frères et fuit avec sa bien-aimée. Aux premières lueurs de l'aube, les frères les rattrapèrent, mais encore une fois il fut sauvé par le soleil levant. Ainsi en fut-il durant des semaines.

« Peu à peu, cependant, la femme devint amoureuse de ce Rom prêt à tant de sacrifices pour être avec elle. Enfin, incapable de s'opposer à lui davantage, elle lui dit comment arrêter ses frères : "Tu dois attendre que le jour se lève, et puis tu dois enterrer leurs corps soigneusement sous une croix. Tu dois m'enterrer pareillement, sans quoi une malédiction s'abattra sur nous."

« Ces paroles ne plurent pas au Rom. “Qu’advient-il de toi? Te reverrai-je jamais?” La femme enfouit son visage dans ses mains. “Une nuit par an, je viendrai à toi. Au-delà, je serai à tes côtés dans ta prochaine vie.”

« Le Rom n’aimait pas ces termes mais, ne voyant pas d’autre solution, il accepta. Quand vint le jour, il prit les corps des Roma morts, les enterra en terre consacrée et marqua leurs tombes en y plantant une croix. Il mit la femme dans sa tombe, mais vit son merveilleux visage avant de la recouvrir de terre et ne put se résoudre à l’enfouir. Il la retira de la fosse et attendit que la nuit tombe.

« La noirceur arriva et la femme revint à la vie. “Qu’as-tu fait?” s’écria-t-elle. Le Rom lui dit qu’il était désolé, qu’il avait été incapable de l’enterrer, qu’il l’aimait trop. “Nous pouvons être ensemble désormais”, dit-il. Il voulut la toucher — telle était sa folie —, mais dès que sa peau eut effleuré celle de la femme, il fut réduit en poussière, et sa bien-aimée fut condamnée à errer de par la terre, intouchable, pour expier le péché qu’il avait commis. Elle erre peut-être encore. »

Tout était silencieux autour du feu tandis qu’on méditait sur cette sombre histoire. Vedel bourra lentement sa pipe de tabac bon marché. Après un moment, quelqu’un sortit un violon, l’ambiance se détendit et bientôt l’on se mit à danser et à chanter. Personne ne vit Etel pelotonnée sous sa couverture, étendue aussi immobile qu’elle le pouvait, qui s’efforçait de réprimer des frissons. Elle ne voulait pas danser. Je suis morte, songeait-elle. J’ai été morte toute

ma vie et personne ne le sait. Et bien qu'elle ne formulât pas entièrement cette pensée, elle commença à saisir que les morts ne doivent pas être aimés.



Il faisait sombre dans la taverne. Salvo dut plisser les yeux dans la fumée et la lumière vacillante pour traverser la pièce. Il flottait des odeurs de bière, de sueur, de viande et la puissante pourriture commune à toutes les tavernes de par le vaste monde.

Il y avait trois ans que Salvo gagnait sa vie au milieu de tels effluves, depuis qu'Esa Nagy lui avait ordonné de quitter l'appartement de la rue Viola et de ne jamais y remettre les pieds. Elle le lui avait dit calmement et sans méchanceté, mais il n'y avait pas d'hésitation ni dans sa voix ni dans ses manières.

Quand il avait découvert son soldat fracassé sur le sol, László Nagy avait souffert une série de menues morts. Il était mort en songeant que sa belle et merveilleuse création était détruite ; il était mort en songeant à l'argent qu'il ne recevrait pas pour le soldat anéanti ; il était mort en songeant à l'argent qu'il lui faudrait rendre au collectionneur pour lui rembourser son dépôt, somme qu'il ne possédait plus ; et il était mort en songeant à l'éventualité de la prison où l'on enfermait ceux qui ne pouvaient payer leurs dettes, ou à pire encore. Il s'était effondré sur le plancher et il y était resté bouche grande ouverte, yeux écarquillés, muet, refusant qu'on l'aide à se re-

lever, refusant de répondre à Esa, à Leo ou à Salvo. Après le départ du garçon, Esa avait soulevé et porté son mari, inanimé, jusqu'à une chaise. Il n'avait pas dit un mot.

En son for intérieur, Salvo aurait souhaité que László réagisse autrement. Il avait honte de ce qu'il avait fait, de cette ruine qu'il avait attirée sur eux, sa famille. Ils l'avaient accueilli et lui, en retour, avait détruit leur vie. Il aurait accepté n'importe quelle punition pour effacer les dégâts qu'il avait causés. Il lui semblait qu'il n'oublierait jamais la façon dont Leo l'avait regardé tandis qu'il passait à reculons la porte de l'appartement. C'était un regard où se lisait une haine sans mélange comme il n'en avait jamais vu.

Maintenant âgé de dix-huit ans, Salvo était assez vieux pour se débrouiller seul, mais il n'avait pas de métier, pas de formation, pas d'amis et il savait à peine lire. Salvo Ursari était toujours un Rom, et personne ne voulait embaucher un Rom. Il gagnait donc sa vie dans les tavernes, où il exécutait des appuis renversés sur le dossier des chaises et récoltait les aumônes que les souïards ou les fous jugeaient bon de lui donner.

Salvo estimait que sa situation était exactement à la mesure de ce qu'il méritait. Même s'il avait passé de nombreuses heures à tenter de comprendre pourquoi il avait détruit le soldat, et avec lui la famille de son oncle, il était incapable d'en arriver à une conclusion ferme. Il aurait voulu, et pas pour la première fois, être quelqu'un d'autre.

C'était une vie misérable. Il était perpétuellement en proie à la faim et risquait sans cesse d'être détroussé, passé à tabac ou blessé. Au moins une fois par semaine, un ivrogne s'essayait à imiter ses acrobaties et — après être tombé, ce qui arrivait invariablement — devenait violent. Ou, pire encore, ne devenait pas violent. Il gardait son ressentiment bien serré contre sa poitrine comme un enfant le fait d'un jouet, puis, la semaine ou le mois suivants, Salvo sentait qu'on donnait un coup de pied sur sa chaise, coup dont il arrivait parfois à se rétablir, et parfois non.

Et puis il y avait la police. Ce n'était pas illégal de faire des tours d'équilibriste en échange de pourboires, mais l'on devait se procurer un permis, lequel coûtait beaucoup plus cher que ce que Salvo était capable de payer. Il lui fallait donc constamment garder l'œil ouvert pour éviter la police, qui risquait de l'emprisonner, de le tabasser, de le mettre à l'amende et de le dévaliser si elle l'attrapait.

Cette nuit dans la taverne débuta comme toutes les autres. Il se déplaçait d'un tripot à un autre, et celui-là était son quatrième arrêt de la soirée. C'était un endroit qu'il évitait le plus souvent, fréquenté par une clientèle peu fortunée et animée de mauvaises intentions. Ce soir-là, l'ambiance y paraissait légèrement plus gaie qu'à l'habitude et, comme la soirée avait été maigre pour Salvo, il entra.

Il se fraya un chemin jusqu'au fond de la salle, où se trouvait le bar, et, après que le gérant lui eut signalé son assentiment par un hochement de tête, il

choisit une chaise vide à peu près au milieu de la pièce. Des tables rondes étaient éparpillées au hasard partout dans la taverne. Si certains clients y étaient assis, d'autres préféraient aligner leur chaise contre le mur ou les réunir en petits groupes.

Salvo essuya la sueur sur ses mains et son front, agrandissant une tache foncée sur le devant de sa chemise. Une fois qu'il eut scruté le visage de ceux qui se trouvaient le plus près de lui sans y reconnaître quiconque qui représentait une menace, il attrapa le dossier d'une chaise et, avec une grâce étonnante chez un jeune homme aussi décharné et sale, se renversa presque complètement à l'envers. Quelques clients dirigèrent leur attention vers lui, observant ses efforts distraitement. Salvo rapprocha ses mains l'une de l'autre jusqu'à ce qu'elles se touchent juste sous sa tête, puis il en souleva une de la chaise. Relâchant sa prise, il se tint en équilibre, s'appuyant sur la chaise à l'aide d'une seule paume. Quelques clients supplémentaires le remarquèrent et se retournèrent pour le regarder. Salvo étendit son bras libre jusqu'à ce qu'il soit perpendiculaire à son corps, puis d'un mouvement sec le ramena vers son torse. Il effectua un tour complet à une telle vitesse que la manœuvre échappa à quelques-uns des plus avinés parmi les spectateurs. Changeant la main qui lui servait d'appui, il pivota dans l'autre sens et, cette fois, personne ne le rata. Presque tout le monde dans la pièce avait maintenant les yeux braqués sur lui, même ceux qui avaient déjà vu son numéro. Salvo sentait le sang battre dans sa tête, sentait ses muscles se tendre. Mais ce n'était que le début.

Il déplaça lentement la main jusqu'au bout du dossier et, grâce à un habile transfert de poids, les deux pieds avant de la chaise quittèrent le sol. Il tourna à gauche, puis à droite, et fut récompensé par des applaudissements clairsemés et quelques éclats de rire approbateurs. Il enroula ses doigts autour du dossier et fit de nouveau basculer son poids. Salvo se tenait en équilibre, tête en bas, un seul des pieds de la chaise touchant le sol. Il y eut de nouveaux encouragements, d'autres rires, et quelques clients firent tinter leur verre en signe d'appréciation.

Tout à coup, surgi de nulle part, un visage apparut devant lui. Il apparut sens dessus dessous à Salvo, le sourire rusé dessinant une moue boudeuse, les larges narines s'enfonçant profondément vers le cerveau. Un coup léger ébranla sa chaise, mais Salvo recouvra l'équilibre. Vint alors un coup plus fort, et un rétablissement plus ardu. Comprenant que le gêneur n'allait pas continuer son chemin, Salvo lâcha la chaise, fit une pirouette et retomba sur ses pieds. Devant lui se tenait un homme aux cheveux pâles, avec des yeux pétillants et un sourire qui semblait digne de confiance.

« Bien joué, dit l'homme en lui lançant une pièce que Salvo attrapa sans le quitter des yeux.

— Je n'apprécie pas qu'on donne des coups sur ma chaise », dit-il sur un ton qu'il voulait menaçant.

L'homme rit. « Tu devrais ficher le camp d'ici au plus vite, fiston. »

Salvo s'apprêtait à répliquer quand il aperçut le policier qui avançait vers lui. Il n'avait pas remarqué ce que l'homme avait vu : deux agents de police en uniforme étaient entrés dans la taverne, le premier avait montré Salvo du doigt à l'autre, puis ils étaient allés au fond de la pièce, où ils avaient échangé quelques mots avec le tenancier. L'un d'eux se tenait maintenant derrière Salvo, l'autre, entre lui et la porte.

Salvo se détourna du policier qui avançait vers lui, et découvrit le second qui s'approchait. Il se retourna à nouveau vers la porte. Il était cuit.

Le policier qui se trouvait entre Salvo et la porte s'approcha, devançant son compagnon d'un pas. L'homme qui avait frappé la chaise de Salvo trébucha, envoyant une chaise dans les jambes du policier. Salvo sauta par-dessus lui tandis qu'il tombait, et il s'élança vers la sortie. Il sentit une main lui agripper le bras mais se libéra et, quelques secondes plus tard, émergea de la pénombre de la taverne dans l'air frais et piquant de la nuit, suivi de près par les deux agents. L'un d'eux abandonna presque aussitôt la poursuite, mais l'autre tint bon jusqu'à ce qu'il apparaisse évident que Salvo pouvait aisément le semer. Il laissa le policier pantelant dans la rue, son haleine formant devant lui un nuage telle la fumée produite par un gros dragon en colère.

Salvo ne travaillerait plus ce soir-là. Avec la pièce que lui avait donnée l'homme, il loua un bout de plancher dans une chambre miteuse et dormit d'un sommeil agité, se réveillant toutes les demi-heures,

terrifié à l'idée que la police était à la porte, même s'il savait que ses peurs n'étaient pas fondées. Il se réveilla tôt le lendemain matin, fatigué, affamé et sans le sou.

Il n'osait pas retourner là où on avait failli lui mettre la main au collet, mais il fallut néanmoins peu de temps avant que Salvo ne croise à nouveau l'homme qui avait asséné des coups sur sa chaise. Il hésita, ne sachant pas quelles étaient les intentions de l'inconnu et ce qui se serait passé s'ils n'avaient pas été interrompus par la police. Il se souvenait toutefois de la pièce d'or que lui avait donnée l'homme, et cela en tête, il l'approcha.

L'homme le vit venir vers lui. « Eh bien, dit-il en faisant ce qui pouvait être aussi bien un sourire qu'une grimace, si ce n'est pas l'acrobate en herbe. »

Le regard de Salvo fut attiré par la table où se trouvait une assiette à moitié pleine de ces saucisses dont il était devenu particulièrement friand lorsqu'il habitait chez sa tante et son oncle.

« Tu as faim, petit acrobate ? »

Salvo hocha la tête, incapable de prononcer une parole. L'esprit de bravade qui l'habitait lors de leur dernière rencontre l'avait abandonné.

L'homme prit une saucisse et la tendit à Salvo. Quand celui-ci leva la main pour la saisir, toutefois, l'homme la tira pour qu'il ne puisse l'attraper.

« Et si tu faisais un appui renversé ? » L'homme souriait, ce qui ne rassurait guère Salvo.

Méfiant, celui-ci posa ses mains sur le plancher sale et projeta ses pieds en l'air. L'homme resta immobile pendant de longues secondes à l'observer, puis il mit une main sur les pieds de Salvo et, très délicatement, commença à le pousser de côté. Au début, cela ne nuisit pas à son équilibre de façon significative ; c'était plus ennuyant qu'autre chose. Mais comme cette pression régulière latérale perdurait, forçant les jambes de Salvo à tracer une diagonale de plus en plus prononcée, il lui devint de plus en plus difficile de garder la pose. Quand ses jambes furent presque perpendiculaires au reste de son corps, Salvo, incapable de conserver son équilibre, dut abandonner l'appui renversé et reposer les pieds par terre.

« Très impressionnant, dit l'homme. Très impressionnant, petit acrobate. »

Il brandit la saucisse en direction de Salvo et, cette fois, ne la retira pas. Salvo l'enfourna avidement et la dévora si vite qu'on aurait cru qu'il l'avait avalée tout rond.

« Doucement, doucement. Tu vas te blesser, à manger de la sorte », dit l'homme en tendant à Salvo une autre saucisse, qu'il s'efforça de manger plus lentement — avec un succès mitigé.

« Merci.

— Laisse-moi te poser une question, petit acrobate. As-tu peur des hauteurs ?

— Non », répondit Salvo.

L'homme fit une pause, réfléchit, puis plongea la main dans sa poche à la recherche d'un bout de papier. « Sais-tu lire ? »

Salvo hocha la tête. « Un peu.

— Es-tu capable de lire ceci ? » L'homme tendit le papier à Salvo. Une adresse y était inscrite, le nom d'une rue dans un quartier mal famé de Pest que Salvo connaissait bien.

« Oui.

— Bien. Viens demain vers midi, et nous verrons si tu es capable de faire autre chose que des appuis renversés. »

Le cœur de Salvo bondit dans sa poitrine. « Du travail ?

— Peut-être. Nous verrons.

— Je suis dur à l'ouvrage, dit Salvo.

— Tu n'auras pas le choix de l'être. Comment tu t'appelles, petit acrobate ?

— Salvo.

— Salvo, répéta l'homme. Je m'appelle Tomas Skosa. Demain, alors. »

On frappait à la porte. Tomas Skosa se retourna dans son lit, les tempes battant sourdement, et tenta de chasser le sommeil. Il fut un instant surpris quand quelque chose remua près de lui, puis il se rappela la fille. Sa respiration laissait supposer qu'elle dormait. Il était étonné qu'elle soit encore là. Elle avait probablement décidé qu'il allait lui payer à manger. Il verrait à cela. La veille, il lui avait fallu un penny tout rond pour la convaincre de le suivre d'un pas titubant, et, quand ils étaient revenus à sa chambre, elle avait d'abord protesté gentiment, suppliant et braillant, mais elle s'était calmée relativement vite. Trop vite au goût de Tomas, à vrai dire, et, si les choses n'avaient pas été en si bon train, son intérêt se serait sans doute émoussé. Il faudrait voir comment cela irait. Tomas se lassait facilement, et une fille de ce genre comportait souvent des risques qui donnaient à réfléchir.

Même s'il n'était pas beau, Tomas Skosa n'était pas dépourvu de charme. Il savait rapidement distinguer une femme qui voyait en lui un pourvoyeur d'une femme qui ne se faisait pas d'illusions à son sujet mais qui, portée à l'autodestruction, ne l'en désirait pas moins. Bien peu le voyaient tel qu'il était réellement. Au début, du moins. La plupart voyait un homme qui adorait danser, un homme qui savait être drôle et, une seconde plus tard, faire montre de sérieux. Un homme qui dépensait sans compter, qui paraissait écouter quand les autres parlaient. Si elles croyaient en toutes ces choses, c'est qu'elles étaient vraies. Mais il y avait chez Tomas Skosa d'autres choses qu'elles ignoraient et auraient aimé connaître.

Il tira sur son pantalon et se leva, ce qui réveilla la fille. Elle le regarda, les yeux bouffis, l'air désorienté. Puis, se rappelant apparemment où elle se trouvait, elle releva les draps pour couvrir son corps nu, la honte se lisant sur son visage.

Tomas sourit : il restait une bonne marge de manœuvre chez cette petite.

Salvo attendait à la porte. Il vérifia l'adresse afin de s'assurer qu'il était au bon endroit. Un froissement se fit entendre de l'autre côté de la porte, qui s'ouvrit.

« Petit acrobate. Es-tu en avance ? » Tomas le fit entrer.

La maison de chambres trahissait la piètre qualité de ses occupants. Quelqu'un avait, d'un coup de pied qui semblait avoir été asséné depuis un bon moment, percé un trou dans le plâtre au pied de l'escalier, et les murs étaient striés de taches et d'empreintes de mains. Salvo emboîta le pas à Tomas, qui monta l'escalier jusqu'au deuxième étage, puis entra dans une chambre à l'arrière de l'immeuble. Encombrée de bouteilles et de vêtements, la pièce sentait la cigarette froide et la saleté. Il y avait une chaise et une petite table dans un coin, un lit dans un autre. Un poêle à bois se trouvait sous la fenêtre donnant sur une ruelle. Salvo fut étonné en découvrant la fille, de deux ou trois ans sa cadette, assise sur le lit, entourant étroitement ses jambes repliées de ses bras, son corps enveloppé dans une couverture.

Tomas, assis sur la chaise, fit signe à Salvo de s'asseoir sur le lit. Celui-ci refusa et resta debout. « Vous avez du travail pour moi? demanda-t-il.

— Ça dépend. Comment tu t'appelles?

— Salvo Ursari.

— Oui. Je m'appelle Tomas Skosa. As-tu déjà entendu parler de moi? »

Tomas sembla vexé quand Salvo répondit que non. Il secoua la tête et alla à la croisée, qui s'ouvrit facilement. Tournant le dos à Salvo, Tomas déboutonna son pantalon et urina par la fenêtre. « Présente-toi à la fille », dit-il.

Salvo se retourna vers celle-ci, manifestement choquée par les agissements de Tomas.

« Je m'appelle Salvo », dit-il.

Elle le regarda mais ne répondit pas.

« Dis-lui ton nom, fille », dit Tomas sans bouger.

La fille déglutit. « Margit. » Elle tressaillit en entendant son propre nom.

Tomas boutonna son pantalon et poussa Salvo jusqu'à la fenêtre qui donnait sur une ruelle étroite et d'où l'on voyait le dos aveugle d'un autre immeuble, quelque huit mètres plus loin. Un mince câble était tendu entre la fenêtre du deuxième étage de Tomas et l'autre bâtiment, fixé par un crochet à

chaque extrémité. En dessous, la ruelle n'était que boue et détritüs.

« Es-tu capable d'y marcher ? »

— Marcher où ?

— Sur le fil de fer. Si tu es capable de marcher sur le fil, j'ai un boulot pour toi. Sinon, tu peux t'en aller. »

Salvo hésita. « Je ne sais pas. Je peux apprendre. »

Tomas soupira. « N'importe qui peut apprendre. Je vais te donner un après-midi. Si à la fin je pense que tu peux m'être utile, tu auras un boulot. Sinon... » Sa voix s'éteignit.

Salvo considéra la proposition pendant un moment. « Je suis capable. » Il n'était pas attiré par la perspective de s'associer à cet homme, mais par le fil de fer. Depuis le clocher, depuis qu'il avait vu le funambule dans le parc, il sentait en lui une piquêre qui se réveillait à nouveau. « Je vais le faire. »

Tomas le regarda, le jugeant, et hocha la tête. « Enlève tes souliers. » Tournant son attention vers la fille, il mit la main dans sa poche et jeta une pièce sur le lit. « Il va nous falloir de la nourriture. Et une bouteille de vin. Ne perds pas de temps. »

Margit hésita, lança un regard en direction de ses vêtements, empilés en tas à l'autre bout de la chambre. « Mes vêtements », dit-elle d'une voix qui n'était guère plus qu'un murmure.

« Quoi, tes vêtements ? J'ai déjà vu ce que tu as à offrir, fille. » Tomas décocha une œillade à Salvo, qui baissa les yeux. Il entendit Margit hoqueter tandis que Tomas lui arrachait sa couverture. Salvo continua de regarder ses pieds pendant que la fille restait assise, stupéfaite, puis traversait la pièce à la hâte pour s'habiller le plus vite qu'elle le pouvait. Quand la porte se referma derrière elle, il se pencha et ôta ses souliers. Salvo espérait qu'elle ne reviendrait pas.

Tomas se tourna vers lui. « Tu as de l'équilibre. Ça va t'aider. Mais la corde raide, ce n'est pas une affaire d'équilibre. » Il mit une main sur l'épaule de Salvo. « Il y a deux choses : il y a toi, et il y a le fil de fer. Si tu laisses exister n'importe quoi d'autre, c'est fini. Vas-y. » De la main, il poussa rudement Salvo vers la fenêtre ouverte.

Avec circonspection, Salvo sortit par la fenêtre et posa un pied sur le câble. Celui-ci était froid, et Salvo avait l'impression qu'il lui entaillait la peau. « Positionne le câble entre ton gros orteil et ton deuxième orteil. Laisse-le courir le long du milieu de ton pied. Maintenant l'autre pied. Genoux fléchis. Haut du corps droit. Maintenant, lève-toi. Reste immobile. »

Salvo resta aussi immobile qu'il le pouvait sur la corde raide. Le sol était à plus de quatre mètres plus bas. S'il tombait, il se ferait mal, mais il ne subirait sans doute pas de blessure sérieuse.

« L'immobilité, c'est le but que tu cherches à atteindre, mais l'immobilité est impossible. Tu pourrais ne pas bouger les bras. Tu pourrais ne pas bouger les

jambes. Même si tu pouvais fixer le regard sur un point sans cligner des yeux, tu continuerais de voir. Et ton sang continuerait de circuler, et ton cœur battrait dans tes oreilles. Pourtant, tu dois constamment *viser* l'immobilité. Le fil de fer doit avoir son propre rythme, de sorte que chaque mouvement de ton corps soit aussi naturel et aussi inné que le fait de respirer, de sorte qu'il y ait aussi peu de différence que possible entre la mobilité et l'immobilité. D'abord, tu apprendras cette leçon. Ensuite, tu marcheras. »

Tomas ferma la fenêtre avec fracas, laissant Salvo debout, seul, sur la corde raide. Combien de temps il resta là, il l'ignorait. Des minutes, des heures. Il finit cependant par avoir l'impression qu'il était incapable de rester debout plus longtemps. Ses jambes lui faisaient mal, il lui semblait que l'on sciait ses pieds en deux. Ses genoux cédèrent et il tomba sur le sol. Il était secoué, mais indemne. La fenêtre au-dessus de lui ne s'était pas rouverte, et il n'y avait aucun moyen de grimper à nouveau sur le fil de fer.

Il fit le tour de la maison de chambres, ouvrit la porte déverrouillée, monta l'escalier et franchit le corridor. Il frappa à la porte de Tomas. Il n'y eut pas de réponse. Il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Tomas bondit vers lui et lui asséna un coup de poing sur le côté de la tête. Salvo tomba par terre, où il reçut un coup de pied dans le ventre. D'abord, il ne ressentit rien d'autre qu'une douleur paralysante puis, peu à peu, la douleur s'estompa pour céder la

place à un élan sourd, et il fut à nouveau conscient de ce qui l'entourait. Tomas le releva.

« Si jamais tu te laisses tomber à nouveau, tu auras l'impression que ça, c'était une poignée de main, dit-il. Tu restes sur le fil de fer, peu importe ta fatigue. Si tu tombes, tu attrapes le fil. Tu rampes jusqu'à la fenêtre, et tu remontes sur le fil. Mais tu n'abandonnes jamais pour chercher refuge au sol. Compris? »

Salvo hocha la tête, mais il avait la mâchoire serrée et le visage brûlant.

Tomas le poussa vers la fenêtre, qu'il ouvrit.
« Sors. »

En sortant, il aperçut Margit assise dans un coin de la pièce. Elle le regardait avec de grands yeux, en triturant un quignon de pain. Il aurait souhaité qu'elle ne revienne pas. Il ne pouvait pas savoir qu'elle n'était pas allée directement chez le marchand, qu'en quittant la maison elle avait couru à toutes jambes sans savoir où elle allait, ne désirant rien d'autre que de s'éloigner de cet endroit. Il ne pouvait pas savoir qu'elle s'était arrêtée, hors d'haleine, pour retourner là d'où elle venait, s'arrêtant acheter de quoi manger et du vin pour Tomas. À la différence de Tomas, il ne comprenait pas qu'elle n'avait nulle part où aller, et que les rues étaient, pour elle, un endroit très différent de ce qu'elles étaient pour Salvo.

Comme plus tôt, le fil de fer lui mordit les pieds. Avant de refermer la fenêtre, Tomas lui prodigua un dernier conseil : « Il faut que le fil devienne tien. »

Encore une fois, Salvo resta debout jusqu'à ce qu'il ne puisse plus supporter de rester debout. Il voulait abandonner, se laisser tomber sur le sol, mais ne se le permit pas. Il n'échouerait pas, ne donnerait pas à Tomas la satisfaction de le voir échouer. Il se força à rester immobile.

Le temps s'arrêta. Son corps lui faisait mal, ses muscles étaient si tendus qu'il ne les sentait plus. Il se concentra sur l'immobilité, sur l'importance de rester sans bouger, sur l'arrêt de ses mouvements. Lentement, le fil de fer commença à monter en lui. Il grimpa le long de ses tibias, à travers ses mollets, son échine. Il transperça son cerveau et disparut.

Salvo avait chaud. Il voyait le visage de son père et de sa mère, de son frère, András, et de ses sœurs mortes. Il voyait son oncle László et sa tante Esa, son cousin infirme, la fille, Margit, et le nouveau prêtre et les villageois. Il voyait tous ceux qu'il avait jamais connus et tout ce qu'il avait jamais connu. Puis, tout cela s'évanouit. C'était le soir, il était dans une ruelle glaciale, sur la corde raide, avec, sous lui, de la boue, des détritits et l'urine d'un homme qu'il savait détester mais dont il avait besoin, et il n'était pas troublé. Rien de tout cela n'avait d'importance.

La fenêtre s'ouvrit.

« Entre, dit Tomas. J'ai un boulot pour toi. »



Malgré la nature accueillante des Roma Mor, après cinq ans András n'avait toujours pas l'impression d'être un des leurs. Il y avait chez eux quelque chose qu'il ne partageait pas, et il voyait qu'ils en étaient tout aussi conscients que lui, même si personne ne pouvait dire de quoi il s'agissait exactement.

András se rappelait bien les histoires de son père, et il lui arrivait souvent de songer qu'elles étaient meilleures que celles de Vedel, mais il n'en soufflait mot. Son père ne raconterait plus jamais ses histoires, il ne servait donc à rien de souhaiter de les entendre, et, qui plus est, on ne fait pas grise mine à qui nous offre l'hospitalité.

Parmi les histoires que contait Vedel, il y en avait une qu'András avait aimée dès qu'il l'avait entendue pour la première fois. C'était la préférée de plusieurs, et il arrivait souvent que d'autres la racontent quand Vedel n'était pas d'humeur à le faire. Ceux-là n'étaient pas à la hauteur, estimait András, qui n'écoutait quasiment jamais à moins que Vedel ne soit le conteur.

« Si ce n'est pas vrai, alors c'est un mensonge. Troka, écoute bien », disait-il, et tout le monde riait de Troka Mor, garçon un peu plus vieux que Salvo dont on raillait fort les pauvres tentatives pour se laisser pousser une barbe.

« Il y avait une fois deux hommes, l'un était rom, l'autre était un gadjo. Ils étaient amis, pas le genre à

mourir en voulant protéger l'autre, mais le genre à rivaliser constamment ensemble, comme des frères jaloux. Mais ils s'aimaient bien, cela ne fait aucun doute.

« Le gadjo avait une barbe, une très belle barbe, épaisse et longue, alors que le Rom n'avait pas le moindre poil au menton. » À ce moment, Vedel regardait habituellement Troka droit dans les yeux, et plusieurs riaient.

« Le Rom se mit à envier la barbe de son ami. "Ami, dit-il, c'est une bien belle barbe que tu as là. Que dirais-tu de me la vendre?"

« Le barbu soupesa la requête et décida que ce n'était pas une mauvaise idée. Ils s'entendirent sur un prix, mais le Rom avait une condition : "Je vais acheter ta barbe, mais elle doit rester sur ton visage."

« Le prix était bon, aussi le gadjo accepta cette condition et la vente fut conclue. Chaque jour, le Rom glabre venait voir son ami et prenait soin de sa barbe. Il la taillait consciencieusement et la lavait avec de coûteuses lotions. Souvent, il emmenait des gens pour leur faire admirer la barbe, sans se soucier que l'homme au visage de qui elle se trouvait soit occupé ou non.

« Il la coupait en pointe, ou faisait une séparation au milieu, ou l'enduisait d'huiles parfumées. Si son ami protestait, il disait : "Ce qui est à moi est à moi, ami. Tu m'as vendu cette barbe. J'ai la loi de mon côté." Et il n'était pas des plus doux lorsqu'il prenait

soin de la barbe, la tirant et la tiraillant souvent jusqu'à faire monter les larmes aux yeux de son ami.

« Après un certain temps, l'homme au visage de qui était attachée la barbe en eut assez. "S'il te plaît, ami, revends-moi ma barbe. Je vais te payer ce que tu veux." Le Rom refusa. "Non, dit-il. Je suis très heureux avec cette barbe. Elle est très douce et épaisse, et elle est solide." Il tira sur la barbe pour appuyer ses paroles, et le pauvre homme laissa échapper un cri. "Je vais te donner le prix que tu demandes. Mais laisse ma barbe tranquille." "Désolé, ami, répliqua le Rom, mais ce n'est pas ta barbe."

« Enfin, après plusieurs semaines, le Rom a accepté de revendre la barbe, et a fait un bon profit grâce à la transaction. Le gadjo est allé droit chez le barbier, il a fait raser sa barbe et ne l'a plus jamais fait repousser, tant qu'il a vécu. »

Cette histoire plaisait à András pour la même raison qu'elle plaisait aux autres : il aimait entendre raconter qu'un gadjo avait été dupé. Ce qu'il ne comprenait pas, toutefois, c'est la raison pour laquelle le gadjo n'avait pas fiché une raclée au Rom pour l'avoir ainsi maltraité. Plus András réfléchissait à la question, plus il lui semblait que c'était là ce qu'aurait dû faire le gadjo — ou n'importe quel homme raisonnable. C'était le problème avec plusieurs des histoires de Vedel : dans plus d'une, les gadjé étaient imbéciles et facilement trompés, la réelle probabilité de la violence ignorée. Or, András avait constaté qu'il fallait pas mal de travail pour tromper les gadjé, et que

ceux-ci étaient plus que disposés à s'en prendre physiquement au Rom qui les avait roulés.

La plupart des Roma savaient sans doute cela. Mais ce qu'András comprit — après s'être demandé pourquoi le barbu avait toléré de tels agissements —, c'est que chaque fois que les Roma dupaient les gadjé, la haine des gadjé à leur endroit grandissait. Tant qu'ils continuaient de la sorte, les gadjé détesteraient les Roma. Cette constatation lui causa peu de remords et, sans aucun désir de modifier cet état de choses, il n'en était pas moins conscient.

Autant que possible, András évitait de se mêler aux autres, fuyant les conflits sauf lorsqu'ils étaient nécessaires. À dix-sept ans, il était plus fort que la majorité des hommes adultes, ce qui lui causait passablement d'ennuis car il se trouvait toujours un garçon pour tenter de prouver sa virilité en le mettant au défi d'une manière ou d'une autre.

L'une des Romni Mor portait un intérêt particulier à András, une ravissante jeune fille de quinze ans du nom de Jeta. Avec ses grands yeux et son sourire enchanteur, elle était de loin la plus belle des filles de Nosh Mor et elle s'éprit d'András malgré l'apparente ambivalence qu'il affichait à son endroit. Les autres ne manquèrent pas de remarquer ce béguin, qui faisait plus d'un jaloux. András restait cependant imperméable à ces intrigues, et ne se préoccupait que d'élever sa sœur de huit ans.

Au fur et à mesure que le temps passait, Jeta comença à souffrir du mépris avec lequel András répondait à ses avances. Elle resta dans sa tente, refusant de manger, jusqu'à ce que Nosh vienne parler à András.

« Qu'as-tu fait à ma fille ? demanda-t-il à voix basse de manière à ce que personne d'autre n'entende.

— Je n'ai rien fait.

— Elle est amoureuse de toi. Elle souhaite t'épouser.

— Oui. Mais je n'ai pas de telles intentions à son endroit. »

À ces paroles, Nosh Mor se fâcha. « Tu penses que je te laisserais épouser ma fille, orphelin ? J'ai fait fi de beaucoup de choses. Tu as brûlé une église, mauvais présage. Tu refuses de devenir un des nôtres. Tu ne chantes pas avec nous. Tu ne partages pas les histoires que je sais que tu connais. Toutes ces choses, j'en fais fi. » Il inspira profondément, se refit une contenance. « Tu n'es pas digne d'épouser Jeta. Mais que tu te croies au-dessus d'elle, c'est une autre affaire.

— Je ne me crois pas au-dessus d'elle. Simple-
ment, je ne l'aime pas. » András ne dit pas qu'il n'aimait pas non plus aucun des Roma Mor. Si on l'avait pressé de fournir une explication, il en aurait été incapable ; il ne savait pas dire comment il se faisait qu'il n'arrivait pas à s'intégrer à ce groupe.

« L'aimer ? cracha Nosh. Ursari, c'est le cadet de tes soucis. »

Etel surgit dans la tente, des larmes coulant sur son visage. András oublia Nosh Mor pour se concentrer sur sa sœur. Depuis qu'elle était bébé, jamais il ne l'avait vue pleurer, à plus forte raison avec une telle violence. Il sut sur-le-champ qu'il avait dû se produire quelque chose de terrible.

« Vyusher, dit-elle. Vyusher. » Elle était trop bouleversée pour en dire davantage. András comprit de quoi elle voulait parler, et il alla où le guidait Etel, Nosh sur ses talons.

L'une des histoires préférées que leur racontait leur père Miksa — et l'une de celles qu'András avait répétées à Etel depuis qu'elle était en âge de les comprendre — était l'histoire du Rom et du loup.

« Il n'y a pas si longtemps, commençait-il en essayant de son mieux de ressembler à son père, un vieux Rom qui avait jadis été un grand chef de son peuple mais qui était désormais malade et affaibli, a senti que son clan s'apprêtait à se retourner contre lui. Tard, un soir, il est sorti de sa caravane pour se glisser dans la forêt où, avec les forces qui lui restaient, il s'est construit une cabane. Un jour, alors qu'il s'était assis pour se reposer, il s'est trouvé encerclé par une meute de loups affamés. Il n'était pas armé, car il avait laissé sa hache au bord de sa clairière, et il n'avait aucun moyen de se défendre. Les loups allaient le dévorer quand leur chef, un puissant géant argenté, a bondi entre le Rom et les loups et a

ordonné à ceux-ci de le laisser tranquille. Les loups ont grognassé à ces paroles mais, comme ils respectaient l'autorité de leur chef, ils ont battu en retraite dans les fourrés.

« Quelques années ont passé, et bientôt le loup argenté a perdu de ses forces et n'a plus été le géant qu'il était autrefois. Il se faisait vieux, et bien qu'il ait encore eu pour lui la ruse, il sentait que l'emprise qu'il exerçait sur la meute s'affaiblissait. Alors, par une nuit calme, il s'est enfui dans la forêt. Cependant, les autres loups l'ont entendu partir et se sont mis à sa poursuite. Ils l'avaient presque rattrapé quand il a atteint la cabane du Rom. Celui-ci, se rappelant le service que ce loup argenté lui avait rendu un jour, l'a accueilli dans sa maison et lui a sauvé la vie.

« À partir de ce moment, le Rom et le loup ont vécu ensemble jusqu'à la fin de leurs jours, mourant à quelques minutes d'intervalle, et ils ont été aussi heureux qu'ils l'avaient jamais été. »

Le camp des Roma Mor fourmillait de chiens. On ne les avait pas sciemment rassemblés; ils étaient simplement arrivés, un jour, et ils voyageaient avec les chariots, heureux de vivre des restes qu'on leur abandonnait et de ce qu'on jugeait bon de leur donner. Certains d'entre eux se montraient affectueux à l'endroit de leurs pourvoyeurs humains et certains étaient indifférents, mais aucun n'était méchant. C'étaient des chiens intelligents, et ils avaient eu tôt fait d'apprendre qu'une agression envers les humains menait à une fin abrupte. Les chiens se montraient cependant très violents les uns envers les

autres, se battaient souvent et sans merci. Etel avait un jour trouvé un animal, un petit corniaud brunâtre, qui traînait une partie de ses entrailles derrière lui à la suite d'une bagarre où il avait eu l'abdomen déchiré. Elle avait ramassé le chien et l'avait ramené à András, qui avait voulu abrégé ses souffrances, mais Etel avait supplié son frère de tenter de le sauver. Ils avaient nettoyé les organes distendus et les avaient repoussés à l'intérieur du chien, qu'ils avaient enveloppé dans un bandage. András croyait que l'animal ne passerait pas la nuit, mais il était toujours vivant le lendemain, et le jour d'après, et le suivant. Etel prenait soin de lui, lavait sa plaie et le nourrissait, tenant les autres chiens à l'écart. Jusqu'à ce que, un jour, le chien soit suffisamment rétabli pour se lever, et il avait fini par sembler complètement remis. Etel, se souvenant de l'histoire du Rom et du loup, avait baptisé le chien *Vyusher*, mot romani pour « loup ».

Le chien et elle étaient devenus inséparables. *Vyusher* était toujours à ses côtés, léchant ses pieds enflés après une dure journée de marche, la veillant quand elle dormait. Etel, quant à elle, offrait à la bête la moitié de sa nourriture, démêlait son pelage avec sa propre brosse et empêchait les autres chiens de s'en prendre encore à lui.

Il y avait un an de cela. En arrivant à l'endroit où *Vyusher* gisait, immobile, sur la terre nue, András sut que cette fois le chien ne se remettrait pas de ses blessures. Il avait le crâne enfoncé d'un côté, il était impossible de deviner que sa face avait jadis appartenu à un chien, et un tuyau de métal se trouvait sur le sol près de lui.

« Qui a fait ça ? demanda-t-il à Etel.

— Nicolae et Dilaver, répondit-elle. Mais ils étaient tous là. »

András lança un regard à Nosh. Nicolae et Dilaver étaient deux de ses fils, l'un d'un an l'aîné d'András, l'autre d'un an son cadet. Ils n'aimaient pas András, pas plus que l'idée que leur sœur soit amoureuse de lui, et ils aimaient encore moins le fait que ses sentiments n'étaient pas réciproques. Ayant déjà eu l'occasion de sentir ses poings sur leur tête plus d'une fois, ils avaient trop peur pour s'attaquer à lui, mais il existait d'autres manières, ils le savaient.

« Ce n'est qu'un chien, dit Nosh.

— C'était le chien de ma sœur. On ne tue pas le chien d'une enfant.

— Ils aiment leur sœur.

— Et moi la mienne. » András regarda Nosh droit dans les yeux, et l'autre lui rendit son regard avec un sourire satisfait. Furieux, András bondit vers Nosh, tendant les mains vers la gorge de l'homme.

Etel ouvrit la bouche mais pas un son n'en sortit. Elle n'avait jamais vu András perdre son sang-froid. Dans tous ses combats, il n'était jamais l'agresseur et, même après, il ne semblait jamais fâché. Là résidait habituellement son avantage.

Comme András s'élançait dans sa direction, Nosh s'évapora devant ses yeux. András sentit un mouvement d'air à son côté, et de l'arrière, une pression

froide et dure sur sa gorge et une poigne solide enserrant son poignet. De sa main libre, il tenta d'empêcher le couteau de Nosh de lui entailler le cou, mais Nosh avait le bras fort, et András ne réussit pas à le faire bouger. Pendant un moment, il crut qu'il était mort, mais la mort ne vint pas et il sut que, si Nosh avait voulu le tuer, il l'aurait déjà fait.

« Tu as commis une grave erreur, murmura Nosh à son oreille. Je devrais te tuer sur-le-champ. »

András ne dit rien. Il était incapable de songer à une réplique qui améliorerait la situation et ne voulait pas risquer de l'empirer.

« Je t'ai accueilli il y a cinq ans, alors que bien peu en auraient fait autant. Je t'ai protégé de ceux qui voulaient te faire payer pour avoir fait flamber leur église. Je t'ai nourri, ainsi que ta sœur. Tu as partagé notre feu. Et pour cela, tu couvres ma fille de honte, et puis tu t'en prends à moi à coups de poing. Donne-moi une raison pour laquelle je devrais te laisser la vie sauve. »

András réfléchit un moment. « Parce que tu ferais la même chose pour ta famille. Tu tuerais pour les protéger. »

Nosh lâcha András et le poussa par terre. Pris de court, András eut le souffle coupé en frappant le sol dur et il resta sur le dos, haletant.

« Tu as l'air d'un poisson à l'agonie », dit Nosh. Sa dague avait déjà retrouvé l'étui qu'il portait à la taille. Ni Etel ni András ne l'avaient vue en sortir ou y ren-

trer. Nosh se tourna vers Etel, agenouillée auprès de son chien mort.

« Je suis désolé pour ton ami, dit-il. Partout dans le monde, d'autres chiens auront le cœur brisé par son absence. » Nosh regarda Andrés. « Va-t'en avant le coucher du soleil. Ta sœur peut rester, mais si tu es encore ici au matin, tu ne verras pas midi. » À ce moment, les autres arrivèrent, poussés davantage par l'intuition que des ennuis se tramaient que par la commotion qui avait eu lieu. Nosh se fraya un chemin parmi le groupe de spectateurs et disparut dans sa roulotte.

Personne ne parla à Andrés. Il était, dès l'instant où Nosh avait prononcé sa sentence, banni du groupe entier. Quelle qu'ait été leur impression personnelle — et certains estimaient que Nosh était allé trop loin —, ils ne défièrent pas sa parole et ne tendirent pas la main pour aider Andrés à se relever. Ils regardèrent leurs pieds tandis qu'il passait devant eux, avant de s'éloigner en silence quand il fut entré dans sa tente.

Etel couva son ami Vyusher d'un dernier regard puis emboîta le pas à son frère.

Andrés rassembla leurs maigres possessions. Il regarda Etel dans l'ouverture de la tente, qui se demandait quoi faire. Une certaine part de lui-même croyait qu'elle ferait mieux de rester avec les Roma Mor, songeait que sans lui ceux-ci l'accepteraient et en feraient une des leurs, et qu'elle finirait en temps et lieu par comprendre pourquoi il l'avait abandonnée.

Une autre part de lui, une part plus importante, avait besoin qu'elle l'accompagne, ne pouvait concevoir de partir sans elle. Ne sois pas égoïste, se dit-il. Elle a le droit d'avoir une vie meilleure que celle que tu peux lui offrir.

« Ce n'est pas bien, ce qui est arrivé à Vyusher », dit-il.

Etel hocha la tête. « Il y a des cœurs brisés. Ceux des chiens, et le mien aussi. »

Le fait qu'elle reprenne les mots de Nosh ne plut pas à András, mais il n'en dit rien. « Je dois partir. »

Etel fit un pas en arrière. « Et moi ? »

— Je pense que tu devrais rester.

— Je ne resterai pas. » Elle tenait les mains serrées près de son corps.

« C'est préférable. L'avenir sera dur.

— Je vais aller avec toi. » Etel bomba le torse, se grandissant autant qu'elle le pouvait. « Les Ursari restent ensemble. Tu ne me laisseras pas. »

András opina, sans laisser voir combien il était soulagé. Il était fier de la loyauté de sa sœur et heureux de quitter les Roma Mor. La perspective de vivre dans les rues d'une grande ville paraissait tout à coup moins terrible, presque tentante. Elle a raison, songea-t-il. Les Ursari restent ensemble.

QUATRE

Sur la corde raide, une pensée, quelle qu'elle soit, était le premier pas menant à la chute. C'est ce qu'apprit Salvo dès que Tomas lui ordonna de marcher. Ce qui était sur la corde raide ne ressemblait pas à ce qui était sur le sol ; marcher sur la terre était une proposition univoque. Le fil de fer était animé, le fil respirait, et le fil était toujours plus fort que celui qui y marchait. La seule manière de vivre était de collaborer avec le fil de fer, de respirer de manière à ne pas gêner sa respiration, de marcher parfois tout doucement et en posant le pied là où cela ne dérangeait pas le fil.

Tomas avait raison ; Salvo apprit vite, bien plus vite que les autres à qui il avait tenté d'enseigner. En moins de deux mois, il avait tant gagné en habileté que Tomas, confiant, organisa quelques représentations, acceptant par là même de mettre sa vie entre les mains de Salvo.

Former la gamine, Margit, avait été une entreprise plus ardue. Tomas voulait qu'elle fasse partie du numéro mais, alors qu'elle se montrait adéquate en d'autres domaines, elle n'avait pas de talent naturel pour le fil de fer. Il ne s'attendait pourtant pas à ce qu'elle marche sur la corde raide, mais simplement à ce qu'elle puisse être portée sur le fil ou sache se tenir en équilibre sur le câble ; or il était manifeste que la fille ne lui faisait pas confiance, ce qui en

faisait une élève difficile. Il décida d'avoir recours à elle le plus rarement possible, limitant sa participation à un ou deux trucs. Elle serait tout de même utile sur la route.

Le numéro était simple. Tomas ne goûtait guère les représentations en plein air, auxquelles il préférerait l'enceinte d'une salle ou d'un chapiteau. Il commençait le spectacle par la danse de l'ivrogne, au cours de laquelle il titubait sur le fil de fer comme un homme ivre. C'était un bon numéro d'ouverture, qui suscitait toujours les bravos. Par la suite, il faisait deux ou trois culbutes, manœuvres plus difficiles, après quoi il envoyait Salvo exécuter quelques appuis renversés. À son dernier appui renversé, Tomas ressortait, Margit sur le dos, posait une chaise sur la plante des pieds de Salvo et levait la fille dans les airs pour l'asseoir sur la chaise. Il s'asseyait ensuite sur le câble et dégustait une pomme tandis que Margit poussait des hurlements, en proie à une terreur qui n'était qu'à demi feinte. Quand il avait fini sa pomme, il allait cueillir Margit sur la chaise et elle le giflait avant de l'embrasser, au grand bonheur du public. Salvo retournait à la plateforme pour s'y reposer brièvement tandis que Tomas préparait la finale. Tomas et Margit portaient tous deux une ceinture à l'avant de laquelle était fixé un anneau de cuivre. Tomas menait Margit jusqu'au milieu du fil et attachait une corde entre les deux anneaux. Tandis qu'il faisait descendre Margit, il était rejoint par Salvo. Puis, Margit pendouillant dans les airs entre eux, suspendue à l'horizontale, Salvo grimpait sur le dos de Tomas et faisait un appui renversé perché sur ses épaules.

C'était un truc très difficile, qui récoltait toujours une ovation.

Chaque fois qu'il exécutait ce truc, Salvo devait faire attention de ne pas regarder Margit. Il savait qu'elle était là, les yeux levés vers le fil de fer, et il savait que s'il la regardait dans les yeux il allait perdre sa concentration et tomber. Règle générale, il s'efforçait d'avoir aussi peu affaire à elle que possible. Elle n'était pas romni, cela ne faisait aucun doute, et à la façon dont elle le regardait il devinait qu'elle n'éprouvait guère de sympathie à son endroit. Le fait qu'ils aient tellement de choses en commun n'avait pas d'importance : bien que tous les deux, également dans le besoin, aient éveillé tant la bonté que la cruauté de Tomas Skosa, ils n'en étaient pas devenus des alliés pour autant.

La formation de Salvo avait été dure. En raison de la violence dont avait fait preuve Tomas, les leçons apprises ne seraient pas oubliées de sitôt, mais cette manière de procéder avait eu un prix. Depuis son arrivée à Budapest, Salvo souffrait de peurs irraisonnées et, bien qu'il fût maintenant âgé de près de vingt ans, il était hanté par des terreurs qui sont le plus souvent le lot des enfants. Parmi celles-ci, la plus importante était sa peur du noir. Il savait qu'elle ne reposait sur rien, mais cette certitude n'allégeait en rien son effroi tout en lui donnant l'impression d'être ridicule.

Le sommeil était sa seule échappatoire, mais le chemin menant au sommeil la rendait vaine. Au cours des secondes précédant le moment où il allait

s'endormir, alors qu'il était plongé dans les ténèbres, il lui venait des souvenirs de la maison de ses parents en flammes, de la croix tombant sur le nouveau prêtre, du soldat de verre se fracassant sur le sol. En d'autres occasions, il avait le souvenir de choses qui ne s'étaient pas encore produites : il se noyait, il était poignardé, écrasé, perdu, emprisonné. Mille catastrophes précédaient le sommeil. Tout près de s'endormir, il se réveillait brusquement, en proie à la terreur. Après des heures de cette torture, il était si épuisé que même sa peur ne pouvait plus l'éveiller, et alors il dormait quelques heures.

La situation s'améliora un peu quand Tomas leur fit prendre la route. Tandis qu'ils sillonnaient l'Europe, Salvo était si épuisé qu'il n'avait presque plus l'énergie d'avoir peur. Il dormait à bord du train quand il le pouvait, sinon tentait de faire la sieste durant la journée. Quand ils ne voyageaient pas, Tomas louait le plus souvent une chambre pas chère pour tous les trois, où Salvo devait coucher par terre, mais, après avoir passé plusieurs nuits à entendre Tomas et Margit, il prit l'habitude de dormir dans le couloir.

Salvo savait que Tomas Skosa était un très bon fildefériste, même s'il était un professeur brutal. Il savait qu'il devait faire exactement ce qu'on lui disait et, une fois les principes fondamentaux maîtrisés, il se rendit compte qu'il avait beaucoup plus à apprendre de Tomas — non seulement le fonctionnement de la marche sur la corde raide, mais sa psychologie. Malgré ses nombreux défauts, Tomas Skosa connaissait le fil de fer comme le fond de sa poche. Partout

où ils allaient, les autres fildeféristes savaient qui il était. Certains le détestaient, d'autres l'admiraient, mais personne ne doutait de son excellence.

Son passé était un mystère. Partout où ils allaient, Tomas semblait connaître des gens, mais personne n'avait l'air de savoir d'où il venait ni où il avait appris à parler tant de langues : le hongrois, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et, soupçonnait Salvo, le romani. Chaque fois qu'ils arrivaient dans une nouvelle ville, Tomas disparaissait plusieurs heures sans dire où il allait, et était également muet à son retour.

C'est lors de l'une de ces disparitions, cette fois à Munich, que Salvo et Margit eurent ce qui était, comme le comprit plus tard Salvo, leur première véritable conversation. Ils étaient descendus dans un hôtel plus agréable qu'à l'habitude et Salvo se reposait en prévision de la performance qu'il livrerait ce soir-là, reconnaissant de la paix que lui offrait l'absence de Tomas. Assise sur une chaise près de la fenêtre, Margit reprisait une déchirure dans l'une des chemises de Tomas.

« Je n'aime pas le numéro où je suis suspendue », dit-elle, faisant sursauter Salvo. Elle parlait rarement.

« Pourquoi ? » demanda Salvo. C'était, de loin, leur numéro le plus populaire.

« Je n'aime pas ça, c'est tout.

— Oh. » Salvo ferma les yeux, supposant que la conversation était terminée.

« C'est un homme ignoble », dit-elle.

Salvo ne répondit pas, dirigeant son regard vers la porte qu'il s'attendait à voir s'ouvrir d'un coup sec.

« Envers nous deux, il est ignoble.

— Il nous a appris à marcher sur la corde raide, proposa Salvo.

— Il t'a appris. Moi, il me porte. Il ne veut rien m'apprendre. Et puis, il ne t'enseigne que pour avoir quelqu'un avec qui faire son numéro. Il ne fait pas ça pour te rendre service. »

Salvo haussa les épaules. « Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Ce n'est pas si terrible. »

Margit baissa les yeux vers son ouvrage. « Un jour... », commença-t-elle, mais elle laissa sa phrase en suspens.

Ce soir-là, alors que Salvo faisait son appui renversé sur les épaules de Tomas, il fut incapable, pendant un bref instant, de s'empêcher de regarder Margit, dont le regard croisa le sien pour ne pas le quitter, le visage dénué d'expression. Salvo détourna les yeux.

Il sentit quelque chose de léger et doux lui effleurer la joue. Même si cela était près de son visage, il était incapable de voir de quoi il s'agissait et il sentit la panique la gagner. Une tache virevoltante orange et jaune se présenta devant ses yeux : un papillon, comprit Salvo. L'insecte le toucha à nouveau, plus

fort, cette fois, et disparut. Salvo se figea. Il ne voyait plus le papillon et était paralysé par la peur. Quand Tomas lui donna le signal de mettre fin à l'appui renversé, il ne put faire un geste.

« Descends, garçon », gronda Tomas.

Incapable de parler, Salvo resta tête en bas, son cerveau tournant en boucle : *je ne veux pas mourir.*

« J'ai dit : descends. Je ne peux pas rester comme ça indéfiniment. »

Les jambes de Tomas se mirent à trembler. Ses forces déclinaient. Salvo était toujours incapable de faire le moindre mouvement. Enfin, il aperçut le papillon, à plusieurs mètres sur sa gauche, qui s'éloignait. Sa peur s'apaisa suffisamment pour lui permettre de bouger, et il descendit des épaules de Tomas, qu'il aida à hisser Margit sur le fil. La foule applaudit à tout rompre, ignorant que la troupe était passée à un cheveu de tomber.

Après, Salvo était sûr que Tomas allait le rosser. Il était bien décidé à encaisser la punition debout et à ne pas laisser Tomas voir sa douleur. Il ne cilla pas quand celui-ci replia le bras en arrière, et il le regarda droit dans les yeux. À la surprise de Salvo, toutefois, le coup ne vint jamais. Le bras de Tomas resta suspendu en arrière. Il y avait quelque chose de nouveau dans les yeux de Tomas. Il sait que la violence n'a plus d'effet sur moi, songea Salvo. Il pourrait aussi bien frapper un morceau de viande.

« Si jamais tu figes comme ça encore une fois pendant notre numéro, je vais te tuer. » Son ton manquait de conviction, mais Salvo savait qu'il était sincère.

« Je suis désolé », dit-il, mais Tomas s'était déjà éloigné.

Margit, dans un coin, fit un sourire à Salvo.

Le lendemain soir, ils firent relâche. Ils quitteraient Munich le surlendemain, à destination de Stuttgart, Nuremberg, Francfort, Bonn, Cologne, Dortmund, Hanovre, Brême, Hambourg, Berlin. Ils se rendirent dans une taverne située dans un quartier ouvrier. Salvo et Margit s'assirent à une table au fond de la salle, tandis qu'à l'autre bout Tomas retrouvait un homme étrange. Ce dernier, même s'il était habillé comme les autres clients, ne semblait pas à sa place dans ce lieu. Il y avait chez lui quelque chose qui ne cadrait pas. Il essayait trop fort d'avoir l'air d'un homme qui n'a pas de secrets à cacher.

L'inconnu écoutait Tomas attentivement en balayant la salle du regard, examinant chaque nouvel arrivant qui passait la porte. Après cinq minutes de ce qui était essentiellement une conversation à sens unique, Tomas posa un bout de papier sur la table. L'homme le mit dans sa poche et poussa une enveloppe vers Tomas, puis il se leva et, sans lui serrer la main, quitta la taverne.

Salvo ne prêta pas autant d'attention à leur conversation qu'il l'aurait fait s'il n'avait pas été à demi soûl. Lui qui n'avait pas l'habitude de boire, il avait déjà

éclusé trois bocks d'une forte ale allemande et avait vidé la moitié d'un quatrième. Il ne s'était pas enivré plus de trois ou quatre fois dans sa vie, et il avait la tête qui tournait. Un orchestre de polka s'était installé sur une scène de fortune ; quand il entama une chanson, quelques clients se levèrent pour danser. Salvo se mit debout, étonné de se trouver si chancelant. Il tendit la main à Margit.

« Tu danses ? »

Surprise, elle se leva et le suivit d'un pas hésitant jusqu'à la portion de plancher qui avait été dégagée pour que l'on puisse y danser. Elle amorça une polka puis s'arrêta et resta immobile, jetant des coups d'œil nerveux à droite et à gauche.

Ce que Salvo dansait n'était pas une polka. Dans son esprit, la musique était tout autre. Les yeux fermés, il remuait les pieds au rythme d'une chanson qu'il n'avait pas entendue depuis qu'il était enfant. Il avait bu pour chasser la panique qui martelait ses paupières depuis la nuit précédente, le laissant en sueur et tremblant. Mais l'alcool n'avait qu'amplifié sa peur. Puis il s'était rappelé une histoire que lui avait déjà racontée son père aujourd'hui mort, et il avait éprouvé l'envie soudaine de danser. Tandis qu'il bougeait, il entendait la voix de son père, qui couvrait la musique dans sa tête.

« Jadis, bien longtemps avant ta naissance, dans un endroit qui n'est pas ici, il y avait un Rom capable d'entendre la voix des morts, des anges, de Dieu et du diable. Il entendait des voix si fort qu'il pensait

qu'il allait mourir, et en si grand nombre qu'il était incapable de distinguer ce qu'elles disaient.

« Comme toujours, il est venu un moment où des gens ont voulu s'en prendre aux Roma. Il était évident qu'ils devaient partir, mais ils ne savaient pas où aller. Le danger pouvait être partout, une armée de paysans pouvaient se présenter de n'importe quel côté.

« Un enfant jouait du violon au coin du feu. Le Rom qui entendait des voix a remarqué que lorsque l'enfant jouait les voix n'étaient pas aussi fortes ni aussi nombreuses. Il a dit au garçon de jouer plus vite et plus fort et, quand l'enfant s'est exécuté, une voix lui est parvenue plus clairement que les autres.

« Mais la voix n'était toujours pas assez forte, aussi le Rom qui entendait des voix a convoqué les grands musiciens du clan avec leurs instruments afin qu'ils jouent la meilleure musique et la plus belle qu'ils connaissaient. Ils ont hésité, se demandant si ce Rom les entraînait vers la mort ou leur faisait perdre leur temps, mais puisqu'ils étaient faiseurs de musique par-dessus tout, leur désir de jouer a eu raison de leurs soupçons.

« Comme ils jouaient leur meilleure musique et la plus belle, le Rom qui entendait des voix s'est mis à danser. Tandis qu'il dansait, les voix se sont évaporées une à une jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une dans sa tête, une voix claire et sonore qui parlait avec une telle autorité que le Rom qui entendait des voix a su tout de suite que c'était la voix de Dieu.

« Dieu a dit au Rom qui entendait des voix où se trouvait l'armée de paysans qui venait pour les décapiter et où ils pouvaient trouver un abri sûr. Quand le Rom a cessé de danser et a expliqué aux autres ce qu'il avait appris, plusieurs ne l'ont pas cru. Il leur a dit qu'il allait là où on lui avait dit de se rendre, et qu'il leur revenait de décider s'ils le suivraient.

« Touchés par la force de ses paroles et par l'expression de ses yeux, une expression claire et pas folle pour deux sous — une expression qu'ils n'avaient jamais vue —, les autres Roma ont décidé de le suivre. Une fois rendus à bon port, ils ne considéraient plus le Rom qui entendait des voix comme un illuminé, et plusieurs fois dans l'avenir il danserait devant le feu, distinguant la voix de Dieu par-dessus la voix des démons inférieurs. Et s'il n'est pas mort, il vit peut-être encore. »

Salvo n'entendait pas de voix, mais il n'en était pas moins tourmenté. Depuis l'apparition du papillon, ses peurs avaient grandi. Elles échappaient à la raison. Elles étaient constantes. En dansant, il s'efforçait de les éloigner. Mais elles n'obéissaient pas. Elles étaient toujours là.

La musique s'était tue, la chanson au son de laquelle Salvo ne dansait pas avait pris fin. Plusieurs personnes, dont Margit, le dévisageaient. Il resta là, se demandant quoi faire.

Une voix dans la foule le héla sans cérémonie : « On ne fait pas de ces danses par ici, Rom. » Salvo était trop ivre pour comprendre tout à fait ces paroles

prononcées en allemand, mais il en saisit le ton et le mot *Rom*. Il vit Tomas qui se dirigeait vers lui mais il ignorait ses intentions ; Tomas n'avait jamais exprimé d'opinion, ni favorable ni défavorable, à l'endroit des Roma. Salvo sentit des mains rudes s'abattre sur ses épaules et fut projeté au sol. Il réussit de justesse à éviter qu'une botte en cuir usée ne s'écrase sur son visage, puis il en sentit une seconde s'enfoncer dans ses côtes. Il poussa un cri de douleur et entendit le bruit sec d'un poing qui frappe une mâchoire. Toujours au sol, il vit Tomas repousser lentement et calmement ses agresseurs, aplatissant le nez d'un homme, lacérant l'oreille d'un autre.

Margit le tira par le bras et, avec son aide, il réussit à se remettre sur ses pieds en titubant. S'il n'avait pas été aussi éméché, ses côtes lui auraient fait plus mal encore, mince consolation. La férocité de Tomas n'était pas passée inaperçue, et ceux qui semblaient vouloir se joindre à la mêlée s'étaient apparemment ravisés. Quand ils se dirigèrent vers la porte de la taverne tous les trois, laissant par terre quatre hommes affligés de diverses plaies et bosses, personne ne fit un geste pour les arrêter.

Ils retournèrent à leur hôtel, Salvo s'appuyant lourdement sur Margit. Personne ne dit un mot. À chaque inspiration, une étincelle brûlante fusait à travers les côtes brisées de Salvo, suffisamment dégrisé par l'air frais pour avoir les idées un peu plus claires. « Merci », dit-il à Tomas, qui marchait devant eux.

Tomas ne dit rien et continua d'avancer.

« Je suis désolé. Je n'aurais pas dû boire autant. »

Tomas s'arrêta abruptement et se retourna. « Cette danse que tu as faite...

— Je ne la ferai plus. »

Tomas fit une pause, semblant hésiter. « C'était une bonne danse. »

Salvo fut pris de court. « Merci. »

Tomas hochâ la tête et continua à marcher vers l'hôtel. Salvo regarda Margit, qui semblait également stupéfaite, et puis ils reprirent aussi leur marche.

Cette nuit-là, Salvo dormit à poings fermés. Il était trop fatigué pour avoir peur de quoi que ce soit, fût-ce de lui-même.



Après avoir quitté les Roma Mor, András sentit plus vivement encore qu'il n'était pas un des leurs. Ils n'étaient pas sa famille. À la lumière des circonstances entourant leur départ, il en fut heureux.

Il se rendit cependant compte que le sentiment d'isolement qu'il éprouvait pourrait s'atténuer s'il se trouvait de nouveau entouré de parents. Et puis il y avait Etel. Elle aurait besoin d'une famille, de quelque chose de plus que lui, pour l'empêcher de se retrancher du monde. Il avait décidé depuis longtemps qu'il était prêt à donner sa vie pour sa sœur,

mais il savait que cela risquait de n'être pas suffisant ; ce serait un geste vide et inutile. Aussi, en partie parce que rien de ce qu'il était capable de faire seul ne pouvait suffire et en partie parce qu'ils n'avaient nulle part ailleurs où aller, András et Etel prirent le chemin de Budapest.

Comme son frère avant lui, András se souvenait de la rue Viola. Il était toutefois incapable de se rappeler exactement où dans cette rue habitaient sa tante et son oncle. Après avoir interrogé des gens du voisinage, il finit par trouver quelqu'un qui reconnaissait leur nom. La femme ne connaissait pas bien Esa ni László Nagy, mais elle se rappelait à tout le moins où ils vivaient.

Etel se tint derrière András tandis qu'il cognait à la porte du numéro 7, rue Viola. Comme personne ne répondait, elle suivit András, qui entra dans le hall et monta l'escalier. L'immeuble sentait le moisi, mais Etel s'en fichait ; l'odeur lui plaisait presque. Au sommet des marches, András s'arrêta et elle le heurta.

« Pardon », dit-elle.

András sourit, ses yeux allant d'une porte à l'autre à la recherche de quelque chose de familier.

« Est-ce que c'est ici ? » demanda Etel.

« Oui, je pense que c'est celle-ci », répondit András en désignant la porte d'un appartement donnant sur la rue. Lentement ils s'en approchèrent. András cogna.

La porte s'ouvrit immédiatement. Andrés eut du mal à reconnaître la femme maigre et grisonnante qui avait répondu. Il gardait de sa tante Esa le souvenir d'une dame belle et fière. Elle ne pouvait s'être transformée en cette silhouette misérable.

« Tante Esa ? demanda-t-il lentement.

— Je m'appelle Esa, mais je ne suis pas ta tante.

— C'est moi, Andrés Ursari. Le fils de votre sœur. Et voici Etel, votre nièce.

— Je connais ton visage. Salvo m'a dit que vous étiez morts. »

Andrés recula, ébahi. « Salvo est vivant ? »

Esa Nagy hocha la tête et cracha par terre. « Il était ici, et il nous a ruinés. »

Jetant un coup d'œil dans l'appartement, Andrés vit qu'il était vide. Il n'y avait pas de meubles et les murs étaient nus. « Salvo n'est plus ici ?

— Non. Il ne noircira plus notre porte.

— Où est-il ? » Andrés fit un pas en avant, insistant.

Esa recula, la main posée sur la porte qu'elle s'apprêtait à refermer sans ménagement. « Je ne sais pas. Il est funambule, d'après ce que j'ai entendu.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? » Andrés refusait de croire que Salvo ait pu faire quoi que ce soit qui justifiât une telle haine de la part de sa tante.

« Il a détruit nos vies. Par sa faute, mon mari doit avoir deux emplois, il travaille à se rendre malade, et mon fils souffre le martyre parce que nous sommes incapables d'acheter les médicaments qu'il lui faudrait. Tout ce que nous possédions a disparu. » Sa voix avait monté en volume et en timbre, et Esa s'était redressée.

« Peut-être, dit András à sa grande surprise, que nous pouvons vous aider.

— Comment est-ce que vous pourriez aider? Avez-vous de l'argent? » Esa recula encore d'un pas.

« Non. Mais je pourrais peut-être trouver du travail. Nous sommes de la famille. »

Esa plissa les yeux et pinça les lèvres. « Je te l'ai déjà dit: vous n'êtes pas de ma famille. » Et elle ferma la porte.

Tandis que la porte claquait, Etel resta immobile, tétanisée. Elle n'avait pas entendu un mot de ce qu'avait dit Esa Nagy. Tout ce qu'elle avait pu faire, c'était de la dévorer des yeux. C'est, songeait-elle, la sœur de ma mère. C'est à ça que ressemblait ma mère. Cheveux, yeux, mains — jamais elle n'en verrait davantage que ces fragments.

Elle prit la main d'András et le suivit tandis qu'il descendait l'escalier et regagnait la rue. Elle ne vit pas Esa qui les regardait par la fenêtre remonter la rue Viola.

« András, dit-elle d'une voix qui n'était guère qu'un murmure, est-ce que notre mère ressemblait à ça ? »

András s'arrêta. Il baissa le regard vers elle, les larmes aux yeux. « Non. Notre mère était un million de fois plus belle. Elle ne ressemblait pas du tout à cette femme. »

Etel hocha la tête, mais elle ne le croyait pas. À partir de ce jour-là, chaque fois qu'elle pensait à sa mère, elle voyait le visage d'Esa Nagy.



Des mois, puis une année passèrent. Tomas Skosa, Salvo et Margit sillonnèrent l'Europe, marchant sur la corde raide devant les pauvres et les riches, les bandits et les membres des familles royales. Salvo ne vit pas d'autres papillons. Sur le fil, il avait les idées nettes ; il était en paix et n'avait pas peur. Il était un funambule aussi habile que Tomas Skosa, sinon plus. Il avait vingt et un ans, était aussi grand qu'il le serait jamais, mais non pas aussi costaud qu'il l'aurait été s'il avait pu bien manger régulièrement.

Il y avait une semaine qu'ils étaient à Varsovie et ils s'apprêtaient à partir pour Budapest le lendemain. Salvo, qui avait passé la matinée à explorer la ville, revint à l'hôtel dans l'après-midi afin de se reposer avant leur performance de la soirée.

En entrant dans la pièce, Salvo découvrit que le sol était couvert de sang. Tomas Skosa était étendu

sur le ventre, bras écartés, nu de la taille jusqu'aux pieds. D'abord, Salvo crut qu'il était mort, jusqu'à ce qu'il remue légèrement les jambes et qu'un faible gémissement gargouillant passe ses lèvres. Dans le coin opposé de la chambre, Margit, accroupie, les cheveux en bataille, ne quittait pas Tomas des yeux. Près d'elle se trouvait une bouilloire en fer dont un flanc était bosselé.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Salvo en se précipitant vers Tomas et en s'agenouillant à ses côtés.

Margit resta où elle était. « Il ne se servira plus de moi. »

Tomas bougea un peu. Il grogna, et ses bras et ses jambes se rétractèrent, se repliant sous lui comme il tentait de se relever. Salvo voulut l'aider, mais Tomas le repoussa. Au prix d'immenses efforts, il réussit à se lever et à tituber jusqu'à une chaise où il s'effondra de tout son poids. Il porta la main à son front d'un geste vif, ses doigts découvrant une entaille d'une vingtaine de centimètres d'où s'écoulait un flot régulier et cramoisi qui inondait sa joue et sa chemise. Salvo lui tendit un linge, qu'il appliqua sur sa blessure.

Lentement, Margit s'approcha de l'endroit où était assis Tomas. Elle se redressa de toute sa hauteur et baissa les yeux vers lui. « Tu ne te serviras plus de moi. »

Tomas eut un sourire de défi. Il replia le bras comme pour la frapper. Margit tressaillit et Tomas abaissa le bras. « Je vais faire ce que je veux, grognait-il.

— Non, dit Salvo. Tu ne feras pas ce que tu veux. »

Tomas se tourna vers Salvo. « Quoi?

— Tu ne la toucheras plus, Tomas. Tu ne poseras plus un doigt sur elle. » La voix de Salvo tremblait, mais sa résolution ne faiblit pas.

Tomas tenta en vain de se lever. Il frappa durement le sol, puis vomit. Il leva les yeux vers Salvo, du sang coulant dans ses yeux, de la sueur au front. « Aide-moi. »

Salvo le releva et le tira jusqu'au lit, où il le coucha doucement. « Je vais aller chercher un docteur, dit-il.

— Non. Pas de docteur. » Tomas avait l'élocution confuse.

« Ce n'est plus toi qui décides. » Les yeux de Salvo étaient durs. Il ne perdrait pas cette bataille.

« Très bien. C'est ton numéro maintenant. Ça m'est égal. Mais pas de docteur. Pas de docteur. » Tomas saisit le bras de Salvo. Sa poigne était ferme.

« D'accord », dit Salvo, et la main de Tomas se relâcha tandis qu'il perdait conscience.

Margit gagna le bord du lit. « Est-ce qu'il va mourir?

— Je ne sais pas. Peut-être. »

Elle se mordit la lèvre. « J'espère qu'il va mourir. »

Salvo recula d'un pas. « Je ne pense pas que c'est ce que tu veux. »

— Oui, je le veux, dit-elle en hochant la tête. Et tu ne devrais pas penser que tu sais ce que désirent les autres. »



Peu après qu'il eut amené Etel voir leur tante Esa, András trouva un emploi dans une écurie. Le travail ne lui était pas aussi désagréable qu'il l'aurait cru ; les chevaux étaient d'un commerce plaisant et certains des autres employés étaient supportables. András découvrit aussi qu'il avait tôt fait de s'accoutumer à une routine fixe ; pour un Rom, il le savait, c'était inhabituel. Il avait lutté contre cette idée depuis sa naissance jusqu'au moment où il avait quitté les Roma Mor. Après cela, la nécessité avait eu raison de toute opinion qu'il pouvait avoir sur la façon dont les choses auraient dû être. En outre, la paye était suffisante pour lui permettre de louer une chambre chaude pour Etel et lui et pour leur acheter à manger.

C'était cependant un travail physiquement exigeant, qui consistait à pelleter apparemment sans fin. András en vint à détester pelleter, et son travail devint plus pénible. Il sentait sa force vitale s'émousser. Il se mit à rechercher du changement.

Après une journée particulièrement ennuyeuse, András attendait pour traverser l'avenue Andrásy quand son regard fut attiré par une affiche collée à un poteau de lampadaire. Il ne savait pas bien lire, mais il reconnut le nom de son frère, c'est du moins ce qu'il lui sembla, et il était possible que l'homme qu'on voyait marcher sur un fil de fer dans cette affiche mal lithographiée fût Salvo. András saisit le bras de la première personne à passer près de lui.

« Excusez-moi, dit-il en se rendant compte que l'homme avait cru à un geste d'hostilité de sa part. Pouvez-vous me lire ce que ça dit ? »

L'homme examina l'affiche. « Il y a un numéro d'équilibristes au square du Serpent ce soir. Dix-neuf heures.

— Et le nom, là ? » András pointa ce qu'il croyait être le nom de Salvo.

« Salvo Ursari. »

András était incapable de prononcer un mot. L'homme tira le bras pour échapper à la poigne d'András et continua son chemin, se retournant en branlant la tête. András contemplait l'affiche. Son frère était à Budapest. Ce ne pouvait être vrai. Il ne devait pas se laisser aller à le croire.

En se rendant compte qu'il était déjà six heures passées, András tourna les talons et parcourut au pas de course les cinq pâtés de maisons qui le séparaient d'Etel, qu'il retrouva dans l'escalier devant leur immeuble, en train de fumer. Il jugeait qu'elle n'aurait

pas dû fumer. Ce n'était pas une bonne habitude pour les femmes, à plus forte raison pour les fillettes de douze ans. En temps normal, il le lui aurait fait savoir, mais cette fois il décida de ne rien dire.

« Viens avec moi », dit-il.

Etel se leva, envoyant d'une chiquenaude sa cigarette dans le caniveau. « Où est-ce qu'on va ? »

András s'arrêta, se demandant s'il devait le lui dire. « Il y a un spectacle au square du Serpent. » Il était préférable qu'elle ne sache pas jusqu'à ce qu'András détermine si le funambule était bien Salvo ou pas. Il ne servait à rien de risquer de la décevoir.

Ils atteignirent le square au moment où le numéro allait débiter. On avait tendu un fil de fer en travers de la place, fixé à un édifice à chaque extrémité, à quelque douze mètres au-dessus du sol. Une foule assez importante s'était rassemblée, et Etel dut tenir fermement la chemise d'András pour éviter de se trouver séparée de lui tandis qu'ils se frayaient un chemin parmi les spectateurs afin de gagner un meilleur poste d'observation.

Quand le numéro commença, elle ne leva pas immédiatement les yeux, étudiant plutôt le visage des gens debout, regard tourné vers le ciel, la manière dont leurs traits se raidissaient puis se détendaient tandis qu'ils se laissaient absorber par le spectacle. Quand elle finit par lever les yeux vers le fil de fer, Etel ne put s'empêcher de laisser échapper un hoquet car elle eut l'impression qu'elle venait de

recevoir un coup au ventre. Sur le fil de fer, elle voyait un fantôme. Une manière d'András en plus jeune et en plus mince, avec la même tignasse drue et emmêlée. Se rappelant l'histoire de ce Rom qui aimait un fantôme, elle eut peur que ce spectre ne soit venu la chercher, redoutant que son temps parmi les vivants, qui lui avait déjà paru illégitime et dérobé, ne touche à sa fin. Elle voulut s'enfuir mais se rendit compte qu'elle était clouée sur place.

Si Salvo était un fantôme, il n'en donnait pas l'impression à ce moment-là. Il semblait, tout au contraire, profondément vivant et mortel. Il avait effectué peu de marches de ce genre en plein air auparavant, et Margit en avait fait moins encore. En outre, c'était la première représentation extérieure d'importance depuis que Margit avait mis un terme à la carrière de fildefériste de Tomas, et même si Salvo n'avait jamais particulièrement compté sur l'appui de celui-ci au cours de leur numéro, ce jour-là il aurait été heureux d'avoir l'homme à ses côtés sur la corde raide plutôt qu'au sol, où, sans aucun doute, il était en train de froncer les sourcils de façon désapprobatrice.

Salvo s'efforça de ne penser à rien en traversant le fil. Margit le suivait, quelques pas derrière, et il savait qu'elle s'en remettait à lui pour qu'il lui serve de guide. Il ne devait pas trahir son hésitation, pour son bien. La pensée que d'autres personnes dépendaient de lui l'aida à se ressaisir. Il y avait dans cette responsabilité un pouvoir neuf et excitant pour Salvo. Quand il atteignit le milieu du fil de fer, il avait le

plein contrôle de lui-même, et il savait qu'il n'y aurait pas d'erreurs ce jour-là.

Il se retourna face à Margit, fléchissant les genoux quand elle le rejoignit, puis s'accroupissant sur le câble, les paumes à la hauteur de sa poitrine, levées vers le ciel. Margit mit ses mains dans celles de Salvo et, avec une souplesse dont elle n'avait jamais fait montre sous la houlette de Tomas, elle bondit dans les airs, ses pieds dessinant un arc jusqu'à se retrouver au-dessus de sa tête. Quand elle eut recouvré son équilibre, Salvo se leva et joignit les mains tandis que Margit effectuait un transfert de poids. Puis elle retira sa main gauche de celle de Salvo et l'amena à la perpendiculaire de son corps. En bas, la foule applaudissait. Salvo était heureux d'entendre les spectateurs : cet appui renversé à deux personnes sur une seule main était l'un des trucs les plus difficiles que Margit et lui savaient faire.

Si la difficulté de cet appui renversé eut pour conséquence de persuader encore davantage Etel que Salvo n'était pas tout à fait humain, la manœuvre eut l'effet opposé sur András. De voir son frère réaliser un exploit à ce point risqué le rendit réel à ses yeux : Salvo n'était plus un souvenir, mais se retrouvait de plain-pied dans le monde. Lentement, en le regardant reposer sa partenaire sur le fil de fer, András commença à comprendre que Salvo, son frère, était on ne peut plus vivant.

Il sentit tout à coup une vague d'appréhension le submerger. Il ne savait pas quel genre d'homme était devenu Salvo et il n'était pas certain de vouloir le

tirer du passé. Dans son souvenir, son frère était un garçon légèrement énervant mais aimable, presque noble. Andrés savait qu'il ne pourrait supporter de détruire cette image. Il avait déjà perdu une trop grande partie de sa famille.

Se rappelant Etel, il se tourna vers elle. Il voyait qu'elle avait deviné que Salvo était leur frère disparu, et son courage l'abandonna. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle éprouvait réellement, ignorait qu'elle avait peur et aurait été heureuse de prendre ses jambes à son cou. S'il l'avait su, ils auraient été à des kilomètres de là au moment où Salvo descendit du fil, au lieu de quoi ils restèrent debout à la porte d'un des édifices où l'on avait fixé une extrémité du câble, à attendre que leur frère en émerge.

Comme il passait la porte et sortait dans la rue, il lui fallut un moment pour que ses yeux s'ajustent à la lumière. Entendant les acclamations des gens qui le reconnaissaient, il prit la main de Margit et leva leurs bras pour saluer. Pendant plusieurs minutes, il serra la main de spectateurs et de gens venus témoigner de leur admiration, sans dire grand-chose mais en souriant et en hochant poliment la tête comme il se devait puis, peu à peu, il prit conscience que derrière lui quelqu'un l'observait ; il pouvait presque sentir des yeux lui vriller le dos. Il se retourna pour voir qui était là.

Salvo dirait plus tard qu'il avait eu l'impression d'être soudain plongé dans une eau glaciale. Il reconnut Andrés sur-le-champ. Sa bouche devint sèche et sa gorge se serra.

Oubliant toutes ses hésitations et ses craintes, Andrés s'avança et embrassa son frère. Il sanglotait sans retenue et ne lâcha pas Salvo avant que ses larmes n'aient commencé à se tarir. «Je suis désolé, disait-il. Je suis désolé.

— De quoi? » demanda Salvo, enfin capable de parler.

Riant et pleurant à moitié, Andrés dit : «Je ne sais pas. »

Puis Salvo vit Etel. Il ignorait qui elle était, mais devinait qu'ils étaient parents. Elle n'aurait pas pu ressembler davantage à une Ursari.

«Voici notre sœur, Etel, dit Andrés en voyant l'air perplexe de Salvo.

— Mais elle est...

— Non. Notre père l'a déposée dans son coffre à outils lors de l'incendie. Elle a survécu. »

Salvo sentit ses genoux céder sous lui. «Je ne savais pas. J'ai regardé la maison brûler. Je ne savais pas que tu étais dans le coffre. »

Etel ne dit rien. Elle ne savait toujours pas quoi penser de Salvo, même s'il avait de moins en moins l'air d'un fantôme. Elle s'approcha très légèrement de lui. «Je ne m'en souviens pas », dit-elle dans un murmure.

Andrés fit un pas en avant pour se placer entre eux. «Pourquoi es-tu parti si vite?

— J'avais peur. Je suis parti pour aller mettre le feu à l'église. Je me suis rendu compte que j'en étais incapable. » Salvo baissa la tête, honteux.

Sans quitter Salvo des yeux, András attendit qu'il ait relevé la tête. « Moi, j'en ai été capable », dit-il d'une voix sérieuse.

Salvo hocha la tête en signe de compréhension. « Ils ont dû partir à ta recherche.

— Oui. Je pense qu'ils ont cessé de me chercher maintenant. »

Etel écoutait ses frères échanger des détails sur leur existence récente. Salvo semblait plutôt réel. Peut-être était-il véritablement son frère. Elle eut un faible sourire en songeant que ce pouvait être vrai. Mais une voix en elle lui intimait d'être prudente.

« Où as-tu appris à faire ça ? » demanda-t-elle en montrant le fil de fer du doigt.

Salvo mit les mains dans ses poches. « Un homme m'a appris. »

Etel médita sur cette réponse. Si Salvo n'était pas un fantôme, si un être humain pouvait réellement faire ce qu'elle l'avait vu faire, alors elle voulait le faire aussi. « Peux-tu m'apprendre ? »

Salvo regarda András. « Oui, je peux. »

András secoua la tête. « On ne pourra pas apprendre ça.

— Bien sûr que vous pourrez. Vous êtes des Ursari. »

Etel fit un large sourire. Elle avait deux frères désormais.



Les deux couples dansaient sur le fil, les hommes dos à dos, les femmes face à leur partenaire, parfaitement synchronisés. Au sol, la bonne société viennoise s'émerveillait de leur grâce. La musique s'arrêta et les femmes quittèrent le fil, ainsi que celui des deux hommes qui semblait le plus âgé. Le funambule restant — presque beau, avec des yeux verts dont l'éclat était visible même depuis le sol — s'immobilisa, attendant patiemment d'avoir toute l'attention de la foule.

Debout face à l'extrémité du fil, il se projeta vers l'arrière, ce qui fit pousser un cri de surprise au public. Avant que ce cri se soit éteint, il était de nouveau sur ses pieds, après avoir exécuté une série de sauts périlleux arrière. Une jeune femme qui avait les mêmes yeux marcha jusqu'à lui et lui tendit une chaise qu'il posa sur le câble, la longueur du fil de fer courant sous le centre du siège, les quatre pieds pendant au-dessous. Faisant fi de la gravité, l'homme leva les jambes dans les airs et posa les mains au sommet du dossier de la chaise. Son appui renversé était impeccable et la foule en fut grandement impressionnée, mais pas autant que lorsqu'il vacilla

légèrement, levant une main à la perpendiculaire de son corps pour se stabiliser. On ignorait qu'il n'avait jamais failli perdre l'équilibre, que cette manœuvre était calculée.

Il reposa les pieds sur le fil de fer et, levant la chaise jusqu'à la hauteur de sa taille, fut rejoint par l'homme et la deuxième femme, de loin la plus petite des deux, qui avait les cheveux blonds plutôt que noirs. Elle se tenait entre les hommes. On déposa la chaise derrière elle, elle s'assit et fut hissée jusqu'aux épaules des hommes. Les Viennois applaudirent, émerveillés. Ce truc, ils ne l'avaient jamais vu. La femme fut reposée sur le fil et les funambules retournèrent à la plateforme, où ils saluèrent gracieusement. Le lendemain, les journaux relateraient les exploits de cette soirée, et plus d'un regretterait d'avoir raté le spectacle.

Tomas Skosa y assistait, mais il ne participait pas au numéro. Il n'en faisait plus partie depuis deux ans, moment où Salvo avait pour ainsi dire pris la direction de la troupe. Ses relations avec les agents d'artistes et sa connaissance approfondie des villes d'Europe étaient précieuses, plus encore, peut-être, que ses habiletés de fildefériste. Ce n'était plus un jeune homme ; il n'était pas sûr qu'il aurait encore pu marcher sur la corde raide, l'eût-il voulu. Ce soir-là, il regardait les autres faire leur numéro au terme d'une mauvaise journée — pas la pire qu'il eût connue depuis que Margit l'avait attaqué avec la bouilloire, mais tout de même une journée où tout était allé de travers. Ce matin-là, il avait été incapable de repousser les couvertures sur son lit ou de lacer ses propres

souliers, les tâches exigeant la moindre coordination présentant des difficultés. Il s'était mieux senti au fur et à mesure que la journée avançait, mais pas au point de réussir à allumer sans mal sa cigarette. Il laissa tomber son briquet et sourit tandis que la femme assise près de lui le récupérait et allumait sa cigarette pour lui. «Merci», marmonna-t-il, mal à l'aise, en reprenant d'un geste gauche le briquet qu'il fourra dans sa poche.

La femme était jolie, et à une certaine époque il l'aurait invitée à danser. Tomas songea au bon moment qu'ils auraient passé, leurs corps ivres de musique et de mouvement. Plus maintenant, il le savait. Par une journée comme celle-ci, il avait les pieds gelés et ses bras étaient parcourus de spasmes comme les membres d'un pendu à l'agonie. Par de telles journées, il se demandait si la vie valait encore la peine d'être vécue.

Il reporta son attention vers le fil de fer. Ce gamin, Salvo, qui n'était plus un gamin, l'avait traité beaucoup mieux qu'il ne s'y serait attendu et, ainsi que le conclut Tomas, beaucoup mieux que lui-même avait jamais traité le jeune homme. En son for intérieur, il haïssait Salvo pour sa bonté. Si les circonstances ne l'avaient pas condamné à rester, il serait peut-être parti. Mais ce qui l'empêchait de s'en aller, plus que tout le reste, était le fait qu'il n'avait jamais vu funambule plus doué que Salvo. Son frère et sa sœur n'étaient pas mal non plus, et même la fille, Margit, une fois qu'on lui avait enseigné pour la peine, avait montré plus d'habileté que ne lui en avait supposé Tomas. Mais pas un n'était du calibre de Salvo.

Si celui-ci avait la moindre idée de son talent, il ne l'avait jamais laissé deviner.

Sur le fil, il semblait imperméable à tout le reste, ce qui était exactement ce que lui avait enseigné Tomas, réfléchissait ce dernier. C'était la fierté qu'il tirait du garçon, fierté dont il ne soufflait mot, qui le gardait avec la troupe, bien plus que les gens qu'il devait contacter dans les différentes villes ou que les diverses tâches qu'il avait à accomplir.

Quand elle parlait, ce qui arrivait rarement, Margit n'adressait pas la parole à Tomas. En deux ans, elle ne lui avait pas dit plus de quelques mots. Elle ne semblait cependant pas avoir peur de lui. Et, en réalité, elle n'avait pas peur : elle avait découvert que Tomas n'avait plus aucun pouvoir sur elle, que l'époque était révolue où il faisait ce qui lui chantait, et elle n'avait désormais plus de raison de le craindre. Pour Margit, Tomas Skosa était déjà un souvenir.

András et Etel, qu'on ne voyait jamais l'un sans l'autre, s'étaient vite adaptés à leur nouvelle existence de funambules. Comme le savait András, cette vie n'était pas si différente de celle d'un Rom, à cela près que les fildeféristes pouvaient, s'ils étaient talentueux, jouir du respect et de l'admiration des gadjé, ne fût-ce que pendant les quelques instants où ils donnaient leur numéro. De se savoir acclamé par eux, András retirait un étrange plaisir, même si marcher sur la corde raide n'était pas son seul moyen de leur jeter de la poudre aux yeux.

Alors que Tomas avait été un maître implacable avec Salvo, celui-ci se montra patient avec ses élèves. Les concepts étaient les mêmes et ils ne pouvaient davantage se permettre de faillir à la tâche, mais Salvo préférait la persuasion à la menace. En outre, il n'avait jamais frappé une femme — à plus forte raison Margit ou sa sœur — et il ne lèverait pas la main sur András, qui aurait facilement pu l'envoyer au plancher.

Quand ils avaient commencé l'entraînement, Salvo avait été étonné de découvrir que c'était András qui éprouvait le plus de difficulté à marcher sur la corde raide. Margit, qui avait déjà reçu une certaine formation, avait une longueur d'avance ; il ne fut donc pas surpris de ses progrès. Mais c'est Etel qui, en dépit de son enthousiasme, l'avait inquiété le plus.

« Si tu tombes, tu meurs », lui avait-il dit sévèrement. Au regard qu'elle lui avait décoché, il avait eu l'impression qu'il venait non seulement de l'insulter, mais de se faire aussi injure à lui-même, aussi avait-il renoncé à prononcer ce genre de mises en garde. Il avait commencé l'entraînement le lendemain.

D'abord, ils avaient appris l'immobilité. Margit n'avait eu aucun mal, l'ayant déjà maîtrisée, et Etel y était arrivée presque immédiatement. András y avait mis une semaine. Ensuite, ils avaient fait leurs premiers pas. S'ils perdaient l'équilibre, ce qui leur arrivait souvent, ils n'avaient pas le droit de tomber. Toujours ils devaient agripper le fil de fer et s'y cramponner avant de le lâcher pour revenir au sol. S'ils rataient le câble ou n'essayaient pas de l'attraper,

Salvo avait du mal à contrôler sa rage. «Tu viens juste de te tuer, leur disait-il, et tu as probablement tué l'un d'entre nous aussi.» Ils en concevaient de la honte et, après un mois, ils savaient traverser le fil de fer et le retraverser sans que personne ne tombât jamais.

Les numéros d'équilibre étaient venus ensuite, qui avaient nécessité du temps, moult répétitions et un sens de l'équilibre qui ne se raffinaient qu'après des heures passées sur le fil. Avant de pouvoir s'attaquer à quelque truc que ce soit, il fallait que le fil de fer devienne une seconde nature. Ils avaient cependant fini par être prêts, et Salvo continuait de leur enseigner tous les trucs qu'il connaissait, qu'il avait vus ou qu'il était capable d'imaginer. Après deux ans, il acceptait de placer sa vie entre les mains de chacun d'entre eux avec confiance, mais il préférait encore être seul sur la corde raide.

Au cours des six derniers mois, Etel avait grandi de dix centimètres. Bientôt, elle serait aussi grande que Salvo. Si elle avait eu les cheveux courts et le nez plus gros, elle aurait pu passer pour une version plus jeune de l'un ou l'autre de ses frères. Par le tempérament, toutefois, elle ne ressemblait à aucun des deux. Alors qu'András était lent, Etel se déplaçait avec la vivacité d'un colibri. Alors que Salvo nourrissait une peur secrète pour à peu près tout, Etel ne dissimulait pas la moindre crainte : elle cachait plutôt son courage afin de ne pas paraître effrontée. Elle parlait d'une voix plus douce que sa vraie voix et se tenait souvent voûtée, gênée de sa taille. Comme elle

ne faisait pas le moindre effort de toilette, András ou Margit devaient constamment lui rappeler de laver ses vêtements ou de se débarbouiller le visage. En outre, elle fumait sans cesse ; elle adorait l'odeur de la cigarette.

En 1937, la troupe se produisit dans l'une des salles les plus prestigieuses d'Europe, le Wintergarten de Berlin, théâtre somptueux qui éclipsait toutes les autres salles du continent en raison de sa scène incurvée et de son acoustique exceptionnelle. Les spectateurs vêtus d'élégants smokings et de robes brillantes y dégustaient des mets dignes de rois tandis que les plus grands artistes d'Europe et du monde entier se donnaient pour mission de les distraire. À l'entrée de chacun des spectateurs dans le Wintergarten, une étoile était allumée au plafond, aussi, quand la salle était remplie à pleine capacité, ce plafond scintillait avec une splendeur qui n'avait rien à envier à celle de la nature.

Le fil de fer était suspendu entre deux loges privées tendues de velours, à quelque dix-huit mètres au-dessus de la scène. Dessous, un orchestre de vingt musiciens accompagnait le numéro, stratégiquement séparés au cas où l'un des funambules ferait une chute. Tous les billets avaient trouvé preneur, comme à l'habitude.

Une rumeur circulait voulant que Cole Fisher-Fielding assisterait au spectacle, nouvelle qui provo-

qua une panique douloureuse chez Salvo, à ce point terrorisé qu'il en avait les mains meurtries et raides à force de tenir les poings serrés.

Près de cinquante ans plus tôt, Cole Fisher-Fielding avait, en compagnie de quatre de ses frères et de deux de ses sœurs, fondé l'Extravaganza Fisher-Fielding, maigre spectacle se réduisant à sept ou huit numéros, dont la majorité incluait au moins un des membres de la famille. En moins de vingt ans, la Société de Cirque Fisher-Fielding, qui employait désormais plus de mille cinq cents personnes, était devenue le géant incontesté du monde du cirque nord-américain.

Cole Fisher-Fielding était le cadet de la famille et le plus jeune à s'être impliqué dans le cirque. De ses treize frères et sœurs, la moitié seulement y avait œuvré, même si tôt ou tard tous avaient fini par s'intéresser à la santé financière de l'entreprise. À soixante-six ans, Cole Fisher-Fielding, deux fois marié et deux fois divorcé, était le seul survivant parmi les fondateurs. Il mourrait presque certainement sans héritier. Tel était le sort de la majorité des Fisher-Fielding : des sept qui avaient créé l'entreprise, trois seulement avaient eu des enfants, ce qui en étonnait plusieurs, car il était de notoriété publique que les Fisher-Fielding étaient de chauds lapins. On supposait que plus d'un Fisher-Fielding illégitime battait le pavé des rues des États-Unis d'Amérique.

Ce n'était pas le fruit du hasard si Cole Fisher-Fielding avait survécu à ses frères et sœurs : plus d'un associé de la Société de Cirque F-F avait fait

remarquer — certains avec malice, d'autres non — que Cole enterrerait la famille entière. C'était le genre d'homme au sujet de qui il était impossible de ne pas avoir d'opinion bien arrêtée. Quoique l'on dît à son sujet, personne ne pouvait toutefois prétendre qu'il ne méritait pas son titre de Roi du Cirque. Dans les années 1930, lorsque la Dépression avait eu raison de la majorité, si ce n'est de la totalité de ses rivaux, le F-F, sous la direction de Cole, avait non seulement survécu mais engrangé des profits. En fait, au cours des cinquante ans de son existence, la Société de Cirque Fisher-Fielding n'avait jamais sauté une paye. Pas un autre cirque sur la planète ne pouvait en dire autant.

Leur succès reposait sur une formule simple. Les intimes de Cole avaient entendu cette devise mille fois, et auraient pu la répéter dans leur sommeil. Premièrement : n'essayez jamais de tromper le client. Pour qu'un cirque marche, il fallait que les spectateurs reviennent. La meilleure publicité, c'était un client heureux. Deuxièmement : embauchez les meilleurs artistes et gardez-les. Troisièmement : prenez soin des vôtres. Les employés du F-F étaient les mieux nourris, les mieux payés et les mieux traités dans le domaine. Ce n'était pas plus compliqué que ça.

C'était le deuxième principe qui l'avait amené en Europe. Il avait le flair pour trouver de nouveaux talents. La plupart des artistes les plus célèbres des cirques américains avaient été découverts par Cole Fisher-Fielding, tout le monde le savait. Salvo Ursari y compris.

Il n'était donc pas étonnant que l'homme se présente au Wintergarten, puisqu'il était à la recherche des meilleurs performeurs du monde, et que le Wintergarten était la meilleure salle. C'était dans l'ordre des choses. Ce qui rendait Salvo nerveux, outre la perspective de se produire devant cet homme célèbre, était ce qui risquait d'arriver si la troupe se voyait offrir une place dans l'Extravaganza F-F. Ils en avaient abondamment discuté, et les avis étaient partagés également, Salvo demeurant indécis. András et Etel étaient enthousiastes à l'idée de déménager en Amérique, séduits par la promesse d'un continent nouveau et la sécurité qu'offrait l'appartenance à un cirque important. Margit hésitait à partir, suspicieuse envers l'Amérique, peu intéressée par la perspective de devenir célèbre. Tomas Skosa était catégorique : il refusait de partir, voire de considérer la possibilité du départ.

« Pourquoi pas ? » lui avait demandé András. Il adressait rarement la parole à Tomas. Presque personne ne lui parlait, à part Salvo.

« Parce que c'est ici que je suis, avait répondu Tomas. Il y a du travail à faire ici.

— Mais...

— Il n'y a pas eu d'offre, dit Salvo. Il ne sert à rien de discuter.

— S'il y a une offre, j'irai, dit András. Je ne dois rien à cet endroit.

— Vas-y, alors, Rom. Personne ne va s'en plaindre. »

András, en colère, serra les dents mais ne bougea pas.

« Il n'y a pas eu d'offre », répéta Salvo.

Etel le regarda. « Penses-tu qu'il y en aura une? »

Salvo haussa les épaules.

« Pourquoi est-ce que Fisher-Fielding voudrait de nous? dit Margit. Nous sommes loin d'être les seuls funambules.

— Nous sommes bons, dit Etel.

— Oui, mais pour appartenir à la Société Fisher-Fielding, il faut être excellents, dit Margit.

— Vous n'êtes pas excellents », dit Tomas. Tout le monde le regarda. En leur for intérieur, tous soupçonnaient qu'il avait raison, et ils en éprouvèrent de la haine à son endroit. Il le sentit. Il retroussa la lèvre, se leva de sa chaise et s'en alla.

András ne quitta pas la porte des yeux longtemps après qu'elle se fut refermée, puis se tourna vers Margit: « Tu aurais dû le tuer quand tu en avais l'occasion.

— Assez, dit Salvo. Nous ferions mieux de nous reposer. Ce soir est un grand soir. »

Plus tard, quand il s'allongea sur le lit, Salvo se mit à trembler, ses vêtements se trempèrent de sueur, son estomac se noua. Il ignorait pourquoi il était à ce point effrayé. Ce n'était pas le fait de marcher sur le fil : son numéro de ce soir ne lui inspirait aucune crainte. Et pourtant, Salvo avait peur. Il ferma les yeux, attendant que le sentiment disparaisse. Il fallut un très long moment.

Une à une, les étoiles du plafond du Wintergarten s'allumèrent. Quand la dernière se fut mise à briller, l'orchestre entonna les premières mesures. Lorsqu'il terminerait son morceau, le spectacle commencerait. Le public, principalement constitué de membres du gouvernement portant l'uniforme, attendait avec une anticipation palpable.

Le numéro du fil de fer allait clore le spectacle. Dans une loge encombrée, Salvo attendait en compagnie d'András, d'Etel et de Margit qu'un machiniste vienne leur dire que l'heure était venue. Ils étaient tous silencieux. Salvo avait hâte de se retrouver sur le fil. Les autres avaient le trac. Ils allaient tenter une nouvelle manœuvre ce soir, une manœuvre qui serait assurément le clou du spectacle, pour le meilleur ou pour le pire.

Depuis deux mois, ils répétaient le numéro tous les jours, persistant même quand ils avaient les bras et les jambes endoloris et qu'ils avaient perdu tout désir de continuer. Telle était l'autorité de Salvo. Au

cours des deux dernières semaines, ils avaient exécuté la nouvelle manœuvre cent fois sans incident, mais chacun savait que réaliser une manœuvre lors d'une répétition et la réussir en spectacle étaient deux choses. Et ce spectacle n'était pas une représentation ordinaire : c'était un spectacle au Wintergarten, auquel assistait Cole Fisher-Fielding, de la grande Société de Cirque Fisher-Fielding. C'était aussi, à leur connaissance, la première fois que qui que ce soit tentait semblable manœuvre.

Ils attendirent donc en silence pendant que les jongleurs jonglaient et que les danseurs dansaient, n'accordant pas un regard aux phoques savants ni à la femme-caoutchouc. Ils se fichaient que les autres artistes les taxent d'élitisme. D'une certaine façon, ils avaient l'impression d'être différents d'eux, car ils risquaient leur vie. Si un jongleur laissait tomber une balle, personne ne mourait. Il était rarissime qu'un phoque savant, cédant à un accès de folie enragée, blesse quelqu'un. Mais que leur pied glisse sur le fil, et c'en était fait d'eux. Cela les séparait des autres, que ceux-ci veuillent l'accepter ou non.

On leur avait demandé d'utiliser un filet pour ce numéro, non seulement afin de les protéger, mais dans le but de protéger les spectateurs et les musiciens. Salvo avait refusé. Il estimait que le filet, en leur offrant un faux sentiment de sécurité, augmentait le danger. Et il ne pouvait garantir qu'ils ne subiraient pas de blessure, ni même qu'ils auraient la vie sauve en cas de chute. Salvo savait qu'un fildefériste tombé dans un filet depuis une hauteur relativement

modeste avait rebondi et s'était empalé sur sa propre perche. Il refusait d'entendre parler de filet. Parmi les autres, nul ne remettait en question cette conviction, même s'ils se demandaient tous si Salvo n'était pas davantage motivé par la fébrilité qu'il éprouvait à travailler sans filet plutôt que par leur sécurité.

Salvo était étonné que Tomas ne soit pas venu assister à ce numéro. Il ne le faisait pas toujours, mais ce spectacle était différent des autres, et chaque fois qu'il entendait un bruit dans le couloir, Salvo jetait un coup d'œil vers la porte, s'attendant à la voir s'ouvrir pour laisser entrer Tomas. Quand elle s'ouvrit enfin, ce ne fut pas pour révéler Tomas, mais un machiniste les prévenant que leur numéro était le prochain.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la scène, Salvo ouvrant la marche, suivi de Margit, d'Etel puis d'András, les autres artistes détournèrent les yeux. Derrière eux, quelqu'un siffla. Salvo en eut la chair de poule : cela attirait la guigne que de siffler avant un numéro, chose que tout le monde dans le Wintergarten savait pertinemment. Ce n'était pas le sifflet lui-même qui l'inquiétait, la superstition n'avait pas sa place sur la corde raide ; c'était la malveillance de celui qui avait sifflé qui le troublait. Il y avait déjà eu des cas de sabotage.

Pourtant, Salvo ne priait pas en grimpant l'échelle le menant au fil de fer. S'il tombait, ce serait que son heure était venue. Rien n'y pouvait changer quoi que ce soit. Margit priait toutefois, comme Etel et même András, qui n'en avait pas l'habitude. Ce spectacle

était différent, et peu importe l'idée que se faisait Andrés de Dieu, Il faisait partie du fil, et pour ce spectacle il lui semblait approprié d'implorer une considération spéciale. Il se sentit un peu gêné ce faisant, mais secoua la tête pour en chasser toute pensée. Le fil l'appelait.

Salvo monta sur la plateforme. Quand le silence se fit, il mit le pied sur le fil de fer. Le numéro reposait sur un certain principe : Salvo était persuadé que le contraste en était la clef. Comme le bruit fait apprécier le silence, comme l'obscurité appelle la lumière, Salvo soutenait que le danger allait de pair avec la sécurité. C'est ainsi qu'il commençait toujours la représentation par le numéro le plus sûr : il marchait sur le câble d'une plateforme à l'autre, puis revenait à son point de départ. Après quoi ils exécutaient la danse sur le fil, que suivait un nouveau solo où Salvo faisait un saut périlleux arrière. Il effectuait ensuite avec Andrés et Margit un numéro où ils la soulevaient sur une chaise, puis venait la nouvelle manœuvre.

Brève pause sur la plateforme, tout le monde était prêt, puis ils avancèrent sur le fil à la queue leu leu : Salvo, Margit, Etel, Andrés. Quand ils eurent atteint le milieu du câble, Salvo et Etel se retournèrent de manière à ce qu'Andrés et Etel soient l'un en face de l'autre, comme Salvo et Margit. Salvo mit un genou sur le fil et Margit posa les mains sur ses épaules. Comme il se relevait, les pieds de Margit quittèrent le câble et elle se retrouva à la verticale, tête en bas, quand il fut debout de toute sa hauteur. Andrés et

Etel effectuèrent le même enchaînement, après quoi Salvo et Andrés avancèrent d'un pas l'un vers l'autre, les femmes toujours en appui renversé sur leurs épaules. Salvo et Andrés demeurèrent immobiles tandis qu'Etel et Margit arquaient le dos, se cambrant jusqu'à ce que leurs pieds se touchent. Du sol, tous les quatre ressemblaient à l'armature d'un gigantesque A.

Ils gardèrent cette position pendant dix secondes, personne ne faiblissant, puis Etel et Margit se redressèrent, et Salvo et Andrés s'éloignèrent l'un de l'autre. Etel et Margit se balancèrent jusqu'à venir s'asseoir sur les épaules des hommes, qui firent demi-tour et se dirigèrent chacun vers une plateforme.

Cette nouvelle manœuvre, comme l'ensemble du numéro, avait eu l'heur de plaire au public du Wintergarten. Quand la troupe redescendit, plusieurs spectateurs quittèrent leur siège pour venir les féliciter, et le gérant de la salle serra la main de Salvo avec tant de vigueur et de joie que celui-ci eut peur qu'il ne la lui arrache. Cole Fisher-Fielding restait invisible. Tout comme Tomas.

Après le spectacle, Andrés raccompagna Etel et Margit à l'hôtel pendant que Salvo attendait leur paye. Comme c'était Tomas qui se chargeait habituellement de percevoir leur cachet, il n'était pas sûr de la procédure à suivre et attendait donc, nerveux, à la porte du bureau du gérant. Il entendait des gens à l'intérieur et ne voulait pas les déranger. On aurait dit qu'une discussion animée était en cours.

La porte s'ouvrit enfin et un bel homme d'un certain âge vêtu d'un impeccable costume noir émergea de la pièce. Il eut l'air surpris en reconnaissant Salvo. Il fit demi-tour et rentra dans le bureau du gérant.

« Ordure ! jura-t-il, son allemand trahissant un accent impossible à identifier. Il était de l'autre côté de la porte pendant tout ce temps. À qui crois-tu avoir affaire ? Je suppose qu'il attend d'être payé. Honnêtement, Franz. Pourquoi je traite avec toi, je ne le comprendrai jamais. »

L'homme ressortit et tendit la main à Salvo.

« Cole Fisher-Fielding. Vous avez entendu parler de moi ? » Il s'exprimait désormais en hongrois.

Salvo hocha la tête. Il avait peur de répondre, craignant de proférer une ânerie.

« Superbe numéro. De toute première classe. Ça vous plairait, de travailler pour le F-F ? »

Salvo ouvrit la bouche, mais pas un son n'en sortit.

« Pensez-y. Si vous voulez travailler pour moi, vous venez en Amérique, toutes dépenses payées. Vous aurez du travail régulier, quarante semaines par année, et vous serez grassement rémunéré. Que diable... » Il s'interrompit. « Vous pouvez même avoir votre propre wagon. » Il fourra une carte dans la main de Salvo. « Mon train m'attend. Si vous décidez que vous voulez travailler pour le plus grand spectacle du monde, contactez-moi. »

Cole Fisher-Fielding fit un sourire éclatant à Salvo, cligna de l'œil et s'en fut dans le couloir. Salvo était paralysé. Il n'arrivait pas à croire ce qui venait de se produire.

Le gérant du théâtre s'approcha. « Monstre d'arrogance, dit-il. Où est Skosa ? »

— Je ne sais pas, dit Salvo.

— Peu importe. Voici votre paye. Joli spectacle. Le gérant regarda Salvo un moment, puis regagna son bureau. Comme Salvo se dirigeait vers la sortie, il le héla : « Si j'étais toi, j'y penserais à deux fois avant de partir en Amérique. Beaucoup ont été déçus. »

Salvo réfléchit un instant aux paroles du gérant, avant d'ouvrir la porte et de s'en aller vers l'hôtel.

Il fit la plus grande partie du chemin à la course et était hors d'haleine en arrivant à la chambre. Occupé à reprendre son souffle, il ne remarqua pas tout de suite que quelque chose clochait, mais il découvrit bientôt que la chambre était sens dessus dessous. Les valises avaient été ouvertes, vidées, et leur contenu avait été répandu sur le sol. On avait déchiré celle de Tomas, dont la doublure était exposée. Il y avait une tache de sang sur le mur et un trou dans le plâtre. Avant qu'il ait pu examiner la pièce plus en détail, il sentit une présence derrière lui et deux paires de mains l'empoignèrent. Il lui fallut peu de temps pour constater que ces mains appartenaient à des officiers de la Gestapo, qui se trouvaient au nombre de sept. Il avait déjà vu ces terribles uniformes, dans la rue et

au Wintergarten, et bien sûr il connaissait leur réputation. Il ne faisait aucun doute que sa vie était en danger.

On l'amena en voiture à un château à la périphérie de la ville, où on l'enferma dans une pièce qui ne laissait entrer ni lumière ni bruit. Il resta dans cette pièce pendant ce qui lui sembla des heures, s'efforçant tout ce temps de ne pas imaginer pourquoi on l'y avait emmené. Il avait entendu des rumeurs voulant que des Roma aient été arrêtés par ces gens, rumeurs auxquelles il accordait foi, mais il s'était cru à l'abri parce qu'il n'était pas allemand et qu'il était un artiste. Il se demandait maintenant s'il ne s'était pas montré incroyablement naïf.

Il était aussi inquiet pour András, Etel et Margit. Il ignorait s'ils avaient également été faits prisonniers ; pour ce qu'il en savait, ils auraient pu être dans la pièce voisine. Il cogna au mur, espérant que quelqu'un lui répondrait, mais personne ne frappa en retour. Puis, sans avertissement, la porte s'ouvrit. Même si la lumière du couloir n'était pas vive, Salvo plissa les yeux devant cette intrusion. Il se leva et, quand une voix dure lui ordonna de sortir de la cellule, il obéit. Deux gardes le firent monter un escalier étroit et le menèrent dans une vaste pièce ouverte. On le poussa sans ménagement sur une chaise au centre de la pièce et les gardes se replièrent vers la porte. Salvo examina ce qui l'entourait en cherchant une issue, mais en vain.

Un homme vêtu d'un uniforme noir entra dans la pièce, ses bottes résonnant d'un petit bruit sec sur le

sol de pierre. Il s'assit à un bureau devant Salvo et pendant un long moment ne dit rien, remuant des documents sur son bureau, manœuvre dont Salvo soupçonnait qu'elle visait à accroître sa nervosité. Elle réussit.

« Je présume que vous savez pourquoi vous êtes ici, dit l'homme.

— Non, dit Salvo.

— Vous êtes un intime de Tomas Skosa ?

— Oui. »

L'homme hocha la tête. « Depuis quand fréquentez-vous monsieur Skosa ?

— Depuis 1928. Il m'a appris à marcher sur la corde raide. »

L'homme regarda Salvo pendant une longue minute, d'une œillade qui jugeait, effrayante. « J'ai vu votre numéro. C'est très bien.

— Merci, dit Salvo, pris de court.

— Dites-moi, avez-vous peur quand vous êtes sur le fil ?

— Non, dit Salvo. Seulement quand je suis sur le sol. »

L'homme lui lança un nouveau long regard, puis écrivit quelque chose sur les papiers sur son bureau. « Vous devriez faire preuve de plus de discernement

dans le choix de vos compagnons, monsieur Ursari. Tomas Skosa n'était pas un homme digne de confiance. »

Salvo hochâ la tête. Il le savait aussi bien que n'importe qui, mais il ne comprenait pas pourquoi la Gestapo s'intéressait à Tomas. Le fait que l'homme ait parlé de Tomas au passé lui donna la chair de poule.

« Vous pouvez partir, dit l'homme. Je ne crois pas que vous êtes impliqué dans cette affaire. Sachez cependant qu'on vous a à l'œil. J'ai fait une exception dans votre cas. Je ne voudrais pas avoir à le regretter. » L'homme leva un sourcil, guettant la réaction de Salvo.

« Merci, monsieur. Je ne suis impliqué dans rien. »

L'homme fit un geste aux gardes, qui s'approchèrent et escortèrent Salvo hors de la pièce. Il fut raccompagné à son hôtel dans une voiture semblable à celle qui l'avait emmené au château. Quand il revint à la chambre, le sang avait été lavé sur les murs et il y avait trois truelles de plâtre frais à hauteur de la poitrine. Leurs effets étaient encore répandus sur le sol ; il les ramassa, se demandant ce qui était advenu du reste de la troupe.

Bientôt, la porte s'ouvrit et András entra d'un pas hésitant, Etel et Margit sur ses talons. « Ils t'ont relâché ? » demanda-t-il.

Salvo hochâ la tête. « Oui. On vous a emmenés aussi ? » Il regarda derrière eux dans le couloir, craignant qu'ils ne soient pas seuls.

« Non, dit Andrés. Margit a vu les voitures noires garées devant l'hôtel et nous avons continué à marcher sans nous arrêter. Depuis l'autre côté de la rue, nous les avons vus t'embarquer.

— Tomas est mort », dit Salvo. Il était étonné d'entendre sa voix se briser à cause de la peine.

Margit se leva, regardant Salvo bien en face. « C'était un espion, Salvo. » Sa voix ne trahissait aucun chagrin.

Salvo sut qu'il avait de la chance d'être toujours vivant.

« As-tu récupéré notre paye ? » demanda Etel. Sans cet argent, ils seraient coincés à Berlin.

Salvo palpa ses poches, craignant qu'on ne lui ait pris leur salaire en le fouillant. L'argent était toujours là. Il soupira, soulagé.

Etel prit les billets et entreprit de remplir leurs valises. « On ferait mieux de partir d'ici.

— Il était espion pour le compte de qui ? » demanda Salvo en regardant Margit.

Elle haussa les épaules. « Je pense qu'il travaillait pour beaucoup de monde.

— On ferait mieux de partir, répéta Etel. Ils vont peut-être revenir.

— Tu étais au courant ? demanda Salvo à Margit.

— Non, mais je le vois maintenant. » Elle regarda Salvo droit dans les yeux. Son regard ne le convainquit pas qu'elle disait la vérité.

« On devrait partir, redit Etel encore une fois.

— Silence ! cria Salvo. On partira bien assez vite. » Il baissa la voix : « On s'en va en Amérique. »

András se leva. « Fisher-Fielding ?

— Oui.

— Je n'irai pas, dit András. Il croisa les bras et se mit à faire les cent pas entre la fenêtre et le lit.

— Oui, tu vas venir. Tu as déjà dit que tu viendrais.

— Je refuse de me sauver.

— On ne se sauve pas, dit Salvo. C'est le temps de partir et nous partons pour un endroit meilleur. »

András s'arrêta, se rappelant où il avait déjà entendu ces paroles. Le fait que Salvo ait invoqué la mémoire de leur père à un tel moment ne lui plaisait pas, mais il était forcé de céder à l'urgence de la situation. « Très bien. »

Etel ne dit rien, mais Salvo savait qu'elle irait là où András allait.

Salvo se tourna vers Margit, assise au bord du lit. Elle était la seule qui restait à n'avoir pas voulu partir.

« Je vais y aller. » Elle semblait avoir froid.

Ils quittèrent l'Allemagne le lendemain soir. Même si Salvo craignait qu'ils soient suivis, ils passèrent la frontière française sans incident et quatre jours plus tard s'embarquèrent sur un cargo à destination de New York, leur passage ayant été arrangé par Cole Fisher-Fielding. Quand ils quittèrent le port, Salvo put enfin se détendre un instant avant de se mettre à songer aux possibilités qu'offrait l'Extravaganza Fisher-Fielding, et l'instant prit fin.

CINQ

Quelque part au milieu de l'océan Atlantique, Salvo était étendu sur le pont de métal de ce qu'il en viendrait à voir comme l'enfer. Il venait de finir de vomir ses entrailles à la mer et savait qu'il lui faudrait sans doute recommencer incessamment. Etel, assise à ses côtés, fumait tranquillement, assez certaine que personne n'était jamais mort du mal de mer. Le mouvement du bateau ne la dérangeait pas, pas plus qu'András et Margit, qui dormaient dans leurs couchettes. Salvo semblait être le passager le plus mal en point de tout le navire, si mal en point que la plupart avait du mal à croire qu'il s'agissait là du même Salvo Ursari qui marchait sur un fil de fer tendu haut au-dessus du sol.

Etel savait qui il était, toutefois, parce qu'elle se reconnaissait en lui. Elle était consciente que Salvo n'en savait rien, croyant même qu'elle ne l'aimait pas, ce qui était faux. Elle vénérât son frère, dont l'habileté sur la corde raide lui paraissait commander semblable révérence.

Repoussant son épaisse tignasse noire de devant ses yeux avec ses longs doigts tachés par le tabac, elle jeta son mégot dans l'océan et s'alluma une autre cigarette. Elle inhala, savourant la fumée qui la pénétrait. Margit se plaignait souvent qu'Etel empestait la fumée, même après qu'elle eut pris son bain, et elle

savait que c'était vrai, mais n'en avait cure. Etel aimait la fumée bien plus qu'elle aimait Margit.

Elle expira brusquement. Salvo avait l'air d'aller un peu mieux. « Comment ça sera, l'Extravaganza Fisher-Fielding? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il d'une voix faible.

— Y aura-t-il des animaux? Et beaucoup d'autres personnes?

— Sans doute. »

Etel fronça les sourcils. Elle n'avait pas l'impression qu'elle se plairait dans un tel environnement et savait que Salvo ne s'y trouverait pas à son aise. « Comment te sens-tu? »

Salvo ne lui répondit pas. Elle poussa une tasse d'eau dans sa direction, mais il ne fit pas un geste pour la prendre. Elle la saisit et en but un peu, après quoi elle la poussa à nouveau vers lui. Il réussit à en prendre une petite gorgée.

Cette traversée vers l'Amérique avait quelque chose d'étrange pour Etel. Même si elle avait passé sa vie entière sur la route, ce voyage se distinguait parce qu'une étendue aussi vaste qu'un océan séparait l'endroit où elle avait été de celui où elle allait. Et même si personne ne l'avait jamais précisé, Etel savait qu'ils ne reviendraient pas.

« Sais-tu quel jour on est? demanda-t-elle.

— Non.

— C'est mon dix-neuvième anniversaire.

— Félicitations », dit Salvo. Puis son estomac se contracta et il rejeta encore un peu de lui-même à l'océan. Etel secoua la tête, souhaitant en silence que les cinq jours qui restaient avant qu'ils ne touchent terre passent rapidement.

Sur un navire beaucoup plus rapide, et sans ennuis particuliers, Cole Fisher-Fielding accosta à New York une semaine avant les Ursari. Il mit à profit ce délai pour préparer la tournée à venir.

Le cirque était né de l'imagination de Cole Fisher-Fielding et, dans une moindre mesure, de celle de ses frères et sœurs. Ils n'étaient pas issus d'une famille de cirque ; leurs parents avaient accueilli avec dédain cette mascarade, même après que l'entreprise de leurs enfants eut connu un grand succès. Les frères et sœurs qui avaient choisi d'autres professions se voyaient ouvertement favorisés, et même ceux qui réussissaient à échouer de spectaculaire façon dans des activités insignifiantes étaient préférés aux enfants du cirque. Même s'ils étaient considérablement moins accomplis que leurs frères et sœurs, ils se consacraient à des occupations respectables, ce qui était de la plus haute importance aux yeux de leurs parents, lesquels nourrissaient des ambitions aristocratiques. Après la mort des parents Fisher-Fielding, les familles des sept fondateurs n'adressèrent plus que rarement la parole aux familles des

sept qui avaient levé le nez sur le chapiteau. Plutôt que de se combler, le fossé se creusa davantage.

Le chapiteau Fisher-Fielding était le plus vaste qui soit. Capable d'accueillir dix mille personnes dans un confort relatif, en plus des animaux et des artistes, il s'élevait à soixante mètres du sol à son apex. De nombreux poteaux secondaires hauts de six mètres en supportaient la circonférence. De forme ovale, le chapiteau était bordé de gradins dans ses parties courtes et de conteneurs de sièges dans ses parties longues. Ces conteneurs consistaient en vingt rangées de sièges s'élevant en escalier à partir du sol. Comme les sièges transportés dans les conteneurs se déplaçaient, l'installation en était simple. À l'intérieur des conteneurs, des artistes attendaient leur signal d'entrée en scène et des préposés gardaient un œil sur les gens, et plus particulièrement sur les enfants, qui tentaient de se faufiler sous les parois du chapiteau. Au centre de la tente courait une rangée de poteaux de dix-huit mètres, chacun coiffé d'un pavillon, qui formaient le point le plus élevé du chapiteau. Des câbles d'ancrage, des cordes et des substructures constituaient le reste du squelette de la grande tente, par-dessus quoi était tendue la toile spécialement confectionnée par des fabricants de voiles pour le F-F moyennant une somme que peu de cirques pouvaient déboursier. Cette toile s'ajustait en sections que des mains expertes laçaient et délaçaient à chaque déplacement.

Une fois le chapiteau monté, on assemblait la ménagerie et l'on déplaçait les conteneurs de sièges et

les gradins. On vérifiait et l'on contre-vérifiait le gréement utilisé pour les différents numéros de voltige. Dehors, on disposait les attractions foraines et les préparatifs s'amorçaient en vue du « spec », un défilé gratuit visant à inciter les badauds à entrer dans le chapiteau.

Quand les Ursari arrivèrent à New York, tout était prêt pour le départ. Comme c'était toujours le cas, le F-F entamait la saison avec un spectacle intérieur au Madison Square Garden, salle en comparaison de laquelle le Wintergarten n'était rien de plus qu'une vulgaire taverne. Il devait y avoir au moins une centaine de clowns. Deux numéros de trapèze. Des lions sauvages, des tigres, des panthères. Des éléphants. Des avaleurs de sabres. Des numéros équestres. Tout ce que le cirque avait pu inventer, l'Extravaganza Fisher-Fielding le possédait. Cela terrorisait Salvo.

Celui-ci avait entièrement revu le numéro à l'intention du public nord-américain. Sous le chapiteau, ils se produiraient beaucoup plus haut qu'auparavant. Ils utiliseraient des perches quand ce serait possible. Il faudrait aussi que les manœuvres soient plus complexes ; il était plus difficile de faire semblant de perdre l'équilibre si les spectateurs ne pouvaient pas bien le voir. Le plus grand changement, cependant, était les bicyclettes, accessoires qu'aucun d'entre eux n'aimait mais que les autres fildeféristes utilisaient et qui avaient les faveurs du public. Ils n'avaient donc pas le choix. Salvo décida que s'ils devaient avoir recours aux bicyclettes, ils les emploieraient de façon spectaculaire. Et ils travailleraient sans filet.

András était furieux quand Salvo annonça sa résolution au reste de la troupe. « Qui es-tu pour décider pour nous ? » dit-il en frappant de la main le poteau qui supportait leur gréement.

« C'est mieux comme ça. » Salvo ne se laissa pas intimider par András. Il savait qu'il devait gagner cette discussion.

Etel regarda András, puis Salvo. Elle ne dit pas un mot, sachant que rien ne leur ferait changer d'idée. À ses yeux, les deux options se valaient.

« Mieux pour qui ? »

— Pour nous tous. Quand tu as un filet, ton esprit sait que tu peux tomber. Mais tu peux encore être tué si tu tombes. Tu rebondis hors du filet, une bicyclette te tombe dessus — n'importe quoi peut arriver. »

András secoua la tête. « Un filet peut te sauver. »

— Non. » Salvo posa la main sur l'épaule d'András. « La seule manière, c'est de ne jamais tomber. Un filet, ça augmente les risques de tomber. Alors nous n'utiliserons pas de filet. »

Salvo se retourna et s'en fut. András jura en romani, prononçant une phrase qu'Etel comprit mais dont le sens échappa à Margit, bien qu'elle pût voir qu'il était en colère.

« Il a tort », dit András.

Etel haussa les épaules. « Peut-être bien. Ou peut-être que non. Si jamais on arrive à le savoir, il sera

trop tard pour y faire quoi que ce soit. Il reste qu'il connaît mieux le fil que n'importe lequel d'entre nous.

— Alors tu prends son parti?

— Non, je ne prends aucun parti. » Elle écarta une mèche de cheveux de devant son visage.

« Tu ne peux pas faire ça. »

Etel regarda András droit dans les yeux. « Oui, je peux. » Elle soutint son regard pendant plusieurs secondes encore, puis s'en alla. Il n'y avait pas moyen de parler à András quand il était en proie à cette agitation.

András la regarda partir. À une certaine époque, elle l'aurait appuyé. Il ne voulait pas se sentir trahi, mais c'est ce qu'il éprouvait.

Margit, qui s'était rapprochée, se tenait maintenant près de lui. « Tu es du côté de Salvo là-dessus? » lui demanda-t-il.

Elle lui sourit. « Emmène-moi faire une balade, dit-elle.

— Mais que penses-tu du filet? » András savait ce qu'elle pensait, mais il voulait l'entendre le dire.

« Je pense que c'est une belle nuit et que j'aimerais voir les étoiles. » Elle lui prit la main. « Je pense qu'on passe beaucoup trop de temps à parler de ce qu'on fait sur le fil de fer. »

András soupira. Peut-être avait-elle raison. Il commençait à se demander si le fait d'utiliser ou non un filet lui importait tant, ou s'il ne s'en faisait pas plutôt parce qu'il avait perdu une dispute. « Très bien », dit-il.

Dès qu'ils eurent mis le pied dehors, ils constatèrent que pas une étoile ne serait visible depuis les profondeurs de la ville. Margit était déçue.

« C'est déjà arrivé, dit András.

— Qu'il n'y ait pas d'étoiles? » Elle se serra contre lui.

« Oui. Une fois, un énorme poisson a sauté hors de la mer, haut dans les airs, et a avalé toutes les étoiles. Partout les gens étaient malheureux, car ils en étaient venus à aimer les étoiles et sans elles le ciel paraissait vide. Ils ont sillonné le monde à la recherche de quelqu'un qui saurait capturer le poisson et remettre les étoiles dans le ciel, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvent un Rom qui était censé être l'homme le plus fûté à avoir jamais vu le jour. Comme ce Rom s'ennuyait aussi des étoiles, il a accepté de leur venir en aide.

« Il est allé voir un grand roi qu'il a supplié de lui prêter un diamant. Ce roi n'était pas un imbécile — on ne donne pas un diamant au premier Rom venu qui se présente à sa porte —, mais quand il a appris ce qui se passait, il a accepté.

« Alors le Rom a attaché le diamant à un fil et, une nuit que la lune était parfaite, il l'a lancé dans le ciel au-dessus de la mer. Comme il s'y attendait, le pois-

son a sauté et a avalé le diamant tout rond. Quand il s'est rendu compte qu'il était ferré, le poisson s'est débattu pendant toute la nuit, pendant la journée du lendemain et la nuit qui a suivi. Après trois jours, une fois ses forces épuisées, il a rendu l'âme.

« Le Rom lui a ouvert le ventre, les étoiles en sont sorties et ont regagné leur place dans le ciel. Le Rom a expliqué au roi que son diamant avait été égaré pendant le combat, mais le roi était si heureux de voir que les étoiles étaient revenues qu'il ne s'en est pas formalisé. Le Rom a offert le diamant à une fille d'une beauté merveilleuse, et elle est tombée éperdument amoureuse de lui. À partir de ce moment-là, les choses ont été comme elles sont. »

Margit rit. « C'est une bonne histoire. Où l'as-tu entendue? »

András voûta les épaules. « Mon père me l'a racontée. »

Margit cessa de rire. « Est-ce qu'il te manque? »

— Oui. » András ne lui dit pas qu'à certains moments il avait du mal à se souvenir du visage de ses parents.

« Et Salvo, est-ce que votre père lui manque? »

András hochla la tête. « Oui. »

— Il ne parle jamais de lui. Il ne parle jamais de rien qui lui est arrivé. »

András réfléchit à ce qu'elle venait de dire. « Il était tout seul. Etel et moi, nous étions ensemble, mais lui, il n'avait personne. C'est pour ça qu'il est différent.

— Je suis contente que tu ne sois pas comme ça. »
Margit sourit à nouveau.

Je pourrais bien m'habituer à ce sourire, songea András. Il lui prit la main et ils continuèrent à marcher sans savoir où ils allaient.

Quand Salvo l'informa qu'il avait décidé de ne pas utiliser de filet, Cole Fisher-Fielding eut une réaction mitigée. L'idée séduisait l'amoureux du cirque qu'il était, et il savait qu'elle ferait le bonheur des spectateurs. Mais le F-F avait la réputation d'être un cirque sûr ; personne n'avait jamais perdu la vie en représentation à l'Extravaganza. Ses inquiétudes quant à la sécurité ne reçurent aucun écho. À la fin, Cole céda.

Les billets pour la première avaient tous été vendus, comme ceux pour la plupart des représentations de l'année. Ils passeraient encore une semaine au Madison Square Garden, après quoi le grand chapiteau prendrait la route et présenterait son spectacle partout sur le continent pendant l'été et le début de l'automne. Les Ursari, qui passaient après le numéro des fauves, attendaient, nerveux, sur la plateforme tandis que la foule s'émerveillait de l'obéissance maussade des bêtes. Enfin, on guida les fauves vers leurs cages, et l'orchestre joua pour accompagner l'apparition des Ursari sur la corde raide.

Pour le premier truc, Salvo et Andrés avançaient à bicyclette sur le fil de fer puis Salvo se départait de sa monture et ils revenaient sur celle d'Andrés, Salvo en appui renversé sur le guidon. Ensuite, Etel et Margit traversaient le fil, s'arrêtant avec un synchronisme parfait pour se pencher en avant et poser leur perche sur le câble, exécutant simultanément un appui renversé. Pendant ce temps, Salvo et Andrés revêtaient chacun un harnais où était fixée l'extrémité d'une perche longue de deux mètres. Quand Etel et Margit arrivaient à la plateforme, Etel projetait Margit sur la perche, où elle demeurait en équilibre tandis que Salvo et Andrés traversaient le fil. Etel enfourchait la bicyclette, qu'elle ramenait, de sorte que les deux vélos se trouvaient sur la même plateforme. Ensuite venait leur dernière manœuvre, de loin la meilleure.

Sans retirer le harnais, Salvo et Andrés montaient chacun sur un vélo, Andrés devant, Salvo derrière. Une perche de deux mètres et demi entre les mains, Etel se tenait debout entre les bicyclettes sur la perche fixée aux harnais. Margit était derrière elle, sans outil pour l'aider à assurer son équilibre, tenant les épaules d'Etel. Au signal de Salvo, les bicyclettes se mettaient à avancer. Une fois qu'elles étaient en mouvement, Margit sautait sur le dos d'Etel, posait les pieds sur ses hanches, puis sous ses aisselles, puis sur ses épaules. Avec ce qui semblait un effort minime, elle s'arrêtait, en position accroupie, puis, sans plus d'hésitation que si ses pieds avaient été plantés fermement sur le sol, elle se levait.

Les spectateurs étaient ébahis. Quinze mètres au-dessus de leurs têtes, une femme était debout sur les épaules d'une autre femme qui se tenait sur une perche supportée par deux hommes roulant à bicyclette sur un fil de fer. Et il n'y avait pas de filet. Comme ils atteignaient le milieu du câble, on entendit plus d'une exclamation étouffée dans le public. La plus haute des deux femmes avait posé les mains sur les épaules de celle qui se trouvait sous elle pour réaliser un appui renversé. Elle vacillait légèrement tandis que les funambules avançaient vers l'extrémité du fil, et une spectatrice laissa échapper un cri. La foule était à ce point silencieuse que les gens assis de l'autre côté du chapiteau purent entendre son mari la tancer. Ils atteignirent enfin la plateforme opposée, après ce qui avait paru des heures aux spectateurs.

D'abord, ceux-ci furent trop abasourdis pour savoir quoi faire. Puis, après de longues secondes, ils se levèrent presque d'un bloc en applaudissant à tout rompre, multipliant les acclamations et les vivats.

Sur la plateforme, Salvo se méprit sur le sens de ce tintamarre. Le public lui paraissait en colère ; de nombreux spectateurs poussaient des sifflets sonores, stridents, qui en Europe étaient censés porter malchance et exprimaient une profonde désapprobation.

« Venez vite », souffla-t-il aux autres, et il glissa le long de la corde le plus vite qu'il le put avant de se réfugier dans le coin de la zone des artistes qui leur était réservé. Là, ils se blottirent les uns contre les autres, car Andrés, Etel et Margit partageaient l'im-

pression de Salvo et croyaient eux aussi que le public avait détesté leur numéro et réclamait leurs têtes.

Un machiniste arriva en courant, l'air ahuri. « Qu'est-ce que vous faites? Retournez là-haut! » s'exclama-t-il en tirant Salvo par le bras.

Salvo refusa de bouger d'un poil. « Vous avez perdu la tête? Ils vont nous lyncher.

— Vous vous trompez, Ursari, dit l'homme. Ils vous ont adorés. Ils veulent un salut. C'est une ovation. »

La compréhension se fraya un chemin dans l'esprit de Salvo. Tandis qu'ils grimpaient l'échelle menant au fil et regardaient le visage des spectateurs dans les gradins, ils n'y virent nulle trace de colère, mais constatèrent que le public avait réellement aimé le numéro. Ils saluèrent depuis la plateforme, et la foule en délire répondit par un crescendo d'applaudissements.

Plus tard, alors qu'ils étaient assis dans leur wagon, les autres gourmandèrent Salvo.

« Ils vont nous lyncher », dit Margit en riant, imitant Salvo.

András ne disait rien, mais souriait aussi.

« N'est-ce pas incroyable? dit Etel. Ils nous ont adorés.

— On a un bon numéro, dit Margit. Peut-être le meilleur du cirque.

— Fais attention à ce que tu dis », prévint Andrés. Il avait déjà eu un aperçu de la jalousie que pouvaient nourrir d'autres artistes.

Assis en retrait, Salvo ne se mêlait pas à la conversation. Il était épuisé et inquiet. Le numéro n'était pas aussi bien huilé qu'il aurait dû l'être. Il avait senti pendant la dernière manœuvre que leur synchronisme n'était pas parfait. Il leur faudrait répéter plus fort. « On se lève de bonne heure demain, dit-il. On a du pain sur la planche. »

Dos à Salvo, Margit y alla d'une grimace qui fit s'esclaffer Andrés, mais personne ne dit rien. On cogna et, avant que quiconque ait pu répondre, la porte s'ouvrit.

Cole Fisher-Fielding, pommadé, impeccablement vêtu d'un smoking, entra dans le wagon. « Félicitations, Ursari », dit-il. Il tendit à Etel et à Margit chacune un bouquet de fleurs. Salvo et Andrés reçurent des cigares semblables à celui qui pointait à la commissure de ses lèvres. Il était suivi d'un préposé portant un plateau où se trouvaient une bouteille et cinq verres, que l'employé posa sur la petite table au milieu du wagon avant d'être remercié d'un geste désinvolte par Fisher-Fielding.

Cole versa un liquide brun doré dans les verres qu'il fit passer à la ronde, deux doigts pour les femmes et trois pour les hommes. Il leva son verre, et tous firent de même. « À une longue et heureuse association entre la Société de Cirque Fisher-Fielding

et la Magnifique Troupe Ursari », dit-il en éclusant le contenu de son verre.

Salvo vida aussi le sien, le rye lui brûlant le gosier et l'estomac. « Merci, monsieur. Nous allons faire de notre mieux. »

Fisher-Fielding rit. « Je n'en doute pas. Continuez. » Et, aussi brusquement qu'il était arrivé, il disparut.

Cole était en proie à de graves préoccupations ce soir-là. Sa mainmise sur le F-F était menacée par un groupe qu'il avait baptisé « les Époux ». À l'origine, les Fisher-Fielding n'avaient pas scellé leur partenariat par une entente officielle. Quand leur frère Trevor, le plus âgé après les deux aînés, était mort subitement en 1920, les avocats avaient réussi à persuader les survivants de la nécessité de documenter formellement la propriété de l'entreprise. Comme Trevor ne s'était jamais marié et qu'il n'avait pas d'héritiers connus, ils acceptèrent de séparer la propriété du F-F en sept parts, et de diviser celle de Trevor parmi « les Respectables », les frères et sœurs qui n'étaient pas associés au cirque. Cette dernière clause constituait un point de litige, et Cole s'y était opposé, mais les autres l'avaient emporté. Maintenant, cette décision revenait le hanter.

Le plus vieux de ses frères parmi les fondateurs du cirque avait eu un fils, Martin Fisher-Fielding, qui était un fidèle allié de Cole. La deuxième parmi les fondateurs, sa sœur Mary, avait eu deux enfants qui, n'ayant jamais manifesté le moindre intérêt pour le

cirque, avaient été heureux de vendre à Cole leur participation dans l'affaire. Sa sœur Evelyn, de deux ans son aînée, celle qu'il préférait, avait épousé, quoi qu'il en eût, un magnat de l'immobilier du nom de Philip Barnes, lequel était bien au fait que Cole ne voyait pas d'un bon œil son mariage avec sa sœur. Le frère suivant en âge, Winston Fisher-Fielding, avait convolé avec une belle du Sud ayant pour nom Rebecca. De cette union était né un fils : Norris Fisher-Fielding. Après la mort de Winston et celle d'Evelyn, Philip Barnes et Rebecca Fisher-Fielding s'étaient mariés. Bien que cette alliance rappelât par trop *Hamlet* à Cole, Norris ne semblait pas gêné de voir sa mère et son oncle unir leurs destinées ; bien au contraire, il paraissait enthousiaste. Toujours est-il que Rebecca, qui n'avait jamais aimé Cole, et Philip, qui lui en voulait encore de s'être opposé à son mariage avec Evelyn, contrôlaient maintenant les deux septièmes du F-F.

Peter, un autre frère de Cole, était mort quelque vingt ans plus tôt, laissant une moitié de ses intérêts à sa femme Charlotte et l'autre moitié à son fils John. Dans le but de se venger de sa mère qu'il tenait responsable de l'enfance malheureuse qu'il avait connue, John avait toujours pris le parti de Cole par le passé. Amie intime de Rebecca Fisher-Fielding-Barnes, Charlotte votait invariablement de manière à favoriser les intérêts de cette dernière.

Au final, compte tenu de sa participation et de l'appui de ses neveux Martin et John, Cole contrôlait la moitié du F-F, ce qui était suffisant pour faire pencher n'importe quel vote en sa faveur. L'entente

en vertu de laquelle on avait octroyé un septième des parts aux autres membres de la famille stipulait qu'ils n'avaient pas à se prononcer à moins qu'il n'y ait égalité, auquel cas ils disposaient du vote décisif.

Trois jours plus tôt, John Fisher-Fielding avait perdu la vie dans un accident d'automobile. Comme il n'était pas marié et ne laissait pas de testament, sa participation dans la Société de Cirque F-F revenait à sa mère, sa plus proche parente toujours vivante. Du coup, l'avenir apparaissait incertain : Cole Fisher-Fielding contrôlait trois septièmes de l'entreprise, tout comme les Époux, ce qui signifiait que leurs votes s'annuleraient et qu'il reviendrait aux Respectables d'en briser l'égalité.

Par le passé, le comité d'une dizaine de parents qui formaient les Respectables avait fait montre d'une incapacité totale à saisir les enjeux d'une société de cirque, ne se préoccupant que des retombées pécuniaires du septième de la compagnie leur appartenant collectivement. Cole était relativement sûr qu'en cas d'égalité ils pourraient facilement être gagnés à la cause des Époux par la promesse de profits plus importants. Les Respectables ne savaient rien des visées des frères et sœurs fondateurs et s'en souciaient comme d'une guigne. La plupart avaient même du mal à retenir le nom et la place des autres.

Heureusement, en 1937, Cole avait été élu président de la Société de Cirque Fisher-Fielding pour un terme de cinq ans, et il ne courrait donc pas de véritable danger avant quatre ans. Il n'en devrait pas moins se battre, il le savait.

Les funambules qui se reposaient dans leur wagon ignoraient tout de cela. Ils s'endormirent dans l'ordre où ils s'étaient couchés : d'abord András, puis Margit, puis Etel. Salvo, incapable de trouver le sommeil à cause de sa peur du noir, des éléphants, de l'avenir et du passé, ne savait pas que Cole Fisher-Fielding était lui aussi éveillé, aux prises avec ses propres peurs.

L'une des premières personnes dont Salvo fit la connaissance à l'Extravaganza était un homme à la peau foncée du nom d'Emil Narwha. Il se pouvait qu'il ait été originaire de l'Inde, ou bien français, comme il aurait pu venir du coin de la rue, tout près du lieu où ils se trouvaient n'importe quel jour donné. Salvo n'avait jamais interrogé Emil sur son passé et Emil n'avait jamais questionné Salvo, entente tacite qui semblait leur convenir à tous les deux. Au cours des premières semaines, les deux hommes ne parlèrent guère. Ils se contentaient de rester debout, appuyés contre la paroi extérieure du pavillon, à regarder l'agitation du F-F sans offrir quelque indice quant aux réflexions que cette activité éveillait en eux. Ce n'est qu'après un certain temps que Salvo découvrit qu'Emil était le chef dompteur des éléphants, position d'une importance extrême. Il occupait ce poste depuis plus de trente ans, aussi les éléphants le considéraient-ils comme un des leurs, voyant un père dans ce vieil homme à la peau tanée comme le cuir.

Salvo le regardait travailler avec les éléphants, se demandant comment qui que ce soit pouvait faire confiance à un si gros animal, susceptible de vous tuer sans effort. C'est cependant ce que faisait Emil Narwha, à la stupéfaction de Salvo. Doux et patient, il apprenait aux éléphants à suivre ses ordres, et les éléphants lui offraient une coopération presque totale.

Après des mois de signes de la tête et de salutations tronquées, Salvo se décida à aborder avec Emil ce qui le tarabustait depuis qu'il avait appris l'occupation de ce dernier.

Emil le dévisagea, étonné. «Peur? C'est une drôle de question à poser, pour un homme comme toi.»

Salvo sourit et haussa les épaules, se sentant un peu ridicule. «Je préférerais marcher sur le fil de fer le plus haut du monde plutôt que de laisser un éléphant me toucher avec son nez.

— Sa trompe, dit Emil. Et jamais je ne grimperais sur un fil de fer.

— Mais tu n'as pas du tout peur?»

Emil réfléchit avant de répondre. «Il y a des gens qui croient que tous les animaux sont bons. Je ne pense pas cela. J'ai déjà vu un éléphant guetter un homme, l'épier sans relâche d'un œil, en attendant qu'il fasse une erreur et s'approche trop. Et j'ai vu cet éléphant écraser son ennemi, et je serais prêt à jurer qu'il s'est délecté en entendant les os craquer sous ses pieds. Je vois qu'un animal peut avoir du mauvais

en lui, je n'en doute pas. Mais la plupart ne sont pas comme ça ; certainement pas mes éléphants. Je les traite avec respect, et ils me le rendent bien. »

Salvo fronça les sourcils. « Comment sais-tu si un éléphant est mauvais ? »

— Même chose que pour les êtres humains. C'est facile à dire quand on regarde comme il faut. »

Il semblait pourtant à Salvo qu'une grande part de mal était très bien dissimulée. Le mal pouvait se cacher n'importe où, dans le cœur des étrangers, des êtres aimés, même dans son propre cœur. Il lui semblait aussi que le mal caché était le pire, et il se l'imaginait qui l'épiait, énorme, gris, indistinct. Il n'y avait pas moyen d'y échapper, pas moyen de fuir.

« Ne fais pas la tête, Ursari. Peut-être qu'un jour tu monteras un de mes éléphants. Alors tu verras. »

Salvo secoua le menton en signe de dénégation et Emil gloussa en se retournant vers la ménagerie. « Tu verras, un jour. Tu vas changer d'idée. »

J'en doute fort, se dit Salvo en lui-même, mais, tandis qu'il s'éloignait, il ressentait qu'une sorte de fraternité le liait à Emil, une admiration nouvelle pour les choses qu'il ne comprenait pas. En passant devant les éléphants, toutefois, il ne put se résoudre à les regarder. Il se rappelait encore Bonne Ourse l'ourse et il lui arrivait d'être ému aux larmes en croisant le regard triste d'un chameau ou d'une girafe. Mais, sans qu'il sût expliquer pourquoi, les éléphants lui semblaient différents. Il avait l'impression que ces

animaux le jaugeaient, qu'ils complotaient contre lui et que, pour peu qu'ils en aient l'occasion, ils lui feraient tout le tort qu'ils pouvaient, soupçon qu'Emil venait bien involontairement de confirmer. Parfois, à un signal d'Emil, les animaux se mettaient en file, chacun tenant dans sa trompe la queue du précédent, et allaient là où on les dirigeait ; plus d'une fois dans ces heures interminables où le sommeil le fuyait, Salvo eut des visions d'un interminable cortège d'éléphants acharnés se ruant sur lui afin de le renverser et de le broyer, de lui arracher les membres. Il y avait des moments où Salvo se disait qu'il aurait peut-être aimé les tuer.

András se rendit devant le grand chapiteau dans l'espoir de trouver un vendeur qui lui offrirait un hot-dog ou, tout au moins, lui en vendrait un. Un groupe de clowns passa, dont l'un qu'András avait surpris en train de vomir à l'extérieur de leur wagon plusieurs nuits plus tôt. Aujourd'hui, l'air misérable, l'homme avait les mains tremblantes et le pas hésitant. András remarqua que c'était aussi le cas de plusieurs des autres clowns. Il ignorait que ceux-ci avaient la réputation d'être des ivrognes et qu'il leur arrivait souvent de se bagarrer rudement avec d'autres artistes ou avec des agents de la police du cirque. Les clowns qu'il avait vus en Europe étaient bien différents, il le voyait au premier coup d'œil. Il ne ressentait pas le moindre désir de leur adresser la parole ou d'apprendre à les connaître.

András affichait la même réserve à l'endroit de la plus grande partie de ce que le F-F avait à offrir. Il appréciait immensément l'existence qu'il y menait, adorait l'énergie et la fébrilité du cirque, les foules et le voyage. Mais il préférait de loin le rôle d'observateur à celui de participant. Il lui arrivait même de songer qu'il aurait mieux aimé faire partie du public que du spectacle, mais il savait que pour les spectateurs le cirque constituait un petit luxe et non pas la vie de tous les jours, et que s'il n'avait pas été artiste il n'aurait sans doute jamais assisté à une représentation, aussi la position qu'il occupait ne le chagrinait-elle pas outre mesure.

Aucun des vendeurs n'était encore sorti. L'estomac d'András émit un borborygme de mécontentement, mais il n'y avait rien à faire. Tournant les talons, il se dirigea vers le chapiteau. S'il allait vérifier le gréement tout de suite, peut-être aurait-il le temps de manger un hot-dog après. Il découvrit Etel dehors près de l'entrée principale, en train de fumer.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? » demanda-t-il.

Etel haussa les épaules.

« Margit se plaint encore.

— De quoi ?

— De tout ce qu'elle peut trouver. » Etel projeta son mégot par terre d'une chiquenaude et l'écrasa avec le pied. Elle roula rapidement une nouvelle cigarette, qu'elle alluma.

« Elle n'aime pas tes cigarettes. » Andrés ne dit pas à Etel que c'était parce que l'odeur de la fumée lui rappelait Tomas Skosa.

« Tant pis pour elle. Je n'aime pas ses jérémiades. »

Andrés secoua la tête. « Ce n'est pas si terrible.

— Pourquoi est-ce que tu la défends? » Etel fendit l'air de sa main.

« Pourquoi est-ce que tu l'attaques? » Andrés avait levé la voix, et il sentit les muscles de son dos se contracter.

Etel prit une longue bouffée de sa cigarette, en grillant presque la moitié. « Tu es amoureux d'elle. » Ce n'était pas une question, mais dès qu'elle eut prononcé ces paroles, Etel sut que c'était vrai.

Andrés se regarda les pieds, puis leva les yeux pour rencontrer le regard de sa sœur. « Et si j'étais amoureux d'elle, alors quoi? »

Etel avait les yeux froids, les lèvres pincées. « Tu fais ce que tu veux. »

Andrés s'éloigna du grand chapiteau. Il n'était plus intéressé à vérifier le grément, plus intéressé par les hot-dogs.

Etel laissa tomber ce qui restait de sa cigarette. Alors qu'elle s'apprêtait à l'aplatir par terre, une petite touffe d'herbe sèche prit feu. Elle la regarda brûler tout en sachant qu'elle aurait dû l'éteindre. Après plus de temps qu'elle aurait raisonnablement dû en

mettre à réagir, elle finit par poser le pied sur la flamme.



Quand la guerre éclata en Europe en 1939, bien avant que l'on apprenne le sort des Roma dans les camps, la décision de la troupe de partir pour l'Amérique se trouva validée. Cependant, comme ses membres étaient hongrois, après le bombardement de Pearl Harbor et l'entrée en guerre des États-Unis en 1941, ils devinrent citoyens d'un pays ennemi. Craignant les persécutions, Salvo pensa suspendre le numéro jusqu'à la fin des hostilités, mais il se rendit bientôt compte que bien peu de gens savaient qu'il était hongrois et s'en souciaient, comme peu de gens s'étaient souciés qu'il soit rom. Tant qu'il continuait de marcher sur la corde raide, on aurait dit qu'il ne pouvait faire de mal. Il y avait, bien sûr, des exceptions isolées. Un homme engagé pour s'occuper du gréement fut pris à donner du mou à un câble durant une performance. On découvrit que son frère était tombé sous les balles ennemies le mois précédent, ce dont il tenait les Ursari responsables. L'employé fut congédié et, bien que Cole Fisher-Fielding l'ait nié quand Salvo lui posa la question, Salvo soupçonnait qu'il avait été battu par les agents de la police du cirque sur l'ordre de Cole. Quoi qu'il en soit, András jura qu'il avait vu l'homme se faire tabasser derrière la ménagerie. Il n'avait pas tenté de s'interposer.

Salvo consacrait presque tout son temps au numéro, s'efforçant de mettre au point de nouvelles routines, de nouvelles manœuvres, de nouvelles techniques, n'importe quoi pour que le numéro demeure frais et excitant. Ils savaient exécuter près d'une cinquantaine de manœuvres différentes et pouvaient compter sur quatre trucs particulièrement spectaculaires, qui étaient tous des variations de la pyramide à trois niveaux qu'ils avaient réalisée pour leur premier public en Amérique. Comme ils s'arrêtaient tous les ans dans les mêmes villes, Cole Fisher-Fielding insistait pour que les spectateurs puissent assister à des numéros différents d'année en année, et Salvo se faisait un plaisir d'obtempérer. Rien ne lui plaisait davantage que d'élaborer de nouvelles prouesses.

La guerre emmena des foules plus nombreuses à l'Extravaganza F-F. Les poches pleines d'argent, les gens étaient assoiffés de distraction, ce qui faisait que le grand chapiteau était presque toujours bondé et que l'assistance atteignait des records. On avait raccourci la saison hivernale de façon que le chapiteau reste sur la route plus longtemps, malgré le rationnement et une pénurie de main-d'œuvre. Les citoyens qui achetaient des bons de la victoire se voyaient offrir des billets gratuits pour le spectacle. Quiconque portait l'uniforme pouvait y assister sans délier les cordons de sa bourse.

Au début de l'an 1942, le F-F s'arrêta trois jours dans la capitale nationale, séjour qui coïncidait avec l'assemblée générale annuelle de la Société de Cirque Fisher-Fielding. Le terme de cinq ans de Cole

était terminé et, pour la première fois, le poste lui serait disputé par un rival sérieux en la personne de Norris Fisher-Fielding, son neveu. Les Époux ne s'étaient pas tourné les pouces depuis que l'équilibre des forces avait tourné en leur faveur. Il était impossible de prévoir qui dirigerait le cirque pour les cinq années à venir.

La journée de la première, il n'y avait pas de représentation d'après-midi à l'horaire. Les artistes les plus prestigieux étaient plutôt conviés à une réception en l'honneur des Respectables, invitation qu'ils ne pouvaient décliner. Salvo était le seul de la troupe Ursari à avoir reçu une convocation, ce qui provoqua chez lui un mélange de déception et d'effroi. Il serait obligé de se mêler aux autres artistes, chose qui ne lui plaisait pas particulièrement.

Jamais Salvo ne songea à se soustraire à l'invitation. Même s'ils ne l'aimaient pas toujours, la majorité des artistes respectaient et admiraient Cole, et la plupart étaient plus que disposés à témoigner leur appui envers sa direction. Même ceux qui n'éprouvaient pas de sympathie pour l'homme devaient admettre qu'il était un meilleur patron que ne l'aurait été Norris Fisher-Fielding. Cole avait bâti le F-F à la force du poignet tandis que Norris était un snob tout droit sorti d'une université prestigieuse, qui avait une coquetterie dans l'œil et une voix qui semblait provenir de son nez. Le choix n'était pas difficile.

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Salvo quitta le wagon pour se diriger vers le chapiteau. Il cherchait à apercevoir Etel, qui n'était pas dans le

wagon ce matin-là. Il voulait lui présenter une nouvelle manœuvre qu'il avait imaginée, mais ne découvrit aucun signe de sa présence. Elle était sans doute bien cachée, décida-t-il, sachant qu'elle essayait de se tenir à l'écart de l'agitation du F-F autant que lui.

Il était à mi-chemin entre le wagon et le chapiteau quand il se rappela qu'il avait oublié de demander à András de vérifier le gréement pour le spectacle de la soirée. Ils s'en chargeaient habituellement à tour de rôle, mais Salvo n'était pas sûr qu'il aurait le temps de s'acquitter de la tâche entre la réception et la représentation, et il était crucial que quelqu'un confirme que le gréement était en bon état. Se souvenant d'avoir oublié, il tourna les talons et revint vers le wagon au trot.

En ouvrant la porte à la volée, il aperçut un pan de chair nue vite recouverte par un drap. András leva les yeux vers lui, le visage empourpré, et de sous les couvertures la voix de Margit demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Salvo hésita. Il soupçonnait depuis quelque temps que Margit et son frère s'étaient épris l'un de l'autre, mais jamais il n'en avait eu de preuve aussi manifeste. « Peux-tu revérifier le gréement pour moi ? » demanda-t-il à András, qui souriait désormais.

« Bien sûr. »

Salvo hocha la tête et sortit du wagon à reculons. En marchant vers le chapiteau, il se demanda ce qu'Étel ressentirait maintenant qu'il lui faudrait partager l'amour de son frère, à plus forte raison un frère

tel qu'András, qui l'avait élevée seul et n'était pas particulièrement prodigue de son affection. Cependant, réfléchit Salvo, son frère avait trente-cinq ans et Margit était pour lui une compagne toute désignée et, apparemment, consentante.



Etel n'était pas jalouse de Margit et d'András. Du moins, c'est ce qu'elle se répétait sans cesse. Si elle savait que Margit ne pouvait prendre sa place dans le cœur d'András et tirait même une certaine satisfaction de cette conviction, elle n'en avait pas moins le cœur brisé à la pensée qu'András avait besoin de plus que ce qu'elle pouvait lui offrir, et que même une sœur parfaite a des limites. Etel passait de longues heures seule à essayer de dégager un sens des événements, s'efforçant de réconcilier son cœur et sa tête. Elle fut particulièrement inquiète quand elle comprit que si une occasion se présentait de chasser Margit de leurs vies, elle serait, selon toutes probabilités, incapable d'y résister.

Margit se fichait de ce qu'elle pensait, Etel le savait. Margit était éblouie par András et, dans une plus large mesure, par l'Extravaganza F-F, dont elle adorait tous les aspects : la liberté, les frontières tacites, les gens, surtout les danseurs. Elle avait déjà avoué candidement à Etel que leurs costumes lui faisaient tourner la tête, toutes ces paillettes, cette soie et ces couleurs. Ils lui rappelaient des oiseaux merveilleux.

Etel jugeait que cela était ridicule. Elle ne comprenait pas qu'une personne qui avait vécu une existence aussi difficile que Margit puisse être si facilement charmée par le tape-à-l'œil. Elle ne comprenait pas qu'on puisse y voir autre chose qu'un leurre.

En véritable homme de spectacle, Cole avait fait en sorte que la réception ait lieu sur la piste principale, sous le chapiteau. On y avait répandu du bran de scie frais, il y avait de la nourriture et des rafraîchissements en quantité, et le moral était au plus haut. Cole bichonnait les Respectables, conscient qu'il avait des ennemis parmi ces parents, neveux, nièces et cousins au second degré. Le chef implicite des Respectables était un Canadien, veuf de feu la sœur de Cole. Maintenant septuagénaire, Arthur Simpson avait cinq ans de moins que son épouse née Fisher-Fielding, fait qui avait provoqué l'émoi au moment de leur mariage mais qui semblait maintenant sans importance. Sa femme était morte en donnant naissance à leur troisième fils. Il s'était remarié et sa deuxième épouse avait également trépassé, après lui avoir donné une fille. Simpson avait par la suite amassé un pécule et atteint une position sociale auxquels personne ne s'attendait à l'époque de son premier mariage. Il avait occupé le poste d'ambassadeur canadien à Washington pendant quelques années et, désormais à la retraite, il était multimillionnaire. La rumeur voulant que sa fortune soit en grande partie due à la prohibition n'amoindrissait nullement l'attrait qu'il exerçait sur les Respectables. Cole avait bon espoir qu'il réussirait à tirer son

épingle du jeu, pour peu qu'il arrive à rallier Arthur Simpson à sa cause.

Ce ne serait pas tâche facile. Simpson n'avait pas la réputation d'être un adepte du cirque ni des divertissements en général. Les seuls arguments susceptibles de le convaincre concerneraient la rentabilité de l'entreprise et la promesse de ne plus avoir à penser à l'Extravaganza Fisher-Fielding pendant les cinq années à venir. Le respect de Simpson pour la tradition jouait en faveur de Cole, qui misait sur le fait qu'il était l'un des sept fondateurs et qu'il avait fait de l'entreprise ce qu'elle était. Il balaya la piste du regard à la recherche de Simpson et, après l'avoir repéré, il lissa son costume, accrocha son plus beau sourire et s'approcha de l'homme qui tenait son sort entre ses mains.

Debout, orphelin, de l'autre côté de la piste, Salvo se sentait extrêmement peu populaire et regrettait de ne pouvoir s'éclipser. Parmi les autres artistes, aucun ne paraissait intéressé à échanger quelques mots avec lui et il ne parlait pas assez bien anglais pour entamer une vraie conversation avec un étranger, du moins le croyait-il. En réalité, bien qu'il n'ait pas sciemment tenté d'apprendre la langue, Salvo parlait un anglais plus que passable, meilleur que celui des autres Ursari.

Il prit une gorgée de son thé glacé, car il avait refusé le champagne que sirotaient les autres en prétextant qu'il devait se produire ce soir-là. En vérité, il ne buvait jamais que dans les minutes suivant immédiatement un spectacle, et uniquement lorsque Cole

Fisher-Fielding, armé de sa bouteille de rye, entrait en coup de vent dans son wagon, ce qui arrivait assez souvent. Il faisait chaud sous le chapiteau, et le thé était bon — amer et rafraîchissant. À quelques mètres de lui se tenait une femme très belle qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Elle parlait à un homme que Salvo ne reconnut pas tout de suite, un homme qui était manifestement l'un des Respectables. Après l'avoir regardé par deux fois, Salvo se rendit compte qu'il s'agissait de Norris Fisher-Fielding. Il fit plusieurs pas vers la gauche, dans la direction opposée. La femme, qui lui faisait dos, repoussa Norris d'une main ferme, puis tourna les talons et se dirigea vers Salvo. Norris la regarda un moment et hocha la tête avant d'engager la conversation avec la personne qui se trouvait debout à côté de lui.

La femme inspecta les alentours à la recherche d'un visage familier et, n'en trouvant pas, posa le regard sur Salvo. Elle avait les yeux d'un brun profond, presque noirs, et elle eut l'air de jauger Salvo pendant un moment avant de l'approcher.

« Bonjour », dit-elle. Sa voix comme son attitude exprimaient la confiance.

« Bonjour.

— Voici : je ne connais pas grand monde ici et mon cousin, là-bas, a du mal à saisir les paramètres régissant le fait que nous sommes en quelque sorte du même sang, alors est-ce que je peux rester avec vous un moment ? » Elle lui fit un sourire éblouissant.

« Oui. » Les paumes de Salvo se couvrirent de sueur.

« Vous faites partie du cirque ? »

— Oui.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je marche sur la corde raide.

— Vraiment ? Je n'ai encore jamais vu le cirque. Est-ce que votre numéro est dangereux ? »

Salvo haussa les épaules. « Seulement si je tombe. »

La femme rit à ces paroles, ce qui produisit un son agréable aux oreilles de Salvo, qui ne riait quasiment jamais. « Vous avez un accent. D'où venez-vous ? »

— De Transylvanie. En Hongrie.

— Vous êtes hongrois ?

— Je suis rom. »

La femme fit une pause. Salvo s'attendait à ce qu'elle lui demande s'il était originaire de Rome, comme le faisaient souvent les Américains. Mais elle le surprit.

« Votre peuple passe un mauvais moment ces jours-ci », dit-elle.

Salvo acquiesça. « Ça toujours été comme ça. »

La femme prit une gorgée de son champagne, Salvo de son thé glacé. Quelqu'un en passant heurta

la femme, qui effleura Salvo. Tandis que l'homme présentait ses excuses, Salvo sentit une décharge électrique monter dans son bras, là où leurs peaux étaient entrées en contact.

« Allez-vous faire votre numéro ce soir ? »

— Oui.

— Alors je vais vous voir. » Elle eut un geste comme pour s'en aller.

« Je m'appelle Salvo », lâcha-t-il.

La femme sourit. « Ravie de faire votre connaissance, Salvo. Je m'appelle Anna. Bonne chance, ce soir. » Elle partit, disparaissant parmi la foule. Salvo la regarda s'éloigner puis détourna les yeux juste à temps pour voir Norris Fisher-Fielding qui le dévisageait. Il baissa le regard vers ses pieds et quand il le releva Norris avait disparu.

À l'autre bout de la piste, Cole était en train de conclure sa conversation avec Arthur Simpson. L'homme était difficile à sonder et, pour ce qu'il pouvait en voir, Cole avait l'impression qu'il n'avait encore pris parti ni pour l'un ni pour l'autre. Soulagé que Simpson n'ait pas déjà décidé d'accorder son appui aux Époux, Cole avait relativement confiance qu'une fois que Simpson aurait assisté au spectacle de la soirée il pencherait en sa faveur. Le cirque pouvait émouvoir même l'âme la plus stoïque, il le savait.

Pendant les heures qui le séparaient de son numéro, Salvo s'efforça de chasser Anna de ses pensées. Il

était évident qu'elle appartenait à une autre classe, à un monde tout à fait différent. Il lui fallait se concentrer sur le spectacle de la soirée, et non pas rêvasser à une fille qu'il ne reverrait sans doute jamais. En revenant vers son wagon, il passa devant les éléphants et il aurait juré que l'un des animaux le dévisageait comme Norris l'avait fait quelques minutes plus tôt. Il réprima un frisson mais fut incapable de se détendre pendant les heures qui suivirent.

Le spectacle avait de nouveau lieu à guichets fermés, le chapiteau était plein à craquer. Salvo attendit dehors avec Margit et Etel pendant qu'András vérifiait le grément à l'autre bout de la tente. Etel, qui avait fumé trois cigarettes à la file, s'employait à en rouler une quatrième. Margit triturait les replis de son costume, Salvo serrait et desserrait rythmiquement les poings. András revint quelques minutes à peine avant la fin du numéro des fauves, et ensemble ils entrèrent en silence dans le chapiteau et grimpèrent sur le fil.

Cole regarda depuis son siège la Magnifique Troupe Ursari commencer son numéro. À sa gauche était assis son loyal neveu, Martin, et à sa droite Arthur Simpson, puis la fille de ce dernier, Anna, issue de son second mariage, et enfin Norris Fisher-Fielding, Némésis de Cole. Les Époux et divers Respectables complétaient la rangée, tout un chacun faisant semblant qu'il s'agissait d'une visite amicale à leur cirque bien-aimé et ignorant l'animosité qui régnait entre les deux camps. Comme il sentait ses nerfs se tendre, Cole avala discrètement l'un des

comprimés de nitroglycérine qu'on lui avait prescrits pour le cœur et résolut d'apprécier le reste du spectacle. Si le vote du lendemain ne tournait pas à son avantage, ce serait sa dernière représentation à titre de président du F-F. Si tel était le cas, il ne voulait pas que ce dernier spectacle se passe sans qu'il y ait pris plaisir.

Avec le reste du public, il étira le cou vers le ciel tandis que Salvo mettait le pied sur la corde raide. Comme d'habitude, les Ursari commençaient par traverser simplement, ajoutant peu à peu en complexité. Cette fois, cependant, il se produisit quelque chose de différent. Quand il eut parcouru les trois quarts de la distance, Salvo aperçut une phalène. Elle n'avait rien de particulier ; c'était un insecte parmi les nombreux autres qui tentaient de gruger les parois de toile non traitée. Mais cela n'avait pas d'importance. Même si elle ne se trouva jamais à moins d'un mètre et demi de Salvo, il avait l'impression de faire face à l'ange de la mort et il recula, visiblement effrayé. Pendant un moment, on aurait dit qu'il allait tomber, un de ses pieds rata le fil de fer, et il perdit l'équilibre. Dans le public, on poussa des exclamations étouffées, craignant le pire. Mais à ce moment-là, sans qu'il sût pourquoi, son esprit ordonna à sa tête de se tourner et son regard trouva celui de cette femme, Anna, pour ne plus le quitter. Elle lui rendit son regard et, contrairement à tous les autres sous le chapiteau, elle ne manifestait pas la moindre inquiétude. Elle était aussi calme qu'un nouveau-né, son visage était serein et rassurant. Il pouvait voir qu'elle savait qu'il ne tomberait pas, aussi il ne tomba pas.

Comme s'il exerçait un contrôle total sur les lois de la physique, il recouvra facilement son équilibre. Tout le monde, Cole Fisher-Fielding y compris, poussa un soupir de soulagement. Salvo inclina sa perche en guise de salut et continua son chemin jusqu'à l'extrémité du fil de fer. Arthur Simpson lança une œillade à Cole et lui fit un sourire approbateur. Croyant que le salut de Salvo lui était destiné, Cole ressentit un élan de fierté. Il était certain que le vote tournerait en sa faveur.

Quand Salvo atteignit la plateforme, Andrés lui lança un regard apeuré : « Que s'est-il passé ?

— Rien, répondit Salvo. Tout va bien. On continue. »

Andrés savait qu'il mentait, mais ce n'était pas le moment de se perdre en arguties. Salvo ne doutait pas qu'il pouvait poursuivre le numéro, mais il savait qu'il sentirait tout le poids de son erreur une fois qu'il aurait regagné le sol.

Anna Simpson n'avait jamais rien vu qui ressemblât au numéro de Salvo, et Salvo lui-même était différent de tous les hommes qu'elle avait jamais rencontrés. Elle n'aurait su dire comment il réussissait à marcher sur ce fil de fer, mais soupçonnait qu'il y avait là de la magie. Quand il avait baissé les yeux vers elle, elle avait eu l'impression qu'il regardait au plus profond de son être, à travers ses vêtements, sa peau et sa chair, jusqu'à son échine, jusqu'à la moelle de ses os. Elle s'était demandé à quoi ressemblait sa vie, de quoi il avait l'air quand il dormait, quelle était

son odeur. Elle s'était tenue debout à ses côtés au cours de l'après-midi et n'arrivait pas à se rappeler s'il sentait quoi que ce soit. Anna se promit de le découvrir.

Pour Salvo, le reste du numéro se déroula dans un brouillard. Ce n'est qu'une fois de retour dans leur wagon qu'il émergea de sa stupeur.

« Qu'est-ce que c'était que cela ? » demanda Margit, en colère.

András était également furieux. « Tu manques de tomber en faisant une traversée facile et tu t'attends à ce qu'on te confie nos vies ? »

Etel ne dit rien, mais il pouvait voir qu'elle était déçue de lui.

« Il n'est rien arrivé. Je ne suis pas tombé. Il ne s'en est même pas fallu de peu. Fichez-moi la paix. »

Etel se leva et quitta le wagon.

« Ne nous dis pas qu'il n'est rien arrivé, dit András. On a des yeux pour voir, tu sais.

— Ça n'arrivera plus. Je m'occupe de mes affaires. Fais de même. »

Margit leva les mains au ciel. « Il est comme une pierre, dit-elle à András. J'ai besoin d'air. » Elle aussi s'en fut.

András lui emboîta le pas, s'arrêtant avant de sortir. « On a besoin que tu sois le meilleur d'entre nous,

dit-il. Nous ne pouvons pas grimper sur le fil à moins de pouvoir te faire confiance.

— Je sais. Je suis désolé. » Salvo se frotta la nuque.

András hocha lentement la tête, puis suivit Margit. Il faisait encore tiède, même si le soleil était couché depuis des heures. Etel et Margit étaient debout ensemble au bord des rails, Etel fumant furieusement, Margit les bras croisés sur la poitrine. Ni l'une ni l'autre ne parla avant qu'András ne les ait rejointes.

« C'était grave, ce qui est arrivé, dit Margit.

— C'est fini. Il est tout à fait remis maintenant, dit András.

— Peux-tu le garantir? »

András fit une pause. « Non.

— Oui, tu peux, dit Etel. Il ne tombera pas, et il ne nous fera pas tomber. Si tu n'en es pas certain, tu ne devrais pas monter sur le fil.

— Je l'ai vu *presque* tomber, dit Margit, et c'est plus que suffisant pour que je m'inquiète.

— Tu n'as rien vu. On était à des lieues de ce qu'il faudrait pour le faire tomber. Si c'était arrivé à l'un d'entre nous, nous serions tombés, mais pas lui.

— Et qu'est-ce qui le rend différent de nous? demanda Margit d'un ton moqueur.

— Il est meilleur sur la corde raide, dit András.

— Il est plus que cela, dit Etel. Nous sommes tous funambules, c'est notre métier. Salvo vit pour le fil de fer. Salvo et le fil ne font qu'un. Nous ne serons jamais comme ça. »

Personne ne dit rien. András et Margit étaient convaincus qu'Etel avait raison. Elle jeta le mégot de sa cigarette, qu'elle écrasa par terre du talon. « On ne devrait pas être si prompts à le juger. »

Dans le wagon, Salvo était plus sévère avec lui-même que les autres auraient jamais pu l'être. Il savait qu'il ne serait pas tombé, qu'il n'avait même pas failli tomber, mais cela n'avait pas d'importance. Sa concentration avait volé en éclats alors qu'il était sur le fil, et cela ne devait jamais se reproduire.

Ce qui le mystifiait le plus, c'est qu'alors qu'il aurait dû employer toute son attention à recouvrer son équilibre, il avait plutôt tourné les yeux vers le public, droit vers cela même qu'il s'était promis d'ignorer, droit vers Anna. Comment il avait su où la trouver, il n'en avait aucune idée.

On cogna à la porte du wagon. Croyant qu'il s'agissait de Cole Fisher-Fielding, Salvo ne répondit pas, s'attendant à ce que la porte s'ouvre à la volée sans qu'il ait besoin de faire un geste. Mais la porte ne bougea pas et, après plusieurs secondes, on cogna à nouveau. Salvo répondit. Anna se tenait là, accompagnée d'un porteur qui semblait nerveux.

« Rebonjour, Salvo Ursari, dit-elle.

— Bonjour, Anna. » Salvo prit instantanément conscience du fait que l'odeur de la performance qu'il avait offerte lui collait encore au corps.

« Merci de votre aide », dit-elle au porteur qu'elle congédia avec un pourboire. Elle regarda Salvo qui restait debout, stupéfait. « Aimeriez-vous faire une promenade ? »

Il hocha la tête et sortit du wagon, puis ils marchèrent vers les attractions foraines. Tentant de se comporter en gentleman, Salvo lui offrit son bras, qu'elle accepta.

« J'ai aimé le spectacle ce soir.

— Il y en a eu de meilleurs.

— Non, c'était bien. Les gens vous ont adoré. »

Salvo s'arrêta et se tourna vers elle. « Vous saviez, quand j'ai vu le papillon, que je ne tomberais pas.

— Je n'ai pas vu de papillon.

— C'était peut-être une phalène. Je ne suis jamais capable de les distinguer. Mais vous saviez que je ne tomberais pas. »

Anna tourna la tête de côté. « Bien sûr. » Elle prit une courte inspiration. « Si vous étiez tombé, le monde serait tombé avec vous. Et je savais que le monde ne tomberait pas. »

Ils continuèrent à marcher. Plus tard, ils se souviendraient tous deux de cet instant comme du moment où ils étaient tombés amoureux.

Le lendemain, lors de la représentation d'après-midi, Anna était dans les gradins pour voir le numéro de Salvo, qui se déroula sans incident. Ni son père ni Cole Fisher-Fielding n'y assistaient toutefois avec elle, puisque tous deux prenaient part à la réunion générale annuelle de la Société de Cirque Fisher-Fielding.

Le directeur des finances y exposa que les profits avaient augmenté depuis la guerre, que le cirque attirait des foules record, que, bref, le F-F n'avait jamais été en meilleure santé. Rebecca Fisher-Fielding-Barnes n'en insista pas moins pour tenter d'ébranler la position de Cole, dont elle attaqua la personnalité, le sens des affaires et l'habileté à diriger l'entreprise. Son discours n'était destiné qu'aux Respectables, car tous les autres avaient déjà décidé qui ils appuieraient. Quand on procéda au vote, Cole et son neveu Martin se prononcèrent en faveur de Cole, dont ils souhaitaient voir le mandat renouvelé, tandis que Rebecca, son mari Philip et Charlotte Fisher-Fielding votèrent pour Norris Fisher-Fielding. Comme le vote de Cole comptait pour deux voix, les deux camps étaient à égalité. Pour la première fois dans l'histoire du F-F, les Respectables allaient décider du destin du cirque.

Quand Arthur Simpson se leva pour exprimer le vote qu'il prononçait au nom de la douzaine de parents rassemblés, Cole tenta en vain d'avaler la boule qu'il avait dans la gorge. Arthur Simpson fit calmement un clin d'œil à Cole, puis prononça le vote décisif en sa faveur. Cole conserverait la direction du cirque jusqu'en 1947, moment où l'on devrait tenir

un nouveau scrutin. Il l'avait échappé belle. Cole remercia les Respectables de leur appui, leur promettant que, sous sa direction, le F-F continuerait sur sa lancée. Dans un coin, Norris sembla peu satisfait du poste honorifique auquel on l'élut plus tard au cours de la réunion.

Ce soir-là, pendant le spectacle auquel ils assistaient, Martin et Cole étaient de fort bonne humeur.

«As-tu vu le visage de cette petite fouine?» demanda Martin en riant.

Cole renifla mais ne dit rien.

«Il t'a lancé une de ces œillades assassines. Que Dieu nous protège s'il réussit jamais à mettre sa patte graisseuse sur le F-F.»

Occupé à guetter l'attention fascinée qu'Anna accordait au numéro des Ursari, et plus particulièrement à Salvo, Cole entendait à peine Martin. Il savait qu'elle était venue au spectacle d'après-midi et que c'était donc la troisième représentation consécutive à laquelle elle assistait. À la façon dont elle regardait Salvo, il devinait la raison de sa présence. Cole était heureux que le vote ait déjà eu lieu ; Arthur Simpson ne lui aurait sans doute pas offert son appui s'il avait su que sa fille soupirait après l'un de ses artistes. Il n'en soupçonnait pas moins que des ennuis se profilaient à l'horizon.

Ses soupçons s'avérèrent. Quand le cirque quitta Washington le lendemain soir, après une troisième soirée à guichets fermés, Anna Simpson était à bord

du wagon-lit des Ursari. Cole reçut un téléphone furieux d'Arthur Simpson le lendemain, mais il ne pouvait pas lui dire grand-chose pour le rassurer. Salvo et Anna étaient adultes et, après tout, Cole savait par expérience que lorsque quelqu'un décide de s'enfuir avec un cirque, personne n'y peut rien.

Salvo était effaré par le geste d'Anna. Il n'était pas étonné d'être amoureux d'elle, mais qu'elle puisse l'aimer en retour le remplissait de stupeur et d'émerveillement. Quand son père menaça de la déshériter, Salvo lui conseilla de rentrer chez elle, mais elle refusa, affirmant qu'elle ne partirait que s'il ne l'aimait pas, et, comme il ne pouvait pas lui dire qu'il ne l'aimait pas, elle resta. Les premiers temps furent difficiles ; le cirque n'offrait guère d'intimité aux jeunes amoureux, et on aurait dit qu'András, Margit ou Etel étaient toujours dans les parages, ce qui était effectivement le cas. Mais ils se débrouillèrent tant bien que mal, et neuf mois après leur mariage sur la piste, Anna donna naissance à deux jumelles identiques. Par la suite, pendant une longue période, Salvo dormirait sur ses deux oreilles.



Quand l'édition 1945 de l'Extravaganza F-F arriva à Boise, en Idaho, il faisait déjà nuit. On était au milieu de l'été, il y avait plusieurs heures que le soleil était couché mais il faisait encore suffisamment chaud pour qu'on laisse les fenêtres des maisons ouvertes dans l'espoir de profiter de la faible brise qui soufflait

parasseusement dans les rues désertes. Le chapiteau fut monté rapidement, presque en silence ; tout le monde était fatigué et avait hâte de gagner son lit. On tourna les coins ronds quand c'était possible, et l'on ne perdit pas de temps. Même les éléphants, qui paraissaient toujours las, semblaient plus alanguis qu'à leur habitude. La tournée avait été longue et chaude, et l'été n'était pas près de finir.

Les météorologues avaient prévu de la pluie pour la dernière semaine de juillet, mais on était déjà à la troisième semaine du mois d'août, il n'en était pas tombé une goutte, et elle ne semblait pas près d'arriver. Personne ne s'en souciait vraiment : c'était l'été, après tout, et tout allait pour le mieux. La guerre était quasiment gagnée, il y avait du travail, les êtres chers qui se trouvaient de l'autre côté de l'océan allaient bientôt rentrer à la maison. Et le cirque Fisher-Fielding était en ville.

En tant qu'artistes, les Ursari n'étaient pas obligés de participer à l'érection du chapiteau mais, la guerre ayant entraîné une pénurie de main-d'œuvre, Salvo et András préféraient installer eux-mêmes leur gréement plutôt que de s'en remettre à un technicien incompetent susceptible de commettre une erreur lourde de conséquences.

Anna était restée dans le wagon avec leurs filles, Mika et Elisabeth, maintenant âgées de deux ans et demi. Bien qu'elles aient toutes les deux le teint clair, les cheveux auburn et une bouche menue, Anna retrouvait davantage de Salvo que d'elle-même dans les jumelles. Les bambines la regardaient avec des

yeux verts d'Ursari, qui pouvaient à la fois l'exaspérer et l'attendrir. Anna était la seule à savoir les distinguer sans effort, ce dont elle se réjouissait secrètement, même si elle savait que Salvo regrettait de ne pouvoir en faire autant. Les pères et leurs filles, songeait-elle en secouant la tête.

Le fait que Salvo et elle aient convolé en justes noces importait peu aux yeux de son père. Elle savait combien il avait été furieux de voir sa fille unique s'enfuir avec un artiste de cirque immigrant, dédaignant l'existence qui aurait dû être la sienne. Arthur Simpson avait interdit aux demi-frères d'Anna d'avoir quelque contact que ce soit avec elle sous peine de se voir déshériter, châtement dont elle avait déjà écopé. Ses frères avaient été chagrinés, mais ils n'y pouvaient pas grand-chose ; Arthur contrôlait leur fortune et, par conséquent, les contrôlait aussi. Quand l'avion de l'Aviation royale du Canada de son frère cadet eut une avarie et s'abîma dans l'Atlantique, le frère aîné d'Anna, défiant leur père, lui envoya un télégramme pour l'informer de son décès. Anna refusa d'assister aux funérailles à Ottawa, constatant pour la première fois qu'elle n'était pas si différente de son père.

Après cette brouille, elle commença à se demander si elle n'avait pas commis une erreur monumentale. Elle ne pouvait nier qu'elle aimait Salvo, ou leurs enfants, mais elle savait aussi qu'elle n'aimait pas le cirque. Elle s'efforçait de chasser ces pensées de son esprit, tentant de se concentrer sur autre chose.

Petit à petit, Salvo lui avait enseigné à marcher sur la corde raide. Elle s'était d'abord montrée hésitante, incapable de décider si elle voulait ou non apprendre, mais elle avait fini par céder à l'enthousiasme de Salvo et à sa propre curiosité. Comme ils consacraient la majorité de leur temps à s'occuper du spectacle et des jumelles, il avait cependant peu d'occasions de lui donner des leçons. Mais le peu de temps qui restait, ils le passaient sur le fil.

Les yeux verts semblaient être un trait dominant des Ursari. Bien qu'elle et András ne fussent pas mariés, Margit était devenue enceinte et, la dernière année de la guerre, elle donna naissance à un fils, János. Personne n'eut à demander de qui était l'enfant, et le garçonnet porta le nom Ursari sans honte. András et Margit considéraient qu'ils étaient mariés. Ni l'un ni l'autre n'étaient très religieux et ils ne voyaient nul besoin de s'encombrer d'une cérémonie civile.

C'est Etel qui prenait le relais lorsque les deux couples en avaient besoin, s'occupant des enfants avec calme et diligence, sans rien oublier, sans jamais faire la moindre erreur. Margit se plaignait souvent que János sentait horriblement la cigarette quand il avait passé du temps avec sa tante. Bien que cela gênât aussi Anna, celle-ci n'en dit jamais mot. Elle tentait de ne pas se laisser gagner par la jalousie de Margit. Elle avait mis longtemps à comprendre comment on pouvait éprouver de la jalousie pour

une belle-sœur, pourtant il y avait chez Etel quelque chose qui inquiétait Anna, troublée par sa contenance silencieuse et sévère. Quand Etel ouvrait la bouche, ses paroles étaient souvent dures, et habituellement justes.

Depuis le bombardement de Pearl Harbor, le gouvernement avait imposé des restrictions quant au nombre de personnes que pouvait employer le cirque, et la pénurie de main-d'œuvre avait fait grimper les salaires en flèche. Alors qu'avant la guerre le F-F employait plus de mille cinq cents hommes et femmes, se déplaçant dans des trains de cent trente wagons, il ne comptait plus que neuf cents employés et quatre-vingt-cinq wagons.

En raison de leur arrivée tardive et du travail supplémentaire qu'avait exigé l'érection du chapiteau, András et Salvo étaient tous deux épuisés lors de la représentation d'après-midi du lendemain. Ils essayèrent de dormir au cours des heures précédant le spectacle, mais le va-et-vient et l'agitation du cirque les en empêchèrent, aussi émergèrent-ils de leur wagon irritables et les yeux bouffis.

La journée s'annonçait encore chaude. Comme on avait tenu à être à proximité du chemin de fer, quitte pour ce faire à sacrifier l'espace, le cirque s'était installé sur un terrain plus petit qu'à l'habitude. Le chapiteau se dressait au fond, entouré de forêt sur trois côtés. Du côté de la tente donnant sur la rue se déployaient les attractions foraines et les tentes secondaires ainsi que divers stands offrant des hot-dogs et des rafraîchissements. Les wagons rouges où

l'on vendait les billets étaient garés en divers endroits stratégiques. Juste à côté du grand chapiteau se trouvait la ménagerie qui abritait des créatures de tout poil.

Pour cette saison, le F-F avait monté un cirque modifié comportant trois pistes. Au centre du chapiteau se trouvait une vaste piste recouverte de bran de scie, flanquée de chaque côté de scènes surélevées hautes d'environ un mètre. Là, les clowns, les cavaliers et divers autres artistes se produisaient au sol. Aux extrémités de la zone réservée aux performances, on avait aménagé deux pistes entourées de barreaux où se déroulaient les numéros des animaux dangereux. Ces bêtes entraient en piste et en sortaient grâce à deux boyaux inclinés reliant chacun l'une des pistes à l'extérieur de la tente, alors que les éléphants, chameaux et autres créatures plus dociles circulaient par l'entrée principale.

Les billets pour la représentation d'après-midi avaient tous été vendus et l'on dut refuser l'entrée à de nombreux spectateurs à qui l'on conseilla de revenir le soir ou le lendemain. Il faisait une chaleur d'été sous le chapiteau, partout les gens s'éventaient à l'aide de leur programme. Quand on les regardait les yeux plissés, les gradins ressemblaient aux plumes frémissantes de quelque oiseau géant. Certains spectateurs achetaient des Coke ou des limonades aux vendeurs, d'autres avaient apporté en douce leurs propres rafraîchissements. À l'avant de l'un des gradins, un groupe d'infirmières avait acheté un bloc de billets et les femmes arrivaient droit de

leur quart de travail, leurs uniformes blancs se détachant sur la foule.

Le spectacle commença en retard en raison d'un malentendu entre le gérant et le maître de cérémonie au sujet de l'ordre des numéros. Normalement, les fauves se produisaient vers la fin de la représentation, juste avant que les Ursari n'entrent en scène, mais leur dompteur avait demandé que l'on déplace leur numéro en expliquant qu'il avait du mal à se faire obéir de ses bêtes en raison de la chaleur. On intervertit donc le numéro des fauves et celui des éléphants, à la consternation de Salvo, qui évitait ces derniers autant qu'il le pouvait et n'avait habituellement pas à les voir sous le chapiteau. Maintenant, il ne pourrait les manquer. Il détestait le ballet des éléphants, jugeant que c'était un numéro idiot. On faisait défiler des éléphants vêtus de tutus géants autour de la piste où ils paraissaient danser alors que, en vérité, c'était l'orchestre qui accordait sa mélodie à leurs pas. Les spectateurs n'y voyaient que du feu : le ballet des éléphants était l'un des numéros les plus populaires du spectacle du F-F cette année-là. Salvo était incapable de comprendre comment Emil pouvait permettre que l'on ridiculise de la sorte ses éléphants adorés.

La troupe Ursari grimpa sur la plateforme comme le ballet commençait. Salvo tenta de faire abstraction à la fois de sa fatigue et des éléphants sur la piste, espérant se trouver bientôt sur la corde raide. Il fut le premier monté, suivi d'András et de Margit. Anna fermait la marche, même si elle ne participerait pas

au numéro. Elle n'était pas prête à se produire en public, mais Salvo était d'avis qu'elle en apprendrait plus sur la plateforme que si elle restait au sol. En outre, ils avaient besoin qu'elle leur prête main-forte pour la manipulation des harnais, des bicyclettes et des perches. Les filles et János étaient au sol, sous la garde de la femme d'un des autres artistes. Il lui fallut un moment pour remarquer ce qui clochait, mais Salvo se rendit compte qu'Etel n'était pas sur la plateforme.

« Où est Etel ? » demanda-t-il à András, qui haussa les épaules et baissa les yeux vers l'échelle. « Il reste encore un peu de temps. Peut-être qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. »

Craignant qu'elle ne puisse arriver à temps, Salvo se mit à adapter le numéro dans sa tête. Il abandonna ses efforts quelques secondes plus tard quand, au moment où le ballet des éléphants touchait à sa fin, il aperçut Etel qui entreprenait l'ascension vers la plateforme. Il saisit sa perche et attendit que l'orchestre entame les mesures qui accompagnaient son entrée.

Du coin de l'œil, il crut voir une étincelle, un trait de lumière, mais il était à ce moment plongé dans la concentration absorbée qu'exigeait son numéro et il ne s'en soucia pas davantage. Tandis qu'il mettait le pied sur le fil, une commotion lui parvint qui venait de l'autre bout du chapiteau, et derrière lui il entendit András crier : « Reviens, Salvo ! Le chapiteau est en feu ! »

Tournant la tête, Salvo vit une ligne de feu traverser la toile, avançant rapidement. Il fit demi-tour et bondit sur la plateforme.

« Mon Dieu, dit Anna. Ça n'est pas possible. »

Au sol, le public semblait médusé. Les gens restaient assis sur leur siège comme s'ils se refusaient à croire qu'ils puissent être en danger. Quelques-uns se levèrent et coururent vers les issues, essentiellement ceux qui se trouvaient le plus près du feu, mais la plupart restèrent où ils étaient, comme s'ils s'attendaient à ce qu'on éteigne l'incendie et à ce que le spectacle continue.

Le feu se répandit à une vitesse effrayante. Ce que les spectateurs ignoraient, c'est que la toile du chapiteau avait été imperméabilisée à l'aide d'une mixture de gazoline et de paraffine qui chassait la pluie mais flambait vite et chaud.

Etel fut la première à descendre l'échelle, suivie de Margit, d'András puis d'Anna. Salvo descendit le dernier, après s'être demandé s'il allait tenter de sauver l'une des bicyclettes. Il avait sous-estimé la vitesse à laquelle l'incendie progressait. Une fois au sol, il leva les yeux et vit des flammes sur la portion de la toile directement au-dessus du fil de fer. Il avait l'impression de se tenir devant la porte ouverte d'un four.

Le feu avait pris naissance dans la paroi latérale de la tente, qui n'avait pas été imperméabilisée. Les flammes avaient d'abord été lentes à se répandre et plusieurs placiers avaient tenté en vain de les étouffer.

Dans la hâte pour finir de monter le chapiteau la veille, personne n'avait sorti les extincteurs d'incendie. Une fois qu'ils avaient compris qu'ils n'arriveraient pas à maîtriser le feu, les placiers avaient entrepris de descendre la paroi latérale afin d'empêcher les flammes de gagner le reste du chapiteau. Ils ne furent pas assez rapides. Une mince étincelle avait allumé la toile imperméabilisée et tout était perdu.

Il fallut de précieuses minutes aux spectateurs avant de se rendre compte que le chapiteau était en train de flamber. D'un bloc, ils se précipitèrent vers les issues, qu'ils trouvèrent congestionnées par d'autres qui, comme eux, tentaient de s'enfuir. La panique s'installa. Salvo vit un homme se frayer un chemin parmi la foule en frappant sans distinction hommes, femmes et enfants jusqu'à ce qu'il perde pied et soit avalé par la masse. Sachant qu'ils étaient coincés et incapables d'avancer, certains choisissaient plutôt de grimper au sommet des gradins et de faire un saut de plus de quatre mètres, découvrant une fois par terre que la voie qu'ils avaient compté emprunter était bloquée. Le bas de la tente était fermement cloué au sol pour éviter que des filous ne se faufilent dans le chapiteau ; personne n'avait jamais songé à la possibilité que des gens puissent avoir besoin d'en sortir. Ceux qui possédaient des canifs entaillèrent la toile, initiative couronnée de succès pour quelques-uns, mais non pour tous : certaines sections des parois latérales étaient supportées par une armature de rails de métal à travers lesquels il était impossible de se glisser.

Le maître de piste suppliait au micro les spectateurs de quitter leurs sièges dans le calme, mais si on l'entendait, personne n'obéissait à ses injonctions. L'orchestre, qui n'avait pas bougé, se mit à jouer *The Stars and Stripes*, air qui, au cirque, annonçait la catastrophe.

Cole Fisher-Fielding ne se trouvait pas sous le chapiteau quand l'incendie s'était déclaré. Il était aux wagons rouges en train de compter les recettes de la journée lorsqu'on sonna l'alarme. Quand il eut compris que la tente était en feu, il commanda que l'on arrache les parois latérales. Des ouvriers se précipitèrent pour exécuter ses ordres mais en furent empêchés par la foule : en raison de la pression qu'exerçaient les gens contre les rails, il était impossible d'abaisser ceux-ci, et les spectateurs qui se trouvaient à l'avant étaient écrasés par ceux qui poussaient derrière. En quelques endroits, on y parvint enfin, mais ce n'était pas suffisant.

Salvo tenait fermement Anna par le bras. Il savait que s'il la lâchait ils seraient séparés par la foule, et que si l'un ou l'autre tombait il serait piétiné. Il ignorait où se trouvaient Etel, Margit et András, qu'il avait perdus de vue dès qu'ils avaient touché le sol.

Il constata qu'il était impossible de sortir par les issues principales. Il était même hors de question de tenter le coup. Juste devant eux, des gens se faisaient écraser contre les barreaux des boyaux par où circulaient les fauves. Le vacarme était assourdissant, et Salvo pouvait sentir la chaleur intense du feu. Quand

il regarda Anna, il vit que la peau de sa nuque s'était couverte de cloques.

Ils se frayèrent un chemin à travers la masse compacte de gens jusqu'à l'une des arènes de métal où se produisaient les bêtes et grimpèrent le long des barreaux. Quelques personnes, voyant ce qu'ils s'efforçaient de faire, leur emboîtèrent le pas. Ils s'approchèrent du boyau dans le but de ramper sur le toit de celui-ci pour se glisser hors de la tente. Salvo espérait qu'il n'y avait pas de fauves dans le boyau.

Ils atteignirent le boyau et, poussant Anna devant lui, Salvo regarda vers la sortie. C'était le chaos : des gens hurlaient, se bouscuaient, et le toit du grand chapiteau était presque entièrement la proie des flammes. La tente s'était transformée en fournaise, aspirant l'air frais le long des parois pour le projeter vers le haut, où il était surchauffé.

András avait tiré Margit et Etel dans la direction opposée. Il songea brièvement à escalader le boyau réservé aux fauves, mais comme les flammes avaient été plus violentes dans cette section du chapiteau, les barreaux étaient trop brûlants pour qu'ils puissent y poser la main. Il décida plutôt d'essayer de fuir par l'une des issues où l'incendie s'était déclaré. En voyant les flammes, les gens s'étaient instinctivement précipités dans la direction opposée, raison pour laquelle ils se faisaient maintenant écraser là où se trouvait Salvo, mais grâce à ce réflexe une planche de salut s'offrait à András, Margit et Etel. S'ils étaient capables de s'exposer aux flammes, ils pourraient sortir assez facilement.

Ils coururent le plus vite qu'ils le purent, d'abord Etel, puis Margit, enfin András. Quand ils furent à mi-chemin de la sortie, l'une des sections des gradins s'écroula et une pluie de sièges s'abattit sur eux. András fut projeté au sol et en se relevant il découvrit Etel étendue devant lui, inconsciente. Il la souleva et continua d'avancer vers la sortie. Il ne savait pas que sa chemise flambait, et il ne voyait plus Margit.

À l'extérieur, Cole Fisher-Fielding devinait que le chapiteau allait bientôt s'effondrer. La toile elle-même n'avait pas entièrement brûlé et le feu se nourrissait encore des substances inflammables qui avaient été utilisées pour l'imperméabiliser. Une fois que l'armature sur laquelle était tendu le tissu se serait consumée, la toile tomberait tel un rideau de feu. Puis Cole entendit quelqu'un crier que l'incendie s'était propagé à la ménagerie. Les animaux étaient prisonniers. Il savait que les dompteurs se précipiteraient sur-le-champ vers la ménagerie, aussi, ne se laissant pas distraire de sa tâche, il continua à aider les gens à sortir du chapiteau par les parois latérales. Les hommes venaient avant les animaux.

À l'intérieur, les flammes s'étaient propagées au sol. Les chaises et les conteneurs à gradins, recouverts au fil des années d'épaisses couches de peinture, prirent feu rapidement et flambèrent. Parvenus aux trois quarts du boyau, Salvo et Anna avaient presque atteint l'air libre. Le toit du passage où ils avançaient, constitué de barreaux, se trouvait à deux mètres au-dessus du sol, et ils y cheminaient comme ils auraient grimpé dans une échelle verticale. Les

cris des spectateurs qui étaient coincés contre les barreaux du boyau se perdaient dans le rugissement du feu et la clameur de la foule. Salvo aurait voulu venir en aide à ceux qui étaient pris au piège, mais il ne pouvait rien pour eux. S'il tentait de les hisser sur le toit, il risquait d'être lui-même tiré par terre.

Une main agrippa son pied, qu'il secoua pour le libérer. Puis, soudain, un visage d'enfant apparut devant lui. Il baissa les yeux pour découvrir une jeune femme, coincée contre les barreaux, qui lui tendait son enfant. Sans réfléchir, il saisit le garçonnet, qui avait environ cinq ans. Il ne pouvait rien pour la mère. Il continua, suivant Anna de près, ralenti par le garçon qui le privait de l'usage d'une main. Anna le distança et atteignit l'extrémité de la chute où la toile était fixée au métal par des cordes nouées. Elle défit les nœuds et, se glissant sous la toile, parvint à s'échapper. Salvo la suivit. Tenant le petit garçon comme un sac de pommes de terre, il ouvrit une brèche dans la tente et tomba sur le sol.

Il se leva et s'éloigna en courant du chapiteau, rattrapant Anna, près de qui il s'effondra par terre. Il jeta un regard en arrière, juste à temps pour voir la toile enflammée s'abattre sur ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur. La ménagerie aussi doit être en train de flamber, songea-t-il, méprenant les cris des spectateurs pour des barrissements d'éléphant.

András avait émergé du chapiteau quelques instants plus tôt et il vit rapidement que Margit n'avait pas réussi à en faire autant. Il porta Etel à un endroit sûr et, se rendant enfin compte que sa chemise brû-

lait, se laissa tomber sur le sol et se roula par terre, arrachant le vêtement de sur son dos. Il sentait l'odeur de la chair brûlée, sans savoir s'il s'agissait de la sienne. Des gens passaient en courant, certains suivis par un sillage de flammes, d'autres intouchés par le feu. À trois mètres de lui, un homme gisait inconscient, encore fumant.

András se leva avec difficulté, rassemblant ses forces pour retourner sous le chapiteau. Il soupçonnait que Margit avait dû être projetée au sol quand les sièges s'étaient écroulés sur eux, et il était possible qu'elle soit étendue près de l'entrée, peut-être clouée au sol par une chaise. Des flots de gens émergeaient de la sortie, et tandis qu'il tentait d'entrer, quelqu'un le bouscula, lui faisant perdre pied. Quand il se releva, il vit Margit, qu'un homme vêtu d'un habit de marin escortait à l'extérieur. Il courut jusqu'à elle, aidant le marin à la transporter hors de danger.

« Je t'ai appelé, dit-elle, et tu es passé devant moi en courant. » Elle s'évanouit, sa cheville cassée saillant de côté.

Cole Fisher-Fielding était toujours en train d'essayer d'évacuer les spectateurs quand le chapiteau s'était effondré. Un suaire de flammes s'abattit sur ceux qui se trouvaient toujours à l'intérieur ; les cris des gens prisonniers des flammes s'intensifièrent puis se turent. Il s'était écoulé douze minutes depuis le début de l'incendie, et tout était fini. Une girafe à la respiration sifflante passa au trot devant lui, puis tomba gauchement. Cole courut vers la ménagerie dans l'espoir de pouvoir y être utile.

La majorité des animaux étaient encore enfermés dans leurs cages. Éléphants, zèbres, chameaux, lions, panthères, girafes, gnous, cerfs, autruches, chevaux, singes — ils étaient tous à l'intérieur. Les éléphants qui faisaient partie du numéro de ballet avaient été sauvés, ainsi que la girafe qui avait mystérieusement réussi à s'échapper de son enclos, mais le reste des bêtes étaient prises au piège. Les dompteurs s'efforçaient frénétiquement de faire sortir les animaux. Quelques éléphants obéirent à leur dresseur et traversèrent les flammes, mais une grande partie des autres bêtes, en proie à une terreur têtue, refusèrent d'être déplacées. Un vieil éléphant effrayé et désorienté arracha le bras d'un homme qui tentait de l'emmener en lieu sûr. L'animal resta dans l'enclos des éléphants, la trompe enroulée autour du membre arraché, et même Emil Narwha ne parvint pas à le convaincre de sortir. On put facilement mettre en sûreté plusieurs des fauves dangereux en éloignant du feu leurs cages montées sur roues. Une femelle hippopotame naine eut le bon sens de s'immerger dans son bassin et, si l'eau ne se mettait pas à bouillir, songea Cole, elle survivrait probablement.

Cole et les dresseurs s'affairèrent aussi vite et aussi longtemps qu'ils le purent. Quand des lambeaux de toile enflammés se mirent à pleuvoir, mettant le feu à la paille qui recouvrait le sol, il ordonna à tout le monde de quitter la ménagerie. L'un des hommes qui travaillaient avec les singes pleura sans retenue tandis que ses animaux brûlaient. Il fallut retenir de force Emil Narwha pour l'empêcher de retourner chercher ses éléphants toujours prisonniers, mais il

parvint à se libérer et se rua dans la tente. Il n'en ressortit pas.

Une fois qu'elle eut réussi à émerger du chapiteau, la première pensée d'Anna Ursari fut pour Mika et Elisabeth. Elle était si inquiète qu'il lui fallut un long moment avant de remarquer que Salvo portait dans ses bras un petit garçon hurlant, et même à ce moment elle ne s'en soucia guère, jusqu'à ce qu'ils retrouvent les filles, saines et sauvées, en compagnie de leur gardienne.

Quand les pompiers arrivèrent, ils ne purent faire grand-chose pour sauver qui que ce soit. Plus tard vint la lugubre tâche de récupérer les corps. Ce feu n'était pas un feu ordinaire. Habituellement, les victimes étaient asphyxiées par la fumée. Ici, elles étaient mortes rôties. On put voir plus d'un pompier chevronné vomir à la lisière du bois. C'était pire encore dans la morgue improvisée ; ceux qui s'efforçaient d'identifier les corps de leurs êtres chers devaient tenir devant leur nez des mouchoirs imbibés de parfum.

Au total, cent douze personnes et cinquante animaux perdirent la vie. On pouvait entendre des coups de feu là où l'on avait déplacé les bêtes. Salvo vit l'un des éléphants, des lambeaux de chair pendant de ses flancs à moitié écorchés, que l'on menait dans la direction d'où venaient les détonations, et plusieurs minutes plus tard il entendit trois coups successifs d'une carabine. Il eut du chagrin pour la bête, et plus jamais il ne regarderait un éléphant avec de la haine au cœur. Salvo ne savait pas encore que

son ami Emil était mort. Quand il l'apprendrait, des heures plus tard, il se laisserait tomber au sol, ses mains battant inutilement la terre piétinée.

Pendant ce temps, András et Etel faisaient panser leurs plaies à l'infirmerie de fortune. On avait emmené Margit à l'hôpital pour y faire réduire sa fracture à la cheville, et elle y attendrait sans doute un bon moment, car sa blessure n'était pas critique. Etel avait une grosse contusion sur le front et, comme András et Anna, quelques brûlures et ampoules sans gravité. Salvo était le seul à s'en être tiré sans blessure.

Le petit garçon qu'il avait rescapé était lui aussi sain et sauf. Après s'être assuré que les autres recevaient les soins dont ils avaient besoin, Salvo fit en compagnie de l'enfant le tour des différentes stations de premiers soins et des points de rencontre, espérant trouver quelqu'un qui connaîtrait sa famille. Il avait peu d'espoir de retrouver la mère. On commençait déjà à sortir les corps de l'endroit où se trouvait la chute des fauves.

Le bambin ne l'aidait guère. À part son nom, Daniel, il ne pouvait ou ne voulait en dire beaucoup. Il ne semblait pas connaître le nom de ses parents, ni son nom de famille, ni savoir où il habitait. Salvo supposait qu'il était en état de choc et s'en souviendrait plus tard. Quoi qu'il en soit, il ne trouva personne qui reconnût l'enfant et ne voulut pas le confier à la police. Il avait sauvé ce petit garçon, et il était maintenant de sa responsabilité de s'assurer que l'enfant se retrouverait là où il le devait. Il n'était pas trop sûr de savoir de quel endroit il s'agissait,

mais il ne faisait pas plus confiance à la police de cet endroit qu'à celle de Budapest, raison pour laquelle il n'avait aucune intention de leur remettre l'enfant, ce qui était exactement ce qu'Anna estimait qu'ils devaient faire.

« Ce n'est pas notre fils, fit-elle valoir quand il revint.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Il doit bien avoir des parents. »

Salvo regarda Daniel, qui s'était endormi par terre. « Je pense qu'ils sont morts. »

Anna déglutit. « Nous ne sommes pas responsables de cet enfant. »

Salvo opina de la tête, mais tous deux savaient qu'il était bel et bien responsable de l'enfant.

Ailleurs, Cole Fisher-Fielding s'efforçait d'évaluer l'ampleur des dégâts. Il ne connaissait pas encore le nombre exact de personnes qui avaient été tuées ou blessées par le feu, mais il savait que cet après-midi-là près de quatre mille spectateurs se trouvaient sous le chapiteau, et il savait que bon nombre d'entre eux n'avaient pas réussi à s'échapper. Jusqu'à maintenant, il n'avait appris le décès d'aucun membre du cirque hormis Emil Narwha. On ne savait toujours pas exactement où tout un chacun se trouvait, mais on avait retracé la plupart, ce qui le rassérénait un peu. Il savait qu'il aurait à répondre à des questions difficiles au cours des jours à venir, et que la

situation empirerait avant de s'éclaircir. Il savait aussi que ces événements sonnaient vraisemblablement le glas de la Société de Cirque Fisher-Fielding.

Le F-F était sous séquestre : artistes, équipements et animaux ne pouvaient quitter la ville. Après de longues entrevues et une enquête fouillée, on ignorait toujours la cause de l'incendie, dont on soupçonnait qu'il était d'origine criminelle et qu'il avait pris naissance dans les toilettes des femmes. Les enquêteurs n'avaient cependant ni preuves solides ni suspects. Bientôt, ils reportèrent leur attention sur les responsables de la gestion du cirque. Où étaient les extincteurs? Pourquoi n'y avait-il pas d'issues en nombre suffisant? Plus important encore, pourquoi le grand chapiteau avait-il flambé si rapidement?

Quand on apprit qu'il n'y avait pas d'extincteurs sous la tente, les hommes qui auraient dû les disposer furent arrêtés et accusés de négligence criminelle. Quand on apprit que la toile du chapiteau avait été imperméabilisée à l'aide de paraffine et de gazoline, on appréhenda Cole Fisher-Fielding sous les mêmes chefs d'accusation. Il protesta ; le F-F avait demandé à l'armée de lui procurer une substance imperméabilisante ininflammable, mais avait essuyé un refus. Les matériaux étaient comptés, et l'armée avait préséance sur le cirque.

Les Ursari avaient du mal à croire ce qui se passait.

«Je ne comprends pas, dit András, comment ces Américains peuvent bombarder le Japon comme ils le font sans en faire porter la responsabilité à personne, mais pour cet accident ils jettent un vieillard en prison.

— Les choses sont comme elles ont toujours été, répondit Salvo. Les gens veulent pouvoir blâmer quelqu'un.

— Ce n'est pas Cole Fisher-Fielding qui a allumé le feu, dit Anna.

— Les gens sont en colère, expliqua Salvo. Leur colère va se calmer, et ils vont libérer monsieur Fisher-Fielding. »

De son siège à même le sol du wagon, Etel leva les yeux. «Ç'a brûlé tellement vite. »

Personne ne répondit. Après un moment, Anna prit Mika et Elisabeth et partit vers la cuisine. Salvo et Daniel restèrent là quelque temps avant de la suivre.

Etel demeura assise à sa place par terre sans dire un mot. Personne n'avait encore remarqué qu'elle n'avait pas fumé une seule cigarette depuis l'incendie. András était perdu dans ses pensées, János endormi sur la couchette.

Quand Anna et Salvo revinrent au wagon, Margit était rentrée de l'hôpital, où elle avait passé une semaine en raison de sa fracture à la cheville. Elle était en train de faire sa valise, dans laquelle elle jetait ses pauvres possessions.

« Margit, sois raisonnable, l'implorait András.

— Il n'y a pas de raison qui tienne. Tu m'as abandonnée alors que je risquais la mort. Je ne veux plus rien de toi.

— Je ne savais pas que tu étais tombée. » András voulut poser une main sur son bras, mais elle le retira.

« Tu n'as jamais regardé. Je t'observais. Tu es tombé, tu t'es levé, tu as cherché Etel, c'est tout, et tu es passé devant moi à la course.

— Je ne t'ai pas vue.

— J'ai appelé. J'ai crié aussi fort que j'ai pu. Tu ne t'es pas retourné.

— Je ne t'ai pas entendue.

— Non, tu ne voulais pas me voir ou m'entendre. Tu as fait un choix, András. Tu m'as abandonnée à la mort. Tu es mort pour moi. » Elle lança sa valise par la porte et passa devant lui en boitillant.

« Margit..., commença Salvo.

— Je n'irai plus avec vous, Salvo Ursari. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi dans le passé, mais je n'irai plus avec vous.

— Et János? demanda Anna. C'est ton fils. »

Margit regarda le garçon, sembla se radoucir, voire se raviser. Puis son visage se durcit. « Il n'a pas

grand-chose à voir avec moi. C'est le fils de son père. C'est à lui de porter ça. » Elle passa la porte.

« Retiens-la, Andrés », dit Anna.

Andrés ne bougea pas.

« Andrés ? dit Salvo.

— Oui.

— Elle part.

— Oui. » La voix d'Andrés se brisa.

« Tu ne vas pas essayer de la retenir ? demanda Anna.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'elle a raison. » Andrés se détourna pour faire face au mur. « Je ne l'ai pas vue. Mais si je l'avais vue, j'aurais fait ce dont elle m'accuse. » Il ne les regardait pas. Ses épaules tressautaient, mais il n'émettait pas un son. Salvo et Anna sortirent du wagon, les enfants sur les talons.

Ils gagnèrent un bout de pelouse à l'ombre et laissèrent jouer les quatre petits. Salvo était assis adossé à un arbre et Anna était appuyée contre lui, la tête sur son épaule.

« Si je parlais, est-ce que tu essaierais de me retenir ? » demanda-t-elle.

Mika rit tandis que Daniel lançait une poignée d'herbe dans les airs. Elisabeth reniflait le sol comme un chien et János, le bébé, couché sur le dos, regardait le ciel en gazouillant de contentement.

« Tu ne partirais jamais, finit par dire Salvo.

— Non, dit-elle. Je ne partirais pas. »

Ils apprirent le lendemain que Margit était partie pour Los Angeles avec l'un des vendeurs de hot-dogs. Comme les artistes et les employés du cirque ne pouvaient quitter la ville, ils furent tous deux accusés d'entrave à la justice, mais les accusations finirent par être retirées.

Le procès de Cole Fisher-Fielding débuta deux mois après le sinistre. Trois des hommes qui auraient dû installer les extincteurs d'incendie avaient déjà été reconnus coupables et condamnés à passer de six mois à deux ans en prison. Il ne semblait faire aucun doute que Cole serait acquitté ; il possédait des documents attestant que sa demande de substances imperméabilisantes ignifuges avait été refusée, ainsi qu'un certificat d'inspection du département des permis de la ville. Il n'avait violé aucune loi, affirmaient ses avocats, et par conséquent n'était coupable d'aucun crime.

Il avait fallu des mois aux policiers pour compléter leur enquête, après quoi le F-F avait pu quitter la ville. Certains voulaient dissoudre le cirque pour

gagner leurs quartiers d'hiver, mais Cole savait que, si cela se produisait, les chances étaient minces que le spectacle reprenne jamais ses activités. Il serait de toute façon difficile de continuer : ils n'avaient plus de chapiteau sous lequel se produire, et plusieurs artistes avaient perdu une partie ou la totalité de l'équipement nécessaire à leur numéro. La réputation du F-F avait été sérieusement ternie et la seule manière de la rétablir était de présenter un spectacle de qualité.

En faisant appel à tous ceux qui lui étaient redevables et y allant de quelques promesses supplémentaires, Cole réussit à amasser suffisamment de matériel pour que le cirque puisse reprendre la route. Comme le temps manquait pour faire confectionner un nouveau chapiteau — et que, le cas échéant, il n'y aurait pas moyen de l'imperméabiliser —, Cole réserva des arénas et des salles où les artistes se produiraient en formation réduite. L'important était que le cirque continue sa tournée. Il regrettait seulement de ne pouvoir en faire partie. Il confia la gestion du F-F à son neveu Martin, à qui il recommanda de se méfier de Norris. S'ils le pouvaient, les Époux n'hésiteraient pas à se servir de la tragédie comme prétexte pour prendre le contrôle du cirque.

Les deux premières journées du procès se passèrent sans encombre. Il n'y avait pas de véritable preuve contre lui et, de l'avis de ceux qui assistaient aux procédures, il semblait surtout faire office de bouc émissaire. Le troisième jour, cependant, les choses se gâtèrent.

In extrémis, la Couronne appela Norris Fisher-Fielding comme témoin. Les journalistes se mirent à griffonner frénétiquement et les spectateurs échangèrent des commentaires chuchotés. Les avocats de Cole se regardèrent, perplexes.

Norris s'installa calmement à la barre. Quand il prit la parole, sa voix était douce ; pendant la plus grande partie de son témoignage il ne divulgua rien d'incriminant pour Cole, et à plus forte raison rien d'accablant.

Le procureur de la Couronne choisit ce moment pour faire savoir pourquoi il avait appelé Norris à la barre.

« Monsieur Fisher-Fielding, permettez-moi de vous poser une question. À votre connaissance, la Société de Cirque Fisher-Fielding a-t-elle jamais effectué des démarches auprès d'entreprises privées pour vérifier si une substance imperméabilisante ininflammable était disponible ? »

Norris déglutit, apparemment nerveux, et marmonna :

« Oui.

— Pouvez-vous parler plus fort, monsieur ?

— Oui.

— Et comment se sont soldées ces démarches ?

— On a découvert qu'il était possible d'acheter cette substance imperméabilisante auprès d'intérêts privés.

— Et cela a-t-il été fait ?

— Non.

— Pourquoi donc ?

— On a jugé que c'était trop cher. »

Les avocats de Cole s'agitèrent, exigeant que Norris prouve cette affirmation, ce dont il fut incapable, mais le mal était fait. On prononça les plaidoiries et le jury s'en fut délibérer. Le procès était fini.

Libéré sous caution, Cole retourna à son hôtel. Il gelait mais suait abondamment, et il avait souffert toute la journée d'une douleur lancinante au bras. Tandis qu'il gravissait l'escalier jusqu'à sa chambre, il bascula, portant la main à sa poitrine.

On l'emmena à l'hôpital dans l'une des ambulances qui avaient évacué les blessés du terrain du cirque. Les médecins mirent tout en œuvre pour le sauver et, même si on constata deux fois son décès, il réussit à survivre. Il avait subi une importante crise cardiaque et devrait rester quelque temps hospitalisé.

Le lendemain, le jury rendit un verdict de culpabilité. Cole fut condamné à trois ans d'emprisonnement, sentence qui fut commuée en raison de son état de santé, mais qui lui valut tout de même un dossier criminel. Il savait que ses jours à la tête du

F-F étaient finis ; jamais plus les Respectables ne l'éliraient.

Il avait raison. On tint un scrutin d'urgence, au terme duquel Norris fut élu président intérimaire de la Société de Cirque Fisher-Fielding. Quand Martin lui apprit le résultat du vote, Cole pleura sans retenue. Trois semaines plus tard, il s'éteignit.

L'Extravaganza Fisher-Fielding se produisait à Sacramento quand la nouvelle de son décès y parvint. Norris refusa que l'on mette les drapeaux en berne et interdit au maître de piste d'annoncer la mort de son oncle. Il ne pouvait toutefois imposer silence aux artistes. Les Ursari firent leur numéro tout de noir vêtus et transportèrent une chaise vide sur le fil. L'orchestre joua les airs préférés de Cole. Le cirque tout entier s'arrêta pendant trois minutes pour rendre un hommage silencieux au dernier des Fisher-Fielding fondateurs et à l'ultime homme de cirque d'Amérique. Et puis le spectacle reprit.

Anna finit par conclure que si Daniel gardait quelques souvenirs de son existence avant l'incendie, ceux-ci ne referaient pas surface de sitôt. Hormis son propre nom, le petit garçon semblait conscient de peu de choses. C'était un enfant d'un naturel bon, qui se montrait gentil avec Elisabeth et Mika, lesquelles s'étaient tout de suite prises de sympathie pour lui. On aurait eu tort de croire qu'Anna n'aimait pas le garçon ; simplement, elle n'avait pas l'impression qu'il avait sa place à leurs côtés.

« Ce n'est pas notre fils, dit-elle plus d'une fois.

— Et c'est le fils de qui? répondait Salvo.

— Là n'est pas la question. Il y a peut-être quelqu'un qui le cherche.

— Personne ne le cherche. Sa photo a paru dans le journal. Personne ne s'est manifesté.

— Nous ne sommes pas responsables de lui.

— Je l'ai pris des bras de sa mère. Je suis responsable.

— Nous ne pouvons pas le garder. »

Voilà comment se terminait chaque fois la discussion, mais ils n'abandonnèrent pourtant jamais l'enfant. Anna savait que Salvo n'y consentirait pas, et Salvo savait qu'elle ne le ferait pas sans son accord. Elle lançait ces déclarations tout en sachant qu'elles resteraient lettre morte. Daniel faisait partie de leur famille au même titre que les autres membres.

Au cirque, un orphelin n'était jamais orphelin. Les enfants couraient en bande comme des chiens, on rameutait les bambins comme des moutons. Il en fut de même avec János; après le départ de Margit, on s'efforça de faire en sorte qu'il ne souffre pas de l'absence de sa mère. Etel se chargea de la majorité des devoirs maternels mais, lorsque la troupe était en représentation, les enfants se retrouvaient en de bonnes mains. Il arrivait que des adultes se sentent seuls au sein de l'Extravaganza Fisher-Fielding, mais jamais des enfants.

Si Norris Fisher-Fielding avait pu trouver un moyen de convaincre ses artistes de garder leurs enfants à la maison, il ne s'en serait pas privé. Il estimait que les gamins n'avaient pas leur place au cirque, opinion qui semblait tyrannique à la majorité, si ce n'est à la totalité, des employés du F-F. Non content de cet affront, Norris entreprit de retirer de l'affiche plusieurs des numéros dont Cole avait été le plus fier, tentant apparemment par là d'effacer l'empreinte que son rival avait laissée sur le spectacle.

L'un des premiers numéros supprimés fut le ballet des éléphants. Salvo, qui ne l'avait pourtant jamais aimé, fut chagriné de le voir disparaître car il savait que le numéro plaisait aux spectateurs, et il avait changé d'avis quant à la nature haïssable des éléphants en général. Il les avait vus souffrir pendant l'incendie, comme les êtres humains, et cette douleur commune les avait rendus moins menaçants à ses yeux. Son ami Emil Narwha lui manquait, peut-être le seul véritable ami qu'il eût jamais eu, et il manquait aussi aux éléphants. Leur peine était partagée. Même Salvo le voyait.

S'il avait pensé plus à lui-même et moins aux éléphants, Salvo se serait peut-être rendu compte que le numéro des Ursari était également menacé. Sa famille et lui avaient été découverts par Cole, défendus par Cole, à qui Salvo avait toujours été loyal. En outre, la relation indirecte qui l'unissait à Anna, et le fait qu'elle avait repoussé ses avances pour marier un humble funambule, lui avaient laissé peu d'amour pour sa cousine.

Voyant ce déclin s'annoncer, Anna avait tenté d'alerter Salvo, mais il ne l'avait pas écoutée. À ses yeux, rien d'autre n'importait que le numéro, et il savait qu'il avait toujours la cote auprès des spectateurs, aussi ne se rendait-il pas compte du danger qui les guettait.

Puis, au moment où les représentations intérieures commençaient à attirer de nouveau les foules, Norris fit une annonce qui prit tout le monde de court, et suite à laquelle Cole se retourna sans doute dans sa tombe. Alors qu'il restait encore un mois et demi à la saison, Norris ordonna que l'Extravaganza Fisher-Fielding regagne ses quartiers d'hiver en Floride. Ils avaient fini pour l'année. Il réagissait ainsi à une récente décision du tribunal, qui ordonnait à la Société de Cirque Fisher-Fielding de payer une somme de près de cinq millions de dollars en dommages aux familles des victimes de l'incendie. Norris affirmait que cette décision entraînerait la faillite du cirque, ce que personne ne crut. Pour donner du poids à son allégation, il ordonna donc que le cirque suspende sa tournée.

Salvo avait la Floride en horreur. Il avait horreur de la chaleur, il avait horreur de rester assis pendant des semaines à ne rien faire. Les autres accueillaient ces vacances avec joie, mais Salvo avait chaque fois l'impression de se trouver en prison.

Dans l'espoir de convaincre Norris de renoncer à cette pause, il alla le voir dans son wagon privé. Norris lui fit signe d'entrer, le visage glacial. «J'ai bien peur de ne pas avoir d'autre choix, dit-il après avoir

entendu la requête de Salvo. Mais je suis content que vous soyez venu. J'allais justement vous envoyer chercher.

— Pourquoi? demanda Salvo, qui n'aimait guère le ton de Norris et le rictus qui avait gagné son visage.

— Monsieur Ursari, j'ai le regret de vous informer que la Société de Cirque Fisher-Fielding vous libère aujourd'hui de votre contrat. »

Salvo fut abasourdi. « Nous sommes congédiés?

— Si vous voulez voir les choses comme ça, alors oui, vous êtes congédiés.

— Pourquoi?

— Votre numéro n'est plus ce qu'il était. Il s'est affadi.

— Vous mentez.

— Je vous assure, monsieur Ursari, que je dis la vérité. Mais, de surcroît, mes agents de police ont des soupçons quant au rôle qu'a joué votre sœur dans l'incendie, et...

— Quoi?» Salvo recula en vacillant, refusant de croire ce qu'il avait entendu.

« Nous avons des raisons de croire qu'elle pourrait être à l'origine du sinistre.

— Vous mentez.

— Vraiment ? On l'a vue près de l'endroit où le feu s'est déclaré quelques moments avant le début de l'incendie, on sait que c'est une fumeuse et les autres ont qualifié son comportement de louche.

— Rien de cela ne prouve quoi que ce soit.

— Non, en effet. C'est pourquoi je n'ai pas communiqué ces informations aux agents fédéraux et que je n'ai pas l'intention de le faire, à moins que vous ne m'y forciez. Je préfère ne pas imaginer ce qu'une semblable accusation ferait à votre famille, qu'elle soit fondée ou non. » Norris ouvrit une boîte en bois laqué posée sur le bureau près de lui et en sortit un cigare dont il tailla le bout avant de l'allumer et de prendre une bouffée.

« C'est mal, dit Salvo, la bouche sèche.

— J'ai bien peur de n'avoir pas d'autre choix. Je précise, pour que ce soit parfaitement clair, que votre contrat n'est pas renouvelé en raison de la piètre qualité de votre numéro. L'incendie n'a aucunement influé sur cette décision. Voilà qui est clair. Maintenant, entre vous et moi, laissez-moi vous dire ceci : tant que je serai à la tête de la Société de Cirque Fisher-Fielding, pas un Ursari ne mettra le pied sous un toit où se produit mon spectacle, ni à plus forte raison n'y participera. Mon cousin a été naïf de se compromettre avec votre engeance, et je refuse que mes intérêts souffrent par votre faute. »

Salvo était bouche bée. Il resta là, incapable de faire un geste, incapable de prononcer une parole.

« Nous n'avons plus rien à nous dire. Veuillez avoir quitté le terrain en moins de vingt-quatre heures. Souvenez-vous qu'on vous a à l'œil. Bonne journée. » Norris se leva de son siège, indiquant la porte d'un geste.

En retournant à son wagon, Salvo s'efforçait de comprendre ce qui venait de se passer. Il savait qu'Anna avait raison, que Norris souhaitait leur ruine. Mais il ne savait que faire de l'accusation qu'il avait proférée voulant qu'Etel ait allumé l'incendie.

Ce qu'il se rappelait lui donnait froid dans le dos. Etel était arrivée en retard à cette représentation. Elle se trouvait aux toilettes extérieures pour femmes, l'endroit où l'on croyait que le feu s'était déclaré. Et combien de fois avait-il vu Etel jeter une cigarette par terre? Une nausée lui renversa l'estomac. Il savait que, si Etel avait allumé le feu, elle l'avait fait exprès. Il savait que, en raison de l'extrême prudence qu'elle avait toujours manifestée en ce qui avait trait au feu, il ne pouvait s'agir d'un accident.

Pourtant, il ne la croyait pas capable d'avoir allumé un incendie criminel. Elle ne pouvait avoir fait une chose aussi méprisable, se disait-il, mais une petite part de lui-même n'en était pas si sûre. Un fragment de son être admettait qu'il était possible que sa propre sœur ait fait flamber le chapiteau Fisher-Fielding.

Il fallait parler à Anna. Elle saurait quoi faire. Il accéléra le pas et sauta les trois marches menant à leur wagon. À l'intérieur, Etel et András entouraient

Anna, qui triturerait un bout de papier, les yeux humides et rougis.

« Qu'est-ce qui se passe ? » dit-il en se demandant s'ils connaissaient déjà la nouvelle qu'il s'apprêtait à leur apprendre.

Anna se précipita vers lui, en laissant couler librement ses larmes.

« Son père est mort », dit doucement Andrés.

Salvo la consola du mieux qu'il le put, mais il avait du mal à ne pas se laisser distraire de sa tâche. Il finit par relâcher son étreinte et, prenant Andrés par le bras, l'entraîna dehors. « Je n'en ai que pour une minute », dit-il. Anna opina de la tête.

« Elle a l'air d'avoir beaucoup de chagrin pour un homme qui l'a reniée, dit Andrés quand ils furent à l'extérieur.

— Elle l'aimait », répondit Salvo. Il chercha un moyen de raconter à Andrés ce qui s'était passé, ce qui s'était dit. Il ne trouva aucun moyen d'adoucir le coup. « Nous avons été virés. » On aurait dit des mots étrangers, incompréhensibles.

Andrés ne répondit rien. Cette phrase n'avait aucun sens.

« M'as-tu entendu ? »

— Oui. Nous sommes virés. » Andrés frappa faiblement le sol du talon.

« Ils disent que le numéro n'est pas bon. »

András secoua la tête. « Comment est-ce qu'ils peuvent dire cela ? »

— Ce n'est pas tout, dit Salvo.

— Le numéro est bon, peu importe ce que dit Norris Fisher-Fielding. » András se rappelait les foules qui les avaient ovationnés. Il savait que la qualité du numéro n'était pas en cause. Ils trouveraient du travail ailleurs.

Salvo expira brusquement. « Ils disent qu'il est possible qu'Etel ait allumé l'incendie. »

András serra la mâchoire, son visage se durcit. « Qui dit cela ? »

— Norris Fisher-Fielding, entre autres. Est-ce que c'est vrai ? » La voix de Salvo était hésitante. Il n'était pas certain de pouvoir supporter la réponse à sa question.

András attrapa Salvo par sa chemise, son visage à quelques centimètres de celui de son frère. « Ne me demande pas ça. C'est notre sœur. Elle ne ferait jamais une chose pareille. Comment peux-tu même me demander si elle en est capable ? » Il sentait le sang battre à ses tempes.

« Je suis désolé. » Il l'était. Mais il lui fallait poser la question. Il n'avait pas eu le choix.

« Tu ne devrais même pas penser une telle chose. C'est notre sœur. » Andrés lâcha Salvo et fit un pas en arrière. Il avait du mal à contrôler sa rage.

« Norris prétend qu'il ne partagera pas ses soupçons avec la police. C'est un homme puissant, et s'il dit qu'Etel a allumé l'incendie, on se souciera peu de savoir si elle l'a effectivement fait ou non.

— Il n'y a pas de *si*. Elle ne l'a pas fait. » Aussi brusquement qu'une brindille qui se rompt, la colère d'Andrés céda la place à un sanglot.

Salvo savait qu'il devait se montrer fort, sans quoi ils seraient tous deux en larmes. Les autres s'en remettaient à lui pour la suite des choses. « Oui. Mais nous devons quitter le Fisher-Fielding.

— Où irons-nous? »

Salvo haussa les épaules. « Je ne sais pas. »

Après moult discussions, on décida de mettre le cap sur New York, où Andrés et Etel seraient rejoints par Salvo et Anna une fois que ceux-ci auraient assisté aux funérailles d'Arthur Simpson à Ottawa. Parmi ceux qui vinrent leur faire leurs adieux se trouvaient plusieurs personnes dont Salvo avait cru qu'elles ne les aimaient guère, un bon nombre affirmant que c'était un scandale qu'ils aient été remerciés. Personne ne dit mot des soupçons qui pesaient sur Etel, comme si personne n'était au courant. Pour

sa part, Etel ignorait tout de ces allégations puisque András avait fait jurer à Salvo de ne pas lui en parler. Il n'en dit rien à Anna non plus ; elle avait déjà suffisamment de soucis.

Les funérailles d'Arthur Simpson étaient une affaire complexe. Anna refusa de s'asseoir à l'avant de l'église en compagnie de ses frères. Elle prit plutôt place à l'arrière, seule.

« S'il te plaît, entre avec moi », demanda-t-elle à Salvo, le suppliant presque, avant de pénétrer dans l'église. Et même s'il aurait désespérément voulu l'aider, être à ses côtés alors qu'elle avait besoin de lui, il ne put se résoudre à franchir la porte.

« Je ne peux pas, dit-il en la tirant vers lui. Dieu n'est pas le bienvenu dans ma maison, et je ne suis pas le bienvenu dans la sienne. Telle est notre entente.

— Ce n'est pas Dieu qui a tué tes parents », dit Anna. Salvo ne la contredit pas. Ce n'était pas le moment. Il desserra son étreinte et lui tint la main.

« Une fois, Dieu est arrivé dans un village. Il était très fatigué, et un Rom et sa femme L'ont invité à passer la nuit chez eux. Dieu a bien dormi et s'est réveillé frais et dispos, reconnaissant au Rom et à sa femme de leur hospitalité. Et Il a dit à la femme : "Vous avez été bons de me faire une place dans votre maison, aussi à votre mort je vous ferai une place au ciel à mes côtés." »

« Au Rom, Il a dit qu'Il exaucerait trois de ses vœux. Le Rom les a choisis avec soin. "Pour mon premier vœu, je souhaite que tous ceux qui s'assoient dans mon fauteuil doivent y rester jusqu'à ce que je leur donne la permission de se lever. Pour mon deuxième vœu, je souhaite que tous ceux à qui je dis d'entrer dans ma marmite de fer soient obligés de m'obéir. Enfin, je souhaite que peu importe l'endroit où je dépose mon manteau, personne ne puisse me déloger de ce lieu."

« Dieu a trouvé qu'il s'agissait de souhaits étranges, mais comme Il avait fait une promesse au Rom, Il les exauça l'un après l'autre. Le Rom a vécu encore longtemps, mais l'ange de la mort est finalement venu le chercher. "Je vous en prie, laissez-moi d'abord dire adieu à ma femme, a dit le Rom. Vous pouvez vous asseoir dans mon fauteuil pendant ce temps." L'ange de la mort s'est assis dans son fauteuil et s'est aperçu qu'il était incapable de se lever.

« "Laissez-moi vivre jusqu'à la mort de ma femme, et je vous laisserai aller", a dit le Rom à l'ange. L'ange a accepté, et l'homme a vécu encore vingt ans. Trois jours après la mort de sa femme, le diable est venu le voir.

« "J'ai entendu dire que tu étais rusé, Rom, dit le diable. Mais maintenant tu dois venir avec moi." Le Rom sourit. "Oui, je viendrai avec vous avec plaisir. Mais d'abord, vous devez monter dans ma marmite." Et le diable a obtempéré. Quand le Rom a mis le couvercle sur la marmite, le diable, effrayé, s'est mis à

crier : “Laisse-moi sortir, et je vais te laisser tranquille pour toujours !”

« Le Rom a laissé sortir le diable, et trois jours plus tard l’ange de la mort est revenu le chercher. Il a mené le Rom en enfer, où le diable a refusé de le laisser entrer. Alors l’ange de la mort l’a emmené au ciel, mais Dieu n’a pas voulu le laisser entrer non plus. “Laissez-moi simplement jeter un coup d’œil”, a supplié le Rom. “Ma bonne épouse est là.” Dieu a donc entrouvert les portes du ciel. Le Rom a jeté son manteau à l’intérieur et, à cause de sa promesse, Dieu a dû le laisser entrer au ciel, où il est toujours, aux côtés de sa femme. »

Anna eut un faible sourire. « Est-ce que ça veut dire que tu vas entrer ? »

Salvo secoua la tête. « Non. Mais je ne serai pas loin. Je vais attendre juste ici. »

Il lâcha sa main et elle entra dans l’église. Salvo regarda les portes se refermer tandis que la cérémonie débutait, et il regretta de n’avoir pas escorté Anna à l’intérieur. Elle l’aurait mérité.

Arthur Simpson avait tenu parole : Anna ne figurait pas sur son testament. Ses demi-frères, toutefois, qui n’avaient pas su tenir tête à leur père quand il était en vie, le défièrent une fois mort : chacun versa à sa sœur une part de son héritage. La somme ne représentait pas ce qu’elle aurait normalement reçu, mais

c'était un beau geste de leur part. Ils créèrent à son intention une fiducie suffisante pour lui procurer une modeste rente, et lui offrirent quarante acres dans la vallée du Fraser, en Colombie-Britannique, terrain qui avait été acheté pendant la prohibition en raison de sa proximité avec la frontière américaine. En outre, ils lui cédèrent leur participation de un septième de un septième dans la Société de Cirque Fisher-Fielding, même si pas une goutte de sang Fisher-Fielding ne coulait dans ses veines.

Maintenant que le cirque était au bord de la faillite, cette participation ne valait pas grand-chose, mais c'était un don symbolique. Contrairement à leur père, ils ne méprisaient pas le mari d'Anna, ni le mode de vie qu'elle avait choisi. D'une certaine façon, ils l'admiraient plutôt, raison pour laquelle Anna accepta leur cadeau. Si elle avait cru qu'il était dicté par la pitié, elle l'aurait refusé.

Quand ils arrivèrent à New York, Salvo se mit sans attendre à chercher du travail auprès d'un autre cirque, et n'en trouva point. Le Fisher-Fielding était le cirque le plus important et le meilleur, or l'industrie battait de l'aile, et pas seulement à cause de l'incendie du F-F. Depuis la fin de la guerre, plus personne n'allait au cirque, et les jours du grand chapiteau semblaient comptés. Là où dix ans plus tôt il aurait facilement trouvé du travail, plus rien ne s'offrait à lui.

Salvo était désespéré. Il détestait New York, détestait l'agitation, le fait que tout le monde soit toujours pressé, et que tout le monde ait l'air misérable.

Quand Anna proposa qu'ils aillent s'établir sur sa terre au Canada, toutefois, il commença par refuser.

« Je suis rom, dit-il. Nous ne sommes pas des fermiers.

— Tu es beaucoup de choses. Et tu n'as pas à cultiver la terre si tu ne le veux pas.

— Andrés et Etel ne viendront pas.

— Alors ils peuvent rester ici. »

Salvo se tut. Anna lui prit la main. « Cette ville n'est pas un endroit pour élever des enfants. Tu as toujours fait ce que tu voulais. Mais le cirque, c'est fini. Je veux que nous fassions cela. Nous avons besoin d'un nouveau départ. »

Salvo ne pouvait lui dire non. Il n'avait aucun désir de partir, mais il le ferait quand même. Il devait bien cela à Anna. Quand il annonça la nouvelle à Andrés et Etel, ceux-ci ne comprirent pas sa décision, et il fut incapable de la leur expliquer. János pleura lorsqu'ils partirent, tandis que le frère et la sœur de Salvo les saluaient, impassibles. Il ne pensait pas les revoir avant longtemps.

Une fois qu'ils furent montés dans le train, Salvo se sentit un peu mieux. Il laissa Daniel s'asseoir sur ses genoux et regarder par la fenêtre. Plus ils filaient vers l'ouest et plus le relief s'aplanissait, jusqu'à ce que le train se mette à grimper dans les montagnes. Il se souvint de son trajet de Transylvanie jusqu'à

Budapest vingt-six ans plus tôt. Ces montagnes-ci étaient beaucoup plus hautes.

Ils arrivèrent à la nuit tombée. Il faisait froid, ils étaient fatigués et affamés. Salvo eut un mal infini à allumer le poêle à bois qui chaufferait leur fermette. Daniel pleura toute la nuit, et Salvo et Anna abandonnèrent tour à tour la chaleur de leur lit pour aller le consoler. À l'approche de l'aube, alors qu'il retournait se coucher, Salvo regarda par la fenêtre et vit leur terre pour la première fois. Une vaste grange se dressait d'un côté, le reste était une étendue libre. Les champs de blé lui rappelaient les champs de son enfance, et même s'il serait plus tard incapable de retrouver pourquoi les deux endroits lui avaient paru semblables, il se souviendrait toujours d'avoir songé qu'il était peut-être enfin chez lui.

SIX

Anna fronça les sourcils en constatant qu'elle avait laissé le gruau sans surveillance trop longtemps. Le fond de la casserole serait couvert d'une croûte noirce, et il lui faudrait suer sang et eau pour en venir à bout. Elisabeth et Daniel dévalèrent les escaliers, toujours en pyjama, et tirèrent leurs chaises jusqu'à la table. Daniel se frottait le visage, les yeux bouffis. Anna se demanda s'il avait assez dormi, sachant qu'il avait partagé l'insomnie de Salvo.

Après le feu, Salvo avait de nouveau perdu la faculté de dormir. Pour sa part, Anna n'avait pas de mal à trouver le sommeil mais, comme elle avait un mari et un fils qui souffraient d'insomnie, elle avait l'impression qu'elle aurait dû pouvoir faire quelque chose pour leur venir en aide. Elle était cependant impuissante à les soulager, et rien ne l'irritait comme l'impuissance.

« Où est Mika ? » demanda-t-elle aux enfants, question qui fut élucidée par l'arrivée à table de celle-ci, habillée de pied en cap, prête pour l'école. « Tu es bien pressée d'aller à l'école aujourd'hui. »

Mika opina du chef. « Journée verte. »

Anna avait oublié que l'enseignante des filles les emmenait en ville pour la journée afin de visiter Stanley Park. Aucun des enfants n'était jamais allé à

Stanley Park, et Mika attendait cette excursion avec impatience depuis des semaines. Attitude typique de la part des deux autres : Elisabeth ne voulait pas y aller (prétextant quelque chose qui avait à voir avec les écureuils) et Daniel était jaloux parce que sa classe n'y allait pas. Anna se prenait parfois à regretter de ne pouvoir compenser les lacunes d'un enfant par les excès d'un autre, combinant l'enthousiasme de Mika, la fierté de Daniel et la réserve d'Elisabeth pour former un enfant parfait.

« Du gruau ? » demanda Daniel en regardant le poêle.

Anna prit trois bols dans l'armoire et entreprit d'y verser des cuillerées de bouillie d'avoine. Trop cuit, songea-t-elle. « Ça va te rendre fort comme ton père. » Elle savait que Daniel n'aimait pas le gruau, mais il aurait fait n'importe quoi pour ressembler à Salvo, qui dormait toujours à l'étage et ne se lèverait pas avant plusieurs heures.

« Je suis déjà fort, dit-il avec confiance tandis qu'Anna disposait leurs bols sur la table.

— Est-ce qu'on peut avoir du sucre ? » demanda Mika d'un ton plein d'espoir. Ils n'y avaient habituellement pas droit, sauf lors d'occasions spéciales.

Anna prit une boîte métallique pleine de cassonade sur l'étagère et la posa sur la table. « Une cuillerée chacun, pas plus. » Elle regarda chaque enfant se servir. Mika fut la première à y plonger sa cuillère, qu'elle remplit à pleine capacité avant de verser le

sucré dans son bol et de dissoudre la cuillère dorée dans la bouillie grise. Daniel prit une cuillère légèrement plus modeste, qu'il choisit de saupoudrer à la surface du gruau. Elisabeth fit une pause, médita sur la quantité qu'elle désirait, puis elle sortit de la boîte une cuillère parfaitement rase, qu'elle déposa au bord de son bol, prélevant une petite portion de sucre pour accompagner chaque bouchée. Anna songea que si on lui avait demandé de prédire comment se comporterait chacun des enfants, elle aurait su prévoir exactement ce qu'ils venaient de faire. Ils étaient parfaitement, profondément, merveilleusement prévisibles. Elle ne les en aimait que davantage.

« Dépêchez-vous, dit-elle. Sinon vous allez rater l'autobus. »

Pendant les cinq premières années, la ferme Ursari ressemblait plus à une cabane qu'à une maison. Datant du tournant du siècle, c'était à l'époque de sa construction une bâtisse respectable, jamais luxueuse mais fort honorable. S'il n'en avait tenu qu'à Salvo, la maison serait restée en l'état ; selon ses critères, elle était plus qu'adéquate. Anna avait cependant des critères plus élevés.

La structure entière avait été soulevée dans le but de couler dessous une fondation digne de ce nom. On avait creusé une fosse septique et installé l'eau courante, remplacé le poêle à bois par une fournaise à l'huile puis, en 1950, ajouté un étage qui avait fait de la maison une résidence tout à fait acceptable pour qui que ce soit, et un véritable palace aux yeux de Salvo.

Ces améliorations à leurs conditions de vie n'étaient toutefois nullement dues aux talents de fermier de celui-ci, dont l'absence totale d'habiletés pour la chose agricole n'était un secret ni pour lui-même ni pour quiconque habitait dans un rayon de dix kilomètres. Les rares fois où il se rendait en ville acheter des fournitures, il sentait que l'on se moquait de lui, tout un chacun semblant trouver infiniment distrayant qu'un homme capable de se tenir en équilibre sur un fil de fer tendu bien haut au-dessus du sol soit incapable de cultiver correctement un champ de maïs.

Ils n'élevaient pas de bétail. Cela n'aurait servi à rien ; Salvo avait trop peur des animaux en général pour s'en occuper sur une base régulière, et il n'aurait jamais été question qu'il abatte une bête. Anna n'insista pas, car elle partageait ses sentiments. Ils se contentaient donc d'un petit lopin de maïs et d'un modeste potager qui fournissait suffisamment de légumes pour nourrir la famille mais non pas pour en faire le commerce.

Étonnamment, la vie de fermier ne déplaisait pas à Salvo. Il regrettait que ses talents d'agriculteur soient si limités et s'irritait d'être incapable de faire pousser même les cultures les plus vivaces, mais malgré tout la paix et le calme relatifs lui plaisaient. C'est du moins ce qu'il lui semblait, car à certains moments il se demandait si ces sentiments étaient sincères ou s'il n'était pas en train de se mentir à lui-même de façon particulièrement convaincante. Il savait cependant qu'il voulait être heureux, ne serait-

ce que parce que le premier idiot venu aurait vu qu'Anna l'était.

Au printemps 1951, Salvo embaucha un garçon des environs du nom de Jacob Blacke pour lui prêter main-forte avec les travaux de la ferme. Il n'y avait pas tant à faire et Salvo aurait pu s'en charger seul, mais il avait accepté que, en sa qualité de Rom ex-artiste de cirque, il savait bien peu de choses sur la manière dont il convient de cultiver la terre. Comme Jacob Blacke en connaissait un bon bout sur la question, il l'avait embauché.

Jacob était un garçon de dix-huit ans dont les traits harmonieux à la fois juvéniles et rudes trahissaient le dur labeur et les réveils matinaux. Il vivait un kilomètre et demi plus bas sur la route et conduisait un camion rouillé que Salvo pouvait entendre approcher sur presque toute la distance. Ce printemps, ils avaient planté sept acres de maïs et Salvo avait confiance de connaître enfin des résultats satisfaisants cette année.

« La culture n'est pas si dure, monsieur Ursari, disait Jacob. Vous allez vous habituer. »

Salvo hocha la tête, mais il n'était pas sûr de le croire.

« C'est une belle terre. Vous avez de la chance d'avoir un bon sol. Le nôtre n'est pas si bon.

— Ça a de l'importance ?

— Bien sûr. Meilleur est le sol, meilleur est le maïs. » Jacob eut un large sourire qui fit aussi sourire Salvo.

Anna voyait d'un bon œil l'aide qu'apportait Jacob. C'était elle qui avait eu l'idée de l'embaucher, et elle avait subtilement multiplié suggestions et incitations jusqu'à ce que Salvo en vienne lui-même à considérer que ce serait une bonne idée et la lui présente comme s'il s'agissait d'une initiative à lui, qu'elle avait promptement endossée. Elle savait que c'était la meilleure manière d'amener Salvo à faire quelque chose.

Avec les trois enfants, elle était passée maître dans l'art de la manipulation à des fins organisationnelles. Daniel, qui devait avoir environ onze ans, était facile ; il désobéissait rarement à ses parents, était un grand frère affectueux pour les jumelles et ne se montrait pas aussi tapageur ni aussi espiègle que les autres gamins. Il semblait parfois beaucoup plus mûr que son âge n'aurait pu le laisser croire. À d'autres moments, toutefois, il levait vers Anna un regard vide, éperdu, comme s'il ignorait où il se trouvait. Elle se demandait souvent s'il n'y avait pas quelque chose qui clochait chez Daniel, mais elle avait depuis longtemps résolu de l'aimer comme son fils, et ses questionnements étaient par conséquent teintés par son amour de mère.

Salvo reconnaissait ce qu'il voyait dans les yeux de Daniel : la peur. Il s'efforçait de faire ce qu'il pouvait pour le garçon, comprenant trop bien ce que c'était que de passer sa vie à traîner ses angoisses, mais comme il n'avait jamais découvert de moyen

d'apaiser tout à fait les siennes, il se trouvait plutôt impuissant. Dans l'ensemble, le garçon paraissait heureux et cela suffisait à Salvo, qui savait qu'il était tout à fait possible d'avoir une enfance moins que parfaite et de connaître tout de même le bonheur une fois adulte. Compte tenu de ce que Daniel avait vécu jusqu'à ce moment, il semblait normal à Salvo que l'enfant ne soit pas dépourvu de craintes.

Ses filles, quant à elles, étaient tout l'inverse de Daniel. Si des démons venaient hanter leur sommeil, elles n'en laissaient rien voir. Elles étaient si pareilles que seule Anna arrivait à les distinguer. Il arrivait même à Salvo de les confondre, ce qu'il se reprochait par la suite en s'accusant d'être un mauvais père.

Il commettait de telles erreurs quand il les entra-percevait en vitesse. En les regardant une seconde de plus, il aurait su laquelle était laquelle : Elisabeth et Mika avaient des personnalités si différentes qu'on arrivait à les identifier à leur expression plus sûrement que si elles avaient porté des badges à leur nom.

Elisabeth ressemblait à son père sous plusieurs aspects, dont la plupart plaisaient à Salvo. Elle avait réussi à ne pas hériter de ses nombreuses névroses, ce qui était un immense soulagement pour lui et pour Anna. Mika, de son côté, ressemblait à ce qu'il s'imaginait qu'Anna avait été à huit ans, même s'il ne l'avait jamais dit à sa femme. Elle était charmante, drôle et généreuse, mais ses deux parents savaient qu'elle aimait se donner en spectacle. Salvo y voyait une bonne chose, à la différence d'Anna.

Aux yeux de Salvo, les deux fillettes étaient belles. Il savait qu'il était de son devoir de père d'entretenir cette opinion, mais la plupart des gens tombaient d'accord avec lui, notant au passage que Salvo et Anna étaient eux-mêmes bien de leur personne, même si l'on s'entendait généralement pour dire que Salvo ne faisait pas ses quarante et un ans tandis qu'Anna paraissait plus vieille que ses trente-cinq ans. Outre l'histoire de Salvo à l'Extravaganza Fisher-Fielding, les voisins savaient peu de chose sur les Ursari, et ceux-ci livraient peu d'informations sur eux-mêmes quand il leur arrivait de fréquenter les gens des environs.

Tout bien considéré, ils menaient une vie heureuse. C'est du moins ce qu'il semblait à Salvo. C'est pourquoi ils furent tous deux troublés quand, à la fin du printemps de l'an 1951, la panique et l'effroi qui avaient taraudé Salvo pendant la plus grande partie de sa vie s'intensifièrent inexplicablement, transformant les heures qui précédaient le sommeil en véritable torture.

« Une fois, commença Salvo, il y avait une famille de Roma qui avait quitté tout ce qu'elle connaissait pour partir vers une terre étrangère. Ils ne parlaient pas la langue et ne connaissaient personne. Mais ils étaient braves, ils étaient fiers et ils savaient marcher haut dans le ciel, où personne ne pouvait marcher, et à cause de cela les gens ont appris à les aimer. »

Les trois enfants étaient assis à ses pieds, fascinés. Anna était partie en ville pour acheter des provisions et dès son départ les enfants avaient assailli Salvo, lui demandant puis l'implorant de leur raconter une histoire, ce qu'il faisait souvent, mais pas aussi souvent qu'ils l'auraient souhaité, loin s'en fallait. C'étaient ses histoires que les enfants préféraient chez leur père. En les contant, il se métamorphosait presque jusqu'à devenir un autre homme, un homme qui n'était peut-être même pas leur père mais quelqu'un de tout à fait différent, qui venait d'un monde étrange et excitant qu'ils n'avaient jamais connu.

« De partout, les gens affluaient pour voir ces courageux Roma réaliser leurs exploits et repartaient toujours émerveillés de ce qu'ils avaient vu. Les membres de la famille romni sont devenus des héros.

« Et puis, un jour, il y a eu un incendie effroyable, plus chaud que le soleil. La famille romni était prise au piège, mais parce qu'ils étaient forts et braves, ses membres ont trouvé un moyen de s'échapper. Et, au passage, ils ont arraché un petit garçon à la gueule des lions ; la famille romni l'a sorti du feu et en a fait un des leurs.

— C'est moi ! » chuchota Daniel, incrédule. Il avait déjà entendu l'histoire, mais Salvo la racontait chaque fois d'une façon un peu différente et Daniel paraissait toujours étonné de se voir inclus dans le conte.

« Est-ce que la famille avait d'autres enfants ? » demanda Mika en poussant du coude sa sœur. Elisabeth

sourit et toutes deux regardèrent Salvo, pleines d'expectative.

« Bien sûr que oui. Les Roma ont toujours beaucoup d'enfants, parce qu'il leur semble qu'ils n'en ont jamais trop. Mais leurs enfants n'étaient pas dans l'incendie, parce que les parents roma gardent toujours leurs enfants en sécurité.

— Vas-tu toujours nous garder en sécurité? demanda Elisabeth.

— Tant que je vivrai, rien de mal ne t'arrivera. Ta mère et moi avons fait un vœu.

— Un vœu secret? » Daniel avait les yeux brillants. Il était à cette époque fasciné par les secrets et se plaisait à faire semblant qu'il en possédait lui-même un grand nombre.

« Un vœu très secret. Mais je ne peux en dire plus. Je vous en ai déjà trop révélé. »

Mika n'était pas intéressée par les secrets. « Qu'est-ce qui est arrivé après le feu? »

Salvo reprit son sérieux. « Après le feu, la famille de Roma n'a plus voulu marcher dans le ciel. Ils savaient qu'il leur fallait protéger leurs enfants, qu'il leur fallait vivre comme les autres. Alors ils se sont installés sur une terre tranquille et en ont fait leur foyer.

— Est-ce qu'ils étaient heureux? demanda Elisabeth. Est-ce que leur ancienne vie leur manquait?

— Oui, ils étaient très heureux, dit Salvo. Et leur ancienne vie ne leur manquait pas du tout. »

Sa voix était convaincante, et rien dans ses manières ne suggérait qu'il ne disait pas la vérité. Pourtant, les enfants avaient tous l'impression qu'on ne leur racontait peut-être pas toute l'histoire, mais ils n'en parlaient pas, ni entre eux ni à leur père.



New York n'avait guère été accueillante pour Andrés et Etel. Après le départ de Salvo et Anna, quand il était devenu évident qu'ils ne seraient pas repêchés par un cirque, Andrés avait résolu de trouver du travail. Il ne savait ni lire ni écrire et, bien qu'il pût facilement soutenir une conversation en anglais, il avait un accent qui, aux oreilles de plusieurs, paraissait allemand, ce qui constituait un obstacle sérieux à son embauche. Il finit par décrocher un boulot auprès d'un homme qui possédait de nombreux stands à hot-dogs partout dans la ville. La paye était maigre, mais une fois qu'Etel eut pris un emploi de femme de chambre dans un hôtel miteux, ils parvinrent à joindre les deux bouts.

Quand ils avaient quitté le F-F, Etel se doutait qu'on ne lui disait pas tout sur les causes de leur départ. Elle commença par ne pas soulever la question, présumant qu'on la mettrait au courant une fois qu'ils seraient partis. Quelques heures avant qu'ils ne quittent le cirque, toutefois, Martin Fisher-Fielding

était venu la voir alors qu'elle faisait la file devant la salle de bains. Elle sentait que les autres artistes se montraient froids envers elle, ce qui la rendait mal à l'aise. Quand Martin s'était approché, plusieurs avaient quitté la file et fait semblant de s'occuper à autre chose, cherchant à éviter d'être vus près d'Etel tout en restant suffisamment près pour entendre ce qui se dirait. Martin ne leur avait pas facilité la tâche en se penchant vers l'oreille de celle-ci.

« Je tiens à te le dire : je ne pense pas que c'est toi qui as allumé l'incendie », avait-il dit.

Etel était trop stupéfaite pour répondre. Elle avait serré la main que Martin lui présentait et l'avait regardé tourner le coin et disparaître. D'abord lentement, puis avec une accélération exponentielle, elle avait compris ce qui était en train de se passer. Pourquoi, s'était-elle demandé, András et Salvo n'avaient-ils rien dit ? Puis elle avait su qu'ils étaient restés muets parce qu'ils craignaient qu'elle puisse être coupable. Et la colère avait monté en elle.

Six ans plus tard, elle était encore en colère. Elle ne dit pas un mot de plus au sujet du feu à âme qui vive, et même András ne soupçonnait pas qu'elle était au courant de toute l'histoire. À mesure que le temps passait, sa colère culmina, retomba et monta à nouveau, et plus d'une fois elle faillit bondir de son siège et s'en prendre à son frère à coups de poing. Mais sa rage s'évanouissait chaque fois juste avant d'éclater, se calmant avant de recommencer à monter régulièrement.

Sa colère était devenue un fardeau, elle le savait. Il lui arrivait de surprendre András qui la regardait longuement, comme s'il la jugeait, et elle savait qu'il se demandait si elle était coupable des gestes qu'on lui reprochait. Elle voulait hurler qu'elle était innocente, mais si András avait besoin qu'on le lui dise, alors elle n'avait pas envie de le faire.

Elle se sentait trahie et en voulait terriblement à ses frères. Mais ils formaient sa famille, aussi ne disait-elle pas un mot, et elle savait qu'elle ne dirait jamais un mot. Rien n'est parfait en ce monde, songeait-elle, et ça ne change rien d'espérer autre chose.

András rentrait souvent tard le soir, alors qu'Etel et János étaient déjà couchés. Ils louaient un appartement de deux pièces dans le Bronx, où Etel et János dormaient dans la chambre alors qu'András passait la nuit sur le sofa dans la pièce principale. János, qui avait presque sept ans, serait bientôt trop vieux pour partager le lit de sa tante. Ils avaient discuté de la possibilité de chercher un nouvel appartement, mais András savait qu'il serait trop cher pour leurs moyens. En rentrant, il se préparait un sandwich dans la cuisine minuscule et ouvrait la porte de la chambre pour contempler son fils et sa sœur. Etel ronflait bruyamment, dos à la porte, János était à peine visible sous les couvertures. András secouait tristement la tête. Ce n'était pas bien.

Il ignorait qu'Etel avait été mise au courant des accusations de Norris, mais avait remarqué qu'elle n'avait pas fumé une seule cigarette depuis l'incendie. Alors qu'auparavant son hygiène personnelle

laissait à désirer et qu'elle empestait la fumée, elle se lavait maintenant avec une régularité féroce et dégageait une odeur de savon. Dans ses moments de faiblesse, András allait jusqu'à se demander si les allégations de Norris pouvaient receler une part de vérité. Il essayait très fort d'éviter les moments de faiblesse.

Etel s'ennuyait du fil de fer et ne s'en cachait pas. «Jadis, racontait-elle à János, nous marchions bien haut au-dessus du sol sur un fil pas plus gros que ton petit doigt. Nous étions adorés de tous. Nul Rom n'a été autant aimé que ton père, ton oncle ou moi-même.» Souvent, tard le soir, elle demandait à András si le fil de fer lui manquait, et elle avait toujours l'air un peu déçue quand il haussait les épaules et répondait qu'il ne servait à rien de regretter ce qui n'était plus.

Même si János ressemblait en tout point à sa mère, András s'efforçait de ne pas songer à Margit. Quand son image se présentait à lui, il se rappelait son visage quand elle avait émergé du chapiteau en flammes, puis se rappelait qu'il avait sauvé sa sœur plutôt qu'elle, et il savait qu'il avait fait son choix à ce moment-là. Il en voulait à la vie de lui avoir imposé une décision à ce point déchirante : comment un homme peut-il choisir entre la femme qu'il aime et la sœur qu'il a élevée depuis qu'elle était bébé ? C'était impossible, il le savait, et, même s'il aurait préféré ne jamais avoir à choisir, il ne croyait pas avoir fait quoi que ce soit de mal. Etel, soupçonnait-il, était une bien meilleure mère pour l'enfant que Margit aurait jamais pu l'être. Certaines nuits, il avait tout de même

du mal à ravalier ses larmes, et se sentait si seul qu'il avait l'impression qu'il allait implorer.

Quand il les avait observés tout son soûl, András refermait doucement la porte et s'effondrait sur le canapé. Il regardait sa montre et, constatant qu'il devait être de retour à son poste quelques heures plus tard, essayait de dormir. À toute heure, le bruit des voitures et des passants montait de la rue, mais cela ne l'empêchait jamais de sombrer dans un profond sommeil qui aurait pu durer des semaines.



À l'autre bout de la ville, une lutte de pouvoir faisait rage qui changerait le destin du cirque en Amérique. À sa mort, Cole Fisher-Fielding avait légué sa part de la Société de Cirque Fisher-Fielding à son neveu Martin, qui lui avait toujours été loyal et qui possédait maintenant les trois septièmes de l'entreprise, la part la plus importante jamais détenue par un même individu. Les Époux, Charlotte Fisher-Fielding et le funeste couple formé de Rebecca Fisher-Fielding et Philip Barnes, contrôlaient une part égale, tandis que, une fois de plus, les Respectables disposaient du vote décisif en cas d'égalité. Le terme de Norris Fisher-Fielding à la présidence arrivait à échéance au printemps de 1952, et Martin ne cachait pas qu'il avait lui aussi l'intention de briguer le poste.

Norris occupait une position précaire ; plusieurs étaient toujours d'avis que sa décision de dissoudre

le cirque et de gagner les quartiers d'hiver avant la fin de la saison de 1945 avait été irresponsable, alors que d'autres ne digéraient pas qu'il ait tenté de faire disparaître toute trace de Cole Fisher-Fielding de l'Extravaganza. Bien qu'ils n'aient pas été les seuls à s'être vus remerciés, on lui reprochait en particulier d'avoir congédié les Ursari, geste qui apparaissait dicté par la mesquinerie et la vindicte, défauts impardonnables chez l'homme qui prétendait diriger le cirque.

Comme si cela ne suffisait pas, le bilan révélait que la clientèle de la Société de Cirque Fisher-Fielding déclinait. Il était cependant difficile d'imputer cette baisse uniquement à la gestion de Norris, puisque partout au pays les spectateurs se faisaient de plus en plus rares. Plusieurs grands cirques avaient fermé leurs portes, et ceux qui avaient survécu avaient abandonné le chapiteau pour offrir des spectacles en salle. En 1950, l'Extravaganza Fisher-Fielding était le seul cirque d'importance à se produire encore sous une tente en toile. Excepté les représentations données au Madison Square Garden de New York et quelques spectacles intérieurs qui avaient suivi l'incendie du chapiteau, le F-F s'était toujours produit sous la tente. Même Norris Fisher-Fielding hésitait à y renoncer pour une salle.

C'est exactement ce que Martin Fisher-Fielding se proposait de faire. Moins enclin à honorer la tradition qu'à célébrer le sens du spectacle, il savait que, pour continuer, le F-F devrait s'adapter à son époque. Il croyait que son oncle aurait été d'accord ; la survie du F-F l'emportait sur celle du grand chapi-

teau. Cette volonté de produire le spectacle en salle reposait en outre sur d'autres motifs, d'ordre plus personnel. Il était là lors de l'incendie et, bien qu'il ne l'ait jamais avoué à personne, il était incapable depuis ce jour de mettre le pied dans une tente ou quoi que ce soit qui ressemblât à un chapiteau. Il n'avait pas visité le nouveau chapiteau qu'avait acheté le F-F pour la saison de 1946 et ne pensait jamais y entrer.

Il l'ignorait à l'époque, mais Martin n'était pas le seul à souffrir de cette phobie : parmi les survivants de l'incendie du F-F, plusieurs étaient incapables d'entrer dans un édifice sans vérifier où se trouvaient les issues de secours, et un grand nombre refusaient de mettre le pied dans une tente. Ceux-là restaient dehors sous la pluie lors des mariages et des pique-niques, ils évitaient les foires et les spectacles extérieurs, et n'allaient jamais, jamais au cirque.

Le vote fut serré, pendant un moment Martin sembla l'emporter, mais, avec l'appui des Respectables, Norris fut reporté à la présidence pour un terme de cinq ans. Martin résolut d'être patient. Cinq ans, ce n'était pas si long.



Par une journée ensoleillée du mois de juin 1953, Salvo était debout au milieu de son champ de maïs, dont les épis arrivaient presque à la hauteur de sa tête. Grâce à l'aide de Jacob Blacke, la récolte

s'annonçait bonne et il était satisfait. Malgré les quantités de café qu'il avait ingurgité ce matin-là, il était fatigué et ne pouvait s'empêcher de bâiller. Le sommeil le fuyait depuis des semaines et il ne s'attendait pas à s'endormir facilement ce soir-là. Il éprouvait à nouveau une peur malade du noir, mais se refusait à laisser une lumière allumée de crainte d'alarmer Anna. Il passait donc des heures couché sur le dos, le cœur battant la chamade, la sueur trempant son pyjama, à attendre des catastrophes qui ne venaient jamais. Ces nuits le laissaient épuisé, irritable et honteux. Pourquoi lui, qui avait jadis marché sur un fil dans les airs, était-il si poltron sur la terre ferme, voilà qui lui échappait.

Il fut tout à coup saisi d'un élan qu'il n'aurait su décrire. Avant d'avoir pu identifier la source de ce sentiment, il se mit à marcher en direction de la grange. Le bâtiment avait, par le passé, hébergé du bétail et contenu du foin mais, comme Salvo ne possédait ni l'un ni l'autre, il était vide à l'exception de quelques outils de ferme appuyés contre le mur du fond. Quand ses yeux se posèrent sur un câble d'un demi-centimètre long d'une quinzaine de mètres, il sut pourquoi il était là. Perché sur une échelle, il fixa un crampon dans la poutre verticale principale de la grange, à cinq mètres au-dessus du sol, et y noua une extrémité du câble. Puis il grimpa sous les combles dans le fenil à l'autre bout de la grange et enroula le câble bien serré autour d'une poutre de support. S'il avait eu un deuxième câble, il aurait installé un hauban.

Il sauta sur le fil de fer. Le toit pentu de la grange lui permettait à peine de se tenir debout. Il sentait des toiles d'araignée s'emmêler dans ses cheveux et humait l'humidité du bois exposé aux éléments. S'il l'avait voulu, il aurait pu, en tendant les bras, toucher le toit, mais il ne le fit pas. Il avançait d'un pas régulier et sans hésitation, son équilibre était sûr. Quand il atteignit le milieu du câble, il s'arrêta et resta parfaitement immobile. C'était le premier exercice qu'il avait appris sur le fil : la quête de l'immobilité. Il resta là sans bouger et, petit à petit, la grange disparut devant ses yeux, un calme se répandit dans son corps. Dehors, les branches d'un saule frôlaient doucement le flanc de la construction.

Daniel entra dans le bâtiment des heures plus tard, dépêché par Anna, qui l'avait chargé de prévenir Salvo que le souper était prêt. Il ne vit pas immédiatement son père, mais sut tout de suite qu'il n'était pas seul dans la grange. Il se figea sur place, se prépara à prendre ses jambes à son cou et puis il aperçut Salvo au-dessus de sa tête, sur le fil de fer, immobile, yeux clos. Daniel n'était pas sûr de ce qu'il convenait de faire. Il ne voulait pas prendre Salvo par surprise, craignant de le faire tomber, mais il lui fallait attirer son attention. Il résolut d'attendre et, aussi silencieusement qu'il le pouvait, il s'abaissa jusqu'à s'asseoir par terre.

Après plusieurs minutes, Daniel sut que Salvo ne descendrait pas de sitôt. Il se leva et, d'une voix qu'il aurait voulue beaucoup plus calme, appela son père debout au-dessus de lui. « Allo ? » dit-il, regrettant immédiatement de n'avoir pas trouvé mieux.

Salvo ouvrit les yeux d'un coup. Au grand soulagement de Daniel, il ne tomba pas. Il baissa le regard vers lui et cligna des yeux. « Daniel ? »

— C'est l'heure de manger.

— Oui. J'arrive bientôt. »

Daniel hocha la tête et se dirigea vers la porte.

« Daniel. » Quand il se retourna, Salvo n'était plus sur le fil. Il se tenait au bord du fenil.

« Oui ? »

— S'il te plaît, ne dis rien de ceci à ta mère. Tu es un bon garçon, et tu me rendrais service. »

Daniel sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il n'avait encore jamais eu de secret à garder et il se sentait privilégié qu'on lui en confie un. « Je ne dirai rien, piailla-t-il. »

— Merci. » Salvo descendit du fenil par l'échelle en bois et passa le bras autour des épaules du garçon. Ensemble, ils marchèrent jusqu'à la maison.

Plus tard, pendant le repas, Anna ne comprit pas pourquoi Daniel, habituellement de tempérament mélancolique, rayonnait d'une telle joie. Elle se promit de demander à son mari s'il connaissait la cause de ce changement d'humeur, mais il s'endormit tout de suite après avoir mangé, ses ronflements laissant deviner qu'il avait sombré dans un profond sommeil comme il n'en avait pas connu depuis longtemps. Au matin, elle avait oublié sa question.

Salvo savait qu'il n'avait pas atteint à l'immobilité. Il le savait parce qu'il savait que l'immobilité était impossible, pourtant il avait l'impression de s'en être approché plus qu'il ne l'avait jamais fait, et cela lui suffisait. Il voyait maintenant que les huit années passées sans le fil de fer ne lui avaient donné que l'illusion du bonheur ; seule sa famille — l'amour qu'elle lui portait, l'amour que lui-même vouait à sa femme et à ses enfants — l'avait empêché de faire cette constatation.

Durant cette quasi-immobilité, il avait entrevu la manœuvre la plus audacieuse, la plus complexe, la plus fantastique que le monde ait jamais vu exécuter sur un fil de fer. Elle s'était élaborée devant ses yeux, et même si en son for intérieur il doutait qu'elle soit réalisable d'un point de vue technique, Salvo croyait que, pour peu qu'elle soit possible, il était le seul à pouvoir l'accomplir.

C'est dans ce but qu'il reprit véritablement l'entraînement. Comme Anna venait rarement dans la grange, il ne risquait pas que le fil de fer y soit découvert. Il avait décidé de ne pas parler de ses intentions pour l'instant. Salvo savait que sa femme n'avait aucune envie de se remettre à marcher sur la corde raide.

Il n'avait pas perdu autant de ses habiletés qu'il l'aurait cru. Il était rouillé et certains des muscles dont il ne se servait pas au sol avaient besoin d'être dégourdis, mais il progressait à un bon rythme et était confiant de pouvoir retrouver sa forme en peu de temps.

Il s'imposait un entraînement rigoureux, de loin plus exigeant que celui auquel l'avait astreint Tomas Skosa. Impitoyable, il s'interdisait la moindre erreur : s'il entendait réussir, il lui faudrait non seulement être parfait, mais amener les autres à la même perfection.

Entièrement absorbé par son entraînement, il ne remarquait pas trois paires d'yeux qui l'épiaient à travers une fente dans le mur du fond de la grange. Daniel avait insisté comme il se devait auprès de Mika et Elisabeth sur l'importance de garder un silence total et, quand elles avaient vu ce que faisait leur père, elles avaient été si émerveillées qu'elles auraient été incapables de produire le moindre son.

Aux yeux des enfants, Salvo réalisait l'impossible sans coup férir. Dès qu'il avait quitté la grange, ils se faufilaient dans le fenil et contemplaient le câble, regrettant de n'avoir pas la bravoure nécessaire pour s'y aventurer, de n'être pas comme leur père, pour qui ils éprouvaient une révérence toute neuve. Jusque-là, dans leurs jeux, ils avaient toujours cherché à imiter Anna, admirant sans le savoir sa force et sa résolution, alors que leur père leur paraissait faible et hésitant.

À un certain moment, Daniel finit par rassembler son courage et par poser le pied sur le fil de fer. « Je n'ai pas peur, dit-il.

— Avance, alors », dit Mika. Elisabeth et elle savaient toutes deux qu'il mentait.

« Très bien. » Daniel se tint au bord puis dirigea le regard vers l'autre bout du fil et se concentra comme il avait vu Salvo le faire. Il fit un pas en avant, sentant le fil de fer sous son pied pour la première fois. Il garda son équilibre.

Mika saisit la main de sa sœur, trop effrayée pour parler, trop excitée pour se taire. « Il le fait », chuchota-t-elle. C'était fantastique.

La mâchoire d'Elsabeth s'ouvrit mais elle ne pipa mot. Il est brave, songea-t-elle. Je me demande pourquoi je ne suis pas aussi brave. Peut-être qu'il peut me rendre brave.

Daniel fit deux autres pas — lentement, prudemment — puis, comme quelqu'un tire une nappe sans déranger les couverts d'une table mise, le fil n'était plus sous lui, et il tombait. Au moment où il comprit qu'il était en train de tomber, il toucha le sol, les pieds d'abord, puis le dos, puis la tête. Pendant un moment sa vue s'embrouilla, un voile rouge recouvrit ses yeux et il se sentit désorienté, comme étourdi des deux côtés à la fois, et il eut mal à la tête. Il voulut se lever et se rendit compte qu'il en était capable, puis il vit ses deux sœurs debout devant lui, l'inquiétude se lisant sur leurs visages.

« Daniel? Tu n'as rien? » Mika posa une main hésitante sur son épaule.

« On va avoir des ennuis, dit Elsabeth.

— Seulement si tu dis ce qui s'est passé.

— Je ne dirai rien.

— Ça va, Daniel? »

Pendant une minute, Daniel ne leur répondit pas. Sa main s'éleva pour toucher l'endroit où sa tête lui faisait mal, et quand elle se baissa il n'y avait pas de sang sur ses doigts. Il testa ses mouvements et constata qu'il était indemne.

« Daniel? »

Il sourit. « Ça va. Je vais réessayer. » Il monta l'échelle et se tint devant le câble, sur lequel il s'apprêtait à remettre le pied. Un élanement aigu lui traversa la tempe et il recula, ne sachant plus où il était.

« Peut-être qu'on devrait arrêter pour aujourd'hui », suggéra Elisabeth.

Daniel hocha la tête. « Ouais, je pense. »

— On essaiera encore demain? » Mika ne quittait pas le fil des yeux.

« Bien sûr. Demain. »

Ils sortirent de la grange et entrèrent dans la maison à pas de loup, en prenant bien garde que ni leur père ni leur mère ne les voient, surtout leur mère. Ils l'avaient déjà entendue parler du fil de fer et, même si elle n'en avait jamais dit de mal, ils avaient aisément détecté une note de dédain dans sa voix.

Cette nuit-là, Daniel souffrit d'un mal de tête si violent qu'il pensa mourir et il vomit deux fois. Le

lendemain, il ne vomit pas mais sa tête lui faisait toujours mal. Anna ne l'envoya pas à l'école pendant trois jours, attribuant ses symptômes à la grippe. Il fallut presque une semaine avant qu'il se remette suffisamment pour songer à monter de nouveau sur la corde raide.



Au printemps de 1957, la Société de Cirque Fisher-Fielding choisirait encore une fois l'un des deux cousins. Martin Fisher-Fielding savait depuis longtemps qu'il ne disposait pas de l'appui de plusieurs des Respectables qui l'associaient à son oncle, identification dont il était fier et n'avait pas cherché à se défaire. Certains des Respectables continuaient cependant de blâmer Cole pour l'incendie et la perte de revenus qui s'en était suivie. Norris, conscient que les Respectables étaient la clef de son accession au pouvoir, avait soin d'alimenter ce sentiment. En apprenant que les frères d'Anna avaient remis à leur sœur le bloc d'actions ayant appartenu à leur père, il en avait été alarmé, mais il n'y pouvait rien. Son inquiétude avait considérablement diminué quand nul membre de la famille Ursari ne se présenta au scrutin de 1952. Il avait peu de raisons de croire qu'ils réapparaîtraient jamais. Martin, quant à lui, voyait là l'occasion qu'il lui fallait. S'il arrivait à persuader Salvo et Anna de se ranger derrière lui, il arriverait peut-être à se rallier les Respectables.

Cette stratégie comportait cependant un écueil : les Ursari étaient difficiles à joindre. Ils n'avaient pas le téléphone et Martin savait que, pour convaincre Anna, il lui faudrait d'abord convaincre Salvo, et qu'il ne servait à rien d'envoyer une lettre à ce dernier. Martin ignorait même si Salvo savait lire l'anglais.

Il se trouvait donc face à un dilemme : il pouvait rester à New York et s'y employer à gagner l'appui des autres Respectables qui, bien que dispersés, étaient plus faciles à joindre par les moyens habituels, ou bien il pouvait traverser le continent pour parler aux Ursari. Si ces derniers refusaient de lui accorder leur appui, ou si celui-ci ne suffisait pas à faire pencher la balance chez les Respectables, il serait alors trop tard pour tenter quoi que ce soit d'autre. C'était un pari risqué, mais Martin tenait de son oncle et il résolut de tenter le tout pour le tout. Il prit les arrangements nécessaires pour se rendre en Colombie-Britannique.

Salvo ne reconnut pas tout de suite l'homme à la mise élégante qui montait son entrée. Il lui trouvait un air familier, mais il lui fallut un long moment avant de constater qu'il s'agissait de Martin Fisher-Fielding, qui n'était pas un invité que Salvo s'attendait à voir à sa ferme.

D'un pas confiant, Martin s'approcha de Salvo, occupé à réparer la poignée cassée d'une pelle. Il lui tendit la main, que Salvo serra.

« Bienvenue », dit Salvo, se demandant la raison de la présence de Martin mais ne sachant comment lui poser la question.

« Merci. C'est un pays merveilleux, ici. »

Salvo regarda autour de lui, comme pour vérifier ce qu'avait dit Martin. « Oui, c'est vrai.

— J'irai droit au but, monsieur Ursari...

— Salvo.

— Oui. Salvo, j'ai besoin de votre aide. » Il exposa la situation à Salvo qui, même s'il connaissait vaguement la situation politique du Fisher-Fielding, ne se doutait pas de la précarité de l'équilibre des forces en présence. Quand Martin eut fini de plaider sa cause, Salvo prit la parole.

« Je vais vous aider. Je ne sais pas si Anna sera d'accord, mais je ferai de mon mieux. Norris Fisher-Fielding n'est pas le genre d'homme que Cole aurait voulu voir diriger son cirque.

— Merci.

— Mais si cela fonctionne, si le F-F est à vous, alors c'est moi qui aurai besoin de votre aide.

— Bien sûr. Je ferai tout ce que je peux. »

Salvo hésita, conscient des implications de ce qu'il s'apprêtait à dire. « Je veux recommencer à marcher sur le fil.

— L'Extravaganza Fisher-Fielding n'aurait jamais dû se défaire des Ursari. Si je deviens président, mon premier geste sera de restaurer votre contrat.

— Je vais m'attendre à ce que vous teniez parole, monsieur Fisher-Fielding. »

Martin hocha la tête. Salvo était un homme raisonnable, songeait-il. Il était idiot de la part de Norris de s'en être fait un ennemi.

« Ma femme est dans la maison. Allons voir ce qu'elle pense de tout cela. »

Salvo fit un geste en direction de la maison, et ils prirent le chemin y menant. Avant d'entrer, Salvo posa la main sur l'avant-bras de Martin. « Il serait préférable que vous ne mentionniez pas le fil de fer tout de suite, dit-il.

— Compris », dit Martin, et ils entrèrent dans la maison.

Anna écouta le laïus de Martin, le visage impassible. Elle s'était toujours doutée que quelqu'un finirait par vouloir déloger Norris, mais elle n'aurait pas cru que cela arriverait si vite. Quoi qu'il en soit, elle avait déjà pris sa décision avant que Martin ne se manifeste.

« Il n'y a pas d'amour dans mon cœur pour Norris, dit-elle lentement. J'espère que vous réussirez à libérer le cirque de son emprise. Je ferai tout ce que je peux pour vous aider, mais... » Elle s'interrompit. L'expression de Martin s'assombrit, car il savait

qu'elle n'avait pas fini et que la suite ne lui plairait pas. « Mais je n'irai pas à New York pour voter, et je ne veux pas avoir affaire aux autres. Je ne veux pas prendre part à cette joute politique. »

Martin sentit son cœur se serrer. Il avait perdu, il le savait. Assis en silence dans un coin, Salvo essayait de trouver quelque chose à dire qui pourrait convaincre Anna de se raviser.

« Puis-je vous demander à combien vous estimez ma part du F-F? » demanda celle-ci.

Martin haussa les épaules. « En ce moment, à pas grand-chose. Peut-être trente ou quarante mille dollars, tout au plus. » Salvo leva les sourcils. La somme lui paraissait considérable.

Anna hocha la tête. « C'est ce que je croyais. Voici ce que je vais faire. Je vous cède ma part, Martin. »

Celui-ci fronça les sourcils. « J'ai peur que ce ne soit pas possible, madame Ursari. Vous n'avez pas le droit de vendre votre part. C'était l'une des conditions de l'entente originale. Les actions des Respectables... » Il s'interrompit, se demandant si Anna connaissait le nom qui avait été donné au groupe dont elle faisait partie, mais elle ne semblait nullement déconcertée. « ... ces actions ne peuvent être vendues.

— Je sais. Mais elles peuvent être données. Et je vous les donne. »

Martin cligna des yeux. « Vous me les donnez? »

— Oui. L'Extravaganza Fisher-Fielding est précieuse. C'est là que j'ai rencontré mon mari, que j'aime plus que tout. Nous ne sommes pas riches, mais nous n'avons pas besoin de cet argent. Pas plus que nous avons besoin de posséder une partie de quelque chose qui ne nous appartient pas. »

Martin se leva, rayonnant. « Merci, madame Ursari. Merci. »

Anna prit sa main et sourit. Salvo alla chercher sa bouteille de rye et ils firent un toast à Cole Fisher-Fielding, puis un deuxième pour sceller leur entente. Après le départ de Martin, qui se hâta de se rendre chez l'avocat le plus proche pour faire rédiger les documents nécessaires, Salvo demanda à Anna pourquoi elle avait agi comme elle l'avait fait.

« Etel n'a pas allumé le feu, dit-elle, et Norris n'aurait pas dû insinuer qu'elle en était responsable. Mon père aurait voté contre Norris, et il aurait convaincu les autres de faire de même. Et... » Elle posa la main sur la joue de Salvo. « ... sans le F-F, nous ne nous serions jamais rencontrés. »

Salvo sourit, honteux de sa dissimulation.

Cette nuit-là, couchée dans son lit, Anna se demanda si elle avait pris la bonne décision. Elle savait que reprendre le numéro marquerait la fin de la vie qu'ils menaient, et elle détestait l'idée de quitter cette existence, mais elle savait depuis plusieurs mois que c'était inéluctable.

Elle savait même la date précise où elle avait compris qu'il serait quasi impossible pour Salvo de ne plus marcher sur le fil de fer. C'était en 1950, à l'occasion de leur anniversaire de mariage, huit ans après leurs noces précipitées sous le chapiteau de l'Extravaganza Fisher-Fielding, où tout le monde se bousculait parce qu'on venait de finir une représentation d'après-midi et que le spectacle de la soirée allait débiter quelques heures plus tard. À l'époque de leur mariage, elle n'avait pas encore commencé à haïr le cirque et si on lui avait posé la question à ce moment-là, elle aurait juré qu'elle n'en viendrait jamais à le détester.

L'une des premières choses qu'avait apprises Anna en venant grossir les rangs du F-F, c'était que le cirque ne représentait pas la même chose pour tout le monde. Certains des artistes y étaient parce qu'ils possédaient un talent particulier qu'ils n'auraient pu exploiter nulle part ailleurs. D'autres y restaient parce que, enfants d'artistes ou de machinistes, ils avaient toujours été là et ne connaissaient pas d'autre vie. Quelques-uns s'y retrouvaient en dernier recours, parce que le cirque était le seul endroit où on leur offrait un repas chaud et du travail. D'autres encore, comme elle, s'y trouvaient après s'être enfuis d'ailleurs.

Quand elle avait rencontré Salvo Ursari, Anna savait parfaitement qu'il était le contraire du genre d'homme que son père aurait voulu lui voir épouser. Et son père la poussait à épouser un homme, n'importe lequel, de l'espèce qu'il approuvait. Elle savait

que tôt ou tard elle finirait par trouver dans ce groupe quelqu'un qui ne lui inspirait pas de dégoût, et c'en serait fait. Une vie de luxe, de privilèges et d'un ennui infini, immaculé, s'ouvrirait devant elle. À vingt-six ans, ce genre d'existence lui semblait à peine préférable à la mort.

Quand, assise parmi la foule ce jour-là, elle avait levé les yeux et vu Salvo perdre l'équilibre puis diriger son regard droit dans sa direction, elle avait su deux choses : la vie en compagnie de cet homme ne serait jamais ennuyante, et il avait besoin d'elle comme personne n'avait jamais eu besoin d'elle. Quand leurs regards s'étaient croisés, les yeux de Salvo lui avaient parlé. *Sauve-moi.*

Elle n'avait pas compris à ce moment-là que c'est exactement ce qui arriverait, qu'elle se sentirait obligée d'inciter Salvo à abandonner son numéro de funambule, de sauver son corps aussi bien que son âme, mais c'est ce qu'elle avait fait. Elle le haïssait pour cela, d'avoir éveillé en elle un amour si fort qu'elle s'en était sentie forcée de l'éloigner du seul lieu où il se sentait vivant.

Au cours des semaines qui avaient suivi l'incendie, et même au cours des mois avant le feu, elle avait su qu'il lui fallait éloigner Salvo de la corde raide. Elle avait cru que pour peu qu'il découvre un autre aspect de l'existence il n'aurait plus besoin de marcher sur le fil, et qu'il en viendrait à s'accoutumer à cette nouvelle vie.

À l'occasion de leur plus récent anniversaire de mariage, Salvo avait offert à Anna une photo d'elle marchant sur la corde raide. Elle se rappelait le moment où la photo avait été prise, mais ignorait que Salvo en possédait un exemplaire. C'était après qu'elle eut traversé le fil de fer seule pour la première fois. Elle était debout sur la plateforme, affichant un large sourire innocent, les bras levés dans un geste de victoire. Regardant la photo, elle avait trouvé qu'elle avait l'air idiote, et l'avait dit.

« Non, avait objecté Salvo. C'est la plus belle femme que j'aie jamais vue. »

Anna lui avait lancé un regard et, voyant qu'il était absolument sincère, elle avait ressenti un douloureux pincement au cœur. Lentement, au cours des jours qui suivirent, elle avait commencé à comprendre son geste. Elle avait été jalouse, pleine de ressentiment envers tout ce que le fil de fer offrait à Salvo qu'elle-même ne pouvait lui donner. En son for intérieur, elle avait calculé qu'en éliminant le fil de la vie de son mari elle se trouverait à y occuper la première place. Elle fut envahie par une vague de culpabilité, mais elle était tout de même incapable de se résoudre à aborder la question avec Salvo. C'est ainsi que, quand Martin Fisher-Fielding s'était présenté à la maison, elle avait tout de suite su quoi faire.

Alors qu'elle était allongée ce soir-là à chercher le sommeil, elle se mit toutefois à douter du bien-fondé de sa décision. Avait-elle encore une fois idéalisé le fil de fer? Avait-elle si facilement oublié à quoi ressemblait la vie au F-F? Elle se tritura les méninges

jusqu'à ce que l'aube filtre à travers les fenêtres, et continuerait à le faire pendant les semaines à venir.

Lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, Norris se mit en furie. Il n'y pouvait cependant rien et, quand il perdit le scrutin décidant de la présidence, refusa d'occuper un poste moins important, au grand soulagement de Martin. Les employés de l'Extravaganza accueillirent l'élection de celui-ci avec plaisir : homme respecté, gestionnaire compétent, Martin comprenait les valeurs sur lesquelles reposait le succès du F-F. Tandis que le cirque bouclait sa tournée à l'automne de 1957, on attendait l'année suivante avec hâte.

Le moment était venu pour Salvo de franchir la prochaine étape menant à son retour sur la corde raide. Estimant avoir retrouvé ses habiletés grâce à l'entraînement, il lui fallait maintenant constituer une troupe capable d'exécuter le numéro qu'il avait imaginé. Avant toute chose, il lui fallait cependant obtenir l'assentiment d'Anna. Pour ce faire, il attendit un soir que les enfants soient couchés. Ils étaient assis devant le foyer de la pièce principale, Anna écoutait la radio.

« J'ai quelque chose à te dire », annonça-t-il. Il s'efforçait d'avoir l'air calme, mais sa voix trahissait sa nervosité.

Anna hocha la tête. « Je me demandais quand tu me le dirais. »

Salvo fut étonné. « Quoi ? »

— Je ne suis pas idiote, dit-elle. Et il m'arrive d'aller dans la grange. » Elle tourna les yeux vers lui, le visage glacial.

Salvo ne dit rien, honteux.

« Tu veux recommencer à marcher sur le fil.

— Oui.

— Cette vie ne te suffit pas ? Il te faut les foules, les applaudissements ? » Anna monta le ton, plissa le front.

« Notre vie est plus que suffisante. Depuis quinze ans, j'adore notre vie. Mais sans le fil, je suis incapable de l'apprécier. » Salvo fut stupéfait de s'entendre prononcer ces paroles, car il n'avait encore jamais pris conscience de ce qu'il disait et, en le prononçant, sut instantanément que c'était vrai.

« Alors marche sur le fil dans la grange.

— Ce n'est pas pareil.

— Tu as une famille, maintenant, Salvo. Et si tu tombes ?

— Je ne tomberai pas. »

Anna le regarda dans les yeux. « Si je refuse, iras-tu quand même ? »

Salvo soupesa la question. « Non. Si tu refuses, je vais rester ici et faire pousser du maïs. »

Anna se leva et s'approcha de la fenêtre. « Si nous faisons ce que tu veux, ce sera à certaines conditions. »

Ses épaules se voûtèrent très légèrement. « Je comprends. » Salvo tentait de contenir sa fièvre. Il avait du mal à croire qu'Anna assouplissait ses positions.

« Je suis sérieuse. Ça ne se fera pas n'importe comment. » Elle essayait de paraître déterminée, mais elle savait que sa résolution était déjà sérieusement affaiblie.

« Oui. Ça se fera comme il faut. »

— Je prie Dieu de ne pas avoir à regretter cette décision.

— Tu ne la regretteras pas. » Dehors, il se mit à pleuvoir, d'abord doucement, puis plus fort, les gouttes tintant comme des clochettes en frappant les gouttières de métal sur le toit.

Toute la journée Etel attendit que János, qui avait fêté son treizième anniversaire quelques semaines plus tôt, rentre de l'école. Une lettre était arrivée, Etel l'avait décachetée, étonnée quand des billets de banque canadiens s'en étaient échappés, beaucoup de billets. Même si elle parlait anglais avec une relative facilité, elle était incapable de lire la plus grande partie de la missive. Elle avait cependant reconnu le nom de son frère et ne tenait pas en place. Quand

János rentrerait, il lui lirait la lettre qui, bien que brève, était riche d'informations.

Tard ce soir-là, la porte s'ouvrit et András, épuisé, tituba dans l'embrasure. Il passait ses nuits à travailler comme portier dans un bar et ses journées à vendre des hot-dogs, aussi était-il vanné. Il fut surpris de découvrir Etel assise. Une pile de billets multicolores s'élevait sur la table, et elle tenait un bout de papier dans ses mains.

« De Salvo, dit-elle en lançant le papier vers lui.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda-t-il.

— Il retourne sur le fil. » Un sourire se répandit sur son visage.

« Comment? » András n'arrivait pas à la croire. Il devait y avoir un malentendu.

« Norris Fisher-Fielding est parti et le F-F lui a proposé de revenir.

— C'est pour quoi, l'argent? »

Le sourire d'Etel faiblit légèrement. « Il veut que nous venions au Canada.

— Pourquoi? » À tâtons, András trouva un fauteuil dans lequel il s'assit.

« Il veut qu'on reprenne le numéro. »

András marqua une pause. Il n'avait jamais cru qu'il marcherait à nouveau sur la corde raide. « Qu'est-ce que tu penses qu'on devrait faire? »

Les yeux verts d'Etel brillèrent. « Je pense qu'on devrait y aller. »

András regarda le canapé qui lui servait de lit, l'appartement miteux où ils vivaient, et songea que dans six heures il devrait être de retour au poste s'il voulait pouvoir payer ce logement de misère. Il songea à János, dans la pièce d'à côté, à l'avenir que connaîtrait vraisemblablement le garçon s'ils restaient à New York, et il se décida. « Alors nous irons. »

Ils partirent le lendemain.



Pour réaliser l'exploit qu'avait imaginé Salvo, la troupe devrait compter huit membres. Une fois qu'András et Etel eurent repris l'entraînement et qu'Anna fut remontée sur le fil, ils furent quatre. Ils répétèrent tout l'hiver et, au printemps de l'an 1958, se montraient pleins d'adresse. Il leur manquait cependant toujours quatre personnes pour arriver au nombre de huit dont Salvo était le seul à savoir qu'il était nécessaire pour exécuter le numéro. Il savait qu'une fois qu'ils auraient gagné le F-F, quelques semaines plus tard, ils trouveraient sans mal des artistes désirant se joindre à eux.

La maisonnée Ursari était comble. János et Daniel partageaient une chambre, Elisabeth et Mika une deuxième, ce qui laissait une chambre pour András et Etel et la dernière pour Salvo et Anna. Puisque quatre adolescents cohabitaient dans la maison, l'unique salle de bains était l'objet d'une lutte de tous les instants, et plus d'une fois Salvo dut se résoudre à utiliser la vieille toilette extérieure pour ses ablutions matinales plutôt que d'attendre son tour.

Par un de ces matins, Salvo se réveilla et entendit, derrière la porte de la salle de bains, couler la douche. Il enfila ses chaussures et sortit. En passant devant la grange, il remarqua que la porte était ouverte. Quand il voulut la refermer, il aperçut une jambe par l'embrasure. Il entra.

János était là, en pyjama, dos à Salvo. Elisabeth et Mika étaient juchées dans le fenil, elles aussi en pyjama. Ils avaient tous les yeux fixés vers le centre du fil, où Daniel se tenait, immobile. D'abord, personne ne vit Salvo, puis Mika remarqua sa présence et poussa du coude sa jumelle, qui s'empourpra en baissant le regard vers lui. János se retourna et courba la tête en constatant qu'on les avait découverts. Daniel n'avait rien vu et demeurait immobile.

D'une voix douce, pour ne pas le faire sursauter, Salvo parla : « Descends, Daniel. »

Daniel baissa les yeux et, pivotant avec une technique étonnante, revint vers le fenil. Il descendit l'échelle le premier, suivi de Mika puis d'Elisabeth. Ils formèrent une file près de János. Celui-ci et Elisabeth

semblaient effarés, presque honteux, mais Mika et Daniel, impassibles, arboraient un air de défi.

« Vous ne devriez pas grimper là-haut », dit Salvo.

Pas un des enfants ne répondit.

« Le fil de fer, ce n'est pas un jeu.

— On ne jouait pas, dit Mika à haute voix.

— Vous n'avez pas de formation.

— On t'a observé, dit Daniel. On sait faire plein de trucs.

— Vous êtes des enfants.

— On n'est pas si jeunes. »

Salvo réfléchit à cette affirmation. Daniel allait bientôt avoir dix-huit ans, ce qui n'était effectivement pas si jeune. Mika et Elisabeth célébreraient leur quinzième anniversaire quelques semaines plus tard, et János était d'un an leur cadet.

« On pourrait faire plus si tu nous montrais comment. » C'était Mika qui avait parlé, mais les yeux de tous les enfants brillèrent à cette suggestion.

Salvo hocha la tête. « Votre mère ne le permettrait jamais.

— Tu pourrais la convaincre.

— Ou au moins essayer », dit Elisabeth.

Salvo hochâ de nouveau la t#te. Il tourna les talons et sortit de la grange en refermant la porte derri#re lui. Il n'avait pas consid#r# cette possibilit# qui lui procurerait les quatre personnes qui lui manquaient pour le num#ro, mais c'#tait de ses enfants qu'il s'agissait. Anna ne voudrait rien entendre.

Il fallut une semaine # Salvo pour rassembler le courage n#cessaire pour r#v#ler # celle-ci ce qu'il avait vu. Comme il l'avait craint, elle se montra moins qu'enthousiaste.

« Ils #taient sur le fil de fer? Ce sont des enfants !

— Ils sont plus vieux qu'on aime # le croire.

— Leur as-tu donn# des le#ons? demanda-t-elle sur un ton accusateur.

— Non, mais ils sont de notre sang.

— Pas Daniel. » Anna regretta ces paroles d#s qu'elle les eut prononc#es.

Salvo ne dit pas qu'il avait souvent l'impression que Daniel #tait, de tous les enfants, celui qui lui ressemblait le plus. « Mais les autres... »

Anna passa la main dans ses cheveux et se mordilla la l#vre.

« Ils croient que c'est romantique de marcher sur la corde raide. Ils ne connaissent pas la v#rit#.

— Tu as d#j# cru que c'#tait romantique de marcher sur la corde raide. »

Anna se hérissa. « Je n'en savais rien, comme eux.

— Le fil de fer n'est pas un endroit mauvais.

— Non, mais c'est un endroit difficile, et c'est un endroit dangereux. Est-ce vraiment ce que tu désires pour nos enfants ?

— Je ne vois pas comment nous pouvons les en empêcher. Nous pouvons le leur interdire, mais ils le feront quand même, et ils ne seront pas toujours des enfants. »

Anna médita sur ces paroles. « Alors nous devons leur dire la vérité sur le fil. »

Salvo soupçonnait qu'ils auraient sur la question des versions divergentes, mais il acquiesça.

Anna et Salvo étaient assis sur la causeuse dans le coin de la pièce principale. Daniel, János et Mika prenaient place sur le canapé devant eux, tandis qu'Elisabeth, assise sur le sol, s'appuyait contre les jambes de Mika. András était sur une chaise de l'autre côté de la pièce, Etel était restée debout. Elle aurait pu s'asseoir sur une autre chaise demeurée vide, mais elle avait choisi de n'en rien faire.

« Quoi qu'il arrive, disait Salvo, que je vous donne des leçons ou non, vous ne devez jamais remonter seuls sur le fil de fer.

— Tu vas nous donner des leçons ? demanda Mika.

— Ça reste à voir, dit Anna, irritée par l'excitation qu'elle percevait dans la voix de Mika. Il faut d'abord que vous sachiez un certain nombre de choses.

— On écoute », dit Daniel.

Salvo commença : « Le fil est un endroit différent de tous les autres. Sur la corde raide, une erreur et vous êtes mort. Vous êtes mort, votre troupe est morte, nous sommes tous perdus. C'est une lourde responsabilité. Vous ne pouvez pas la prendre à la légère.

— Beaucoup meurent, dit András d'une voix basse.

— On sait tout ça, dit Mika.

— Vous ne pouvez rien savoir de cela. » András avait la mâchoire fermement serrée.

« Est-ce que l'un d'entre vous est déjà tombé ? demanda Elisabeth.

— Non, dit Salvo. C'est pourquoi nous sommes vivants. Mais chaque fois que l'on monte sur le fil, on accepte qu'on va peut-être mourir.

— Alors, pourquoi le faites-vous ? » János, qui était le plus futé des enfants et qui n'était guère loquace, avait posé la question dont chacun avait secrètement espéré que personne ne la soulèverait. Il n'y avait pas de réponse qui empêcherait ces enfants de monter sur la corde raide.

« Pourquoi le faites-vous ? répéta János, la voix insistante, plongeant son regard droit dans celui de Salvo.

— Je le fais parce que je dois le faire », répondit Salvo. Il n'aimait pas cette réponse, mais il ne pouvait rien leur dire d'autre.

« Pour l'argent ? demanda Mika.

— Non. Pour ma vie.

— Alors tu comprends pourquoi on veut marcher sur la corde raide », dit Daniel. Jamais il n'avait semblé si adulte. Salvo sut à ce moment que la discussion était terminée. Comment pouvait-il refuser à ses enfants ce qui avait rendu sa vie digne d'être vécue ?

Anna n'était toujours pas convaincue. « Ce n'est pas le mode de vie dont j'aurais rêvé pour vous, les enfants.

— Si ça ne nous plaît pas, on peut arrêter, pas vrai ?

— Bien peu le font. »

Etel, qui avait gardé le silence jusque-là, dit doucement : « J'avais presque votre âge quand j'ai appris à marcher sur le fil. Si vous commencez maintenant, vous n'arrêterez jamais.

— Pourquoi voudrait-on arrêter ? » demanda Daniel.

Seule Anna avait la réponse à cette question, mais elle ne dit rien.

Tous restèrent silencieux pendant plusieurs minutes. Puis András prit la parole, s'adressant à János.

« Je suis contre l'idée que tu adoptes ce mode de vie. Mais si tu choisis de t'entraîner, je ne t'en empêcherai pas. »

János regarda Etel. « Ta vie t'appartient », dit-elle.

Il posa ensuite les yeux sur ses cousins, puis sur Salvo. « Vas-tu me donner des leçons? »

Salvo hocha la tête. « Oui.

— Et nous? » demanda Daniel.

Salvo regarda Anna. « Je n'ai pas d'objection. Mais c'est à votre mère de décider. »

Anna baissa les yeux vers le sol, les mains serrées ensemble, les jointures blanches. Après un long moment, elle leva les yeux pour examiner Elisabeth, puis Mika, puis Daniel. Elle poussa une brusque expiration. « Je n'ai jamais voulu que vous meniez cette vie. Êtes-vous sûrs que c'est ce que vous désirez? »

— Oui, dirent-ils tour à tour.

— Alors vous avez ma permission. Vous ressemblez trop à votre père pour que je puisse vous en empêcher. »

Malgré la gravité des paroles d'Anna, les enfants se trémoussèrent de joie. Salvo les prévint : « Ce ne sera pas facile, et ce ne sera pas plaisant. Vous travaillerez jusqu'à avoir l'impression d'être incapables de continuer, et à ce moment-là vous serez encore loin d'avoir fini. Vous ferez ce que je dis, parce que je ne vous permettrai pas de vous produire à moins

d'avoir totalement confiance en vous, à moins d'être certain que vous ne tomberez pas. Si je n'ai pas cette confiance, ou si je la perds, vous ne monterez pas sur le fil.

— Ne t'inquiète pas, dit Daniel. On m'a rescapé de l'antre du lion. Je ne tomberai pas. »

Salvo sourit à cette remarque. « Il faut que vous dormiez maintenant, dit-il. Demain nous commençons. »

Cette nuit-là, aucun des enfants ne trouva le sommeil. Pas plus qu'Anna, Salvo ou András. Seule Etel dormit comme une bûche ; les autres pouvaient l'entendre ronfler à travers leur porte.

Salvo tint parole : il fut un maître sévère qui ne se satisfaisait de rien de moins que la perfection. Le matin, il formait les marcheurs néophytes : Daniel, János, Elisabeth, Mika et Jacob Blacke qui, lorsqu'il avait appris que les Ursari s'apprêtaient à reprendre leur numéro, avait supplié Salvo de lui donner des leçons, demande à laquelle ce dernier avait acquiescé parce qu'il se pouvait qu'il ait besoin d'un membre supplémentaire dans sa troupe. De tous, c'est János qui possédait le plus d'habileté naturelle, mais Elisabeth et Mika étaient aussi très talentueuses. Jacob Blacke n'était pas mauvais. Daniel était le moins doué, mais comme il travaillait plus fort que tous les autres, il arrivait à progresser, quoiqu'à un rythme plus lent.

Salvo commença par leur imposer des exercices sollicitant les muscles qui leur seraient utiles sur la corde raide. Il voyait bien qu'ils n'aimaient pas ces entraînements qui leur semblaient lassants, voire pénibles, mais ils ne se plaignaient pas, et il finit par leur permettre de monter sur le fil de fer. La première chose qu'il lui fallut faire fut de leur désapprendre ce qu'ils pensaient déjà savoir. Ce qu'ils avaient appris sur le fil, ils l'avaient appris en observant Salvo, ce qui n'était pas la bonne façon de s'y prendre. Les manœuvres qui semblaient faciles trop souvent ne l'étaient pas — des détails leur échappaient. Daniel, en particulier, possédait une technique atroce, alors qu'Elsabeth et Mika avaient une fâcheuse tendance à fléchir les jambes. János n'était pas aussi mal en point, et Jacob, qui n'était jamais monté sur le fil, n'avait pas besoin d'être corrigé.

Quand Salvo fut certain d'avoir eu raison de leurs faux plis, il entreprit de leur donner de véritables leçons, leur enseignant d'abord l'immobilité, tous les cinq ensemble sur la corde raide. Si l'un d'eux tombait ou perdait sa concentration, ils devaient tous quitter le fil de fer et recommencer. Quand ils eurent maîtrisé cette leçon, ils purent marcher.

Salvo descendit le câble, qu'il fixa à environ un mètre du sol, et il les fit marcher d'un bout à l'autre, puis recommencer sans relâche. Tandis qu'ils marchaient dans une direction, il les corrigeait, les poussait et les piquait, leur disait ce qu'ils faisaient de bien et ce qu'ils faisaient de mal. Quand ils avaient atteint l'extrémité du fil de fer, ils revenaient et Salvo les laissait tranquilles, observant leurs progrès.

Après plusieurs mois, chacun pouvait traverser le fil trois fois aller-retour sans que Salvo n'ait besoin de le corriger. János était même capable de le faire de nombreuses fois. Salvo les fit ensuite grimper tous les cinq sur le câble pour qu'ils y marchent en même temps.

Il claqua des doigts et tous firent un pas en avant tandis qu'il les observait, remarquant que Daniel avait esquissé le geste une fraction de seconde après les autres. « Tu es lent, Daniel, dit-il.

— Désolé, père, dit Daniel.

— Ne sois pas désolé. Contente-toi de marcher avec les autres. » Il claqua les doigts et cette fois ce fut Jacob qui était trop lent. « Jacob, maintenant tu es en retard. »

Jacob hocha la tête. Il savait que mieux valait ne pas s'excuser.

Salvo claqua de nouveau des doigts et tous firent un pas en même temps. Il frappa une fois dans ses mains, et Mika et Elisabeth exécutèrent un demi-tour sur elles-mêmes. « Mika, fais attention à ta jambe extérieure, dit-il. Elle est trop écartée. Tu ne peux pas la fléchir autant. Tu vois? » Il la poussa doucement d'une main, et elle perdit l'équilibre. Il lui saisit le bras pour la stabiliser afin qu'elle ne tombe pas. Par-dessus tout, il ne voulait pas leur apprendre à tomber.

« Si je ne fléchis pas la jambe, je ne suis pas capable de pivoter, dit Mika.

— Oui, tu es capable. C'est plus difficile, mais tu ne tomberas pas, et c'est l'important. Essaie encore. »

Mika pivota, la jambe correctement positionnée.

« Bien, dit Salvo. Encore. » Elle répéta le pivot une fois, deux fois, trois fois. Les autres restaient debout, immobiles.

Salvo frappa deux fois dans ses mains et Daniel, Jacob et János pivotèrent à leur tour de cent quatre-vingts degrés. « Très bien, János. C'est ça, Daniel. Jacob, mieux défini. Ça doit être mieux défini. » Il avait des doutes au sujet de Jacob. La plupart du temps, celui-ci se montrait adéquat, mais il ne serait jamais brillant.

« Ça suffit pour aujourd'hui. » Salvo les regarda marcher jusqu'à l'extrémité du fil de fer puis en descendre pour sortir de la grange à la queue leu leu sans prononcer un mot. Il soupçonnait qu'ils se plaindraient de ses méthodes d'enseignement une fois qu'ils ne risqueraient plus d'être entendus, mais il n'en avait cure. Leur dur labeur finirait par payer.

Salvo soupira. L'édition 1958 de l'Extravaganza Fisher-Fielding devait entamer sa tournée trois semaines plus tard et il savait que les enfants n'étaient pas prêts à se produire en public. S'ils ne s'intégraient pas au cirque, toutefois, Martin serait obligé d'engager d'autres funambules et ils risquaient de perdre leur place. Il ne pensait pas que Martin briserait sa promesse d'offrir un contrat aux Ursari, mais connaissait suffisamment le cirque pour savoir que lorsqu'une

occasion se présente on ne doit pas la laisser filer. Il décida donc que leur formation se poursuivrait sur la route.

Le numéro qu'ils allaient proposer ressemblait à celui qu'ils avaient donné avant 1945, à cette différence près qu'Anna prendrait la place de Margit dans certaines des manœuvres, tandis qu'Etel la remplacerait pour les trucs les plus difficiles. Le soir de la première, au Madison Square Garden, ils livrèrent une exécution sans faille, mais ne récoltèrent que de tièdes applaudissements là où jadis on les avait ovationnés. Salvo était perplexe.

« Qu'est-ce qui cloche dans le numéro ? demanda-t-il à voix haute quand ils furent redescendus au sol.

— Il n'y a rien qui cloche, dit András. Nous l'avons fait à la perfection.

— Mais il n'y a pas eu de bravos.

— Ils nous ont déjà vus, dit Etel. Peut-être qu'on ne les émerveille plus. »

Salvo médita sur ces paroles quelques instants. Il n'avait jamais pensé qu'une telle chose puisse être possible. « Alors il va falloir trouver un moyen de les secouer », dit-il en serrant la mâchoire avec une fermeté qui aurait effrayé Anna si elle l'avait vu.

L'intérêt pour le cirque avait décliné. La concurrence du cinéma, de la télévision et des événements sportifs professionnels avait eu pour effet de faire diminuer les audiences comme une peau de chagrin.

En conséquence, le programme avait été élagué et, même si les numéros étaient toujours de premier ordre, il manquait désormais à l'ensemble un certain élément spectaculaire. Le F-F avait été le dernier cirque à cesser de se produire sous un chapiteau pour s'installer à l'intérieur, marquant ainsi la fin d'une époque. C'était toutefois, comme aimait à le répéter Martin, préférable à la banqueroute.

Quand le F-F eut terminé sa tournée et gagné ses quartiers d'hiver, les Ursari rentrèrent à leur ferme. Une semaine après leur retour, Salvo organisa une séance d'entraînement intensive de trois jours dans la grange, séance à laquelle ils assistaient tous les neuf. Il leur fit exécuter chaque technique, chaque geste, truc et manœuvre qu'ils connaissaient, observant attentivement leurs mouvements les plus subtils. Tous reçurent son approbation, y compris les enfants. Ils étaient fin prêts.

Quand il leur fit part de son plan et leur exposa le numéro dont il croyait qu'il allait transformer l'art du funambulisme, ils en restèrent ébahis.

« C'est impossible », dit Andrés.

Salvo rit. « C'est possible. Et nous allons le faire. »

Les autres se rangèrent à son opinion, à l'exception d'Anna, qui ne dit rien.

L'après-midi, Daniel sentit que ça venait. Il savait quand ça approchait parce qu'il sentait des tournesols. Il ignorait comment il pouvait savoir que l'odeur était effectivement celle des tournesols, car il se rappelait que les tournesols ne sentaient rien de particulier — mais il le savait tout de même. Il s'excusa à voix basse et sortit, faisant rapidement le tour de la grange pour entrer dans le champ de maïs qui se trouvait derrière. Là, il resta debout et attendit, et juste au moment où il croyait s'être trompé, ça arriva. Son corps se figea, ses muscles se contractèrent, refusant de répondre à son cerveau. On aurait dit qu'il était enserré dans du ciment. Il ignorait combien de temps il passa dans cet état. Ça aurait pu être des secondes ou des minutes ; il n'y avait pas de moyen de savoir. Puis il se mit à trembler, d'abord légèrement puis plus violemment, jusqu'à ce qu'il se retrouve au sol à se tortiller comme un poisson au fond d'une chaloupe. Son cerveau palpitait et il avait l'impression d'être frappé par la foudre à répétition. Puis, sans avertissement, ça cessa. Il était redevenu lui-même. Il était fatigué, trempé et couvert de boue, mais il était redevenu lui-même. Il se leva, essuya la salive de son menton, porta la main à sa langue et vit du sang, puis retourna en direction de la maison. Il se faufila jusqu'à sa chambre, se changea et revint dans le salon où son père, son oncle, sa tante et son cousin étaient en train de regarder la télévision tandis que sa mère et ses sœurs s'affairaient dans la cuisine. Daniel s'assit près de son père et ferma les yeux. Il ne dit rien à personne. Ça avait été pire que la dernière fois : chacune des quatre crises qu'il avait eues depuis sa chute avait été plus grave que la

précédente. Des mois s'écoulaient sans incident, et chaque fois il allait presque jusqu'à croire qu'il était guéri. S'il ne guérissait pas, quelqu'un finirait bien par découvrir son secret et on l'empêcherait de monter sur le fil. Il ne pouvait permettre que cela se produise.



Ils peaufinèrent le numéro tout l'hiver. D'abord, ils le répétèrent par terre, puis sur un câble suspendu à trente centimètres au-dessus du sol. Pendant longtemps, ils n'arrivèrent pas à l'exécuter correctement. Les bleus, les éraflures et les foulures se multiplièrent, et plus d'une fois András et Anna les pressèrent de laisser tomber, mais Salvo ne fléchit jamais, pas plus que Daniel, ce qui était suffisant pour que les plus jeunes persévèrent. Puis, deux semaines seulement avant le début de la tournée de l'an 1959 du F-F, ils exécutèrent le numéro sans incident deux, trois, quatre, cinq fois de file. À partir de ce moment-là, ils ne tombèrent jamais plus. Ils avaient réussi l'impossible, et même András et Anna ne pouvaient s'empêcher d'en éprouver de la fierté et une sorte de joyeuse fébrilité.

Comme chaque année, le F-F entamerait la saison au Madison Square Garden. Les Ursari y exécuteraient leur nouveau numéro, dont ils étaient sûrs qu'il resterait inscrit dans les annales du cirque. Martin Fisher-Fielding les ayant vus en répétition leur

ordonna d'y renoncer sur-le-champ. Furieux, Salvo entra en trombe dans son bureau.

« Pourquoi faites-vous cela ? »

— C'est trop dangereux, Salvo. Je ne peux pas prendre ce risque.

— Ce n'est pas trop dangereux.

— Vous voulez rire ? Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Je sais. Et c'est pour ça que les gens viendront y assister.

— Salvo, je...

— Rappelez-vous que je vous ai aidé, jadis. Vous m'avez fait une promesse. Tenez-la, maintenant. »

Martin Fisher-Fielding se frotta la nuque en faisant les cent pas. « Accepterez-vous au moins d'utiliser un filet ? »

— Non, dit Salvo. Ça rendrait le numéro vraiment dangereux. »

Martin secoua la tête, incrédule. « Très bien. Faites à votre tête. Mais rappelez-vous que je vous ai fait part de mes inquiétudes. »

— Vous changerez d'idée après ce soir, dit Salvo. Merci. »

Alors que Salvo s'éloignait, Martin songea que cet Ursari était ou bien un génie ou bien un fou, ou bien les deux. Il poursuivit ses réflexions tandis qu'il était

assis sur son siège, ce soir-là, attendant avec nervosité le numéro des Ursari. Enfin, leur tour arriva, et quand les funambules montèrent sur le fil, tous les yeux se levèrent vers le ciel.

Martin avait déjà vu la première partie du numéro. La foule répondit avec peu d'enthousiasme ; il pouvait entendre les gens bavarder dans les estrades. Puis, quand la manœuvre finale s'amorça, le silence se fit. Personne n'avait jamais rien vu de semblable.

Ils marchèrent à l'unisson sur le fil en une pyramide haute de trois étages, composée de huit personnes. Quatre personnes en formaient la base, chaque paire reliée par un harnais supportant une perche. Salvo était à l'avant, relié à Etel. Derrière lui, András était relié à Daniel. Anna était debout sur la perche entre Salvo et Etel, et János sur celle entre András et Daniel. Anna et János étaient eux aussi reliés, et Elisabeth et Mika étaient debout sur leur perche, à trente centimètres l'une de l'autre. Jacob était descendu de la plateforme d'où ils étaient partis et il grimpeait de l'autre côté, là où ils se dirigeaient.

Martin n'entendait rien d'autre que la bruyante respiration de l'homme assis à côté de lui. La pyramide se mouvait comme s'il s'était agi d'une seule entité avançant, s'arrêtant, se remettant en marche. Tous bougeaient en cadence avec Salvo, aussi parfaitement que si son corps avait été relié aux leurs par des ficelles. Quand ils atteignirent le milieu du fil, ils s'arrêtèrent. Au sommet de la pyramide, Mika, celle des jumelles qui était le plus vers l'arrière, pivota pour se trouver face à l'endroit d'où ils venaient, dos

aux autres. Puis elle et Elisabeth abaissèrent le torse et, posant les mains sur les épaules de János et d'Anna, soulevèrent lentement leurs jambes, les levant dans les airs jusqu'à ce que leurs pieds se touchent — un appui renversé à un angle de soixante-cinq degrés. L'effet était tel qu'on aurait dit une maison de trois étages sur le fil de fer. La foule en eut le souffle coupé.

Les filles maintinrent leur appui renversé pendant dix secondes, puis remirent les pieds sur la perche tandis que la pyramide se remettait en marche. La foule se leva d'un bond et quand les Ursari atteignirent la plateforme les applaudissements étaient si nourris et si assourdissants que Martin craignit qu'une émeute éclate. Pendant quinze minutes les acclamations ne faiblirent pas — même après que les Ursari furent retournés sur le fil pour saluer quatre fois —, les spectateurs ignorèrent l'orchestre quand il se remit à jouer, refusant de regarder le numéro suivant, qui débuta et s'interrompit deux fois. À partir de ce jour, le numéro des Ursari fut toujours à la fin du programme et Martin remercia sa bonne étoile d'avoir laissé Salvo le convaincre de faire « la Maison ».

À la fin de la tournée de l'année 1959, le nom *Ursari* était gravé pour toujours dans la mémoire des spectateurs de cirque de l'Amérique du Nord. On les voyait à la une des magazines et des journaux, ils étaient l'objet de documentaires à la télévision et il était question de réaliser un film inspiré de leurs vies.

Salvo protégeait de son mieux les plus jeunes de toute cette publicité, accordant la plupart des entrevues seul ou avec Anna. Il estimait que les filles étaient particulièrement vulnérables, aussi s'efforçait-il de leur offrir l'existence la plus normale possible.

Quand le cirque gagna ses quartiers d'hiver, ils revinrent au Canada alors que le reste de la troupe se dirigeait vers le chaud soleil de la Floride. On se moquait d'eux, incapable de concevoir qu'ils puissent préférer le rigoureux hiver canadien à un climat plus doux, et personne ne crut Salvo quand il expliqua que la température dans la vallée du Fraser n'avait rien de rigoureux. Il y pleuvait beaucoup, et Salvo aimait bien la pluie. Il supposait qu'il l'aimait parce qu'il gardait des souvenirs de la sécheresse en Transylvanie, mais cela n'expliquait pas tout. Il l'aimait parce qu'elle laissait tout propre après son passage, il aimait sortir sous la pluie et ne faire qu'un avec elle, rentrer dans la maison et se sentir en sécurité dans un nid tandis que dehors le monde était inondé. Il n'avait jamais cette impression en Floride à moins qu'un ouragan ne fasse rage, et le crachin continuel qui tombait au Canada lui semblait de loin préférable à un ouragan.

Dans leur village de cultivateurs, tout le monde se fichait de savoir qu'ils formaient la Magnifique Troupe Ursari. On ne les traitait pas exactement comme des citoyens ordinaires, mais on ne les voyait certainement pas comme des vedettes. Le plus souvent, on les laissait tranquilles. De temps en temps, un curieux se montrait un peu ennuyeux, mais ce

n'était rien comparé aux gens de New York, de Chicago ou de Los Angeles.

Peut-être pour la première fois depuis leur départ du F-F, les Ursari étaient heureux. Salvo se réjouissait du succès du numéro et non seulement il n'avait aucun mal à trouver le sommeil, mais il passait la majorité de ses journées sans inquiétude. Son seul souci consistait à s'assurer que personne ne perde de ses habiletés sur le fil sous peine de mettre le numéro en péril, mais comme tous travaillaient dur et suivaient ses ordres sans rechigner, il était facile de faire en sorte que chacun reste au sommet de sa forme. Ils étaient des professionnels, après tout.

András et Etel gardaient leur réserve, comme à leur habitude, mais en se rappelant les applaudissements de la foule, ils rayonnaient. Il y avait des moments où ni l'un ni l'autre n'arrivait à croire qu'ils avaient déjà été affamés, rejetés et méprisés, maintenant qu'on les célébrait partout où ils allaient. András accueillait calmement cette certitude, mais Etel demeurait sceptique envers leur réussite ; elle n'allait sûrement pas durer éternellement. Tôt ou tard, quelqu'un allait se lever et faire remarquer qu'ils n'étaient, après tout, que des êtres humains, et qu'ils ne faisaient rien d'autre qu'un vulgaire numéro de funambules. Cela ne s'était toutefois pas encore produit et, au fur et à mesure que le temps passait, l'inquiétude d'Etel allait déclinant.

Daniel Ursari tenait de Salvo. Il vivait pour le spectacle, pour le son des spectateurs sous la corde raide, pour absorber le silence absolu de leur attention et

puis l'absolu vacarme de leurs hourras. Il ne pensait jamais qu'il pouvait tomber, à ce que devaient ressentir les spectateurs à la pensée que leur Maison était susceptible de s'écrouler à chaque seconde. Ce n'était pas pour cela qu'il marchait sur la corde raide. Il le faisait parce que, à cet endroit, il n'était plus un orphelin gauche et embarrassé réchappé d'un feu de cirque, affligé d'une vilaine peau et d'une tignasse indocile, il était Daniel Ursari, acrobate, maître de la gravité. Il était un superhéros vivant. Il n'avait jamais connu de sentiment comparable.

János, le plus doué des jeunes, sans doute meilleur qu'Anna, aurait probablement été heureux n'importe où. Il éprouvait une tranquille satisfaction presque partout, et était également à son aise sur la corde raide, à bord d'un train ou attablé dans un restaurant. On aurait dit que l'endroit où il se trouvait n'avait aucune importance, du moment qu'il y était en compagnie de sa famille et que les autres étaient heureux.

Elsabeth et Mika, si semblables en apparence, adoraient toutes les deux marcher sur le fil de fer, mais pour des raisons bien différentes. Mika aimait qu'on la regarde, savourait l'attention dont elle était l'objet et se plaisait à accomplir un exploit dont peu de gens étaient capables. Certaines personnes, surtout des hommes, et Jacob Blacke en particulier, avaient une manière de la regarder qui lui plaisait singulièrement. Elsabeth, pour sa part, se fichait qu'on la regarde et se fichait aussi pas mal qu'on apprécie le numéro ou pas. Ce qu'elle aimait, c'était l'Extra-vaganza Fisher-Fielding, l'atmosphère du cirque, les

autres numéros, les artistes et les attractions qu'elle n'avait jamais vues. Elle aurait trouvé le même bonheur à venir au cirque en spectatrice qu'à y travailler comme équilibriste.

Anna n'aimait pas passionnément marcher sur la corde raide. Elle ne se délectait pas de l'attention que recevait le numéro, et n'appréciait pas le cirque outre mesure. Pourtant, quand elle voyait la joie que tiraient Salvo et les enfants de leur succès, elle ne pouvait empêcher son cœur de se gonfler et un large sourire de se dessiner sur son visage. Elle était toujours plus heureuse lorsqu'ils n'étaient pas en représentation, et la pause hivernale était de loin sa saison préférée. Elle attendait avec impatience la Noël passée en famille, l'arbre et les cadeaux, et les quelques jours loin de la corde raide. Cette année-là, ils s'étaient procuré un arbre et, bien qu'elle ne fût pas un cordon-bleu, elle savait cuisiner une dinde et ses accompagnements, ce qu'elle était bien déterminée à faire.

Le matin de Noël, la maisonnée se réveilla de bonne heure et les enfants (qui n'étaient plus vraiment des enfants) se ruèrent vers l'arbre pour voir ce qui s'y trouvait à leur intention. Plusieurs des coutumes occidentales relatives à Noël continuaient d'échapper à Salvo, András et Etel, mais ils ne pouvaient s'empêcher d'être eux aussi gagnés par la frénésie des fêtes. Tous babillèrent en déchirant le papier, Elisabeth et Mika riant avec délices en ouvrant les petits écrins offerts par leurs parents, lesquels contenaient des pendentifs en argent sterling de la

forme de leurs initiales que Salvo avait commandés à Montréal des mois à l'avance et qu'il avait eu du mal à se retenir de leur donner plus tôt. Il ressentait un certain regret à la pensée que ce cadeau était le premier qu'il leur ait jamais offert qui eût une signification personnelle. Les jumelles auraient dix-sept ans dans quelques mois, elles atteindraient bientôt l'âge où les enfants quittaient leurs parents. Il espérait que le numéro leur permettrait de rester proches, mais n'avait aucun moyen d'en être sûr. Les filles embrassèrent Anna puis Salvo pour les remercier, et Salvo serra bien fort la main d'Anna. Elle sourit. Elle était en train de vivre un moment qu'elle n'oublierait jamais, elle le savait.



Pendant six ans, la « Maison Ursari » fut le clou du spectacle de l'Extravaganza Fisher-Fielding, qui avait elle-même repris la première place dans le monde du cirque nord-américain. En 1964, toutefois, les recettes chutaient et le public était à son plus bas depuis la guerre. Dans les grandes villes, on arrivait encore à remplir les salles, mais dans les agglomérations de moyenne taille, il n'était pas rare que les artistes se produisent dans des arénas à moitié pleins. Le F-F avait cessé de visiter les petites villes ; depuis la disparition des chapiteaux, aucun cirque ne s'y arrêta plus.

Malgré ce déclin, Martin Fisher-Fielding jouissait d'une position solide. Depuis son putsch de 1957,

nulle menace sérieuse n'avait pesé sur sa direction. Norris Fisher-Fielding avait pratiquement renoncé à reprendre un jour les rênes du F-F; comme Martin contrôlait la majorité des votes, son seul espoir de le déloger consistait à se voir offrir les parts de l'un des Respectables, ce qui avait peu de chances de se produire, ces derniers n'étant guère enclins à offrir quoi que ce soit. Il avait bien tenté d'acquérir leurs actions par le biais d'un tiers, mais la transaction avait été soumise à un examen minutieux suite auquel on avait conclu qu'elle violait l'entente originale, après quoi la vente avait été annulée.

On était à la mi-saison. Le F-F, qui venait juste de clore une série de spectacles à Columbus, en Ohio, se dirigeait à Cleveland, où il passerait trois jours. Assise dans le train, Mika Ursari réfléchissait à la façon dont elle annoncerait à ses parents qu'elle était fiancée. Il y avait maintenant trois ans qu'elle fréquentait Jacob Blacke à l'insu de son père et elle savait fort bien que celui-ci s'opposerait à leur mariage. Son fiancé était de dix ans son aîné, mais ce n'était pas là ce qui dérangerait Salvo. Pour une raison que Mika n'arrivait pas à comprendre, il méprisait Jacob parce qu'il était fermier. Tout le monde, Salvo y compris, savait que c'était absurde, mais cela ne changeait rien à l'affaire. Mika, pour sa part, n'en avait cure et elle se fichait bien de ce que dirait son père. À vingt et un ans, elle était libre d'agir comme bon lui semblait.

Mika réclama l'aide de sa mère, qui tendit un piège à Salvo. Il ne remarqua pas que le wagon se

vidait au fur et à mesure que les occupants le désertaient en invoquant une série d'excuses jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que lui, Anna et Mika. Jacob, timide comme à son habitude, avait préféré ne pas assister à l'entretien. Mika ne comprenait pas pourquoi il avait si peur de Salvo, mais elle avait accepté de parler seule à ce dernier. Salvo était son père, elle se chargerait de lui apprendre la nouvelle.

La meilleure manière, décida-t-elle, était d'aller droit au but, sans atermoiement. « Jacob et moi, nous allons nous marier », voilà ce qu'elle lui dit d'une voix qui ne tremblait pas, le visage tranquille.

Salvo, qui ne s'attendait pas à une telle annonce, fit un bond en arrière. « Vous allez quoi ? »

— Jacob et moi, nous allons nous marier, reprit-elle.

— Jacob Blacke ?

— Oui.

— Et quand cela a-t-il été décidé ?

— Il y a quelque temps.

— Je vois. » Salvo plissa les yeux, comme il le faisait toujours lorsqu'il était en colère.

« Salvo, commença Anna d'une voix basse et apaisante, Jacob est un homme honorable. Il s'est toujours bien comporté avec toi. »

Salvo opina. « C'est un homme bon, et je suis content de l'avoir dans ma troupe. Mais je ne lui permettrai pas d'épouser ma fille.

— Je suppose que tu as une raison de nous refuser ta permission », dit Mika, levant légèrement le ton.

Salvo resta muet. Il la regarda, remarquant, une fois de plus, combien elle ressemblait à sa mère tant par l'apparence que par le caractère. « Tu peux faire mieux, dit-il enfin.

— C'est à moi de décider, dit Mika, qui se leva et alla à la porte. Je vais l'épouser ; tu peux y consentir, ou bien je peux disparaître. C'est ton choix. » Elle ouvrit la porte coulissante et sortit.

« Tu vas faire ce que je te dis », lui cria Salvo, du courroux dans la voix. La porte se referma.

Il sauta sur ses pieds, mais Anna l'empêcha de suivre Mika. « Qu'ai-je fait ? dit-il. Pourquoi mes enfants me défient-ils ainsi ?

— Ce sont des adultes, maintenant, répondit-elle. Nous ne pouvons pas leur dire quoi faire.

— Ils vont écouter.

— Non, ils n'écouteront pas. »

Salvo se laissa choir dans son fauteuil, voûté, l'air très fatigué tout à coup. Anna s'assit à ses côtés et lui prit la main. « Pourquoi t'opposes-tu à ce qu'elle épouse Jacob ? demanda-t-elle.

— Il n'est pas assez bien pour elle.

— C'est ce que mon père disait de toi », fit Anna.

Salvo la regarda, se frotta le front et laissa échapper une longue expiration.

« Elle va l'épouser de toute façon, alors tu ferais aussi bien de te réconcilier avec elle. »

Salvo hocha la tête. Elle avait raison ; cette leçon lui avait coûté cher. « Je vais lui parler. »

Anna lui serra la main. « Ce n'est pas drôle, vieillir.

— Nous ne sommes pas vieux.

— Pas moi. Mais tu n'es plus dans la fleur de l'âge. »

Salvo rit. Si on lui avait dit à Budapest qu'il aurait un jour cinquante-quatre ans, il ne l'aurait pas cru. Maintenant, il avait l'impression qu'il pourrait vivre encore cinquante ans sans cesser d'être un enfant.

Ils arrivèrent à Cleveland au début de l'après-midi, ce qui leur laissait quelques heures de repos avant la représentation en soirée. Salvo n'était jamais capable de faire la sieste avant un spectacle, aussi alla-t-il à l'aréna vérifier le gréement. Il fut surpris d'y découvrir András et János, assis côte à côte sous le fil de fer. Ils avaient tous deux une expression grave et ils le regardèrent s'approcher avec une appréhension manifeste.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Salvo sur le ton de la blague. Ni l'un ni l'autre ne lui répondirent et il reposa la question, cette fois sérieusement.

András regarda János, puis Salvo. « Il a perdu courage.

— Qui, János ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne peux pas monter sur le fil, mon oncle, dit János, la honte au visage.

— Bien sûr que tu peux. Tu es un excellent équilibriste.

— Je ne peux pas, dit-il en branlant la tête.

— Je ne comprends pas.

— Je ne peux pas l'expliquer. Quelque chose en moi s'est brisé.

— S'il marche sur le fil, il va tomber, dit András. Il a peur. Il ne devrait pas marcher avec la peur.

— Nous connaissons tous la peur, dit Salvo. C'est grâce à elle que nous sommes prudents. Avoir un peu peur est une bonne chose.

— Il n'a pas un peu peur. » András entourait le garçon de son bras. « Il tremble juste à la pensée de grimper là-haut. Il vaut mieux pour tout le monde qu'il arrête. »

Salvo regarda János, le visage inondé de larmes, et sut qu'András avait raison. Pourtant, le gamin était l'un des fildeféristes les plus doués que Salvo ait jamais vus et il avait le cœur serré à la pensée que János allait abandonner. « Très bien, dit-il. Pourquoi est-ce que tu ne prendrais pas une pause, repose-toi quelques jours et puis vois comment tu te sens. »

János hocha la tête. « O.K. Mais je ne pense pas que ça ira mieux. »

Salvo sourit. « Attends un peu. Tu vas peut-être te surprendre toi-même. »

András et Salvo s'éloignèrent de manière à ce que János ne puisse les entendre. « Il a perdu tout ressort, dit András.

— Il faut qu'il se repose. Mais il ne devrait pas prendre de décision définitive. Dans l'immédiat, il peut donner un coup de main sur la plateforme. »

András se retourna pour jeter un coup d'œil à János. « Je ne pense pas qu'il va changer d'idée.

— Peut-être pas. Mais on ne sait jamais. Jacob peut le remplacer et, si János souhaite revenir, il y aura une place pour lui. »

András hocha la tête. Mais il savait que János ne reviendrait pas.

Elsabeth et Mika étaient assises sur un banc dans l'aire réservée aux artistes. Penchée en avant, Mika laissait pendre ses bras pour les étirer. Elsabeth faisait lentement pivoter un poignet endolori en guettant sa sœur du coin de l'œil. Elle aurait préféré que celle-ci attende la pause hivernale avant d'annoncer ses fiançailles à leur père. Il était déjà bien assez ardu de marcher sur la corde raide sans avoir à se préoccuper des brouilles entre un tel et une telle ; en outre, comme ils vivaient pratiquement les uns sur les autres, ces querelles imposaient un stress à tout le monde. S'ils pouvaient tous vivre en bonne entente, la situation serait beaucoup plus agréable. Nous serions tous bien plus heureux ainsi, songeait-elle.

Elsabeth s'ennuyait. Sa vie entière l'ennuyait, sa propre personne l'ennuyait. Elle ne savait qu'y faire et ne s'en était ouverte à personne, pas même à Mika. Elle n'ignorait pas que la plupart des gens se seraient moqués d'elle ; comment sa vie pouvait-elle être ennuyante ? Elle sillonnait le continent avec le cirque, défiait la mort dans son numéro, elle était célèbre. Qu'y avait-il d'ennuyant là-dedans ? se demandait-elle. Mais le fait est qu'elle s'ennuyait.

Elle n'avait jamais vraiment eu d'amis, supposait-elle. Mika était une amie, certes, mais comme elle était aussi sa sœur jumelle, c'était différent ; à part elle, il n'y avait que Daniel et János, qui se montraient assez gentils et qui lui étaient chers, mais ils étaient aussi des parents, pas des amis. Le fait d'appartenir au clan Ursari l'avait isolée des autres jeunes de son âge et elle était lasse de tout cela. Elsabeth

était toujours fatiguée, même quand elle dormait pendant des heures, et rien ne pouvait l'empêcher de bâiller du matin au soir. Elle se demandait si elle se réveillerait jamais.

« Je ne comprends pas pourquoi il faut que ça se passe comme ça, dit Mika, arrachant brusquement Elisabeth à ses réflexions.

— C'est comme ça, c'est tout.

— Ce n'est pas une excuse. »

Elisabeth haussa les épaules. « Qu'est-ce que tu peux y faire ?

— Charmante attitude, dit Mika. Ça te concerne toi aussi, tu sais — en tout cas, un jour ça te concernera. À moins que tu n'aies l'intention d'épouser le président, ou Dieu, personne ne sera assez bien.

— Je ne pense pas que le problème se présentera dans un avenir proche. Je ne connais même pas d'hommes. À moins que j'épouse Daniel ou János.

— Je me demande si papa le permettrait.

— Beurk. »

Les filles éclatèrent de rire à cette suggestion. Puis Mika durcit les traits et serra les dents. « Ce n'est pas drôle. Il m'arrive de le haïr vraiment. »

Elisabeth ne répondit rien. Elle ne haïssait pas leur père, mais elle songeait que ç'aurait pu être le cas si elle avait été Mika. Elisabeth n'avait jamais éprouvé

une émotion aussi puissante que la haine et se demanda ce qu'on ressentait à ce moment-là. Elle était presque jalouse de sa sœur, ce qui lui semblait pitoyable.

Etel grimpa l'échelle menant à la plateforme. Elle était l'avant-dernière. Salvo ouvrait la marche, comme toujours, suivi d'Anna, puis des jumelles, de Daniel, Jacob, András et, enfin, Etel. Normalement, János précédait András et Jacob était le dernier, mais ce jour-là János fermait la marche parce qu'il lui reviendrait de préparer l'équipement nécessaire à la Maison et qu'il ne monterait pas sur la corde raide. Etel était désolée pour son neveu, mais elle n'arrivait pas à comprendre comment le garçon avait pu perdre son courage si brusquement. Ce type de compréhension lui échappait.

Salvo, qui se trouvait déjà sur la plateforme, repassait en esprit la conversation qu'il avait eue avec Jacob un quart d'heure plus tôt. Il avait commencé par expliquer que János ne voulait pas marcher sur la corde raide, et que Jacob prendrait sa place dans la Maison. Jacob ne faisait habituellement pas partie de la Maison, mais il connaissait le numéro, qu'il avait souvent exécuté lors d'entraînements en plus de remplacer quelques fois un des membres de la troupe qui était malade. Salvo avait confiance en lui, pas autant qu'en János, mais tout de même confiance. Puis, avant de partir, Salvo avait tendu la main à Jacob et lui avait dit qu'il l'accueillerait dans la famille

Ursari comme beau-fils. Jacob avait pris sa main et lui avait promis qu'il traiterait Mika avec égards. Salvo l'avait cru.

En gagnant la plateforme, Mika lança un regard courroucé à Salvo, qui devina qu'elle n'avait pas encore parlé à Jacob. Il sourit pour lui-même, certain qu'elle serait gênée quand elle apprendrait qu'il avait parlé au garçon, et il se promit de ne pas trop la railler. Ils passeraient un moment heureux tous ensemble plus tard ce soir, et il déboucherait une bouteille de rye, ou peut-être deux. Tu as de la chance, se dit-il en lui-même. Baissant les yeux, il vit que les jongleurs qui les précédaient achevaient leur numéro et il commença à se préparer mentalement.

Il se força à se vider l'esprit et s'imagina exécuter le numéro à la perfection, sentit ses muscles déliés se déplacer avec fluidité sur le fil de fer. Il se concentra ainsi pendant plusieurs minutes puis entendit l'orchestre jouer le morceau qui marquait la sortie de piste des jongleurs et l'entrée en scène des Ursari.

Salvo monta sur la corde raide en tenant fermement sa perche. Il parcourut le fil seul, effectuant un appui renversé au milieu, chancelant un peu pour « vendre » la manœuvre, après quoi il revint à la plateforme, et Andrés, Daniel et Mika s'élancèrent. Andrés et Daniel tenaient entre eux une perche autour de laquelle Mika plia l'abdomen pour effectuer une, deux, trois rotations. La foule aimait cette manœuvre, et témoigna bruyamment de son appréciation. Les Ursari exécutèrent les trucs à bicyclette, suivis de la marche solo que faisait Etel les yeux

bandés, après quoi Salvo s'étendit sur le dos au milieu du fil qu'Anna traversa, posant le pied sur son ventre en l'enjambant. Il lui fit un clin d'œil et elle sourit.

En atteignant à nouveau la plateforme, Salvo remarqua que Daniel avait une expression étrange et était d'une blancheur de craie, mais il ne lui posa pas de question. Le moment était venu de bâtir la Maison. Il se harnacha à Jacob, qui avait changé de place avec Etel, laquelle marchait habituellement juste derrière Salvo. Une fois qu'ils furent attachés, János leur passa leur perche et quatre pieds se posèrent sur la corde raide. Derrière eux, András se harnachait à Daniel, dernier de la rangée inférieure. Puis Anna bondit sur la perche entre Salvo et Jacob, et Etel sauta entre András et Daniel. János passa à Etel et Anna un harnais qu'elles posèrent sur leurs épaules. Ces harnais étaient dépourvus de courroie ; ils étaient constitués d'un morceau de métal en U qui se déposait sur chaque épaule, et la perche se fixait à un support à la hauteur de la poitrine de l'acrobate, à l'avant ou à l'arrière, selon la position qu'il occupait. Anna et Etel saisirent la perche qui leur servait à garder l'équilibre, et Mika et Elisabeth grimpèrent sur la perche suspendue entre elles. Salvo reçut un signal de János lui indiquant que tout était prêt. Il fit un signe de tête, et ils s'ébranlèrent.

János entreprit aussitôt de descendre par terre afin de traverser la piste au pas de course pour atteindre la plateforme de l'autre côté où il aiderait les autres à démonter la Maison. C'était normalement Jacob qui

s'en chargeait, assez habilement, mais il avait du mal à atteindre la seconde plateforme à temps. Salvo ignorait si János pouvait descendre et monter l'échelle aussi rapidement que Jacob.

Il ne songeait toutefois pas à cette question tandis qu'il avançait sur la corde raide. Il se concentrait plutôt pour harmoniser exactement ses mouvements à ceux des autres ; même si ces derniers le suivaient, il s'efforçait d'anticiper leurs gestes. Quand ils eurent atteint le milieu du fil de fer, il s'arrêta. Il devinait à la réaction de la foule que Mika et Elisabeth avaient la tête en bas. Elles gardèrent la pose plus longtemps qu'à l'habitude et Salvo se demanda si elles n'essayaient pas de gagner du temps pour permettre à János de traverser. Quand il vit que celui-ci avait déjà gravi la moitié de l'échelle, il sut qu'il arriverait à temps et se dit que Mika devait plutôt agir ainsi en guise de protestation. Il entendit un soupir dans la foule quand les jumelles furent redescendues, et, pour protester à son tour, il attendit plusieurs secondes avant de se remettre en marche.

Salvo sentit son harnais tirer légèrement, signe que ceux qui se trouvaient derrière lui ne le suivaient pas. Il s'arrêta, mais trop tard. Le fil fut parcouru d'une secousse sous ses pieds et la Maison s'écroula.

Ils tombaient. Des mains lâchèrent des perches, se tendirent — certaines trouvant quelque chose à empoigner, d'autres non. Salvo tomba droit sur le fil de fer autour duquel il enveloppa ses jambes, ignorant la douleur tandis que sa jambe droite se pliait à plus de quatre-vingt-dix degrés. Comprenant ce qui s'était

produit, il tendit les bras à tâtons et attrapa Anna, qui chutait devant lui, d'une poigne d'abord faible, puis qu'il réussit à raffermir. Etel s'accrochait au fil de fer à ses côtés, pliée sur le câble qu'elle tenait de la main gauche tandis qu'elle tendait la main droite pour tenter de se stabiliser. Plus loin, suspendu par le bout des doigts, András s'efforçait de tenir bon. Jacob était à ses côtés, presque assis, et il s'approcha d'András pour l'aider à assurer sa prise. Au sol, les spectateurs poussaient des cris hystériques. Salvo aurait voulu qu'ils se taisent. Il baissa les yeux et ce n'est qu'à ce moment qu'il vit Daniel étendu sur le dos, agité de violents tremblements, comme s'il était électrocuté. Mika et Elisabeth gisaient non loin. Ni l'une ni l'autre ne bougeaient. Entre elles se répandait une flaque dont il savait que ce ne pouvait être que du sang. Anna s'efforça en vain de regarder par terre mais, de là où elle se trouvait, elle ne pouvait voir les jumelles, et ses efforts menaçaient d'affaiblir la prise que Salvo avait sur son bras.

Au sol, des employés du cirque s'efforçaient de dresser un filet improvisé pour ceux qui se trouvaient encore sur le fil de fer. Quand Anna puis András s'y laissèrent tomber, le personnel médical avait déjà sanglé Daniel à une civière pour l'emmener à l'hôpital. Ils firent de même pour Mika et Elisabeth, mais avec moins de hâte. Une fois qu'Anna et András furent en sécurité, Jacob put gagner la plateforme par ses propres moyens, comme Salvo et Etel. János était là, qui attendait, le visage exsangue et les mains tremblantes. Ils descendirent l'échelle à toute vitesse, puis Jacob se précipita dans la direc-

tion où l'on avait emmené Mika, tandis qu'Etel et János suivaient Salvo jusqu'au filet.

Salvo prit Anna dans ses bras et la serra très fort avant de permettre aux ambulanciers de les emmener tous à l'hôpital. Anna était en proie à de violents sanglots. Elle savait qu'Elsabeth et Mika étaient mortes et que Daniel était entre la vie et la mort, s'il n'était pas déjà mort. Elle n'avait pas besoin de dire à Salvo que le monde était tombé.

Salvo fut le seul à n'avoir aucune blessure. Anna s'était disloqué l'épaule quand il l'avait attrapée et elle avait une mauvaise entorse au genou. Jacob s'était déchiré les tendons des deux jarrets et la perche de Daniel avait frappé András à la tête, lui infligeant une commotion cérébrale en plus de lui faire de vilaines ecchymoses. Etel, qui avait heurté durement le fil de fer, souffrait d'une hémorragie interne. Même János était éclopé : il s'était foulé la cheville en descendant l'échelle.

C'est cependant Daniel qui était le plus grièvement blessé. Il s'était fracturé la colonne vertébrale en trois endroits, mais, miraculeusement, n'était pas paralysé. Il avait sombré dans le coma et on ignorait quand et même s'il allait reprendre conscience. Il souffrait aussi de blessures internes dont les médecins ignoraient leur nature précise.

Trois jours plus tard auraient lieu les funérailles de Mika et Elsabeth.

Le lendemain de la chute, Salvo s'en fut voir Martin Fisher-Fielding. Celui-ci était sombre, manifestement secoué par les événements dont il se sentait en partie responsable puisqu'il avait laissé les Ursari exécuter un numéro dont il connaissait le danger, sous prétexte qu'ils offraient un bon spectacle et gonflaient les ventes de billets.

Salvo voulut le rassurer. « Ce n'est pas votre faute. Nous l'aurions fait dans un autre cirque si vous aviez refusé. »

Martin se mordit la lèvre, certain que Salvo disait vrai. « Que s'est-il passé là-haut ? »

— Je ne sais pas. Quelqu'un a commis une erreur, j'imagine. J'ignore qui.

— Je suis tellement désolé, Salvo.

— Je sais.

— Si jamais vous voulez revenir, il y aura toujours une place pour vous au F-F.

— Merci. Je pense que j'ai besoin d'un moment de congé pour me remettre. Mais je vais marcher sur la corde raide ce soir. »

Martin n'en croyait pas ses oreilles. « Quoi ? »

— Je sais que c'est un numéro solo et que ce n'est pas aussi spectaculaire. Mais je veux marcher sur le fil ce soir.

— Salvo, je ne crois pas...

— Vous me feriez une faveur. »

Martin regarda Salvo et vit combien il était déterminé. Il savait que ce n'était pas une bonne idée, mais il ne pouvait lui dire non. « Très bien. Mais soyez prudent.

— Merci. » Salvo tourna les talons et s'en fut sans fermer la porte derrière lui. Il avait l'esprit préoccupé et le cœur lourd.

Ce soir-là, Salvo marcha sur la corde raide et, pour la première fois de sa vie, le monde ne s'évanouit pas quand il posa le pied sur le fil. Il savait que cette marche n'était pas comme les autres. Il ne marchait pas pour lui-même, et il ne marchait pas pour le fil de fer. Salvo marchait pour ses filles ; c'était le seul moyen qu'il connaissait de les honorer.

Il n'utilisa pas de perche et l'orchestre ne joua pas. Les spectateurs regardèrent en silence, conscients de ce qui était arrivé la veille, conscients de ce qu'il devait en coûter à cet homme de marcher sur la corde raide. Quand il atteignit l'endroit où elles étaient tombées, Salvo Ursari s'agenouilla et posa les mains sur le fil de fer. Le public ne savait pas que Salvo touchait leurs paupières, les abaissait doucement, geste que quelqu'un d'autre avait fait avant qu'il ait pu les rejoindre. Il resta à genoux un long moment, mais tous au sol demeurèrent parfaitement immobiles. Enfin il se leva et continua son chemin, ses larmes tombant depuis le fil pour venir imbiber le bran de scie répandu par terre, sans un son. Quand il eut fini et se fut effondré sur la plateforme,

les spectateurs y allèrent d'applaudissements hésitants, sachant qu'ils venaient d'assister à une chose qu'ils ne pouvaient comprendre tout à fait. Des années plus tard, Salvo garderait de cette journée un souvenir embrouillé par l'épuisement et le chagrin, mais personne parmi ceux qui se trouvaient dans le public ne l'oublierait jamais.

SEPT

À la seconde moitié de la saison 1964, l'Extravaganza Fisher-Fielding connut les plus faibles entrées de toute son histoire. Que ce déclin ait été causé par la chute des Ursari ou qu'il ait été dû à l'air du temps, on ne pouvait nier que les plus beaux jours du F-F étaient derrière lui. Martin n'arrivait pas à imaginer une façon de les ressusciter ; au bout du compte, force lui était d'admettre que les gens ne s'intéressaient plus à la magie qui faisait l'attrait du cirque. Apparemment, il n'y avait pas moyen de renverser cette tendance. Il lui semblait que même Cole n'aurait rien pu y faire, mais il se prenait souvent à souhaiter que le vieil homme soit toujours vivant pour pouvoir du moins essayer.

Cette année-là, la Société de Cirque Fisher-Fielding fit à peine ses frais, et il semblait hautement probable qu'elle essuie des pertes l'année suivante. Plusieurs membres de l'organisation voulaient vendre l'entreprise ; malgré les difficultés, des intérêts extérieurs avaient fait des offres substantielles pour s'en porter acquéreurs. Comme Martin possédait une part majoritaire du F-F, personne ne pouvait toutefois faire quoi que ce soit tant qu'il n'avait pas pris une décision.

Il soupesa longuement les options qui s'offraient à lui. Si le cirque n'avait pas été une affaire de famille, l'œuvre d'une vie à laquelle s'étaient voués son père,

ses oncles et ses tantes, il l'aurait vendu depuis longtemps. Il résolut plutôt d'aller de l'avant. À la mort de Charlotte Fisher-Fielding, il acheta sur-le-champ le septième de la compagnie qu'elle détenait. Ni Norris, ni sa mère, ni son père n'avaient l'argent nécessaire pour s'en porter acquéreurs, et même Martin dut contracter un lourd emprunt pour pouvoir réaliser la transaction. Une provision de l'entente de partenariat originale lui permettait d'abolir la clause en vertu de laquelle on avait annulé la vente des actions des Respectables : les fondateurs avaient stipulé que dans le cas où un individu possédait plus des quatre septièmes des actions du F-F, il était libre d'en modifier la charte. La presque totalité des Respectables étaient prêts à lui vendre leurs actions, convaincus, comme tout le monde, que le cirque ne retrouverait jamais sa profitabilité de naguère. Ce nouveau développement vint encore alimenter l'ire des Époux restants, qui n'y pouvaient rien. Une fois la poussière retombée, Martin contrôlait un peu moins des cinq septièmes de la Société de Cirque Fisher-Fielding, tandis que Rebecca Fisher-Fielding-Barnes et Philip Barnes en détenaient chacun un septième, et qu'un vieux Respectable s'accrochait obstinément à la fraction de part qui était la sienne parce qu'il aimait bien l'idée de posséder une partie d'un cirque. Plusieurs se demandaient pourquoi Martin se donnait tant de mal pour assurer sa mainmise sur une entreprise sur le déclin et, dans certains cercles, on allait jusqu'à se demander s'il était bien sain d'esprit.

Pendant huit semaines, Daniel Ursari resta dans le coma puis, au moment où les médecins commençaient à penser qu'il ne se réveillerait jamais, il ouvrit les yeux et revint au monde. Ses os mettraient un an à se ressouder, mais il allait survivre. Au dire des médecins, il ne marcherait plus jamais sur la corde raide. Il avait eu les talons émiettés, de sorte qu'il lui serait toujours douloureux d'y mettre du poids, et il ne pourrait assurément jamais plus satisfaire aux exigences de la marche sur le fil de fer. Il ne dit rien quand on lui apprit que sa carrière de funambule était terminée. Même si nul mal physique ne l'empêchait de parler, il n'avait pas prononcé un mot depuis qu'il avait repris conscience.

Anna lui rendait visite tous les jours et, quand il alla assez bien pour être déplacé, on le ramena à la ferme, l'installant dans la chambre qu'il avait déjà partagée avec János à l'étage. De son lit, il pouvait voir la porte de la chambre où avaient dormi ses sœurs. Allongé, convalescent, il s'efforçait de ne pas regarder dans cette direction, mais ses yeux revenaient toujours se poser dans le vide au seuil de la porte.

On ne parlait jamais de la chute, ni du fil de fer. Quand Salvo venait le voir, il restait lui aussi muet. Il s'asseyait près du lit, aussi silencieux que Daniel, et ils passaient tous deux des heures sans esquisser un geste. En partant, Salvo serrait doucement le bras de Daniel.

Chaque jour, Salvo repassait la chute dans son esprit. Comme il faisait dos aux autres, il n'avait

quasiment rien vu et n'arrivait pas à comprendre ce qui avait pu se produire. Ne pas savoir ce qui avait causé l'accident le troublait beaucoup ; si l'on ne pouvait identifier la source d'un événement, il était impossible d'empêcher qu'il se produise à nouveau dans l'avenir. Et, malgré tout ce qui s'était passé, Salvo était bien déterminé à refaire la Maison sur la corde raide. Ce ne serait pas la même chose sans Mika et Elisabeth, dont le souvenir lui serait toujours douloureux, mais il ne pouvait rien changer à ce qui était arrivé. Ses sentiments, simples, étaient les mêmes depuis toujours. Les morts sont morts et enterrés, alors que les vivants continuent. Il n'était pas insensible à leur disparition. La disparition des jumeles l'atteignait aussi profondément que n'importe qui — hormis Anna, peut-être —, mais il ne pouvait laisser leur mort le tuer lui aussi. La corde raide était sa vie, et il y marcherait à nouveau.

Anna avait juré que plus jamais elle ne mettrait le pied sur le fil et personne ne doutait qu'elle fût sincère. Refusant même de parler de la corde raide, elle ôta toutes les photos du spectacle de la famille qui étaient accrochées aux murs, les entassa dans une boîte qu'elle alla porter au grenier pour ne plus jamais les regarder. Elle était en colère — une colère lente, dure, qui sourdait dans chacune de ses pensées et chacun de ses gestes —, et, après un certain temps, elle en vint à oublier comment *ne plus* être en colère. Par-dessus tout, elle était en colère contre Salvo. C'était lui qui les avait fait monter sur le fil de fer, lui qui avait imaginé cette manœuvre inutilement dangereuse, lui qui avait convaincu tout le monde de

l'exécuter. Ils menaient une existence agréable à la ferme et, n'eût été l'irrépressible égoïsme de Salvo, ils en profiteraient toujours. Au lieu de quoi ses filles étaient mortes et elle se retrouvait avec un fils infirme qui n'était même pas vraiment son fils. Bien qu'elle n'eût jamais cru la chose possible, il lui arrivait de se demander si elle haïssait son mari.

Avec l'argent gagné au F-F, András et Etel achetèrent une petite maison plus bas sur la route, à quelques kilomètres de la ferme de Salvo et Anna. András avait cinquante-six ans et commençait à montrer les signes d'une vie difficile. Il passait ses nuits à tousser et ses journées assis dans un fauteuil du salon, à écouter des disques, faisant jouer n'importe quelle musique romni sur laquelle il arrivait à mettre la main. Il savait qu'il avait tourné le dos à la culture dont il était issu, qu'il était à peu de chose près devenu un gadjo, et il en ressentait une douleur que rien ne lui paraissait pouvoir apaiser. Il avait fait de son mieux, il le savait, pour élever Etel puis János, comme il savait que s'il était resté en Europe il serait probablement mort dans les camps d'Hitler comme tant d'autres Roma, mais cela ne suffisait pas à le consoler. Quand il se rendit compte qu'il ne conversait plus en romani avec Etel et que János ne parlait que l'anglais, il sut qu'avec lui et les siens s'éteindraient mille ans de Roma Ursari. Le nom et le sang survivraient chez son fils, mais ce gamin était un Canadien, pas un Rom. Et puis, il était préférable qu'il en soit ainsi. János connaissait leurs histoires

mais il ne les racontait jamais à qui que ce soit, et András avait l'impression qu'il mourrait avant de connaître ses petits-enfants et de pouvoir les leur conter. András savait que son père se retournerait dans sa tombe, et il avait honte.

Etel, qui n'avait aucun souvenir de ses parents et ne les connaissait que par les histoires, n'éprouvait pas la même déception. En fait, elle n'éprouvait rien. Etel Ursari était totalement dépourvue d'émotions, elle le savait et s'en fichait. Elle croyait qu'elle était un fantôme, une machine, et même si toutes les nuits en rêve elle revoyait des images de la chute, elle en était complètement détachée, comme si elle regardait un film qui ne l'intéressait pas. Elle avait été éteinte et n'avait aucun désir d'être rallumée. Elle passait ses journées à nettoyer une maison qui n'avait nul besoin de l'être.

Pour une raison ou pour une autre, ni András ni Etel ne remarquèrent que János affichait un comportement étrange, peut-être parce que sa conduite changea graduellement, ou parce que nul événement marquant ne signala sa transformation. Quoi qu'il en soit, l'attitude de János face à la vie s'était modifiée du tout au tout. Facilement distrait ou excité, il devenait de plus en plus téméraire avec le temps. Il avait acheté une voiture sport qu'il conduisait sans souci de sécurité, l'envoyant valser dans le fossé plus d'une fois au cours du premier mois. Il ne subit pas de blessures lors de ces petits accidents, ce qui eut un effet malheureux : János en conclut qu'il était invincible.

János était seul. Des quatre enfants qui avaient grandi sur la ferme Ursari, il était le seul à ne pas avoir été tué ou gravement blessé dans la chute. Il ne changeait rien à rien que ce fût parce qu'il avait eu la présence d'esprit de renoncer au fil au bon moment. Après la chute, plus rien ne pouvait lui faire de mal. La mort n'était manifestement pas intéressée à venir le chercher. Elle avait touché tous les autres. Il voyait que son père, ses tantes et son oncle allaient cahin-caha et que l'état de Daniel ne s'améliorait pas. Lui seul, dans son esprit, s'était tiré de la chute indemne. Elle l'avait sans doute même rendu plus fort.

Au printemps, Salvo décida de planter du maïs. Depuis qu'ils avaient commencé à présenter la Maison, il avait cessé de cultiver la terre, mais il avait maintenant l'impression qu'il lui fallait faire quelque chose, et s'occuper de la ferme était une activité qui en valait bien une autre. Il téléphona à Jacob, espérant que celui-ci lui prêterait main-forte avec les semences, mais personne ne répondit à la ferme de ses parents. Après avoir ressauté de l'appeler pendant plusieurs jours, Salvo se rendit en camion à la ferme des Blacke.

Tandis qu'il descendait du camion, la porte s'ouvrit et Mrs. Blacke sortit. C'était une femme menue, plus âgée que Salvo, aux cheveux blancs peu fournis. Elle descendit les marches de l'entrée et s'arrêta à trois mètres de lui.

« Allez-vous-en, dit-elle.

— Il faut que je parle à Jacob, dit Salvo d'une voix apaisante, craignant que la femme ne soit un peu sénile.

— Vous n'êtes pas de ses amis.

— Oui, je suis son ami. Je suis Salvo Ursari.

— Je sais qui vous êtes. » La femme cracha par terre et le regarda d'un air plein de défi.

Salvo était stupéfait, ne sachant pas ce qu'il avait pu faire pour susciter la colère, voire la haine, de cette femme. Comme il se demandait comment réagir, la porte s'ouvrit à nouveau et Jacob apparut dans l'embrasement.

« Jacob », le héla Salvo, étonné de ne pas obtenir de réponse. Jacob avait une mine affreuse. On aurait dit qu'il avait vieilli de dix ans au cours des trois mois où Salvo ne lui avait pas parlé. Sous ses yeux rouges, qu'il cligna dans la lumière, se dessinaient des cernes noirs. « Jacob, répéta Salvo.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Jacob d'une voix rauque.

— J'ai besoin de ton aide pour le maïs.

— Quoi ?

— Du maïs. Je plante du maïs.

— Et vous pensez que je vais vous aider ? » Jacob était incrédule.

Salvo s'interrompit. « J'espérais...

— Ça va aller, mère. Attends-moi dans la maison, s'il te plaît. » Mrs. Blacke hésita puis se retira dans la maison, posant une main sur l'épaule de Jacob en passant à côté de lui. Il fit un pas en avant et ferma la porte. « Il y a plus de chances que j'aïlle pisser sur votre tombe que je vienne vous aider », dit Jacob.

Salvo n'en croyait pas ses oreilles. « Qu'est-ce que je t'ai fait? »

Jacob eut un rire sarcastique. « Le fait que vous ne le sachiez pas, ça dit tout.

— Je ne comprends pas.

— Évidemment.

— Ce n'est pas moi qui ai causé la chute.

— Je vais vous le dire une seule fois : laissez-moi tranquille et ne remettez jamais les pieds ici. Je ne veux plus jamais vous voir. Compris ?

— Jacob...

— Allez-vous-en. Maintenant. » Jacob entra dans la maison et ferma la porte derrière lui.

Salvo resta debout un moment, puis il monta dans son camion et rentra chez lui, hébété.

Toute la journée, Etel avait su que quelque chose se tramait. Le pressentiment s'était immiscé dans ses os comme un courant d'air froid, et rien n'avait pu

l'en déloger. Quand le téléphone sonna, elle fut presque soulagée.

Elle se précipita avec András à l'hôpital où János reposait dans un état grave mais stable. Ivre au milieu de l'après-midi, il avait percuté un poteau de téléphone au volant de sa voiture, détruisant à la fois l'auto et le poteau, s'infligeant du même coup des blessures sérieuses. Les policiers étaient incapables d'expliquer l'accident ; des témoins rapportaient que la voiture n'allait pas particulièrement vite, et que le conducteur n'avait pas fait le moindre effort pour éviter le poteau. On supposait qu'il s'était évanoui et avait perdu la maîtrise de l'auto, ce que ni Etel ni András ne croyaient.

Etel téléphona à Salvo et Anna depuis les urgences, et ils attendirent ensemble tandis qu'on opérât János, qui avait un poumon perforé. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient tous les quatre pendant un moment depuis qu'ils étaient rentrés au Canada. Au début, ils ne parlèrent guère. Pendant trois heures, ils restèrent assis dans un silence quasi absolu, jusqu'à ce qu'Anna n'en puisse plus.

« Pourquoi est-ce que tant d'événements horribles se déchaînent sur cette famille ? demanda-t-elle en se levant.

— Nous sommes des Ursari, répondit András. Ça arrive depuis toujours.

— Je ne suis pas une Ursari, dit Anna.

— Alors tu attires la malchance.

— On a fait notre propre chance, dit Etel. Et ça n'a pas toujours été si mal. On a déjà été les meilleurs fildeféristes du monde.

— Et regarde tout le bien que ça nous a fait, dit Anna.

— Nous pourrions encore être les meilleurs », dit Salvo.

Etel le regarda d'un air incrédule. « Tu ne dis pas cela sérieusement ? »

— Je ne sais pas, dit-il.

— Je ne mettrai jamais plus le pied sur un fil de fer aussi longtemps que je vivrai », dit Anna. Elle enfonça les mains dans les poches de son manteau et descendit le couloir menant à la cafétéria.

« Moi non plus », dit András quand elle eut disparu.

Salvo commença à dire quelque chose, mais András l'interrompit. « Ce n'est pas à toi de décider, Salvo. Pendant trente ans, j'ai marché sur la corde raide avec toi et je t'ai toujours laissé décider. La plupart du temps, tu avais raison, mais parfois tu avais tort, et des choses terribles se sont produites. Je ne dis pas que c'était de ta faute. Tu n'y étais probablement pour rien. Mais l'heure est venue pour moi de dire seul ce que je fais, et je dis que je ne remonterai pas sur le fil. Il ne me reste plus d'amour pour le fil de fer. Le prix a été trop élevé. »

Salvo se tourna vers Etel. « Et toi ? »

— Je pourrais recommencer, dit-elle. J'ai toujours été heureuse sur la corde raide, et je ne regrette pas ce que nous avons fait. Des choses terribles se sont produites, mais des choses terribles se sont aussi produites avant, et il y en aura d'autres après le fil de fer. Mais je ne crois pas que je le ferai. Je ne suis plus jeune, et nous ne redeviendrons jamais ce que nous avons été. Le fil de fer va me manquer, mais c'est fini pour moi...

— Mais...

— Il faut que tu comprennes, dit András, que le fil de fer n'a jamais été pour nous ce qu'il est pour toi. Le premier idiot venu peut voir que, sur le fil, tu deviens une autre personne. C'est là que tu es vivant. Mais nous ne sommes pas comme ça. Nous pouvons vivre au sol. Nous n'avons pas besoin de la corde raide comme toi. »

Salvo se recula dans sa chaise et réfléchit à ces paroles, essayant de comprendre ce qu'András avait dit. « Pourquoi avez-vous marché sur le fil pendant toutes ces années ?

— Parce que c'était mieux que de ne pas le faire. C'était excitant. On était célèbres, les gens nous adoraient, et on gagnait de l'argent. Ce n'est pas mal pour un Rom orphelin, dit András.

— Mais toi, tu l'aurais fait gratis », dit Etel.

Salvo savait que c'était vrai. Il ne s'était jamais soucié de ce que rapportait le F-F. « Je suis désolé », dit-il.

Etel sourit. « Ne sois pas désolé. On ne se plaint pas. On arrête, c'est tout. »

Anna revint en portant un plateau de quatre gobelets de café au moment où le médecin arrivait, une planchette à pince dans les mains, l'air grave. « Andrés Ursari? » demanda-t-il en les regardant tous les trois.

Andrés fit un pas en avant, les traits ravagés par la peur. « Oui. »

— Votre fils est sorti de la salle d'opération. L'intervention s'est bien passée et il devrait avoir repris conscience dans quelques heures. Vous pourrez le voir à ce moment-là.

— Il va survivre?

— Il est trop tôt pour l'affirmer hors de tout doute, mais il semblerait qu'il va s'en tirer.

— Merci. »

Le médecin eut un faible sourire, puis il disparut derrière des portes battantes.

Etel branla la tête. « Il a de la chance, ce garçon, dit-elle. »

— Ce n'est pas ce qu'il croira quand je vais lui dire ma façon de penser, dit Andrés. C'est fini, ces idioties. »

Salvo et Anna partirent peu après; Daniel ne pouvait être laissé seul à la maison pendant plus de

quelques heures. Sur le trajet du retour, Salvo dit à Anna que le numéro était fini, que les autres refusaient de remonter sur la corde raide.

« Je ne vais pas faire semblant que je suis peinée de l'entendre, dit-elle.

— Ils ne sont pas fâchés, ils ont fini, c'est tout.

— Je ne suis pas fâchée non plus », dit Anna, mais ils n'y croyaient ni l'un ni l'autre. Ils firent le reste du chemin en silence.

Un matin, alors qu'Anna rentrait de l'épicerie et entreprenait de remplir les armoires de provisions, Salvo, assis sans bouger à la table de la cuisine, leva les yeux vers elle. Elle fut stupéfaite quand il éclata subitement en sanglots, enfouissant son visage dans ses mains.

« Que se passe-t-il? demanda-t-elle.

— Daniel me déteste, dit-il en se ressaisissant. C'est pour ça qu'il refuse de parler.

— Il ne te déteste pas, dit Anna.

— Oui, il me déteste, dit Salvo. Et toi aussi.

— Non, dit Anna d'une voix dont le manque de conviction l'étonna elle-même.

— Oui. Ce n'est pas difficile à voir. Simplement, tu ne le sais pas encore. »

Anna considéra cette théorie et, la considérant, sut que c'était vrai. « Elles sont mortes, dit-elle.

— Par ma faute. »

Elle voulait lui dire qu'il se trompait, mais elle en était incapable. Elle hocha la tête, déglutit. « Et par ma faute. C'est notre faute à tous les deux. Peut-être que je te déteste. Mais je me déteste aussi. Nous avons fait quelque chose d'atroce. »

Salvo était de nouveau au bord des larmes. « Qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas », dit Anna. Elle ne se rapprocha pas de Salvo. Elle prit sa tasse de thé et s'en fut dans l'autre pièce.

Salvo la suivit. « Je suis désolé, dit-il.

— Ça n'a pas d'importance, à quel point tu es désolé. Bien sûr que tu es désolé. Mais ça ne change rien à rien, pas vrai ? »

Salvo ne dit rien.

« Peut-être que marcher sur le fil était ta raison de vivre. C'est ton problème. Mais ça n'a jamais été la mienne. Ma raison de vivre, c'était toi et les enfants. Alors, dis-moi, que me reste-t-il ? »

Salvo aurait voulu lui dire qu'il restait lui, mais il en fut incapable. Ils restèrent plutôt assis en silence, jusqu'à ce qu'il soit l'heure pour Anna d'aller porter nourriture et médicaments à Daniel. Elle laissa Salvo seul. Il enfouit sa tête dans ses mains et se demanda

si la vie redeviendrait jamais bonne, s'il y avait un moyen de guérir.

Puis, dans un moment de lucidité inhabituelle, Salvo fut frappé par une compréhension à laquelle il n'avait encore jamais atteint. Quand on avait tué ses parents, quand le F-F avait brûlé, quand la Maison s'était effondrée, même si certains de ses proches avaient été blessés, voire tués, il avait toujours réussi à s'en tirer indemne. Il avait grimpé sur le clocher d'une église maudite et il s'était délesté de son âme. Il avait tenté de vivre une vie sans douleur. Et même si son corps ne portait pas de cicatrices, il avait causé et reçu plus que sa part de chagrin au cours de sa vie et, jusqu'à la mort d'Elsabeth et Mika, s'était efforcé de ne rien ressentir. Mais, songea-t-il, je ne peux plus continuer ainsi.

Pour la première fois depuis 1919, Salvo leva les yeux au ciel. Ce qu'il offrit n'était pas une prière, pas encore, mais cela s'en approchait.

Dieu, j'ai vécu longtemps, songea Salvo. Il m'a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour voir ce que j'ai fait. J'ai marché sur la corde raide et je ne suis pas tombé, et ça n'a pas d'importance. Celui qui n'est pas vivant ne peut pas mourir. Je n'ai jamais été invincible. Nous sommes tous des soldats de verre.

Un matin d'été, Anna entra dans la chambre de Daniel et découvrit qu'il n'y était pas. Ce qu'elle trouverait étrange, plus tard, c'est qu'elle avait d'abord

pensé qu'il devait être monté au ciel. Elle se précipita hors de la pièce et trouva Daniel qui, en s'appuyant lourdement au mur, se dirigeait vers l'escalier. En la voyant, il tomba. Une fois qu'elle l'eut ramené à son lit, il refusa de lui livrer le moindre indice sur ce qu'il avait voulu faire.

S'il avait parlé, Daniel lui aurait peut-être dit qu'il essayait de s'en aller loin d'eux. Il lui aurait dit qu'il était épileptique et qu'il leur avait caché sa maladie, d'abord parce qu'il avait honte et puis parce qu'il savait qu'on l'empêcherait de marcher sur le fil si l'on connaissait son état. Il lui aurait dit qu'une crise s'était déclarée alors qu'il était sur la corde raide, qui l'avait d'abord paralysé puis, quand il était tombé au sol, l'avait frappé de plein fouet. Il était étonné de n'en avoir pas eu d'autres depuis la chute ; il supposait que les médicaments contre la douleur qu'il prenait en empêchaient l'apparition.

Le fil de fer était plus important pour Daniel que pour quiconque, Salvo excepté. D'aussi loin qu'il s'en souvenait, son père adoptif avait fait figure de Dieu à ses yeux et Daniel ne voulait rien tant que lui ressembler. Chaque fois qu'il montait sur le fil, Daniel faisait semblant qu'il était Salvo, et c'est là qu'il trouvait le courage de marcher sur la corde raide.

Maintenant tout était perdu. Le fait que tout le monde ignore qu'il était responsable de l'accident empirait la chose, parce qu'il savait qu'il ne pourrait jamais le leur dire, et il savait qu'il passerait le reste de sa vie à craindre qu'ils ne l'apprennent. À ce douloureux secret se joignait la certitude que plus jamais

il ne marcherait sur la corde raide, qu'il avait tué ses sœurs et entraîné la ruine de son père et sa mère. Il avait senti les tournesols. Il aurait eu le temps de s'extraire de la Maison, mais il avait continué d'avancer parce qu'il ne voulait pas renoncer à son secret. Ce qui s'était passé aurait pu être évité, il le savait et cela lui causait une douleur pire qu'un dos cassé.

Daniel résolut, dès qu'il en serait capable, de partir au loin pour ne jamais revenir. S'il existait un moyen, quel qu'il soit, hormis le suicide, d'échapper à lui-même, il le trouverait.

Ça commençait toujours par de petites choses. Plus jeune, Salvo avait souffert de terreurs récurrentes, mais désormais la peur se cachait en des lieux auxquels il n'avait jamais songé. Par un dimanche après-midi ensoleillé, il était parti en voiture avec Anna pour Vancouver, où ils avaient pique-niqué sur la plage donnant sur la baie English et l'océan Pacifique. Salvo avait vu la mer cent fois dans sa vie. Il avait traversé l'Atlantique pour gagner l'Amérique du Nord et, bien qu'il ait eu le mal de mer pendant tout le voyage, il n'avait jamais eu peur de l'océan. Mais dès qu'ils s'assirent sur leur couverture, face aux cargos à l'ancre dans la baie, Salvo fut envahi par la peur absurde qu'une vague monstrueuse ne vienne les balayer pour les entraîner sous l'eau. L'idée même de la vastitude de l'océan — idée dont Anna avait fait remarquer quelques secondes plus tôt qu'elle la séduisait — lui fit contracter les muscles de ses jarrets

si fort que ses chevilles émirent un craquement. Il resta là, paralysé, tandis que la sueur baignait son visage, coulait dans ses yeux et dans sa bouche. Il en goûta le sel, qui lui rappela celui de l'océan, ce qui ajouta encore à son effroi.

Anna avait déjà été témoin des crises de panique de Salvo et savait qu'il souffrait de périodes d'insomnie, bien qu'ils n'aient jamais abordé la question. Elle avait mis le tout sur le compte de sa nervosité et, comme les symptômes disparaissaient parfois pendant des années, ne s'en était guère inquiétée. Cette fois, cependant, elle assista à la crise, put constater la puissance de sa terreur et sut que, quels que soient les efforts qu'elle déployait pour le calmer et le convaincre que tout allait bien, il ne voudrait pas l'écouter, ou en serait incapable. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était attendre que la crise passe, ce qui prenait de plus en plus de temps chaque fois. En certaines occasions, elle se demanda s'il n'était pas en train de perdre l'esprit. Salvo en son for intérieur se posait la même question. Il était incapable de déterminer si ce questionnement faisait partie du malaise qui l'affligeait ou s'il émanait de la part de lui qui résistait, aussi ne savait-il pas quelle importance y accorder. En vérité, il ne savait plus grand-chose.



À l'automne de 1968, Martin Fisher-Fielding scella une entente qu'il savait devoir conclure depuis près de dix ans. Ce faisant, il entra dans les annales de

l'histoire du cirque. Pour la coquette somme de cent onze millions de dollars, il vendit les soixante-dix pour cent de la Société de Cirque Fisher-Fielding lui appartenant à un consortium de divertissement néerlandais, et le spectacle qui avait révolutionné l'industrie et rendu sa famille célèbre échappa pour toujours aux Fisher-Fielding. Tous le condamnèrent, à l'exception des quelques rares qui savaient qu'il n'avait pas d'autre choix, que le cirque était à genoux et n'attendait plus que le coup de grâce. On lui crachait dessus dans la rue, des gens qui étaient ses amis depuis quarante ans ne retournaient plus ses appels.

Il trouvait sa seule consolation, hormis l'argent, dans le fait que la transaction avait mal servi les Époux qui, une fois qu'il avait vendu sa part du F-F, s'étaient vus forcés de céder les leurs. Ces vingt-huit pour cent avaient été payés considérablement moins cher que ce qu'ils valaient : quatorze pauvres millions de dollars. Les Respectables restants, dont la minuscule portion représentait moins de deux pour cent de l'entreprise, attendirent que l'on ait fini de négocier les termes de la transaction puis obtinrent sept millions de dollars, la moitié de la somme qu'avaient reçue les Époux. Le consortium hollandais, qui souhaitait posséder la totalité de l'entreprise, était prêt à délier les cordons de sa bourse afin de s'assurer l'entière mainmise sur le nom qui était devenu indissociable du cirque.

Martin éprouva un profond chagrin en voyant le F-F sortir de la famille. Quelle qu'ait été son aversion

envers les Époux, il aurait préféré les voir mettre la main sur le cirque plutôt que de le vendre, mais il y avait été contraint. S'il avait attendu encore cinq ans, le F-F aurait fait faillite et sa valeur serait tombée à zéro. Au moins, ainsi, ils avaient de l'argent. Il aurait voulu que les autres voient les choses du même œil. Ça n'était pas le cas. Martin acheta un château en Écosse et quitta les États-Unis aigri.

Peu après la vente du F-F, Anna s'éveilla un matin et découvrit que Daniel avait disparu. Elle n'en fut pas étonnée. Il y avait près d'un an que ses blessures physiques étaient guéries, et, au cours de cette période, elle avait été témoin de plusieurs crises graves. Après la première, elle avait su sans l'ombre d'un doute ce qui s'était produit sur la corde raide. Elle ne dit pas à Daniel qu'elle l'avait vu dans le champ derrière la grange et, même si elle brûlait de le faire, elle ne se précipita pas pour lui venir en aide quand par la suite elle surprit ses crises. Elle était certaine que Daniel s'en irait s'il apprenait que son secret avait été découvert.

Elle n'avait rien dit non plus à Salvo. Elle en éprouvait un sentiment de culpabilité qui l'empêchait de dormir, à un point tel qu'il lui arrivait souvent de rester allongée, yeux ouverts, après que Salvo, bercé par ses peurs, eut réussi à trouver le sommeil. Elle savait qu'il se blâmait encore pour la chute, mais elle craignait de lui dire qu'il n'était pas responsable de l'accident de peur qu'il ne veuille

remonter sur la corde raide. Lentement, toutefois, la culpabilité la rongea, et elle savait qu'il lui faudrait bientôt tout révéler à Salvo, et accepter d'en subir les conséquences.

Daniel n'avait pas laissé de lettre, n'avait emporté que son livret de banque et une petite valise. La plus grande partie de ses vêtements étaient encore pliés dans ses tiroirs, il avait même fait son lit. Anna s'y allongea et regarda le plafond. Lentement, elle sentit quelque chose à l'intérieur d'elle qui se détachait et se libérait de sa poitrine pour flotter hors de son corps, et quand elle se rassit, elle n'était plus en colère. Tout d'abord, elle ne sut pas ce qui s'était produit ; il y avait si longtemps qu'elle était en colère qu'elle s'y était habituée, et que la colère en était venue à être aussi normale que n'importe quoi. Puis, se rendant compte de ce qui avait changé, elle descendit au rez-de-chaussée et alla dans les champs à la recherche de Salvo.

Elle le trouva assis en tailleur dans le champ derrière la maison, le regard levé vers le ciel. Il y avait de la peur dans ses yeux, et il était raide comme un cadavre. Anna le força à se lever et l'emmena dans la maison, l'assit à la table de la cuisine. Ils restèrent assis face à face, les mains d'Anna posées sur celles de Salvo. Quand il eut traversé ce qui l'avait terrorisé, elle lui dit que Daniel était parti et qu'il ne reviendrait sans doute pas. Salvo hocha la tête, comme s'il s'y était attendu.

Anna déglutit avec difficulté, le cœur battant. « C'est lui qui a causé la chute. »

Salvo la regarda, les yeux vides. « Daniel ?

— Oui. Il a eu une crise quand il était sur le fil. »

Salvo était stupéfait. « Depuis combien de temps es-tu au courant ?

— Depuis plusieurs mois. J'avais peur de te le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que je savais qu'il partirait.

— Il est parti de toute façon. »

Anna se mordit la langue. « Et je savais que tu remonterais sur le fil. »

Salvo secoua la tête. « Je n'y retournerai pas. Ça ne change rien de savoir qui est responsable de la chute. »

Anna se leva, alla jusqu'à un tiroir qu'elle ouvrit pour en sortir une liasse de lettres. Elle les posa sur la table devant lui. « Je pense que tu devrais t'y remettre, dit-elle. Je ne le ferai pas avec toi, mais je pense que tu devrais t'y remettre.

— Qu'est-ce que c'est ? Salvo tâta les lettres sans les ouvrir.

— Des offres pour un numéro de fildefériste. Des représentations à l'extérieur, surtout.

— Tu me les as cachées ?

— Oui. Je suis désolée. »

Salvo se leva. «Je ne peux pas recommencer.

— Oui, tu peux. C'est le seul moyen de faire taire ta peur. Je ne comprends pas pourquoi, mais c'est la vérité. »

Salvo regarda Anna dans les yeux et sut qu'elle avait raison. Mais il ignorait s'il pouvait remonter sur la corde raide. Il ne savait pas si le fil de fer pouvait être à nouveau le lieu qu'il avait été jadis. Et il ne savait pas s'il ne tomberait pas. «Je vais y réfléchir», dit-il.

Ni Salvo ni Anna ne s'endormirent plus tôt qu'à l'habitude cette nuit-là, mais, pour la première fois depuis longtemps, ils trouvèrent du réconfort dans les bras l'un de l'autre, et ils se fichaient bien de ne pas dormir.



Daniel descendit de l'autocar et cligna des yeux dans la lumière vive. Toronto. Il lui avait fallu un certain temps pour y arriver, et dès qu'il eut mis le pied hors du car il sut qu'il n'y resterait pas plus de quelques semaines. Toronto n'était pas en cause : il avait simplement l'impression que ses pérégrinations ne s'arrêtaient pas là.

Son père lui avait raconté une histoire quand il était enfant, et depuis l'accident ce conte lui revenait souvent en mémoire, s'immisçant dans ses pensées tel un compagnon malpoli.

«Jadis, bien avant ta naissance, une bande de Roma a trouvé un garçon qui se tenait tout seul au bord de la route. Ils ont remué ciel et terre à la recherche de ses parents, mais n'ont pas réussi à les retrouver. Enfin, le temps est venu pour les Roma de se remettre en marche, et à ce moment-là tout le monde s'était pris d'amitié pour le garçon, qui était très intelligent et très aimable, aussi ils ont décidé de l'emmener avec eux.

« Le temps a passé, le garçon a grandi, et sa famille adoptive était très fière de lui. Il avait appris à jouer merveilleusement de la musique et était un forgeron doué, et il savait même faire de la magie lorsque nécessaire. Mais comme il était curieux de connaître le monde de ses ancêtres et la vie des gadjé, il a décidé de quitter ses frères roma pendant un an. Une fois cette année passée, il reviendrait leur raconter tout ce qu'il avait appris.

« Il est parti et a été accueilli par des gadjé, qui se sont aussi pris de sympathie pour lui, pour les mêmes raisons que les Roma. Il a vécu avec eux et a été traité comme un prince, mais ne leur a jamais rien dit de son passé.

« Une fois l'année terminée, il est retourné chez les Roma, mais son esprit était empoisonné. "On m'a dit que vous, les Roma, vous voliez les bébés. Est-ce que j'ai été volé?" a-t-il demandé. Plusieurs ont été insultés par la question mais, comme ils savaient que l'on colportait ce genre de choses chez les gadjé, ils lui ont répondu : "Non, non. Nous t'avons trouvé sur

la route, sans rien ni personne, et nous t'avons recueilli comme l'un des nôtres."

« L'air sceptique, il a posé une autre question : "On dit que les Roma mentent et trichent. Est-ce vrai?" Eh bien, plusieurs autres étaient insultés, mais ils lui ont tout de même répondu : "Non, non. Nous faisons comme tout le monde. Ni mieux, ni pire."

« Il ne paraissait pas convaincu. "Je ne comprends pas, a-t-il dit. J'ai vécu auprès des gadjé pendant un an, et je ne comprends pas pourquoi ils mentiraient. Ils sont beaucoup plus intelligents que les Roma."

« Les Roma étaient maintenant vraiment insultés. Penser que celui qu'ils avaient élevé, qu'ils avaient nourri et habillé, à qui ils avaient appris tout ce qu'il savait, penser qu'il puisse dire des choses pareilles à leur sujet et s'en remettre à la parole des gadjé plutôt qu'à celle des Roma, c'en était trop. Même s'ils l'aimaient profondément, ils l'ont banni et lui ont dit de ne pas revenir avant d'avoir changé d'idée au sujet des Roma.

« Il n'était que trop heureux de cette séparation. "Bon débarras, s'est-il dit à lui-même. Je ne suis pas un Rom, de toute façon." Et il est retourné en ville. Quand il a croisé une famille dont il avait fait la connaissance quelques jours plus tôt, ses membres ne l'ont pas reconnu. "Je vais vous montrer qui je suis", a-t-il dit, et il a saisi un violon pour leur jouer une chanson qu'il savait qu'ils aimaient. Mais, sous ses doigts, le violon a produit des grincements atroces. Il ne comprenait pas pourquoi, mais sa détermi-

nation était intacte. Voyant un chaudron percé, il a dit : “Je vais réparer ce chaudron, comme j’ai déjà réparé plusieurs chaudrons pour vous dans le passé, et vous me reconnaîtrez à mon ouvrage.” Mais il a eu beau s’évertuer, il n’a pas réussi à réparer le chaudron. “Va-t’en, cesse de nous casser les oreilles et de briser nos chaudrons”, lui a dit la famille. Ils l’ont jeté dehors et ont fermé la porte à double tour derrière lui.

« L’homme était très en colère. “Maudite soit cette maison, a-t-il dit, et tous ceux qui l’habitent.” Mais rien ne s’est produit. Sa magie aussi avait disparu.

« À partir de ce moment, il s’est fait mendiant. En quelques années seulement, il avait perdu sa beauté et ressemblait à un vieillard. Puis, un jour, ses anciens amis roma sont passés en ville et l’ont reconnu tout de suite. “Comment aimes-tu ta vie de gadjé, mon frère ?” lui ont-ils demandé. “Je ne peux pas jouer de musique. Je ne peux rien réparer. Je n’ai plus de magie”, s’est-il écrié. “Bien sûr, ont-ils dit. Ces choses-là appartiennent aux Roma.” »

Immédiatement, l’homme a vu qu’il avait fait fausse route, et il a supplié qu’on le reprenne. Les Roma ont ri. “Bien sûr, bien sûr. Tu n’avais qu’à demander. Tout est pardonné.” »

Daniel savait pourquoi cette histoire lui revenait si souvent en mémoire, mais il n’en croyait pas la fin. Jamais il ne pourrait retourner chez lui. On le reprendrait sans hésitation, il le savait. Mais ce qu’il avait fait ne pouvait être effacé et, par-dessus tout, il ne

méritait pas l'amour de ses parents adoptifs. Il ne laisserait plus jamais quiconque l'aimer, ne prendrait plus jamais ce genre de risque. Les meurtriers ne méritent pas le pardon.

Il prit sa valise posée près du car et traversa la gare d'autobus, désireux de trouver la maison de chambres la plus proche, où il pourrait s'écrouler et dormir tout son soûl. Il espérait qu'une fois parvenu là où il savait devoir aller il se rendrait compte qu'il était arrivé.



À l'été de 1969, un homme du nom de Jim Carter fut arrêté dans le cadre d'une enquête sur une série d'incendies à San Francisco, en Californie. Interrogé, l'alcoolique de quarante-deux ans avoua qu'il avait commis une vaste série de crimes allant du vol à l'étalage à l'incendie criminel. Parmi les incendies dont il se disait l'auteur figurait le feu qui avait ravagé le cirque Fisher-Fielding.

Au début, les enquêteurs accueillirent ces aveux avec suspicion. Carter, qui affirmait avoir été employé par le F-F au cours de l'été de 1945, disait avoir allumé l'incendie en tenant une allumette près de la toile du chapiteau non loin des latrines des femmes. Les dossiers du cirque confirmèrent qu'il avait effectivement été à l'emploi du F-F à cette époque, bien qu'on ne pût réussir à retracer ses allées et venues le jour de l'incendie. Carter finit par convaincre les

enquêteurs de sa culpabilité quand il raconta s'être servi non pas d'une mais bien de deux allumettes, la seconde à plusieurs mètres de la première. Au cours de l'enquête initiale et de l'investigation subséquente, on n'avait jamais révélé au public que le feu avait pris naissance en deux endroits différents. C'est ainsi que la police l'accusa bientôt formellement d'avoir provoqué l'incendie du F-F. Un juge déclara qu'il souffrait d'aliénation mentale et il fut interné dans un asile où il mourut quelques années plus tard.

Quand les Ursari eurent vent de l'arrestation, Salvo ne sut que faire. Même s'il n'avait jamais vraiment cru qu'Etel avait allumé l'incendie, il était conscient qu'il avait toujours nourri des doutes. Pendant longtemps, il ne put supporter de regarder sa sœur en face, puis il lui sembla qu'il n'avait d'autre choix que de l'affronter. András, soupçonnant ce que son frère s'apprêtait à faire, l'intercepta.

« Qu'est-ce que tu vas lui dire ? demanda-t-il.

— Je vais lui dire que je suis désolé. Que je n'aurais jamais dû douter d'elle.

— Et à quoi cela lui servira-t-il ? Elle ne connaît rien de ces soupçons. Lui en apprendre l'existence aujourd'hui ne servirait qu'à la blesser.

— Je pense qu'elle est déjà au courant, dit Salvo.

— Es-tu certain ? »

Salvo réfléchit à la question. « Non.

— Eh bien, à moins d'être certain, tu ne devrais rien dire.

— Je lui dois des excuses. Et toi aussi.

— Non. Parfois, s'excuser est un geste égoïste, Salvo. Si on lui parle, on se sentira mieux, mais elle se sentira peut-être pire. Nous lui devons de garder notre honte pour nous. »

Salvo hocha la tête. Andrés a raison, songea-t-il. Je ne dirai rien. Le temps se chargera d'effacer notre faute.

Le temps n'avait guère réussi à apaiser Etel. Vingt-quatre ans après l'incendie, le souvenir était toujours aussi vif dans son esprit et elle avait encore du mal à supporter l'odeur de la fumée ou la vue des flammes. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que la raison en était peut-être ce qu'elle avait vécu bébé plutôt que le feu du F-F. Après l'arrestation de Carter, toutefois, ce qui la tarauda, plus encore que le feu, était la culpabilité qu'elle lut sur le visage de ses frères lorsqu'ils eurent compris qu'ils l'avaient soupçonnée à tort. Elle croyait leur avoir pardonné depuis longtemps, mais, en sentant son cœur bondir devant leur air misérable, elle sut qu'il n'en était rien. Elle résolut de redoubler d'efforts pour ne plus leur en vouloir, exaspérée quand elle découvrit que le pardon ne vient pas à celui qui doit travailler pour y atteindre. Souvent elle était sûre qu'elle n'y arriverait jamais.

Il avait été cette fois plus difficile pour Salvo de décider de remonter sur le fil. Il y serait seul, et bien qu'Anna lui ait promis de l'épauler, il savait qu'elle le ferait à contrecœur, parce qu'elle n'avait pas le choix. S'il avait existé quelque autre possibilité, Salvo aurait gardé les pieds sur terre.

Il fit un pacte avec lui-même. En 1975, dans six ans, il aurait soixante-cinq ans, âge auquel les Nord-Américains prenaient leur retraite. À ce moment-là, il renoncerait pour de bon au fil de fer. Avant ce jour-là, il avait toujours cru qu'il continuerait à marcher sur la corde raide indéfiniment, et il songea que cette conviction engendrait peut-être une forme d'insensibilité face à la chose. Il espérait que la conscience du fait que ses jours sur la corde raide étaient comptés lui permettrait d'atteindre un lieu où il pourrait s'arrêter, descendre du fil en sachant qu'il n'y remonterait plus et ne pas éprouver de regrets. Il était bien résolu à tenir cette promesse.

Parmi les nombreuses propositions qu'on lui présentait, Salvo choisit de se produire au-dessus du terrain à l'entracte lors d'un programme double des Expos de Montréal. Il n'avait jamais assisté à un match de baseball et ne pensait pas y trouver grand intérêt, mais il avait déjà visité une fois la ville de Montréal, qui lui avait plu. Il lui semblait aussi qu'il pourrait être agréable d'entendre parler une langue autre que l'anglais.

Il était nerveux lorsque la neuvième manche du premier match tira à sa fin ; il se demandait s'il avait pris la bonne décision, n'était pas certain de vouloir

marcher de nouveau sur la corde raide devant un public. Tandis qu'il se préparait à grimper sur le fil de fer, il se retourna pour regarder Anna et, pour la première fois depuis qu'il la connaissait, ses yeux ne brillaient pas d'anticipation à la pensée du numéro à venir. Dans le regard de son mari, elle vit plutôt la peur, rien d'autre que la peur. « Ne t'inquiète pas », dit-elle.

Salvo se ressaisit, pour l'amour d'Anna. « Je ne suis pas inquiet. Je ne tomberai pas.

— Je sais. Si tu tombais, le monde tomberait avec toi, et je sais que le monde ne tombera pas. »

Salvo sourit à ces paroles familières, puis embrassa Anna sur la joue. Il grimpa sur la plateforme, et quand une troisième prise vint conclure la neuvième manche, il s'engagea sur la corde raide.

Immédiatement, tout s'évanouit. Toutes ses peurs, tous ses souvenirs, tout ce qu'il aimait et tout ce qu'il haïssait. Ses filles n'étaient pas tombées ; elles n'avaient jamais existé. Sa vie commençait à peine, et elle prendrait fin à l'autre extrémité du fil, et puis elle recommencerait à nouveau la prochaine fois qu'il y remettrait le pied. Salvo sourit, prit une profonde inspiration et fit encore un pas.

HUIT

Il y a de cela six millions d'années, le fleuve Colorado commença de gruger ce qui finirait par devenir le Grand Canyon. On oublie souvent que si ce fleuve n'avait pas coulé au milieu du désert, le canyon n'aurait jamais existé. L'eau de pluie aurait érodé les pentes escarpées du canyon, empêchant la formation de cette merveille de la nature. C'était là ce que Salvo préférait chez le canyon : cette désolation nécessaire au miracle.

L'année 1975 était vite arrivée. Après six ans de marches sur la corde raide au-dessus de stades et de rivières, entre des édifices et presque tout ce à quoi on pouvait fixer un fil de fer, le soixante-cinquième anniversaire de Salvo arrivait à grands pas, et l'heure de la retraite avait sonné. Il avait choisi son dernier numéro avec soin, et bien que cette marche ultime présentât certains inconvénients, l'occasion était trop belle pour qu'il la laisse passer. Si l'on exceptait la traversée du Canada aux États-Unis au-dessus des chutes Niagara, il ne pouvait imaginer marche plus spectaculaire.

À cet endroit, le canyon était large de soixante-quinze mètres et profond de trois cents mètres. Il avait été difficile de dénicher un câble suffisamment long pour qu'on puisse le suspendre en travers de la gorge. En raison de la distance, la plus longue qu'il ait jamais parcourue sur un fil de fer, le câble devait

être particulièrement résistant de façon à supporter son propre poids. Les équipes d'ouvriers avaient mis des semaines à l'installer.

C'est une entreprise de boissons gazeuses qui avait invité Salvo à faire cette marche, à condition qu'il s'arrête au milieu du fil pour boire une bouteille de leur soda et leur permette d'utiliser cette photo dans leurs publicités. Cette concession ne plaisait guère à Salvo, mais c'était sa seule chance de marcher sur la corde raide au-dessus du Grand Canyon, aussi avait-il accepté. Il avait attendu le jour du numéro avec une impatience grandissante.

Anna, quant à elle, voyait ce jour approcher avec appréhension. Elle avait hâte que Salvo prenne sa retraite, espérait contre toute espérance qu'il saurait enfin renoncer de son propre chef au fil de fer et que leur vie se déroulerait désormais au sol. Mais elle s'inquiétait surtout d'une chute. Tout le monde pouvait voir que Salvo Ursari n'était pas jeune.

Deux ans plus tôt, András Ursari était mort au terme d'une lutte de deux ans contre le cancer. Son décès avait été un soulagement pour la famille : il avait connu dans ses derniers jours plus de souffrance qu'au cours de sa vie entière. On avait longuement discuté du type de funérailles approprié. András n'était absolument pas chrétien, mais on ne pouvait pas nier qu'il avait cru en un Dieu qui ressemblait par plus d'un aspect à celui des chrétiens. À la fin, on organisa un service en son honneur, puis on enterra ses cendres. Etel ne voulait pas que son corps soit incinéré, mais elle se rappela qu'il avait

déjà dit que telle était sa volonté, aussi s'en remit-elle à ses paroles. Il lui semblait qu'il avait échappé à tant d'incendies au cours de sa vie pour accepter sciemment d'entrer dans le feu une fois mort. Quand son heure viendrait, elle voulait n'importe quoi sauf la flamme. Parfois, elle rêvait qu'on confiait son corps à la mer.

C'est lors de ce service qu'Anna remarqua qu'aucun d'entre eux n'était jeune désormais. Elle remarqua pour la première fois les rides qui sillonnaient le visage de Salvo, le gris dans ses cheveux, la peau lâche de son cou, et puis elle regarda Etel et vit la même chose. Examinant ses propres mains, elle vit les doigts d'une femme beaucoup plus vieille qu'elle et sut que quelque chose de sa vie s'était retiré sans qu'elle s'en rende compte. Sans raison, elle eut tout à coup l'impression qu'il faisait plus froid dehors.

Depuis son accident, le sentiment d'invulnérabilité qu'éprouvait autrefois János s'était évaporé. Il travaillait à la ferme Ursari avec plus de succès que Salvo n'en avait jamais connu. Celui-ci avait quasiment abandonné la culture en remontant sur la corde raide, et à l'aube de la retraite il n'avait pas la moindre intention de redevenir cultivateur. Après la mort d'András, Etel et János avaient vendu leur maison pour venir habiter avec Salvo et Anna. Tout le monde s'entendait pour dire que la ferme reviendrait un jour à János, qui était, après tout, le seul à avoir jamais réussi à y faire pousser quelque chose.

Avant son départ pour le Grand Canyon, Etel avait confronté Salvo au sujet de l'incendie. « Je te

pardonne, lui avait-elle dit, et il n'avait pas eu besoin de lui demander de quoi elle voulait parler.

— Je suis désolé, avait-il dit en lui serrant les épaules.

— Je sais. C'est pardonné.

— C'était horrible de ma part de penser cela.

— Oui. Mais le passé est passé. Nous sommes passés au travers. »

En serrant sa sœur dans ses bras, Salvo avait senti s'évanouir trente ans de culpabilité qui pesaient sur lui.

À l'insu de Salvo et Anna, Daniel Ursari avait assisté à plusieurs numéros de Salvo depuis qu'il avait fui sa famille adoptive. Il vivait à Detroit, où il occupait un emploi de réparateur de parcomètres, métier auquel il excellait. Chaque fois qu'il voyait annoncé un numéro de Salvo, il tentait de prendre congé pour traverser le pays afin de le voir se produire. Il prenait toujours garde de n'être pas vu de quiconque aurait pu le reconnaître. Il arrivait au moment où le numéro commençait et s'en allait dès que le pied de Salvo touchait la plateforme. Il ne servait à rien de traîner dans les parages ; il continuait de souffrir de ses crises, mais en avait rarement plus d'une par année.

Daniel était parmi les spectateurs le jour de la traversée du Grand Canyon. Il ne vint jamais à l'esprit de Salvo d'étudier la foule, mais s'il l'avait fait, il aurait pu y apercevoir le garçon qu'il avait sauvé des

flammes, assis dans la première rangée de gradins construits pour l'occasion. De toute façon, Salvo était préoccupé : c'était une traversée difficile, et il lui fallait toute son attention pour la réussir.

Il regarda sa montre et, constatant qu'il allait commencer dans quelques secondes, l'ôta et la remit à Anna. Elle sourit et la glissa dans sa poche.

« C'est une longue traversée, dit-il.

— Ce sera ta dernière. Profites-en bien. » Elle n'avait pas prononcé ces paroles avec malice. Ils le savaient tous les deux, et, même si elle s'inquiétait pour sa sécurité, elle souhaitait sincèrement qu'il profite du numéro. Ces marches entre ciel et terre étaient de plus en plus dangereuses, et elle savait que celle-ci était de loin la plus périlleuse.

Elle ignorait que, quelques heures plus tôt, on avait proposé à Salvo de marcher entre deux des tours les plus hautes du monde. Puisqu'il prenait sa retraite, il ne voyait pas pourquoi il lui aurait révélé une offre qui ne pouvait qu'ajouter à son inquiétude. Il refuserait une fois qu'ils seraient rentrés à la maison.

« Je pense que je vais en profiter, dit-il. C'est une belle journée. » C'était effectivement une belle journée, les conditions parfaites pour ce genre de numéro. Il faisait soleil mais le temps était anormalement frais et il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

Il était temps pour Salvo de commencer. Il saisit sa perche et vérifia que la bouteille de soda était bien

dans le sac attaché à son cou. « Souhaite-moi bonne chance, dit-il.

— Tu n’as pas besoin de chance. »

Salvo sourit et se retourna vers le fil de fer.

« Je ne t’ai jamais détesté », cria Anna.

Il s’arrêta un moment avant de la regarder. « Je sais. »

Il mit le pied sur le fil et tout disparut. Il ne pensait plus qu’à ses pieds qui avançaient, ses mains sur la perche. Pendant près de trois cents pas, il avança lentement, régulièrement, inexorablement. Il n’avait pas conscience des gens qui le regardaient, bien en sécurité sur la terre ferme. Puis une pensée prit naissance dans son esprit. Elle était minuscule au début, à peine l’ombre d’un murmure, mais elle devint plus forte et plus puissante, jusqu’à ce que plus rien d’autre n’existe qu’elle.

C’est ta dernière traversée.

Elle était claire, elle était nette et elle refusait de disparaître. Salvo tenta de se vider l’esprit, sachant que, sur la corde raide, une idée, même simple, était une très mauvaise chose. Mais elle refusait de le quitter.

Il continua d’avancer, son cœur battant dans sa tête, à peine conscient de ses mouvements. Enfin il atteignit le milieu du câble, identifié par un bout de ruban isolant rouge. C’était là qu’il devait s’asseoir

sur le câble et boire le soda qui était suspendu à son cou. Il soupira, songeant que ce n'était pas une chose à faire sur la corde raide. Puis il aperçut du coin de l'œil une forme qui se précisa, et son cœur cessa de battre.

Le papillon bleu, jaune et orange, assez grand, voleta devant lui, pas particulièrement pressé. Pendant un instant il hésita, puis vint se poser au bout de la perche de Salvo.

Celui-ci serra les dents, attendant que la panique le gagne, mais une chose étrange se produisit : la peur qu'il attendait ne vint jamais. Le papillon resta là, sans bouger, et Salvo n'avait pas peur. Sa perche était sans poids. Calme, il regarda l'insecte immobile pendant une longue minute, puis le papillon s'envola et disparut bientôt dans le lointain.

Un sourire se forma sur les lèvres de Salvo. Toujours debout, il prit la bouteille de soda de son étui et la lâcha, la regardant tomber jusqu'à ce que, comme le papillon, elle ne soit plus visible. Il abaissa sa perche sur le fil de fer et leva ses pieds dans les airs. Il garda la position de l'appui renversé jusqu'à ce que son visage devienne brûlant à cause du sang. Reposant ses pieds sur le câble, il se remit debout.

Partout autour de lui, il voyait le désert, un million de nuances de brun constellé de points de vert et de rouge, il sentait un air tiède monter du sol et ne sentait rien hormis lui-même et l'espace qui s'ouvrait devant lui. Il avait les os forts, la bouche humide, les yeux aussi nets qu'ils l'avaient jamais été.

La retraite disparut de son esprit, elle n'avait jamais existé. Il était debout sur la corde raide et savait que, tant qu'il restait debout, il vivrait pour toujours.

REMERCIEMENTS

Bien que ce roman soit une œuvre d'imagination, je me suis inspiré en certains endroits de l'expérience et de l'histoire de funambules ayant réellement existé. Ma compréhension de la façon dont les choses se sont « réellement » passées doit beaucoup à *Wallenda*, la biographie de Karl Wallenda par Ron Morris ; *On the High Wire*, de Philippe Petit, traduit en anglais par Paul Auster ; *The Tightrope Walker*, de Hermine Demorlane ; *The Circus Fire*, de Stewart O'Nan ; *Budapest 1900*, de John Lukacs ; et *Big Top Boss: John Ringling North and the Circus*, de D. L. Hammarstrom. Certains des contes roma sont inventés, d'autres appartiennent véritablement à la tradition. Il existe de nombreuses versions des histoires qui ne sont pas le fruit de mon imagination ; on en retrouvera quelques-unes dans des ouvrages tels que *Gypsy Folktales*, de Diane Tong ; *The Orange of Love*, textes réunis par Lars Gjerde, et *A Book of Gypsy Folk-Tales*, édité par Dora Yates. Pour d'intéressantes descriptions de l'existence romni, voir Isabel Fonseca, *Bury Me Standing: The Gypsies and Their Journey*, et Jan Yoor, *The Gypsies*, mes deux favoris.

J'ai une immense dette envers Marita Dachsels, Lee Henderson, Rick Maddoxks, Sioux Browning, George McWhirter, Madeleine Thien, Heather Frechette, Karoly Sándor, Lynda Milham, Chad Hunt, Gary Tayler, Mark Abbot, Timothy Taylor et Jason

Willows, qui ont lu le manuscrit en formulant suggestions, critiques et commentaires. Merci aussi à Kevin Chong, Tammy Armstrong, Anne Fleming, Annabel Lyon, Nancy Lee, Laisha Rosnau, Jennica Harper et Jeff Morris pour leurs merveilleuses habiletés dînatoires ; à Isabel, George, Steve, Dina et tous les autres chez Helen's Grill qui m'ont nourri et gavé de caféine ; aux familles élargies Galloway, Tayler et Haslett, pour leur appui et leurs encouragements ; et au programme de création littéraire de la University of British Columbia, qui m'a offert un poste qui était moins un boulot qu'un bonheur.

Je suis profondément reconnaissant envers mon agente, Carolyn Swayze, ainsi qu'envers Diane Martin, Noelle Zitzer, Louise Dennys, Astrid Otto, Deirdre Molina, Jennifer Shepherd, Gloria Goodman, Samantha Haywood et tous les autres chez Knopf/Random House of Canada pour chacune des mille merveilles accomplies pour moi et pour ce livre.

Je tiens à mentionner l'aide financière du Conseil des Arts du Canada dont j'ai bénéficié et sans laquelle j'aurais été sérieusement dans le pétrin.

Enfin, merci à ma femme, Lara. Sans elle, rien de tout cela n'existerait.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

- | | |
|--|--|
| Nicolas DICKNER
Nikolski | Thomas WHARTON
Logogryphe |
| Clint HUTZULAK
Point mort | Howard McCORD
L'homme qui marchait
sur la Lune |
| Tom GILLING
Miles et Isabel
ou La belle envolée | Dominique FORTIER
Du bon usage
des étoiles |
| Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka
(théâtre) | Alissa YORK
Effigie |
| Thomas WHARTON
Un jardin de papier | Max FÉRANDON
Monsieur Ho |
| Patrick BRISEBOIS
Catéchèse | Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV |
| Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire | Lori LANSSENS
Les Filles |
| Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique | Nicolas DICKNER
Tarmac |
| Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse | Toni JORDAN
Addition |
| Serge LAMOTHE
Tarquimpol | Rawi HAGE
Le cafard |
| C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet | Martine DESJARDINS
Maleficium |
| Christine EDDIE
Les carnets de Douglas | Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver |
| Rawi HAGE
Parfum de poussière | Dominique FORTIER
Les larmes
de saint Laurent |
| Sébastien CHABOT
Le chant des mouches | Marina LEWYCKA
Deux caravanes |
| Marina LEWYCKA
Une brève histoire du
tracteur en Ukraine | Sarah WATERS
L'Indésirable |



Déjà parus chez Alto
dans la collection CODA

Nicolas DICKNER
Nikolski

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Dominique FORTIER
Du bon usage
des étoiles

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka
L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Correction : Julie Robert
Composition : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boul. Saint-Laurent, Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : SOCADIS

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN SEPTEMBRE 2010
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression du *Soldat de verre* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 19 arbres, 51 682 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 546 kilos de déchets solides et de 1 200 kilos d'émissions atmosphériques.



Dépôt légal, 3^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec